COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

ONDRES

M. DCC. LXXIX.

COLLECTION ... comparing DES GEUVRES

DI

M. DE CRÉSHLON LE FILS.

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME CINQUIEME.



LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME CINQUIEME.



LONDRES

M. DCC. LXXIX.

LES HEUREUX ORPHELINS, HISTOIRE

IMITÉE DE L'ANGLOIS.

VINIANAMAAA ZIIIIIIIIIIII LAIOIKAA KO KEEKI

Tume F. Parth L.

AMADAME

L...D...D...L.

MADAME,

VOUS ne vous attendiez pas, sans doute, lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour, à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez, vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinse Auteur; & rien ne m'annonçoit à moi-même, qu'un jour je me donnerois un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un Livre, & même que je vous le dédie. Oui, MADAME, je vous le dédie, il ne faut pas vous statter. J'ose, de plus, vous assurer que, quelque

grand que foit le rang que vous tenez dans le monde, quelque fameux, quelqu'illustre que soit le nom que vous portez, nom depuis fi long-tems fi cher aux François, & fi réveré par eux, ce n'est pas aux avantages que vous devez à la Fortune, que je rends un hommage qui n'est jamais du légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge, ce qu'elle rend objet de respect. Ce n'est même pas à ces dons de l'esprit qui vous distinguent si avantageusement, à l'étendue, à la finesse, aux graces, au naturel, à la justesse du vôtre ; c'est à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la noblesse d'ala bonté de votre cœur que je sacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnoissance. Oui, MADAME, je vous dois beaucoup; & c'est encore une chose que je puis vous dire, sans que vous en puissiez plus aisément me deviner. Cette Lettre eft. donc une Epitre Dédicatoire; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux Préfaces, & qu'il se pourroit, que vous, MADAME, qui savez tant de choses, ne sussiez pas ce que c'est. Malgré cette sorte de probabilité, je ne serois pas, sur ce que je fais, sans une très vive inquiétude, si je ne me flattois pas de vous

être éternellement inconnu. Jugez combien de choses désagréables aussi pour vous, qu'elles pourroient paroître statteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eut surement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il eft cependant vrai, MADAME, que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que la paresse, E le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, es qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres Parties de cet Ouvrage succederont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du Public, le justifieront mieux auprès de vous, que tout ce que je pourrois vous alléguer en fa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce Livre sous votre protection; mais je doute que vous recuffiez bien cette priere; & je crois que je dois me bor-

A 3

ner à vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut - être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute fingulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne futce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aie douté qu'il put vous ennuyer. Mais je suis Auteur, MADAME, l'on en prend l'amour-propre plus aisément que l'on n'acquiert les talens qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire; es d'ailleurs, il est à présumer que si mon Ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au Public. Ce que je defire andemment; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, MA-DAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes précautions, & le peu d'apparence, qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoitre.

Daignez recevoir les assurances du profond respect, avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble, &c.



ll d

-

t

3 ---

t

1-

é

-

ORPHELINS.

PREMIERE PARTIE.

E fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune me gentilhomme Anglois, nommé le Chevalier Rutland, retourna dans sa Patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années, les différentes Cours de l'Europe. Il y avoit, en esset, puisé toutes les graces, & acquis tous les talens qui peuvent rendre un homme simable dans la société; mais en mêmo-tems, il étoit devenu assez Philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent

\$

dans les Cours, & des peines ou des dégoûts que le Ciel semble avoir attachés aux plaisirs. Né avec un caractere doux & tranquille, il voulut fur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la cruelle agitation; & traversant le Pays, sans approcher de cette Capitale, il se retira dans une Terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaisirs de la Ville, fans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux Partis qui divisoient alors le Royaume & les esprits; & il lui eût peut-être été difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conféquent plus férieux & plus Philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses reflexions, la lecture, la chasse l'occupoient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer fans ennui, des jours que tout

t

e

Ċ

C

9

autre, à sa place, auroit sans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimat les plaisirs; l'amour, ou plutôt, ce qui est si peu lui, & qui quelquesois pourtant lui ressemble si bien, avoit rempli une assez grande partie de sa vie; mais son goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris sur fon cœur affez d'empire , pour qu'il eût cessé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux? Le sentiment donne-t-il tout ce qu'il promet? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, suffit-il au bonheur? La tranquillité qui l'accompagne est-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable passion? C'est ce qu'il seroit difficile de décider; & sur quoi cependant, foit réflexion, foit caractere, le Chevalier s'étoit déterminé depuis long tems.

Avec d'aussi heureuses dispositions, & une ame, dont aucune passion n'altéroit la tranquillité, il conservoit, sans peine, une gaieté qui auroit été constante, s'il n'eût jamais essuyé de malheurs, que ceux qu'en pensant disséremment, il auroit pu s'attirer; mais le sort lui en avoit préparé, même avant sou

10 LES HEUREUX

existence; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne

s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces momens de mélancolie, qu'une rêverie profonde le conduisit un jour, & sans presque le favoir, au bout d'un vaste jardin qui entouroit son Château. Là, il y avoit une de ces grottes rustiques, dont les Anglois, plus amis de la nature que de la fymmétrie, ornent affez souvent leurs parcs. De cette grotte, dont il s'étoit approché, il crut entendre fortir des plaintes, auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ses réflexions, il prêta une oreille attentive. Le son des gémissemens qui l'avoient frappé, le guidant, il les suivit; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte, il vit une corbeille qu'il ouvrit avec la précipitation que donne toujours la curiofité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfants qui paroissoient ne faire que naître, & dont les tendres plaintes fembloient implorer fon fecours. Ils étoient fort proprement emmaillotés : sur la poitrine de l'un des deux, étoit attaché un papier, où il lut ce qui suit.

is a figure and thousand the fall

Au Chevalier RUTLAND

e

e

t

-

a

-

-

n

e

.,

t

.

n

n

r

e

8

t.

" Une destinée inévitable abandonne ces malheureux enfants à vos soins; & l'en vous connoît trop pour croire que dans leur infortune, l'on eût pu leur choisir un protecteur plus généreux. Ils font jumeaux, & d'un fang qui les rend dignes des bienfaits que leur état exige de vous. Si vous daignez, comme on l'espère d'un si honnête homme, avoir pitié de leur misere. vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Peut-être faurez-vous un jour pourquoi on vous les confie par préférence à tout autre : en attendant, bornez une curiofité qui, dans ce moment, vous seroit inutile, à savoir , qu'ils font l'un & l'autre baptifés fous , le nom D'EDOUARD, & de LUCIE. " Adieu ".

Quelle que fût la surprise du Chevalier, elle céda au besoin pressant que les deux infortunés qu'on lui confioit, sembloient avoir d'être promptement secourus. Sans hésiter, & presque sans y penser, il ramassa lui-même la corbeille, & courant du pas le plus précipité vers son Château, il appella au plus vîte une femme de charge qui s'y trouvoit, avec quelques servantes, & leur ordonna de donner à ces enfants, sans différer tous les seçours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles remplissoient ses desirs, il sit promptement monter à cheval quelques uns de ses gens, avec ordre de chercher chez les Fermiers, quelques semmes en état de nourrir ces

deux petits Orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir sur la singularité de cette aventure; & se trouvant entouré de tout ce qui composoit sa maison, il questionna févérement chaque domestique en particulier; mais tous lui jurerent d'un air, où il paroissoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfans dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il se lassa enfin d'une recherche si infructueuse. Eh bien! dit-ik, en regardant avec une bonté tendre, ces petits infortunés, à qui que ce foit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de savoir à qui ils doivent le jour! ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec tranfport, je jure de ne les abandonner jamais, & de leur tenir lieu de ces parens infortunés qui, sans doute, leur resusent à regret, les secours qu'ils leur doivent.

A peine s'étoit-il si solemnellement engagé de servir de pere aux enfans que l'on remettoit entre ses mains, que ses gens lui amenerent deux Nourrices, qu'il sit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda si sortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit persuadé que ces enfans lui appartenoient, si tout ce qui l'écoutoit, n'eût su que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages, ils

ne pouvoient être à lui.

Peu de tems après, il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner, sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude; mais ce ne sut pas sans ordonner de ce ton, qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des ensans qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa semme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, les regardant, disoit-il, comme un présent du Ciel qui vouloit rendre nécessaire à la société,

14 LES HEUREUX

un homme qui, jusques-là, lui avoit été si inutile.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du Chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera fous silence. Leur bienfaiteur, que son goût pour les amusemens champêtres ramenoit affez souvent à sa Terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfans qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à fon humanité. Leurs jeux innocens l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir, & même une occupation suivie de-les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractere dont elle avoit doué ces deux petits infortunés.

T

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être fatisfait de celui que le Ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentimens répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desirer. Cet it

e.

e-

n

a

n

y

1-

x e

à

,

S

e

r

avantage frivole, sans doute, mais pourtant si nécessaire, & qu'ils possédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéressans au Chevalier. L'innocence, & la vérité de leurs caresses le féduisoient au point qu'il passoit souvent auprès d'eux, un tems qu'il auroit pu donner à des occupations plus férieuses, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins satisfait, ou moins intéressé. Il fallut enfin s'en féparer. Il étoit tems de fonger férieusement à leur donner une éducation qui répondît, & aux heureuses dispositions qu'ils montroient, & à l'affection tendre qu'ils lui avoient inspirée. Il mit donc Lucie dans une de ces Maisons qui, en Angleterre, tiennent lieu de Couvens, où les filles de la premiere qualité font élevées sous les yeux, & par les soins de filles qui sont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs sentimens & l'éducation qui les a cultivés, sont en état de donner l'une, & d'inspirer les autres à l'illustre jeunesse dont on leur confie les premieres années. Aucun secours étranger ne fut refusé à Lucie : les meilleurs & les plus habiles Maîtres lui furent prodigués; aussi profita-t-elle d'un bonheur si rare, dans une

sa tendre reconnoissance pour le Chevalier, & qui sembloit croître avec elle, lui donnoit un desir si vif de se perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuses dispositions, elle auroit pu les emprunter de ce sentiment.

Pour Edouard, le Chevalier le conduisit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du Docteur Busby, renommé par les talens singuliers qu'il avoit pour élever la jeune noblesse, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'esprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant lesquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles, dont il étoit chargé par la Providence, & qu'il chérissoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaisir extrême, les progrès que l'un & l'autre faisoient, chacun dans son genre. Edouard, de qui l'esprit & les talens prématurés ne lui laissoient plus rien à apprendre dans une maison, consacrée à ne donner que les premiers élémens des Sciences, sembloit demander à entrer dans une carrière moins 1-

it

S

1

-

-

il

8

-

e

r

r

resserrée. Le Chevalier, pour mettre la derniere main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en mêmetems ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons, & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfans plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentimens étoient la seule récompense qu'il prétendit de ses soins : Eh! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le Chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentimens. Il étoit difficile que l'on en promit davantage. Il craignit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les Sciences; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un

vi

pa

h

q

de

ſ

n

16

f

ami que l'on conseille & que l'on éclaire; mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les Lettres; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous pussiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie, que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos Universités, & dont l'âge, le commerce du monde, fon usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les Lettres; mais gardez - vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le tems de réfléchir, & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit, mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée ni trop nue. L'ignorant dégoûte; le savant ennuie. Cultivez donc vos talens; mais encore une fois, ne les chargez pas: ils ne sont rien sans les graces; & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le tems où vous devez faire choix d'un état approche; ne le faites pas sans les plus sérieuses reslexions; de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de la

e;

is

1e

15

;

le

i-

18

r-

e

es

S

IS

e

t

C

-

S

vie: que le caprice ne vous guide donc pas dans une chose si importante. Un homme sensé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'espérance même de réussir; & pour que cette espérance foit fondée, il faut se sentir un goût naturel pour ce que l'on embrasse: jamais les efforts ne remplacent la nature; & tout travail force, est nécessairement un travail sans succès. Tâtez - vous donc; appliquez-vous à développer vos talens: faites-moi part de vos découvertes, j'aiderai à vous les rendre utiles; & quel que soit le fruit d'un examen si nécesfaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monsieur, lui répondit Edouard; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parens, de fortune & d'amis, je suis trop sensible à ce que je leur dois, pour avoir fait, de moi-même, un choix sur lequel j'ai cru que je devois consulter beaucoup moins mon inclination, que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre, puisse être à mes idées & à mes vœux, je sacrisserai, sans balancer, & mes répugnances, & mes desirs à vos

volontés; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoisfance, pour m'en rendre digne. Mais puisque vous pouffez la générosité jusqu'à m'affranchir d'une si juste dépendance; puisqu'enfin vous rendez à luimême, pour un moment, un infortuné qui est, & veut joujours être à vous, permettez que je vous dise que mon choix est tout fait. Oui, Monsieur, si le penchant, le goût, le desir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh! quel est donc, lui demanda Rutland, d'un air furpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inspirer un goût si vif? C'est, répondit Edouard, en se précipitant à ses genoux, le parti des Armes.

Le Chevalier avoit trop étudié le caractere d'Edouard pour être étonné de cet aveu; mais il ne put prendre sur lui de n'en point paroître sâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui pensoit solidement, cet état qui paroissoit à Edouard, le seul dans lequel on put vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il sut charmé de trouver dans son pupille une bravoure, qui ne le rendoit que plus estimable à ses yeux, il n'approuvoit pas

25

1-

is C

1-

i-

é

n

e

S

S

ė

que ce fût dans le service qu'il en voulut faire usage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raisons pour la combattre. La certitude presqu'assurée de rester toujours subalterne, de contribuer sans cesse à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir par soi-même, fur-tout lorsqu'on n'est pas d'une naissance qui puisse étayer les services; toutes ces raisons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reste, ajouta-t-il, voyant Edouard' consterné de la résistance qu'il opposoit à les desirs, mes remontrances ne sont pas des ordres ;tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, fur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'est pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, est de ne pas vous laisser entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions, je les aiderai des miennes; & si après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous persistez dans le choix que vous semblez avoir fait, vous me trouverez aussi prêt à vous y soutenir, que si vous vous fushez déterminé pour l'état que je desirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer, de

peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, dissérer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parens que vous: peutêtre sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le désends. Consultez-vous; mais, encore une sois, en le faisant, ne consultez que vous-

ſe

V

m

fu

to

to

V

a

8

ľ

1

I

même Aussi-tôt que le Chevalier eut quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même : son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland qui partageoit les tendres caresses, dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraicheur de son tein. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sais quoi enfin, qui se I.

8

ît

t-

1-

Z

n

s.

5.

S-

té

r-

nle

ts

ui

il

10

ès

a-

K.

le

it

n.

ıt

1-

fe

fent si bien . & se définit si mal . achevoient de rendre Lucie, la personne du monde la plus féduisante. Le Chevalier fut aussi content de son esprit, qu'il l'étoit de sa figure; il le trouva naturel. & orné; son cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il lui pouvoit desirer; & lorsqu'il voulut éprouver ses talens, il lui trouva. avec une voix charmante, tout ce que la connoissance de la Musique, & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'instrumens, de ce qu'il semble que l'usage ait permis à son sexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand succès.

Rutland enchanté des singuliers progrès de Lucie, ne pouvoit se lasser, ni de la voir, ni de l'entendre : il lui sit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées; mais bientôt Edouard parvint à lui faire gouter les siennes, au point même de l'obliger à prier le Chevalier de ne s'y opposer plus; & celui-ci, après plusieurs tentatives aussi inutiles que les premieres, crut ne devoir plus combattre une vocation si marquée, & ne songea plus qu'à l'équipage de son pupille. Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaiteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien Intendant du Chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas fentir en quittant sa sœur, & ce généreux Chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être fecouru dans sa profonde misere, que sa misere même? Il soutint cependant avec fermeté, une féparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même, & après s'ètre jetté mille fois aux genoux de fon

1

1

généreux bienfaiteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brifield, ami intime du Chevalier, Colonel d'un Régiment Auglois, & fort en faveur auprès du fa-

meux Duc de Malborough.

ins

ce

rte

u-

inme

ur

if-

à

oir

it

ır.

en

e-

i,

de

nt

e-

r,

it

n

ia ès

u

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque tems, auprès de lui, pour lui faire voir, disoitil, les beautés d'une Ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de triftesse, que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent fur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même, cet homme, d'un caractere si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement, qu'à l'éloignement de fon frere, en concut pour Rutland un redoublement de tendresse, & croyant de-Tome V. Partie I. B

voir, par reconnoissance, lui sacrisser son propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de suspendre, ou d'effacer les idées désagréables, qui paroissoient troubler le repos du Chevalier: mais loin qu'il la partageât, il sembloit s'en attrister davantage; quelquesois même, il sembloit qu'il s'en offensât.

11

p

n

e

I

1

4

Que vous êtes heureuse, lui dit-il. un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur si peu capable de recevoir des impressions vives, ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer! Je croyois, lui répondit-elle, d'un ton doux, mais affligé, que je devois surmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne pensois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du fentiment que vous m'inspirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous, pouvoit seul me distraire du regret cruel que me cause l'absence de mon frere, & l'emporter fur me tendresse pour lui. Ah! s'écria le Chevalier, qu'il m'est aisé de juger par la différence des expressions que vous employez, en parlant de nous deux, de ier

tte

ar-

ou

a-

/a-

m-

le-

n-

1,

ur

ef-

à

n-

1,

10

is

15

t,

n

e

(e

er

r

is

e

celle qu'en effet votre cœur met entre nous! Attachement pour moi, tendresse pour lui?.... Mais est-il bien vrai que vous connoissez ce dernier sentiment? Quoi! Monsieur s'écria-t-elle. en fondant en larmes, en pourriez-vous douter? Quoi! mon bienfaiteur, celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui, je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en se jettant à ses genoux, qui doive vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement! Ah! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le Chevalier, d'un air ému; je devrois être content de votre cœur; plût au Ciel que je le fusse du mien ! Mais n'en parlons plus; préparez-vous feulement à retourner dans votre retraite; je me reproche de vous faire perdre ici un tems précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talens: j'ai déja donné mes ordres; & tout va être prêt pour votre départ. Ah! s'écria Lucie, d'un ton douloureux, je suis perdue! un torrent de larmes fuccéda à cette exclamation. Que veut donc dire

B 2

je

VC

VI

fe el

re

p

s

16

V

j

une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris: Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous affez de charmes, pour exciter en vous de si violens regrets? Hélas! Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs, que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jaloufe de celle que vous avez pour mon frere; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je fens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvemens différens que nous vous inspirons tous deux. Ah! vous voudriez que je fusse déja partie! Et vous concluez-de-là, lui dit le Chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute, yous concluez, disje, que je ne vous aime plus! Ah Lucie! que votre simplicité vous abuse! jamais vous ne me sûtes si chere; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire, & votre présence aussi précieuse. Eh bien! lui ditelle vivement, & en lui rendant ses caresses, pourquoi me renvoyez-vous? pourquoi ordonner une séparation qui, s'il est vrai que je vous sois chere, ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me

quitter.

ıt-

s:

u.

s,

ie,

ues

je

us

U-

re

a-

n

le

10

r-

1-

1-

le

e

a

e

s !

!

ú

e

Cette réflexion de Lucie, & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le Chevalier dans une reverie profonde; il foupiroit, la regardoit, l'embrassoit tour-à-tour. Cette scene muette & si vive dans son silence, auroit peut-être duré encore long-tems, si un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la serrant encore dans ses bras, il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne sentez pas à quel point un plus long féjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc; mais en partant, emportez la certitude que c'est l'amitié la plus tendre, & non une indifférence, dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me

qu

m

ce

dr

di

fi

te

t

force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il présenta la main à Lucie, qui persuadée de la sincérité de Rutland, partit avec assez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'essuyer une scene assez fâcheuse, quoiqu'elle eût été encore plus embarrassante pour le Chevalier, que pour elle-même.

A peineRutland l'eut-il perdue de vue, qu'il se renferma chez lui pour se livrer à mille douloureuses réflexions. Eclairé fur son cœur, par ce qui venoit de se paffer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en féparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Aussi cherchoit-il moins à se développer un sentiment, dont il n'étoit que trop fûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, fe demanda-t-il, de cette malheureuse passion? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de foin? pourrai-je me résoudre à sacrifier à mes plaisirs, cette innocence & cette candeur qui me charment! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée? quoi!

e,

is

31

ta

1-

le

it

i-

e

.

,

ré

è

j'aurois la perfidie d'abuser d'un dépôt que l'estime sans doute, a remis entre mes mains? Sais-je à qui appartiennent ces enfans, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuse Lucie, si j'avois eu la bassesse de la séduire? ah! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indisfolubles! mais quand mon amour pourroit l'emporter fur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raisons solides, nées avec moi, & qui s'opposent invinciblement à tout engagement de ma part ? d'ailleurs, cette fille, si noble peut-être! peut aussi n'ètre que le fruit de la débauche de quelque vil domestique? quelle honte pour moi, si de pareils parens venoient un jour la réclamer! que ne diroient pas mes ennemis, de la baffeffe de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contré mes sentimens! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre sur une mémoire qui doit m'être fi chere & si respectable! Non! je ne l'épouserai jamais; je ne la féduirai pas non plus: l'idée feule m'en fait horreur! oublionsla; arrachons nous à une passion qui n'a pris tant d'empire sur moi, que parce que l'ignorance où j'ai été jusqu'ici,

des mes sentimens, ne m'a pas permis de les combattre. l'eut-être, qu'aidé par le tems, l'absence, & mes propres réflexions, cette victoire que je me propose aujourd'hui, & qu'il me paroît si difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne pense. Quoi qu'il en soit, je dois le tenter; & si je succombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été sans m'être cherché des ressources dans ma vertu.

à

q

Cette résolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le détermina à changer absolument son genre de vie, & à se livrer à cette même dissipation, dans laquelle, jusques alors, il avoit trouvé tant de vuide, & si peu de plaisir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable passion prend sur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à soi-même donne de force aux idées, & il sentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les siennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le souvenir de Lucie. On fut furpris de voir cet homme si sédentaire & si studieux, courir les spectacles, les femmes, les soupers, & se livrer à tout cela, d'un air si trifte, que ses amis ne pouvoient comprendre

de

le

ré-

0-

à à 'il

C-

e,

ıé

ec

18

1fe

a-

é

IS

)-

re

t

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur, des plaisirs qui paroissoient l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconsequences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle le Spléen, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du Chevalier.

Tout singulier cependant, que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit en ore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui, furent moins brillans & plus folides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un dans sa façon de penser; toutes les filles qui auroient desiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le maria-

ge, & prévinrent, le plus décemment qu'il leur fut possible, des defirs auxquels, pour s'expliquer, elles supposerent, avec affez peu de preuves qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le Chevalier toujours possédé d'une passion qu'il ne trouvoit dans son cœur, qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conséquent perdue avec le plus grand plaifir, se prêtoit aux avances qu'on lui faisoit, & aimoit à se flatter qu'il se pouvoit que quelqu'une de celles, dont il étoit l'objet, enfin le rendroit sensible. Il ne se resusoit à aucune des personnes qui avoient des vues fur lui, & les étudioit toutes; mais c'étoit avec un cœur si prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient affurément pas gagné à la comparaison. Aussi, tourmenté de plus en plus par son idée cruelle, persuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'existoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de son esprit; excédé de fatigue & d'ennui, il résolut d'essayer ce que pourroit l'occupation d'esprit contre une passion si obstinée; mais lorsqu'il voulut s'y livrer, il n'é-

1

tif

t

e

e

S

S

prouva que trop à quel point l'esprit suit le cœur, & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui féduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui restoit de ses efforts que le supplice qu'il se faisoit. Il passoit sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avoit occupé. Là, tout ce qui avoit servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avoit touché, lui étoit précieux, & devenoit le sujet de ses regrets, ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin, dominé plus que jamais, par ses sentimens, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce facrifice qu'il faifoit à sa raison, à son honneur, à sa vanité peut-être lui coûtoit crueilement, & lui servoit peu! Il sentoit avec douleur, quelquefois même avec défespoir, l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-tems encore, si une Lettre qu'il reçut de la Supérieure de la maison où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à le fois si honnête & si peu falutaire.

10

pl

lo R

r

1

d

On lui mandoit de cette maison, que Lucie étoit tombée depuis quelque-tems, dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas possible qu'on lui procurât, comme dans la Capitale même, les secours dont elle pouvoit avoir besoin, & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter, jusques à ce que sa santé fût rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéressoit même trop vivement, pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement surpris de la trouver debout. il fut auffi allarmé, qu'attendri de sa pâleur, & de la langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui même; mais il ne put conferver long-tems une idée aussi flatteuse; & s'il remarqua dans ses veux charmans, fur lesquels il attacha si tendrement les siens, de la joie de le revoir, il ne put se dissimuler, que le mouvement qu'il lui avoit causé, n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans fon cœur, & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir

joui quelque tems de l'enchantement où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carosse. s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentimens dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur, les inquiétudes qu'il avoit sur sa fanté, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaiteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit-elle tendrement. de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin, que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le Ciel qui me comble de tant de bonheur, me refuserat-il de vous prouver à quel point j'y suis fensible. & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui réponditil avec transport, il ne vous le refusera pas; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occafion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remedes qui lui furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur, & son embonpoint, que les Médecius juge-

ou

vu

pu

pr

Lo

qu

fe

m

da

ge

ét

&

fe

n'

ni

te

te

di

tr

fo

fa

n

fa

ſ

h

ti

C

n

t

d

rent qu'elle n'avoit plus besoin que de l'air de la campagne, & conseillerent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la fanté de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour fon amour, pour ne pas s'empreffer à le suivre. Dans le trouble où le méttoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse; il craignoit, avec raison, de s'exposer à des yeux plus éclairés, que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance, dans laquelle elle étoit sur les sentimens du Chevalier, qu'à sa profonde simplicité, & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on jamais affez feul avec ce qu'on aime! Quelque peu de monde qu'il vît dans Londres, il étoit forcé d'en voir ; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du suplice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas,ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses momens, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif, qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la premiere fois, le

à

it

15

er

f-

t-

et

i-

-

e -

à

-

-

-1

à

1

1

ouvert ses yeux à la lumiere, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé si vivement. Il se promit dans sa solitude, des plaisirs que Londres ne lui auroit jamais offerts; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de se livrer, sans distraction, à un sentiment qui lui étoit si cher, quel plaisir dans la nature, pouvoit l'en dédommager? D'ailleurs, dans le dessein où il étoit de ne plus combattre sa passion, & de tout employer pour y rendre Lucie sensible, il avoit besoin qu'elle-même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager fon attention: il croyoit qu'il auroit pu se flatter de la déterminer à l'épouser, en lui disant seulement qu'il le desiroit; mais trop tendrement épris, pour n'être pas fort délicat, il se seroit fait un suplice de sa possession, s'il avoit pu penser qu'il ne la devroit qu'à la simple reconnois fance, & que les nœuds, dont il vouloit se l'attacher, ne la rendroient pas aussi heureuse que lui-même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui, dans le cœur de Lucie, ne lui parût pas répondre au fentiment dont elle pénétroit le sien, il se flatta que fûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être,

m

q

te

n

b

d

C

t

E

1

elle prendroit sur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit désiré le plus d'effacer de l'ame de Lucie, c'étoit ce sentiment de respect pour lui, qui étoit, pour ainsi dire, né avec elle: il favoit combien peu il est propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y substituer un mouvement plus doux & moins imposant, il s'éloigna lui même peu à peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier; & en paroissant être blessé des expressions sérieuses de Lucie, & de la sorte de timidité qu'elle conservoit avec lui, il essaya de l'amener à cette douce familiarité qui dispose le cœur à des impressions agréables. Ce qu'il craignoit, sur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une solitude, où elle ne jouissoit pas comme lui, du suprême bonheur d'aimer, & où son cœur n'en étant pas rempli, le spectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie simple & unie que l'on mene à la Campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient, qui auroit pu être si contraire à son amour, il lui donnoit souvent des sêtes, qui, quoique toujours champètres, & amenées en apparenc, par le hasard seul, étoient toujours variées & ornées par l'amour

e

i

n

9

r

5

a

-

i

t

9 1

1

1

1

.

même. Quoiqu'il semblat à Rutland, qu'elle en jouissoit, sans en démêler l'auteur, & sans s'en croire l'objet, elles l'amusoient; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les passions, est affurément celle qui desire le plus, & trouve même jusques dans le sein du bonheur, des desirs à former, est cependant de tous les sentimens, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le fatisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit aussi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occasion de parler à Lucie de sa tendresse, autant de fois il l'avoit laissé échapper. Prèt à rompre ce silence cruel, auquel, depuis tant de tems, il se condamnoit, un regard froid qu'elle laifsoit tomber sur lui, anéantissoit son audace : il ne sentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un seul mot, elle pouvoit l'accabler; & ne pouvoit se résoudre à parler, lorsqu'en faisant l'aveu de sa passion il se mettoit au hasard de perdre le seul bien, dont il jouît depuis long-tems, l'espérance d'être aimé.

Cependant le tems de quitter la Campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en se pro-

da

m'

av

qu

ne

to

qu

fer

VO

re

re

m

pe

de

de

fa

en

Q

VE

de

ré

bi

au

bi

ex

je

ro

fe

pr

la

menant avec elle, il la mena insensible. ment du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possede: c'est-là où je vous ai tenue dans mes bras. où vous avez reçu mes premieres caref. fes, & mes premiers soins. Ah! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refufent-ils de se faire connoître! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnoissance que je sens du bonheur dont ils me comblent! Ah, Monsieur! répondit Lucie, en s'attendriffant elle-même, mes infortunés parens ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer; peut-être même, continua t elle en versant quelques larmes, n'existentils plus, ou que, témoins secrets de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah Lucie! interrompit-il avec-impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un fang vil; une bonne éducation peut en donner l'apparence; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus

e-

oit

nt

n-

e:

IS.

ef.

r-

u-

ne

12-

nt

n-

3,

de

0-

le

t-

le

re

é-

15

1-

1-

IS

!

IS

n

-

S

dangereux. Ah, Lucie! que la nature m'avoit peu laissé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, on'à mes foins! Hélas! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez:mais quand il feroit vrai qu'il existat, ce ne seroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous seul qu'il me seroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien. reprit vivement Rutland; tout autre que moi auroit fait les mêmes choses; mais personne, peut être, n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'est de ce seul sentiment que vous devez me favoir gré, & dont cependant je n'ose encore prétendre de reconnoissance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez vous pas sur la mienne, & que je sens de plaisir à vous en assurer! Ce sentiment, répondit Rutland, suffit pour payer le bienfaiteur, mais ne suffit pas toujours au bienfaiteur; & quoique je pense trop bien de votre cœur, pour croire c'il n'y existe pas pour moi, je vous avoue que je serois désespéré, si je ne vous inspirois que celui-là: à en juger par ce qui se passe pour vous, dans mon ame, reprit elle, il est impossible qu'il existe sans la plus tendre amitié & le plus profond

respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

ſ

2

2

C

C

V

0

Ce terme de profond respect qui apprenoit au Chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indissérence, le sorça de remettre à un tems plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas, répondu bien disséremment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, il s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à luimème, ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton, que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance; ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-prosondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me slatter que vous seriez assez généreu-

ns ai.

ip-

en

'ça

x,

oir

Dit

&

du

n-

'il

ne

op

11-

us ii-

la

1,

ut

nt

te

re

je

r,

à

ır

1-

se pour m'en épargner les protestations. Ce sentiment, si c'en est un, nuit trop aux autres, pour que je ne sois pas allarmé de le trouver gravé dans votre cœur; si la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obstiner à me respecter comme vous faites, sans me donner de la vôtre une opinion que, felon toute apparence, vous seriez fâchée que j'en eusse. J'ai cru, Monsieur, lui répondit modestement Lucie, que les obligations que mon frere yous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui . dans sa bouche, n'ont jamais paru vous bleffer. Je vous les épargnerai cependant, puisqu'ils font sur vous un effet si contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'il s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout-à-la-fois & leur promenade, & leur entretien, & se promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit sur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il est aisé de croire qu'il se hâta de la tirer d'un

mo

or

lei

po

qu

til

ď

to

ſо

q

fi

a

il

Y

e

(

lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la Campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se seroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes, & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découverts à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus longtems le bonheur de sa vie, aux préjugés qu'il avoit eus si long-tems contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réusfir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouseroit fans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre fans sa posfession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sait que si l'ales

our

Sa

ole,

oit

ourer-

s à

oit

l'é.

ng-

ju-

tre fur

fo-

de

ne

oit

at-

ite

il

oit

ve

e à

offa

'a-

mour en exige toujours, il n'est que trop ordinaire au desir de s'en passer? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce sentiment ressemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il vouloit espérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de soins flatteurs, & de tous les moyens qu'il sait mettre en usage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le désordre dans lequel elle avoit mis le sien. Il n'y avoit pas, (tant il se faisoit de chimeres!) jusques au devoir sur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie, sur ses projets, il crut devoir essayer encore quelque tems, si, dans les soins dont il l'accabloit, dans ses discours, dans ses tons, dans ses regards, elle ne découvriroit pas, à la fin, cet amant dont jusques alors elle s'étoit si peu doutée. Cette épreuve sut sans succès; l'inexpérience & la simplicité de Lucie, ne lui laissoient jamais voir dans l'amant le plus tendre, & le plus empressé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût envisager leur situation mutuelle, il n'étoit pas pos-

sible qu'il ne se fachât pas quelquesois contre Lucie, du peu d'attention qu'elle faisoit à ses sentiments. L'on dit (& peut-être cela n'est-il pas vrai) que l'amour peut se passer de retour; mais en ce cas du moins, il est certain que l'amour-propre n'est pas si modéré, & qu'il
s'offense de ce que le cœur pardonne,

p

V

11

G

V

P

0

(

ou croit quelque tems pardonner.

Las de sonder avec tant de discrétion. & si peu de fruit, un cœur où jusques alors, il n'avoit trouvé aucun des sentimens qu'il travailloit depuis si long-tems à y faire naître, Rutland se détermina enfin à parler. Vous voilà, ma chere Lucie, lui dit-il un jour, parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établissement; depuis quelque tems je songe à vous marier; & comme je ne veux que votre bonheur, je voudrois que vous me dissiez naturellement ce que Yous pensez de mon idée. Monsieur, lui répondit Lucie d'un air modeste & timide, j'ai si peu réfléchi jusques à présent fur un état, que je n'ai ni desiré, ni prévu, qu'il me seroit difficile de vous dire, avec vérité, ce que je pense. Mais, reprit-il, vous pouvez du mois me dire quel effet fait fur vous ma proposition. Elle me cause, répondit-elle, une assez grande ois el-

(&

'a-

en 'a-

lil

e,

n,

les

ti-

ns

na

re

â-

if-

ge

ue

ue

ui

i-

nt

é-

.

e.

re

n.

ez

le

grande surprise; mais c'est, en vérité. sans aucun mêlange de répugnance, de dégoût; ma volonté sur cela, ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir consulter, lui dit le Chevalier, & que je compte suivre; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer, a passé cette jeunesse, plus dangereuse encore que brillante, où l'inconstance suit de si près l'amour. où même c'est un air de manquer à la femme du monde, qui mériteroit le plus, un attachement éternel: il est de mon age; fon bien ne cede pas au mien; fon caractere & sa figure n'ont (à ce que je crois du moins,) rien qui doive vous déplaire, & si... Eh! que m'importe ce qu'il est, interrompit-elle, & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus: mais quand il se pourroit qu'il les possédat, je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre! Non, Monsieur, continua-t-elle, je ne puis m'y résoudre; & si vous avez la Tome V. Partie I.

q

m

n

1

1

I

bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous : je ne veux, ni ne desire d'autre bonheur. Ah Lucie? s'écria Rutland, en lui baisant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez! Quoi! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir! oserez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque chose! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels! reconnoissez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'espérance animoit, Lucie demeura si interdite, & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé, si ce que Rutland lui proposoit, avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ses premieres inquiétudes. Eh quoi! Lucie! lui dit-il, en se jettant à ses genoux, n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais! Vous ne devez pas douter, Monsieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne sente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi; & je me flatte aussi, que vous êtes sur de mon obéissance. De votre obéissance! Lucie. s'écria-t-il, ah! de quel prix payez-vous mes sentimens, & que vous les connoisfez peu, si vous croyez qu'il puisse leur fuffire! Mon intention, reprit-elle, avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils sussent malheureux; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous affurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres! s'écria-t-il encore; ah! l'amour en sait-il donner! cruelle Lucie! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas! Vous baissez les yeux! vous ne me répondez rien! ah! votre silence ne me le dit que trop; ou vous avez de l'aversion pour moi, ou ce cœur barbare. que je ne puis toucher, sent pour un autre, ce qu'en vain je lui demande pour moi! Quoi! lui dit-elle en répandant les larmes les plus ameres, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous hair, & pour foupconner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez ! penfez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumisse qu'avec le dessein de n'y pas être fidelle? Non; reprit Rutland, vous ne confentez pas à ce que je vous propose, puisque votre cœur n'en a pas le même besoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, repliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnoissance; & il est, j'ose vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendresse. Peut-être, ajouta-t-elle en baissant les yeux, la mienne n'est-elle pas du genre de la vôtre; mais elle n'en est sûrement pas moins sincere. Vous m'épouserez donc sans répugnance, lui demanda-t-il? Ce feroit, repliqua-t-elle, un sentiment bien injuste, & que vous n'ètes pas fait pour inspirer. Mais, reprit-il? pensez-vous qu'il suffise à mon amour, de vous voir ne vous pas faire un supplice d'être à moi? ah! Lucie! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit assez pour moi du bonheur de vous posséder, & qu'il me suffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence; mais que cette illusion étoit peu digne de mon cœur! Dans cet instant funeste où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais senti plus vivement l'amour malheureux qui m'en15.

le

i-

1-

1-

re

11

le

in é-

-9

,

IS

e-

n

e!

u

ır

le

ir

n

et

le i-

1-

traine vers vous, je ne conçois pas que j'aie pu penser un instant, que ce qui ne seroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous, me pasfer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abufant contre vous, du hasard heureux qui vous a mis entre mes mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des sermens que votre cœur n'avoueroit pas! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut-être pas ssfez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser ; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentimens, il est digne de vous, ne doutez pas, quoi qu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité, ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déja dit que rien ne

fa

ne

ba

m

fo

le

m

d

fa

n

e

g

V

1

d

1

t

1

peut m'empêcher d'être à vous, & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peutêtre pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si quand il vous plaît de l'attacher à ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous me dissimuliez vos sentimens pour un autre; mais, en même-tems, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre, l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez-pas, ma chere Lucie, & peutêtre, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis je, avec une si cruelle certitude, puis je, avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bienséance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bien0-

en de

it-

en

1-

n-

eé-

il

à

s,

2

ès

r.

1.

20

n

ır

ır

C-

10

t-

r-

Z

1,

1-

faits, feroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous les refuser : je vous aime! je vous adore! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, si je pouvois penser assez bassement, pour vouloir ne vous pas tenir de vous même. C'est me condamner, fans doute, à ne vous jamais posséder; mais... Eh! Monsieur, interrompitelle vivement, ne vous faites pas, de grace, de si cruelles idées. Je ne sens, je vous le jure, rien dans mon cœur qui les justifie. Pénétrée pour vous d'estime, de reconnoissance, d'amitié, de tendresse même, & je dirois de respect, si ce terme pouvoit ne yous pas bleffer dans ma bouche, il ne se peut pas que je vous refuse long-tems le sentiment que vous me demandez. Peut-être accoutumée à vous regarder comme un pere, n'ayant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous inspire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de desirer seulement l'honneur dont vous voudriez aujourd'hui me combler, en ai - je trop éloigné mes idées? Il ne me convient pas, dans la fituation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler sur votre choix;

je sens que ce que je vous dirois là-deffus ne vous paroîtroit pas aussi désintéresse que pourtant il le seroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état dans lequel je vous vois, m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde que je desire avec plus d'ardeur, que de pouvoir conformer mes sentimens aux vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance; peut-être serai-je affez heureuse pour que vous les fassiez naître dans mon cœur. Que j'aurai de plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême fensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame: vous jugerez mieux que moi, du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de fus essé

né-

tre

ant

ine

ous

ous n'y

lus

ner

ra-

tre les

au-

an-

ant

rê-

us

le

du

ne

mti-

le-

le

de

vous affliger: votre douleur accable

Le Chevalier immobile, & presque hors de lui même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur! quelle simplicité! quelle vérité brilloient dans ses yeux! Ah! lui ditil, pénétré de tristesse, peut-on connoître si peu un sentiment que l'on inspire si bien! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre? Eh! comment! interrompit elle, puis je le croire, lorsque je n'en sens pas pour vous? si vous me demandiez une chose qui dépendit de moi, seriez-vous encore à l'obtenir? Ah! je ne le vois que trop! ce cruel sentiment ne dépend pas de la volonté! mais je veux tant de mal à mon cœur, de n'être pas susceptible de tout ce que sent le vôtre; je me trouve d'une si noire ingratitude de refuser quelque chose au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien; j'en suis si humiliée que je m'imagine qu'ayant pour vous, ma raison, ma reconnoissance, ma tendresse même, il n'est pas possible que vous ne triomphiez, avec le tems, d'une indifférence si mal fondée, & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi seulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui fasse une violence dont je mourrois peut-être, ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devroit vous rendre vous-même très - malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui dit Rutland, en répandant quelques larmes; mais si vous connoissiez mon amour; si vous saviez de quel respect, de quelle délicatesse il est accompagné, vous trouveriez ce serment aussi inutile, que le seront, sans doute, les efforts que vous allez faire en faveur d'un infortuné, condamné à l'être toujours. Eh! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, yous prédire des malheurs dont je ne vous assure pas encore! Espérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoissance en est une, & vos bontés... Ah! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez-plus d'un sentiment si peu propre à faire naître ceux que je vous desire. Hélas ! c'est elle peut-être qui s'oppose à mon bonheur. Ah! pourquoi vous ai-je connue avant l'instant où je vous ai aimée!

Rutland ajouta à ses plaintes mille raisons, qui toutes intéressoient Lucie,

US

0-

ou

nne

ar

n

é.

15

Z

il

-

S

t

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit ellemême. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passerent sans qu'elle en entendit de femblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, consoloit Rutland d'une indifférence qui elle-même la désespéroit; mais plus elle fondoit fon cœur, plus elle lui en développoit les mouvemens, moins il croyoit qu'il dût se flatter de lui voir un jour partager sa tendresse. Elle étoit toujours remplie de soins, d'attentions, d'égards tendres pour le Chevalier; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois; & qui, les mêmes exactement que celles qu'autrefois elle en avoit reques avec tant de plaisir, lui causoient. depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoitelle mille sois le jour, d'avoir inspiré au Chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse! mais quel est ce sentiment qu'il exige de moi, & comment se peut-il qu'il existe dans la nature, & qu'il ne me le communique pas! Ah! sans doute, je suis destinée à ne le connoître jamais, puisque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur! mais pourquoi faut-il qu'il s'obstine à le desirer, lorsqu'il ne lui est pas nécessaire pour me faire consentir à recevoir sa main!

En conséquence de ces réflexions, elle conjuroit Rutland, lorsqu'elle le voyoit accablé de la douleur de n'être pas aimé d'elle comme il l'auroit voulu, de ne pas être plus long-tems victime de sa délicatesse; mais cette démarche qu'elle accordoit à l'amitié, à la reconnoissance, à la compassion, lui coûtoit si cruellement; & avec quelque soin qu'elle la dissimulât, la violence qu'elle se faisoit étoit si visible, que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le dessein qu'il avoit formé, ou de lui plaire, ou de ne l'épouser jamais.

Si la situation de Lucie étoit triste, celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre, & même étoit mille sois plus violente que la sienne. Avoir toujours devant les yeux, & en sa disposition même, une semme que l'on adore, à laquelle on le dit sans cesse, qui yous

a

1-

S

r

e

t

é

e

à

e

a

t

écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne nous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour: telle étoit la position de Rutland; il en est peu d'aussi douloureuses.

Lucie qui commençoit à connoître son cœur, & qui tenoit exactement au Chevalier, la parole qu'elle lui avoit donnée de l'instruire de tout ce qui s'y passeroit, l'en avertissoit avec cette cruelle franchise que l'on a involontairement, dans le cas où elle se trouvoit, pour ce qu'on n'aime pas; & si Rutland y trouvoit toujours un desir extrême de pouvoir le rendre heureux, il y découvroit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentimens: mais par un malheur qui semble attaché au cœut humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour; il s'y joignoit même alors, des mouvemens de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne savoit pas toujours assez bien déguifer pour que Lucie, qui les faisifioit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en usage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec aussi peu de fruit, qu'il se conseilloit de ne la revoir jamais. Eh! quel est, en esset, l'amant assez heureux pour ne vouloir que des choses raisonnables, ou pour exécuter h

n

le

d

n

f

i

n

ti

d

q

d

le

i

4

n

f

ŋ

q

1

celles que sa raison lui prescrit!

Il y avoit déja long-tems que Rutland étoit dans cette violente situation, lorsque se promenant seul une nuit avec Lucie, il se trouva dans un de ces momens de délire où tout cede à la passion, & disparoît devant elle. Il lui parloit de son amour: eh de quoi, en effet, lui auroit - il parlé! Echauffé par le feu de ses propres expressions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute désespérée qu'elle étoit de l'amour du Chevalier, lui répondit : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses desirs, peut - être sans savoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna sous un berceau qui étoit au bout de son jardin, & dont l'obscurité sembloit faite pour favoriser le crime que la violence de son amour, & l'égarement de sa raison alloit lui faire commettre. Là, transporté, & ne prenant plus de conseil que de ses desirs, il saisit Lucie avec une e

r

3

r

C

ii

e

a

e

u

r

11

a

n

e

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de sa part, & sans lui laisser le tems, ni de s'alarmer, ni de se désendre, il la couvrit de baisers si ardents & fi nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maison, auroient vraisemblablement rendu inutiles, & qui, quand ils y seroient parvenus, auroient plus servi à manifester le crime de Rutland, qu'à le prévenir; elle se servit de toutes les forces que son trouble & sa terreur lui laissoient, pour échapper de ses bras, & tomber à les genoux. Dans cette suppliante posture, elle le conjura, d'une voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle, du ton le plus tendre & le plus pressant, que c'est une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah! Monsieur, rappellez votre raifon, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéresse pas moins que le mien même; & si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins touché de la crainte de me perdre. Oui! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir: toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel! voulez-vous que ce soit à vous que je la doive; & ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à

m'en priver moi-même!

Rutland, à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, & qui pendant le difcours de Lucie avoit eu le tems de rentrer en lui même, étonné, confus, désespéré de ce qui venoit de se passer, la releva doucement, & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter ; c'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort, le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monstre que je suis! & j'osois me croire de la vertu! j'osois vous en donner des lecons! & ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant, le plus scélérat des hommes! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas; soyez témoin de mes regrets, fiez-vous i!

re

r:

S,

ez

us

t.

à

18

à

1-

1-

né-

la

i-

le

1e

fla

e-

e

et

j-

is

;

18

a mes remords, du soin de mon supplice. Mon respect qui, j'ose vous le promettre, ne se démentira plus, vous prouvera mon repentir; lui seul désormais vous parlera d'une malheureuse tendresse que mon égarement vient de yous rendre encore plus odieuse; & s'il vous est impossible de douter que je vous adore, du moins ne sera ce plus par des entreprises que je déteste, & qui m'avilissent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le souvenir. Mais, ajouta-t-il en se relevant, sortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir sans la plus horrible confusion, & venez vous remettre, s'il se peut, de votre trouble, & de l'état affreux où je vous ai plongée.

Lucie avoit effectivement besoin de repos; pâle, tremblante, à demi-morte; enfin, elle eut de la peine à suivre le Chevalier jusques à la maison. Aussi tôt qu'elle sut rentrée dans son appartement, elle le pria d'une voix encore soible & éteinte, de permettre qu'elle se mît au lit. C'étoit lui ordonner de se retirer; aussi le fit-il après s'être encore jetté à ses genoux, en la suppliant d'être tranquille, & d'ajouter une soi entiere à son repentir. Lucie ne put lui répondre que

fui

vi

qu

CO

dé

fe:

êt

in

pe

pa

ro

q

la

fı

n

r 8

1

I

par un torrent de larmes; pour en arreter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher; mais, hélas! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil! à peine fut-elle seule, que prenant avec courage, le feul parti qu'elle crût convenir à sa vertu, sans que son inexpérience lui permît d'en voir les conféquences & les dangers, elle se leva, choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y eût, fit un petit paquet du linge le plus uni qu'elle y put trouver, renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Rutland, & qui étoient en affez grand nombre, & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient, elle ne s'en réferva que cinq, qu'elle crut pouvoir lui suffire, jusques à ce que la Providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle étoit hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah! quel fera son état, se disoit-elle, lorsqu'il m'aura perdue! quelle amertume, ma rf-

oir

ur

l!

ec

né-

é-

1,

21

et u-

es

t-

n-

é-

ui

à

r-

t,

S

e it il fuite va répandre sur ses jours! que deviendra-t-il! mais si je ne le fuis pas, que deviendrai-je moi - même! puis- je compter sur une vertu que j'ai vue se démentir d'une facon si décidée ! que lui ferviront ses remords, qu'à éloigner peutêtre l'occasion de me faire de nouvelles infultes. Ah ! ne nous fions pas à ce que peut la vertu fur un cœur rempli de la passion la plus violente. Que m'importeroit que la sienne lui fit horreur du crime qu'il auroit commis, lorsque j'en serois la victime? Ses remords me rendroientils se dont sa fureur m'auroit privée! fuyons, n'exposons pas un des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde, à un repentir qui feroit le malheur de sa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite est l'unique parti qui me refte, puisqu'une malheureuse, mais invincible répugnance ne me permet pas de consentir jamais à l'épouser. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la Lettre qui fuit.

LETTRE.

3)

2)

33

22

22

3

3

3

"C'est, Monsieur, avec la plus vive douleur, que je vous dis peut-être le dernier adieu. Une destinée cruelle m'impose la dure, mais inévitable nécessité de quitter pour jamais mon pere, mon bienfaiteur, & mon ami. , Je pars , fans favoir ce que je deviendrai, n'emportant presque avec moi, que le souvenir de tout ce que je vous dois, & une reconnoissance que rien n'effacera de mon cœur. Ah! généreux Rutland, pourquoi faut-il que l'amour ait pris fur votre vertu un empire " qui a effrayé la mienne! je pars! & " c'est pour vous quitter! c'est peut-être , pour ne vous revoir jamais que je me " fépare de vous! je ne conçois pas, dans l'abattement où me met cette funeste , résolution, comment j'ai la force de l'exécuter ! ah ! fi j'avois pu me flatter, après ce qui vient de se passer entre-, nous, que le repentir que vous m'a-, vez montré est sincere, qu'il m'auroit " été doux de passer le reste de ma vie , avec un homme auquel je dois tant, " & de qui, jusques ici, les bienfaits m'avoient si sensiblement flattée! Parive

le

elle

ble

1011

mi.

en-

oi,

rus

ien

ux

our

ire

&

tre

me

ans

ste de

er,

re-

'a-

oit

vie

ıt,

its ar"donnez-le moi, je vous en conjure; " mais plus j'avois cru devoir compter "fur votre vertu, plus l'égarement où "je viens de vous voir, m'alarme pour "l'avenir. Vous-même, auriez-vous cru que l'amour eût dû vous emporter si "loin; & pouvez-vous être bien fur "de ne vous pas faire illusion, lorsque vous vous flattez que ce fera la der-"niere fois qu'il triomphera de votre " vertu & de votre raison! encore une , fois, pardonnez - moi de ne pas ofer "l'espérer; daignez ne pas hair une in-, fortunée, qui le sera toujours plus par ple malheur qu'elle vous cause, qu'elle , ne peut l'être jamais par tous ceux , qu'elle peut éprouver ; souvenez-vous , de moi , fans amour & fans aversion. "J'ai fait, je vous le jure encore, tout " ce qui m'a été possible pour partager vos sentimens; n'imputez donc ni à "l'ingratitude, ni à la foiblesse de mon amitié pour vous, un mouvement "dont rien ne pouvoit triompher sans , doute, puisque tous mes efforts ne l'ons , pas détruit. Vous trouverez dans ma commode des choses qui, en vous , quittant, m'ont paru ne devoir plus m'appartenir. Adieu, mon cher Rutpland, fi en vous percant le cœur, il

" peut m'être encore permis de vous " donner ce nom; adieu, fouvenez-vous " de l'infortunée Lucie, & foyez fûr que " la mémoire de ce qu'elle vous doit, " la fuivra jusques dans le tombeau."

affe

de

dér

la l

elle fe r

bef

cha

ref

tio

cut

ma

la

de

der

de

int

for

tie

eat

av

Le

né

ble

ch

av

VO

qu

où

he

Après avoir cacheté cette Lettre dans laquelle Lucie renferma la clef de la commode, où elle avoit laissé ses diamans, elle se chargea du petit paquet de linge qu'elle avoit cru devoir emporter; & munie de la clef d'une petite porte du jardin, qui répondoit dans le parc de faint-James; elle descendit le plus doucement qu'elle put : mais il lui fut impossible de passer auprès de la porte du Chevalier, sans ressentir une si vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ses forces. Enfin, rappellant son courage, elle gagna le jardin, ensuite le parc; & choisissant une route au hasard, elle se trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient absolument inconnues; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de sa marche; & comme elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté que quand elle seroit fort éloignée de la maison qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une course us

us

ue

t,

ns

n-

ge

& lu

de

u-

n-

lu

0-

٢,

p-

11,

te

es

s,

is

la

ne

té

de

va

(e

affez rapide, dans la Cité. Là excédée de fatigue, & sentant que ses jambes se déroboient sous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuse Lingere, où elle eut à peine demandé la permission de se reposer, qu'épuisée de lassitude & de besoin, elle perdit connoissance. La Marchande occupée à quelque marché intéressant pour elle, avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie, & ne s'appercut même pas qu'elle étoit évanouie ; mais une femme qui se trouvoit dans la même boutique, que la figure noble de Lucie avoit frappée, & que son accident effraya, courut à elle, un flacon de sel à la main; mais le lui ayant assez inutilement fait respirer, & jugeant à fon pouls, que l'inanition causoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il est tout simple que vous intéressez les personnes même qui vous connoissent le moins; mais, où allez vous donc seule, & de si bonneheure? tout en vous me dit que vous n'ètes pas faite pour l'abandon où je yous vois. Ah! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inf. pirez, & non une curiofité qui, faute de connoître mon motif, vous est fans doute à charge, qui a dicté les questions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je suis si touchée de vos bontés. Madame, lui répondit Lucie, & elles me donnent tant de confiance en vous, que s'il n'y avoit que nous ici, je croirois y être conduite par la providence, pour vous demander conseil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi: aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la sit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient; & la conduissit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere sille, lui ditelle, par déjeûner. L'inanition augmente

le

le

ou

VÔ

ma

far

m

qu

je

CO

ju

à

di

év

l'é

de

ui

Pi

&

de

pr

ď

Si

lit

pi

V

m

âg

r

ď

Ta

je

11-

oit

ux

us

16-

ite

115

15,

21

és,

les

15,

01-

ce,

ela

ne,

rec

eû-

le;

ns.

à

oin

Tez

de

ui-

ent

ne.

lit-

nte

10

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrasfante. Elle vous le paroîtra peut - être moins, repartit Madame Pikring, lorfque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'ètes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il est vrai, répondit Lucie en soupirant, que j'ai été éveillée d'une façon peu conforme à l'état auquel la providence femble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, fera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentimens; on vous en aura donné les talens, les agrémens même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes. Tome V. Partie 1.

1

P

1

p

1

1

-

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas fes parens, & s'étendit sur les soins que le 'Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, continua-t-elle. de devoir mon existence, ma vertu, mes talens, au plus noble & au plus vertueux mortel qui respirât; lorsque malheureusement pour moi, l'amitié dont il m'honoroit est devenue une passion violente. Je lui rends justice. Ce n'a d'abord été que par des voies conformes à son caractere, qu'il a attaqué mon cœur, & qu'il a tâché de le plier à ses fentimens: mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts aient été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusqu'au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infame projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelques reproches qu'il s'en foit faits, quelques promesses qu'il m'ait faiirt Ia-

as

ue

lle,

nes

eral-

ont

n'a

nes

on

fes

m-

rts

ec-

fa

ma

ng,

reil a

u'il

vec

m-

ır;

oit

ai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car, il faut, pour en être venu à une extrêmité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, foit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au foir; il trembloit autant que moi-même; sa respiration étoit précipitée & interrompue ; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient remplis d'un feu & d'une ardeur inquiette, dont le souvenir seul me pénétre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de fortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire, je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où il ne peut pas être ac-

D 2

d

a

16

je

t-

n

fa

C

n

a

n

p

2

fa

V

P

e

p

b

Co fe

h

C

V

p

d

fi

V

compagné d'un éloge. C'est, j'en suis fure, la premiere fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé ; il est naturel. lement le meilleur, & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus, tendre reconnoissance. Ah! s'écria Madame Pik. ring, en embrassant vivement Lucie. quelle innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompensera de tant de vertu: prenez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'est, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocreté de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartemens meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le tems de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces à vous rendre, lui

l a

UX

ai, dre

ik-

e, de

ıs,

1:

us

el-

IX.

i,

or-

u-

ole

us

ez

ue

t,

er-

es ui

le

ıt. ui

dit la reconnoissante Lucie! la Providence me protége affurément, puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer: mais il n'est pas juste que je vous sois à charge; voilà, ajoutat-elle, en les lui présentant, cinq guinées que j'ai réservées pour mes presfans besoins, sur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec une air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être nécesfaire; car, continua-t-elle, en souriant. votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penser, que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux, que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer affez à quel point la vertu feule vous a bien conduite, & de combien sa lumiere est plus fure, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

al

qI

de

8

m

V fa

q

t

lud

C

la

8

a

1

Après cette conversation, qui avoit un peu alongé le déjeûner, la bonne femme laissa Lucie maîtresse de son appartement, & alla vaquer à ses affaires, jusqu'au dîner qui, comme elle, fut fimple & fort bon. A peine fut- il fini, qu'elle sortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit nécessaires à Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi sur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque Dame, il lui avoit paru nécessaire de la mettre pour quelque tems chez une Lingere, où elle apprendroit bien des choses, que son nouvel état pourroit lui rendre nécessaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pikring lui dit qu'elle en connoissoit une qui passoit pour une très-honnête personne, chez laquelle elle seroit très-bien; que ces courfes l'ayant menée dans fon quartier, elle la sui avoit proposée, & que Madame Yielding avoit accepté son offre avec plaisir. Ainsi, ma chere Lucie, continua-t-elle, si la proposition vous agrée, je vous y menerai lorsque vous vous serez reposée ici quelques jours; car je ne veux pas que vous me quittiez de la semaine. Lucie insista pour ne la pas incommoder si long - tems: oit

ine

ap-

es,

fut

ni.

tes

oir

mé

, il

tre

e,

s,

ire

tte

dit

oit

ez

ces

ar-

ue

fre-

e,

US

us

S;

it-

ur

S:

ah! de grace, interrompit Madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'est fait que pour m'affliger. C'est de bon cœur que je vous offre les fecours qui peuvent dépendre de moi ; & si vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoissance, prouyez-moi la vôtre, en vivant avec moi fans façon, & avec autant de confiance, que je fens d'amitié pour vous. Lucie touchée de tant de franchise, ne voulut pas insister davantage sur la crainte de lui être à charge; & resta, en effet, chez elle jusqu'au Lundi suivant, qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding, à laquelle elle la recommanda. comme elle auroit fait sa propre fille; & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle sortie, que la Yielding présenta de l'ouvrage à Lucie, qui s'acquitta assez bien de ce qu'elle lui avoit donné à faire, pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient passes tranquillement, lorsqu'un aprèsmidi, un équipage leste & brillant, d'où il sortit impétueusement un jeune homme, encore plus brillant que son carrosse, arrêta à la porte de la Yiel-

M

po

an

pl

el

V

D

la

av

n

cr

n

de

V

le

u

n

g

1

le

1

p

p

q

n

fi

n

ding. Que le Diable, dit-il, en entrant, d'un air brusque & insolent, avec no. blesse, emporte la Cité, ou la rapproche de la Cour! Je crois, parbleu! qu'elle s'en éloigne tous les jours ; il faudroit des relais pour y venir; je ne sais ce que mes chevaux pensent de cette courselà, mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter aussi-bien qu'eux, Pen suis excédé. Tu ne veux donc pas quitter ce vilain quartier, Fanny? La Yielding alloit répondre, avec le plus grand respect, à de si fublimes impertinences, lorsque le jeune fat appercevant Lucie: oh! oh! ajouta-t-il, on y trouve de ces minois-là, dans la Cité! qu'elle s'éloigne à présent, qu'elle reste où elle est, c'est, je te jure, ce qui me devient bien indifférent : eh ! d'où diable fort donc cette maniere de Divinité, que je ne te l'ai pas, encore vue? Dieu me damne, mais complettement, si ce n'est la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres! & tu crois que nous te la laisserons long-tems! non, ma bel enfant, ajouta-t-il tout de suite, en s'adressant à Lucie, & en s'asseyant auprès d'elle, ce n'est pas pour orner une vile boutique, mais le plus beau des Palais, que vous êtes faites. Je le suis,

)-

le

le it

ce

e-

1-

,

as

12

15

r.

e-

y é!

le

ne

le

5 ,

u

ce

te

el

en

u-

10

es

3.

Mylord, répondit modestement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh! par exemple, c'est ce que nous verrons, dit-il, en voulant lui baifer la main. Quoi! vous me retirez votre main! eh, bon Dieu! que la vertu est farouche dans la Cité! si vous saviez combien nous en avons apprivoisé en notre vie, vous nous en montreriez une plus humaine; croyez moi donc, mon petit Ange, nous sommes à la Cour une douzaine de Pairs auxquels rien ne résiste. Il est vrai, au reste, que quand les tems nous le permettent, nous faisons tous les ans un voyage en France. Diable ! nous n'avons garde de laisser appesantir nos graces, par l'air groffier de Londres. Ils font fort plaifans, ce me femble, les François, répliqua Lucie, & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, si c'est chez eux que vous avez pris vos tons & vos manieres. Mais, parle donc, Fanny ! dit le Lord à la Yielding , je la crois Persiffleuse. C'est que cela seroit délicieux, au moins! mais ce que je l'aime à la folie, le Perfifflage! personne à la Cour ne le manie comme moi! & nous ferions tous deux, si elle a ce talent, comme je le

DS

suppose des conversations charmantes, & des soupers, comme j'ose dire, que

Í

j

r

3

qé

d

p

b

g

ti

q

êt

de

qı

Pa

en

ro

io

L

m

de

of

re

l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugeoit de l'embarras de Lucie par sa rougeur, & qui craignoit qu'en laissant continuer au Lord un entretien si scandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la soupconner d'avoir pour lui d'affez peu honnêtes complaifances, l'interrompit affez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque chose pour fon service. Je croyois quand je suis venu, répondit-il, en avoir mille à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde; mais avec la Déité que tu t'avises de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on se souvienne de quelque chose? que veux-tu que je te dile? je reviendrai; & tu voudras bien m'en croire, peut - être, sans que j'en jure. Adieu, ma Reine, ajouta-t-il, en s'adressant à Lucie, vous faites la dédaigneuse; mais je veux être le Pair d'Angleterre le plus déshonoré, si nous ne faifons pas ensemble une plus ample connoissance.

En achevant ces intéressantes paroles il remonta dans son carrosse; & ses chevaux aussi étourdis que lui, l'em-

3 .

10:

as

rd

noir

ai-

t,

ue

nd

ille

les

ais.

cer

ble

que

je

'en

ire.

s'a-

dai-

An-

ne

nple

oles

fes

em-

porterent de toute la vîtesse de leurs jambes. Qui est cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding, avec étonnement? je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres aussi souverainement ridicules. Qu'appellez-vous ridicule, Mademoiselle, repliqua la Yielding? savez-vous bien que celui à qui vous donnez si indiscrétement cette: épithete, est un des plus nobles Lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques? savez-vous bien qu'il achete fans cesse, ne marchande jamais, & paie toujours comptant? Je comprends: bien, répondit Lucie, que cela fait de grandes vertus à l'usage de votre boutique; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les posséder, & par-delà, & être encore fort impertinent. Oh fans: doute! repartit la Yielding, est-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à fa maniere ; il est vrai ; mais enfin, si elle étoit si mauvaise, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la Cour? Ah! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaise, pour se la laisser tourner par de pareils propos, & des façons si offensantes! Ne vous a-t-il pas dit; reprit la marchande, qu'il va en France:

D 6

tous les ans? Ces façons que vous blamez, sont celles de ce pays-là, & plaisent fort en celui-ci? eh puis! croyez - vous qu'avez de petites bourgeoises comme noug, un Seigneur de cette importance agisse comme avec une Duchesse? Ce sont ses affaires, répondit Lucie; mais comme toute bourgeoise que je suis, le ton qu'il a pris avec moi, ne me convient pas, je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre, afin de n'y plus être exposée. Oh! pour cela non, Mademoiselle, dit la Yielding, d'un air fâché; quand on est jolie, il faut s'accoutumer à se l'entendre dire. Plus on effuie de ces propos-là, moins ils font d'impression; & je le sais assez par moi - même, pour ne les pas craindre pour vous.

"

22

u

V

d

r

e

6

1

1

Lucie, que cette conversation ennuyoit, pour la faire cesser, prit la Gazette qui étoit sur le comptoir, & ne fut pas d'une médiocre surprise, d'y

trouver cet article.

" Si une jeune personne, qui s'est so sauvée de chez des gens qui l'ont éle-,, vée, & auxquels elle est chere, veut y revenir, on l'affure qu'elle ne fera » plus exposée aux accidens qui l'ont déterminée à la fuite, & qu'elle n'au, ra jamais lieu de se repentir de son , retour, dans une maison que son ab-

" sence désespere ".

lâ-

&

is!

nr.

de

me

-110

oife

oi,

ma'

dit

on en-

ro-

n;

our

en-

Ga-

d'y

eft.

éle-

reut

fera ont

au-

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une reverie si profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire fur l'usage qu'on doit faire de la vertu. de fort belles choses, chercha à s'attirer plus long - tems fon attention. Plus elle réfléchissoit sur ce qu'elle venoit de lire, moins elle pouvoit se persuader que cet article n'eût été inséré dans la Gazette, par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de sa part, réveilla vivement dans l'ame de Lucie, sa tendresse, sa reconnoissance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas posfible, en se rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de se persuader qu'elle eût eu tort de s'allarmer, & qu'elle eût pu, avec raison, compter sur le repentir du Chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaise opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorsqu'elle trouvoit à combattre une passion violente. Quoiqu'il en soit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de son état, les nouvelles assurances que le

du

i'a'

mo Lu

ter

to

en

la

m

CT

m

d

e

Chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée, pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espece de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit fur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut surprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans fes yeux, cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif, mais plus satisfaisant pour celle qui le fait naître, & pour celui qui l'éprouve, que le simple desir. Tout destiné qu'étoit le Lord Chester à ne connoître que celui-là, il parut, lorsqu'il arriva, plus bruyant, & plus brillant encore que la veille; que l'air tendre & languissant de Lucie le frappoit vivement. Qu'elle est belle ! s'écria-t-il, comme s'il eût été seul avec elle: que de grace! que de noblesse! & tu voudrois, continua-t-il, en s'adressant à la Yielding, que la tête ne tournât pas er

es

la

as

n-

ır

er

at

le

n

la

a-

a.

15:

15

,

nt

ır

i

it

le:

C-

1-

1-

it

1,

e

-

à

S

d'une créature de cette espece! Que j'avois d'empressement de vous revoir. mon Ange! ajouta - t - il, en regardant Lucie avec des yeux plus hardis que tendres: yous détournez vos regards! craignez - vous de lire dans les miens, tout ce que vous m'inspirez, ou de me laisser voir dans les vôtres, que vous en avez quelque reconnoissance! j'aime la pudeur, à un certain point s'entend; mais quand elle devient Begueulerie, croyez - m'en, ma petite Reine, elle ne vaut pas le Diable. Madame, dit Lucie, à Yielding, sans regarder le Lord, ne m'avez - vous prise ici que pour y esfuyer de pareils propos, & Mylord n'y vient - il que dans le dessein de m'affliger de sa présence & de ses discours?

La Yielding & le Lord, tout imprudens qu'ils étoient tous deux, furent embarrasses de cette apostrophe. L'une en rougit, l'autre n'y répondit rien; mais le Lord Chester ne voulant pas obliger Lucie à le quitter, comme elle paroissoit en avoir l'intention, regardant une superbe garniture de dentelle qu'elle tenoit, la loua beaucoup, & demanda ensuite à la Yielding si elle étoit à vendre. Elle est comme retenue, Mylord, répondit - elle; cependant si elle vous plaît, pour deux cens guinées elle est bien à votre service. Je la trouverois, tout admirable qu'elle est, un peu chere, dans toute autre circonstance, reprit-il: mais tout ce qu'à présent je ne te pardonnerois pas, ce seroit d'en avoir une plus belle, & de ne me la pas montrer. En achevant ces paroles, il jetta sur le comptoir, quatre rouleaux que la Marchande reçut, en l'assurant que cette garniture étoit ce qu'elle avoit de plus beau.

mé

cro

fing

din

me

pol

Qu

pec

qu'

du

&

loit

qui

elle

do

Yi

811

lui

le

rir

80

àd

cal

de

me

tu

rei

Al

Pendant que le marché se faisoit, Lucie enveloppa la garniture, pour être plutôt quitte de cet insupportable Lord; mais lorsqu'elle voulut la lui remettre, elle est, lui dit-il, dans les mains où je veux qu'elle aille; & je ne vous donne, aimable Lucie, en vous priant de l'accepter, qu'une bien foible preuve du desir que j'aurois de vous être utile, & de réparer tous les torts que la fortune me paroît avoir avec vous. Je ne lui en reproche qu'un, Mylord, répondit-elle fiérement ; & c'est de m'exposer aux discours que vous me tenez, & de me rendre l'objet de vos honteuses libéralités; à ces mots, elle jetra la garniture du côté du Lord, avec un mépris qu'il fentit vivement, & qui l'étonna beaucoup: car sa vanité qui lui en faisoit mériter tant, ne lui permettoit pas de croire qu'il en inspirât. Vous répondez singuliérement à Mylord, lui dit la Yielding; on peut être désintéressée, mais il me semble que cela ne dispense pas d'être polie: Mylord est si respectable.....

Qu'il agisse donc de façon à se faire respecter, interrompit vivement Lucie, qu'il respecte lui-même la vertu, ou que

du moins il la laisse tranquille.

u

,

ir

1-

lt

r-

r.

1.

1-

de

,,

je

e,

C-

u &

n

le

X

le

e

1-

it

A ces mots, elle se leva brusquement, & jettant sur Mylord Chester, qui vouloit la retenir, un regard d'indignation qui l'atterra, tout insolent qu'il étoit, elle se retira dans une chambre à côté, dont elle ferma la porte fur elle. La Yielding outrée qu'on eût ofé traiter ainsi un homme de cette importance, lui en commençoit des excuses, lorsque le Lord interrompant par un éclat de rire forcé: voilà, dit-il, un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaisir à dompter : mais où diable l'as-tu pris? car, ajouta-t-il, en regardant les filles de la Yielding, fans offenser ces Dames, & même ta boutique, je crois que tu te souviens qu'elles ne sont ici ni si refervées, ni si cheres. Bon jour la Yielding, nous nous reverrons, & dans peu. Ah parbleu! Madame Lucie, vous avez,

1

1

t

e

10

g

p

d

g

r

q

d

2

ri

P

re

di

tr

m

d

av

tr

fe

CE

CC

fe

ci

à ce que je vois, envie de me mener loin; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je suis bien trompé, Vous ne jouez pas mal votre rôle; mais graces à Dieu, nous favons le nôtre; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos; & n'est-ce pas toi qui la conseilles? Ah sur mon ame! Mylord ... Oh! interrompit-il, je prise, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut; mais c'est que si cela étoit, & que tu fusses d'intelligence avec la Lucie, seulement par hasard, tu m'entends bien! tu me connois! je te respecte fort! mais parbleu! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions fur ce que j'ai l'honneur de te dire; & dans tous les cas, compte fur ma reconnoissance. Adieu. Mais, Mylord, lui dit-elle, que voulez - vous que je fasse de cette garniture? Gardes-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans son carrosse, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il soit peu. La Yielding, qui n'avoit pas si bonne opinion de cette affaire que le Lord, secoua la tête, & ne répondit rien. Lorsque Lucie fut assurée du départ du Lord Chester, elle rentra, & sans donner le tems à la Lingere de lui parler, elle lui deer

é.

115

e; les

toi

e! fe,

elle

ue

n!

ais

né-

ons

&

relui

affe

ie.

car-

de-

iel-

ion

a la

icie

er,

de-

manda permission de travailler dans une chambre à part, ou de se retirer. A l'air décidé dont elle fit cette proposition, la Yielding, qui avoit quelque envie d'obliger le Lord, & qui ne vouloit pas cabrer Lucie, lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit; mais elle ne put se dispenser d'ajouter que son procédé avec un Seigneur, tel que le Lord Chester, lui paroissoit souverainement ridicule. Lucie qui commençoit à se défier des mœurs de Madame Yielding, & qui attendoit avec impatience la bonne Madame Pikring, pour lui confier ses peines, & l'engager à la retirer d'une maison qu'elle regardoit comme dangereuse, Lucie, dis-je, ne répondit rien à une remontrance si déplacée, & profita de la permission qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut dont tranquille jusqu'au lendemain, que Mylord Chester arriva, avec l'air de ne pas douter que cette troisieme visite ne dût être le terme de ses soins, & tout au moins, le commencement de son triomphe. S'il avoit consié à la Yielding ses espérances, elle les auroit assurément modérées. Cette semme n'avoit vu dans le cœur de Lucie, qu'une extrême aversion pour lui;

& s'il se pouvoit, un mépris encore plus grand; & si le premier de ces mouvemens peut s'effacer quelquesois, l'autre qui ordinairement sondé, ne prend par le tems, & par la réslexion, que de nouvelles sorces. La Marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un désintéressement qui achevoit de l'effrayer pour la réussite des projets du Lord; & qui lui plaisoit d'autant moins, que si elle avoit pu la déterminer à s'y prêter, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très - libéralement récompensée de ses soins.

ct

er

T

pr

ne

bl

ne

il di

pa

qu M

ur

qu

ro

re

po

qu

pl

ne

ta

gr

pe

E

di

m

Où est donc, s'écria-t-il, en entrant, cet aimable petit monstre de vertu, que je ne le vois pas ici? qu'est devenue la plus agréable & la plus fiere de toutes les Lucies du monde? Fanny, ajoutat-il, en regardant la Merchande avec colere, tu fais bien que tu dois m'en répondre. Moi! Mylord, répondit la Yielding, cette fille est-elle à moi, pour que j'en dispose? Je n'entre point dans toutes ces discussions, repliqua - t-il; c'est ici que je l'ai trouvée, qu'elle m'a plu, que je viens la chercher, & qu'il faut que je la trouve. Ecoute; je ne suis fait pour être ta dupe, que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : vous ore

DU.

au.

end

lue

ou-

un

ef-

du

ıs,

s'v

eût les

it,

ue

la

tes

ta-

rec

en

la

ur

ns il:

n'a

ı'il

uis

'a-

us

croyez, en me la faisant chercher, elle en se cachant, que je payerai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre; & n'en donnerai pas un Shilling de plus. Oh parbleu! si depuis que j'existe, j'avois donné dans ces paneaux-là, je serois ruiné, il v a long-tems. Allons, où est-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déshonorer une boutique pour laouelle j'ai eu jusqu'ici tant d'égards. Mais, Mylord, repartit-elle, supposez un instant que Lucie n'est plus ici, & que j'ignore où elle est : cela ne se pourroit-il pas dans le fond? Rien n'est. repartit-il, ni plus vraisemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, sans doute, mais tu le serois plus que toute la Cité ensemble, que tu ne me persuaderois pas. Finissons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite personne qui.... Oui, interrompit-il, qui ne te vaut pas : mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaisse; & le diable l'eût-il cachée dans les entrailles de la Terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien! est-ce marché conclu entre nous? voilà les cent guinées... Mylord est si noble, repartit-elle, que... que tu me diras où est Lucie, sans doute, j'aime mieux la voir, que d'essuyer tes éloges, tous élégans que je prévois qu'ils seront. En bien! puisque vous voulez absolument le savoir, elle est là-dedans, lui dit-elle, en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'est pas pour te déplaire, lui dit le Lord, en lui donnant les cent guinées; mais pour une semme d'esprit, tu donnes tes se crets à bon marché.

je

ni di

ir

de

m M

je

qi l'l

m

CI

V

p

P

C

ir

2

n

I

I

t

En achevant ces paroles, il vola où étoit Lucie, & entrant fort doucement dans sa chambre, il la vit qui revoit profondément. Suis-je, lui dit-il, d'un air un peu plus tendre que la veille, mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de sentiment; suis-je, ma divine Lucie, le fortuné mortel qui vous occupe? réfléchissez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore, & qui ne veut que vous rendre heureuse? Croyez - moi, mon petit Auge, ajouta-t-il, en profitant de la surprise de Lucie, quittez un séjour si peu digne de vous, & venez prendre possession du Palais que je vous ai preparé, & où avec mille guinées de rente, 1e...

ute,

tes

u'ils

ulez

ans,

nbre

pas

lui

our

fe.

a où

nent

pro-

n air

mais

s de

, ma

qui

bar-

qui

vous

mon

nt de

jour

pré-

nte,

ie ne vous laisserai ni bijoux, ni parure, ni plaisirs à desirer. Portez, lui répondit Lucie, en se levant d'un air fier & irrité, vos présens & votre personne à des femmes affez méprifables, pour estimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite Reine, reprit le Lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a déja trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part: & que vous éprouveriez par-tout, ajouta Lucie, si tout le monde vous rendoit autant de justice que moi. Pour de la dignité, passe, repartit-il, cela décore une affaire; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au furplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laisserai sortir d'ici, fans m'avoir fait une fatisfaction convenable, c'est en vérité ce qui ne doit pas être, & que je ne souffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma personne..... Lâche, s'écria Lucie, si tu es trop corrompu pour connoître ou respecter la vertu, apprends que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendroit lieu avec toi.

Mylord Chester déja irrité de la fierté

n

d

te

C

B

n

fe

0

lu

Ci

P

V

d

fa

n

d

d

fe

tı

T

C

r

ti

n

de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter; & croyant ne devoir pas ménager plus long-tems, une fille qu'il trouvoit chez la Yielding, & à la vertu de laquelle il croyoit, en conséquence, assez légére. ment, il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé, ou à se venger d'elle, ou à la décider par des caresses, qui ne pouvoient être en cette occasion, que les plus cruelles insultes; mais la vigoureuse résistance de Lucie, & les cris perçans qu'elle poussa, ne lui laisserent pas longtems l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding, qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond, craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage, malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le Lord, courut au secours de cette infortunée, & le força d'abandonner son infame projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie, sur ce qu'elle faisoit pour un rien, l'éclat du monde le plus scandaleux; & Lucie qui commençoit à la connoître, lui répondoit avec le dernier mépris, lorsque la bonne Pikring, qu'un Proces avoit beaucoup occupée depuis quelques jours, & qui, par cette raifon, n'étoit

&

lus

ez

e il

re-

oit

ala

ou-

les.

use

Ins

ıg.

irs

on

le

cie

oit

ive

ur

in-

on

on-

un

da-

11-

ier

un

uis

on,

oit

n'étoit pas venue voir Lucie à son ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de sa présence; pour Lucie, elle la falua par un cri de joie : c'est le Ciel , lui dit-elle , en l'embrassant tendrement, qui vous envoie à mon secours, ma chere Madame Pikring. Eh Bon Dieu! que vous est-il donc arrivé. ma fille . lui demanda celle-ci? Des chofes affreuses! inouies! dit alors le Lord; on lui dit qu'elle est jolie, on veut le lui prouver avec décence, pourtant : car, c'est à mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, Mademoiselle est fort fage, mais si Bégueule, que si Mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un régard. Ah! Madame Yielding, dit la bonne Pikring, en sécouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que l'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; sortons des l'instant de cette odieuse maison, je vous le demande en grace. Allons, ma chere enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raisonnable pour n'avoir pas de bonnes raisons pour le desirer. Ah! cela n'est pas douteux, interrompit le Lord, Tome V. Part. I.

d'un air ironique & piqué; que le Diable me confonde, si cette petite innocente ne veut tirer de moi le double service de faire briller sa vertu, & de nourrir sa vanité! Non, Mylord, lui répondit Lucie, en lui faisant, d'un air dédaigneux, une profonde révérence, vous ne pouvez jamais ni flatter l'une, ni éprouver l'autre. Après cet adieu, elle monta dans le carrosse qui avoit amené Madame Pikring. Il étoit déja nuit lorsqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit si fatiguée de l'agitation que lui avoit cause le Lord Chester, qu'elle pria son hôtesse de trouver bon qu'elle remît au lendemain, le récit de fon aventure. La nuit tranquille qu'elle passa, & la joie qu'elle sentoit de se croire éloignée & garantie des poursuites de son Persécuteur, lui rendirent sa gaieté ordinaire. Elle satisfit après diner la curiofité de Madame Pikring, qui, indignée de la conduite de la Yielding, jura de ne voir de sa vie, une créature si méprisable. En vérité, continua Lucie, quelque chose que l'orgueil de ce Lord lui fasse penser de ma vanité, elle est bien plus humiliée de sa conquête, qu'elle n'en est satisfaite. Si tous les hommes de la Cour ressemblent à celui-là, à

04

le le

ui ir

e ,

e,

1,

Dit

ja

le.

on

r,

on

de

lle

fe ui-

fa

er

in.

ira Gi

ie.

ord eft

e,

m-

la vertu des femmes y doit être bien en sureté. J'ai entendu parler de lui, répondit la bonne Pikring; & tel que yous le trouvez, & qu'il est, vous ne sauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut sûrement, repliqua Lucie, ou que les têtes n'en soient pas fortes, ou que l'on soit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez yu, ma chere Madame Pikring, avec quelle insolence, en me disant qu'il vouloit me plaire, il me traitoit! quel mépris éclatoit dans ses propos. même les plus galants! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur, en daignant s'occuper à me déshonorer! Non, vous ne comprendriez pas qu'il eût le desir de me plaire, avec un si grand soin de m'infulter.

Comme elle achevoit ces paroles, un carosse qu'elle entendit arriver au galop, & qui arrêta à la porte, la fit changer de couleur. Elle regarda avec inquiétude au travers des vîtres, & ayant reconnu les livrées du funeste Lord; ah! Madame, s'écria-t-elle, c'est lui-même, c'est lui qui vient me persécuter jusques chez vous! grand Dieu! que vais-je devenir! Ne vous alarmez pas, répondit la bonne Pikring, vous n'ètes pas ici-

TOO LES HEUREUR

i

C

0

c

n

n

e

p

à

je

V

p

P

ri

J

q

q

n

C

chez la Yiedling; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici & lui parler. Elle sortit à l'instant. A peine étoit-elle des. cendue dans fa falle, que le Lord y entra. Je ne fais, lui dit-il, d'un air affez honnête pour lui, si vous me connoissez. Oui, Mylord, répondit-elle respectueusement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la premiere fois. Tant mieux, lui dit-il, je suis pressé d'en venir au fait; & cela m'épargne une Préface. Puisque vous savez qui je suis, vous n'ignorez, sans doute, ni mes richesses, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, foit pour ou contre votre procès, soit pour ou contre vous, dans toutes les occasions imaginables. Comment! pour ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il, d'un ait froid; je ne peux pas favoir moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis fortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puissiez avoir. Puis-je, fur ce qui ne dépend que de vous, & ne sachant pas quelles seront vos dispositions, être sût des miennes, soit en bien, soit en mal? on ne m'a pas parlé en bien de votre Procès. Il est cependant fort bon, repliil

is

le

ſ.

n-

cz

if-

ef.

us

e-

is

ar-

ez

te,

ns

ou

tre

gi-

in-

air

m-

uis

nis,

ous

ne

pas

fûr

al?

tre

pli-

qua la Pikring. Oui! fort bon, repritil, propos de Plaideur. Mais laissons cela; je m'engage à vous le faire gagner, ou à vous dédommager très-amplement de sa perte; & n'exige de vous, pour cela, d'autre reconnoissance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'est devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding, Vous n'avez pas besoin, Mylord, réponditelle, de m'offrir de si brillantes récompenses, pour une chose qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ses parens. Quoi ! dit-il, si subitement? je fais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas, répondit - elle; mais j'ai pu faire beaucoup de choses depuis ce matin; & vous verrez, Mylord, que c'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous pensez donc, dit-il, avoir quelques raisons de vous hâter? & je n'entrois pour rien dans une si singuliere précipitation! Je ne vois pas, en effet, Mylord, repliqua-t-elle, à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque chose, dans les petits arrangemens qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangemens! répéta-t-il; savez-vous bien, Madame Pikring, que je commence à vous trou-

E 3

ver infiniment délicieuse. Eh! ces pa rens de Lucie, auxquels vous l'avez si obligeamment remise, ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître? Vous leur en feriez trop, Mylord, répondit Madame Pikring d'un ton ferme; & puisqu'il faut m'expliquer clairement avec vous, la fortune ne les a pas faits pour être vos amis; & leur probité ne leur permet pas les infames complaisances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela est on ne peut pas mieux écrit, reprit le Lord d'un ton ironique; mais je n'en suis pas étonné: je savois déja que vous avez bien de l'esprit. Le vôtre vous servira pourtant affez peu dans cette occasion-ci, Madame Pikring. Le profond respect que je vous dois, & que j'ai pour vous, Mylord, répondit celle-ci, ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment; mais pour abréger un entretien où vous & moi, perdons également notre tems, & pour revenir à Lucie, ses parens ne sont pas dignes de votre alliance, & le font trop de votre estime, & de celle de tous les honnêtes gens, pour permettre que Lucie fût votre Maîtresse. Je le pense comme vous, repartit le Lord: c'est à sause de cela précisément que je you-

q

r

V

a

V

10

p

a

t

C

i

3

1

é

ré-

1e;

nt

its

ne

n-

zer

ux

ue;

ois Le

eu

ng.

dit

enais

&

. &

ont

ous que

nfe

t à

ou-

Arois avoir l'honneur de les connoîtres Supposons que j'ai, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de Mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils fauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, Madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que yous importe! yous n'êtes plus chargée de Lucie, vous, ce fera à présent leur affaire & la mienne; & j'ai, quand je le veux, de si bonnes manieres avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques - ici trouvées qui m'incommodaffent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, Mylord, répondit-elle, & pour vous épargner ce défagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation sut longue. Mylord Chester y sit toutes sortes de personnages, promit de l'or, offrit des pierreries, s'emporta, se radoucit: & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring sut inébranlable, & il la quitta ensin, avec des menaces & des juremens qui ne l'émurent pas plus, que n'avoit sait tout ce qu'il lui avoit ofsert.

Ausli-tôt que Madame Pikring en fut

104 LES HEUREUX

le

fe

di

q

fe

V

fa

je

fe

to

V

C

d

q

r

V

C

1

9

F

P

ľ

f

débarrassée, elle remonta avec empres. sement, raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres, je crains fes violences. Il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'etre, sa tête est frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire affiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un Domestique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez, tant que cette fantaisie durera, je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. T'ai à Bristol une sœur qui, comme moi, loue des appartemens garnis. C'est une bonne femme qui m'aime, & qui surement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorsqu'elle vous connoitra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moimême, je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoit pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

el-

oit

S,

ne né-

es.

il

h!

ur ai-

fé-

p-

ré-

us lé-

ies ai-

nt

es.

01,

ne

re-

112

ra. Ire

oi-

ne

ne de

ur

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez-vous de ce projet? Je pense, répondit Lucie, en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer affez bien ma reconnoisfance; mais, ma chere Madame Pikring, je ne puis rester long-tems chez votre fœur. Il faut que je fonge à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas fur cela, repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La faison des Eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce feroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous convienne aussi; ear c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que: demain matin les espions de votre perfécuteur seront en campagne; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les

E 5

craindre, & pour qu'il nous poursuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai soin de dire que nous allons du côté le plus opposé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous d

p

V

fa

fi

n

fe

n

10

il

h

P

V

n

te

P

e

e

d

1

b

n

I

9

b

t

dirigeons nos pas.

Cet arrangement fait, elles fouperent de bonne heure, se coucherent de meme, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela; & le troisieme jour de leur départ, elles arriverent à Bristol, & allerent descendre chez Mada. me Hépenny, fœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les unissoit toutes deux. prouve qu'elles se ressembloient. C'étoit la même franchise, & la même générosité. Ces deux sœurs s'embrasserent done avec la plus vive tendresse. Quand Madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaisir, que de surprise, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laisser, & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter, répon2

)-

13

21

ıt

ê-

nt

11

C

a.

g.

é.

é-

nt

lle

r,

110

Je

le.

ie,

el-

ez;

ffi-

OII-

dit Madame Hépenny, que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est fi chere, ne me le foit pas beaucoup à moi-même; mais me la laisser! ma sœur, fongez-vous bien à ma profession? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante: il se peut qu'il loge ici, des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le tems de la garder ... Oh! interrompit Madame Pikring, c'est une peine qu'elle faura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit Madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. Dailleurs, toute ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques, que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinens, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop fouvent.

La bonne Pikring satisfaite de cet ar. rangement, & du goût que sa sœur papoissoit prendre pour sa chere Lucie. songea à retourner à Londres, où sa présence étoit nécessaire; ainsi, après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece, un adieu aussi tendre & austi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez, & agissez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle, en l'embrassant, comme vous avez fait jusques ici, & soyez sûre qu'à cette condition, je ne vous abandon. nerai jamais. Je vous laisse chez une fœur qui m'est chere, & qui me paroit commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque chose vous déplaisoit, vous n'avez qu'à m'écrise, & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin; enfin, il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager son tems entre la lecture, & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisse de la peur que lui avoit saite le Lord Chester, à peine essit-elle regarder par la senètre; tant 11-

a-

e, fa

ès

dit

n-

oit &

lui

us u'à

n-

1110

oît

en-

en-

les

ara

ule

a à

la

ont

er-

ue

ne

int

elle craignoit qu'il ne sût qu'elle étoit à Bristol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, surprise de voir une fille d'une figure si distinguée, fe réduire par choix à une si profonde solitude, concut pour Lucie une sorte de respect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après, la Duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maison, & la crainte d'être vue , déterminerent Lucie à ne plus fortir de sa chambre. Un jour que la Duchesse étoit sortie avec toute sa suite, Madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque tems, elles entrerent dans l'appartement de la Duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un Clavecin, & quelques instrumens. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talens pour la Musique étoient encore les mêmes, elle se faisit d'abord d'une Guitare, enfuite d'un dessus de Viole, & finit par fe mettre au Clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit si confondue de ce qu'elle

pl

ia

le

de

q1

di

Te

L

m

h

V

0

q

p

od

q

f

d

e

n

p

a

N

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des Lettres qu'on venoit de lui rapporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperque d'aucune des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la Musique, & qui jouoit de tous les instrumens que Lucie avoit trouvés chez elle, ne fe laffoit ni de l'entendre, ni de l'admiter, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au refpect de la Hépenny, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir ofé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez pron-

ui

ur de

ce

art les

oit Sa

&

la

ai.

us

és

re,

ent

at-

ıer

ue

uef-

Ia-

-u-

iffi

n-

le,

nc.

ler

0

suré, en me faisant entendre la voix la plus agréable & la plus touchante que l'aie entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hafard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon sejour ici, vous voudriez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talens; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante! s'écria la Duchesse, quoi! Madame Hépenny, cette jeune personne est votre niece; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous? A être, Madame, repliqua la Hépenny, auprès de quelque Dame, à laquelle ses talens pourront plaire. Ah! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tache-

rai de les mériter par l'attachement le

bi

t-6

lu

qu

tr

fe

Si

po

la

el

10

L

fa

d

u

d

p

d

u

1

q

plus inviolable.

Eh bien! dit Madame de Suffolk, de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi; mais, encore une fois, je ne veux pas que ce soit en qualité de Suivante; j'ai fur vous d'autres projets; mais j'ai besoin pour m'y confirmer, de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous, pourra vous plaire. Une seule chose m'embarrasse dans mes vues! Etes-vous connue de mes gens? J'ai peine à le croire, puisqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non, Madame, répondit la Hépenny, quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée, elle fort aujourd'hui de sa chambre pour la premiere fois. Tant mieux, répliqua la Duchesse, hâtez-vous de l'y remener. Je veux, lorsque je jugerai à propos de la faire paroître, qu'elle foit aussi nouvelle pour tout mon monde, qu'elle semblera l'être pour moi. Jusques-là, je ne la verrai qu'incognito, & je me flatte qu'en nous connoissant un peu plus, je trouverai dans son caractere, de quoi justifier ce qu'elle m'inspire, & que, de son côté, elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet. Adieu, nous nous reverrons bientôt: partez au plus vîte, ajoutat-elle, voyant que Lucie s'appretoit à lui faire des remerciemens; je craindrois que quelqu'un n'arrivât, & je serois outrée, je vous l'avoue, que quelque cho-

fe pût contrarier mon projet.

lê

de

, je

de

ets;

de

lai-

ans

nes

au-

on,

rée.

bre

ré-

l'y ai à

foit

de,

luf-

, &

un ere,

, &

moi

elle

ano

En achevant ces paroles, Madame de Suffolk fit fortir Lucie par une fausse porte; & pendant huit jours, se déroba à tous les amusemens de Bristol, qui,à la vérité, par la disposition d'esprit où elle étoit, ne la touchoient guere, pour jouir du plaisir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva, dans ces converfations particulieres, tant de mœurs, de douceur & d'agrémens, & la prit dans une amitié si vive, qu'elle ne voulut pas différer plus long-tems l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais, lui dit-elle, paroître vous attendre comme une fille de condition, que l'on me donne pour être auprès de moi; & dans quelques jours vous vous présenterez à moi, comme arrivant d'un Couvent de Flandres : car n'ayant l'accent d'aucune de nos Provinces, je ne faurois suppofer que vous en arriviez, encore moins de Londres, où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conséquence de cette résolution,

HA LES HEUREUX

Madame de Suffolk se sit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & sit adresser les balots à la Hépenny, asin qu'on ne pût pas soupçon.

Pe

VU

an

211

au

de

cu

d'a

be

m

na

lu

ce

jo

m

qı

10

gê

m

CO

Ca

ni

pa

éti

cl

és

m

ner que Lucie tînt rien d'elle.

Les graces, les talens & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle, à Madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant, quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensat d'ellemême affez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer, mais fon ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau, d'imaginer que cette jeune personne lui devroit non-seulement son bien-être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroîtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs,

Peu de jours après que la Duchesse l'eut vue pour la premiere fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la recut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chere. Tout ce qui approchoit de Madame de Suffolk prit son ton; chacun s'empressoit à l'accabler d'éloges. d'amitié, de respect. Lucie n'avoit pas besoin de prendre beaucoup sur elle-meme; pour recevoir d'un air noble & naturel, ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle - même ce que d'après le personnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès sa plus tendre enfance au rôle que Medame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la premiere fois, elle n'étoit gênée que par la défense expresse que sa bienfaictrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un respect & une reconnoissance, dont l'excès auroit pu occasionner des réflexions qui auroient nui à son projet. Au milieu de tant de sujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas fans inquiétude. Quand elle auroit été sure que le Lord Chester ne vint pas Briftol, comment, logeant chez la Duchesse, qui le connoissoit sans doute, éviter de le rencontrer à Londres? comment aussi se soustraire aux yeux de ce

dif. cie; chez

perde

arer Héçon-

e de pour n'en s ce-

elleque mais conl'en-

t & eune fon

conceux

eurs,

Rutland qu'elle rendoit si malheureux, & qui lui étoit cependant si cher? Ces affligeantes idées, qu'elle ne se présentoit que trop souvent, la tourmentoient au point qu'enfin elles prirent assez sur son repos & sur sa gaieté, pour que Madame de Suffolk la crût indisposée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen, pour éviter le Lord Chester, que de rester dans la plus prosonde solitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la dispenser, pendant quelque tems

ch

te

cr

lie

CO

V

po

pl

re

m

ré

fe

m

pi

tu

at

ie

l'o

pl

q

V

CE

ar

L

de

n

V

n

C

n

de l'accompagner.

Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit reftée feule, Madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation, mais si émue & si changée qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle, en entrant, d'une voix foible, que l'on me couche prompte. ment, & qu'on me laisse seule. Lucie qui par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque Madame de Suffolk, la pria de rester. Ah! Lucie, s'écria Mad. de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus befoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes austi nécessaire. Vous voyez, ma chere Lucie, la plus malheureuse de toutes les femmes, & qui, dans ce moment croit l'être, d'autant plus qu'elle a plus lieu de craindre que ce qu'elle va vous confier, ne lui fasse perdre beaucoup de votre estime. Ah! Madame, s'écria Lucie. pouvez-vous penser que rien au monde puisse altérer mon attachement, & mon respect pour vous? On respecte forcément quelquefois ce qu'on n'estime pas, répondit Madame de Suffolk; & quant au sentiment de l'amitié, il ne se peut point, ma chere Lucie, qu'il subsiste avec le mépris. Ce n'est pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fusse, & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite, que je voudrois devoir le respect : celui que l'on inspire par ses vertus, est le seul qui puisse satisfaire une ame noble, le seul que je voudrois de vous, qui nous convienne à toutes deux, & que je crains en ce moment, que vous ne puissiez plus avoir pour moi. Eh! Madame, lui dit Lucie, regardez-vous des erreurs comme des crimes, & pensez-vous que toute jeune, & sans expérience que je suis, je ne veuille donner que du mépris, à ce qui ne mérite sans doute que la plus tendre compassion. Ah! Lucie, s'écria Madame de Suffolk, il faut aimer, ou du

Ces coit

fon idaicie our

lans rma loir

ems ette

n'atcipiu'el-

rouvoix pte-

prit prit fe

t, la d. de l'elle

s be-

TIS LES HEUREUX

V

m

fa

Va

Po

VC

fa

pa

ce

ne

YO

pu

je i

be

ph

vé

Po

m'

tro

me

leu

po1

un

am

ne

qui

VOL

moins avoir aimé, pour connoître tout le pouvoir de l'amour, & plaindre les malheureux qui en sont la victime. Non, je ne suisspas de ces femme méprifables, pour lesquelles tout est tentation, qui travaillent à se séduire elles-mêmes, & qui regardent les principes les plus refpectables comme les plus misérables préjugés. Hélas! je n'ai pas cédé la victoire; on ne m'a pas trouvé vaincue dès l'instant qu'on m'a attaquée, & je n'ai averti moi-même, ni par des regards indécens, ni par des actions peu mesurées, que pour peu que l'on pressat mon cœur, il étoit tout prêt de se rendre. l'aurois mille fois préféré la mort, à une chûte si peu faite pour moi, qui n'auroit pas même du flatter la vanité de mon Amant, & ne pouvoit m'exposer qu'à son mépris. Cependant je n'en crains pas moins le votre; & ne me sens guere moins humiliée devant vous de ma foiblesse, que je ne le fus devant lui-même, lorsqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois, Madame, lui dit Lucie, en lui baifant affectueusement la main, qu'une crainte si injuste n'acheve pas de troubler votre ame. Lorsque l'on pense aussibien que vous, on n'a pas besoin de conseils; & quand je serois en droit de ut

les

ne.

ori-

on.

les.

ref-

oré-

ire;

ant

erti

ens,

que

r, il

rois

nûte

pas

iant.

mé-

oins

hu-

que n'en-

n lui

'une

trou-

aussi-

oit de

vous faire des reproches, iroient-ils jamais austi loin, que ceux que vous vous faites à vous-même? Eh! qui peut se vanter de n'avoir jamais de foiblesses ? Pourquoi me prévaudrois - je contre vous, de ma vertu, lorsque je ne la dois fans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonstances. Je crois que je puis être fure que je ne me serois pas moins respectée que yous-même; mais, qu'il s'en faut que je puisse, que je veuille même l'être, que je n'aurois pas eu le malheur de succomber, si celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur, s'étoit trouve dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué! Daignez donc, Madame, m'ouvrir votre ame, & foyez assurée de trouver dans la mienne, tous les sentimens qui peuvent foulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer, répondit Madame de Suffolk; je me sens un besoin extrême de parler, & de mon amour & de mes malheurs; & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéresser autant que Vous.

Fin de la premiere Partie.



ORPHELINS.

SECONDE PARTIE.

a

n

2

n

IS

d

I

9

n

s ons mome releccied out

E suis fille unique du feu Comte de Surrey : destinée J & par lui , presqu'en naisfant, * sesse \$ 2 épouser le Duc de Suffolk, je n'avois que douze ans, lorsque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne sais si l'habitude de nous voir , & celle que nous avions respectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inspirassions ce sentiment qui auroit été nécessaire à notre bonheur; mais si ce fut sans répugnance que nous nous unimes , ce fut aussi sans plaisir. Je remarquai, toute jeune +%

1141

feu

inée

ant.

Suf-

uze

M.

umé

en-

lous

pec-

moi

nme

que

enti-

otre

épu-

fut

oute

eune

jeune & toute indifférente que j'étois. la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agrémens, il y teroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble; & il ne me parut pas que ma possession fit sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne fais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque fure que je n'aurois pas répondu aux sentimens de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fût, jouer un tôle, donnoit à l'ambition des momens que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette & Tome V. Partie II.

pensant affez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inspira pas le desir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funestes dispositions que j'a. vois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant souvent dire, je ne me fusse pas enfin vengée de son indifférence, si au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son aversion, & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la servitude, & qui n'étoit dans le fond qu'opposition au ministere, n'avoit permis à aucun des deux de me présenter à la Cour. Plus faite pour les plaisirs que pour la politique, ie gémissois de passer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuse à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets; à entendre parler fans cesse de chasse, ou des privileges de la Nation, & à voir s'enivrer à la damnation du Ministre.

Enfin, la mort de mon pere, qui suivit d'assez près celle de M. de Suffolk, me laissa en pleine liberté. La Comtesse de Manchester, sa sœur, n'eut pas plutôt appris la mort de Mylord SurF

r

V

p

P

'er

ne

Je

re 'a-

ar

ne

ife

, fi

e-sc

er-

ils

oit if-

ux

ite

le,

ux

dé-

ant

bde

on,

du

ui-

ik,

m-

pas ur-

rey, qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le tems de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à Sa Majesté, qui me recut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à fa Cour la fille du Comte de Surrey, & la veuve du Duc de Suffolk, elle crovoit faire une conquête. D'ailleurs, elle me trouva d'une figure affez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour la Cour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup de partisaus. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plûs même affez à Madame de Marlborough, (qui, comme vous favez, gouverne despotiquement cette Princesse, ou qui, pour parier plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentimens) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que partout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la Reine, que par ma jeunesse & par mes agrémens.

Si je n'y jouis pas pour la premiere fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, helas! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma chere Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le feul bonheur de la vie, quelque secrette volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentois dans mon cœur, rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le malheur de naître avec cette imagination déréglée qui si souvent tient lieu de sentiments, & même de vices, je n'aurois pas entendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois affez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais affez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent sou-

no dre née & fur ne

ce rép & per

toi

tro lui éto plu ten les ver

hei

alle cip Lu fen ner mie

la 1

mê

vent qu'au desir, & que notre soiblesse ou notre vanité nous sont si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu; & les illusions que je me faisois, ne surent pas assez sortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentois l'autre.

Ah! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a

peu duré!

re

es

1a

ir

é.

Te

t,

le l-

1-

1té

S,

ır

1-

n

is

ût

ai

le

le

e,

ut

le

10.

é-

4-

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la Reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune Lord qui lui avoit été présenté le matin, & qui étoit pour la Cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort longtems à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales Cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie! que la nature & l'éducation euffent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la premiere, la figure la plus intéressante & la plus noble, & de l'autre, les graces même les plus féduisantes. Trop habi-

le, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une Cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchans, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousse peut-être nous accusons les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux, que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

ét

lu

m

fo

le

fil

fa

ce

les

me

m

joi

qu

je

m

in

po s'y

gn

fo

ce

N

tic

61

re

Je vous définirois mal fans doute, la forte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour, les mouvemens cruels que je checherois si vainement à vous peindre. Je ne sais quelle émotion, inquiete, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déja, si loin de moi - même! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la Cour, ceux même qui jusques-là, m'avoient paru le mieux, 25

le

ui

ùt

it

ui

&

re

IX

u

18

la

t.

12

12

15

es

is

is

afa

S,

ns fi

le

&

je

us

ne

X,

étoient anéantis pour moi auprès de lui! J'étois injuste peut-être; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaifons dans lesquelles sa prévention ne le guide pas! Quoiqu'il lui sût imposfible de faisir aucun des sentimens dont sa vue me pénétroit, & qu'en conséquence il ne pût me savoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que sans que je le susse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui-même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la forte de stupidité dans la quelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins, que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroisfois lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire; eh! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment! Nos yeux se rencontrerent; son émotion redoubla la mienne; il parut troublé; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

F 4

regarder moins. Je ne fais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame se perdoit dans ce délicieux égarement, lorsque le Comte de Dorfet, qui étoit l'homme de la Cour de qui j'estimois le plus le cœur, & de qui l'aimois le mieux l'esprit, vint me tirer d'un état tout à la fois si pénible & si doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponse sans doute fut singuliere & déplacée, puisqu'elle le fit rire. Heureufement je passois à la Cour pour distrai. te; mais quand le Comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon secret. Il ne Pauroit pas plus facrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laissé entrevoir qu'il l'avoit furpris.

vi

fo

to

ce

m

éto

àl

s'e

fe

fri

ter

lui

àc

lui

ch

le

qu

je

fa

de

Gr

ho

pal

en

affe

per

fi 1

La Reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc, & comme si elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce sût le Lord Durham qui m'y donnât la main. Elle savoit que j'aimois passionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langue, que je ne négligeois aucune occasion de me la rendre encore plus familiere, & elle crut sans doute m'obliger en me mettant à por-

-

C

e

e

la

é-

1-

i-

1s

u

10

il

it

10

le

é-

ût

n.

nt

ée

i-

re

15

r-

tée d'avoir une conversation un peu sui vie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle disoit, la parloit avec toute l'élégance, & toute la pureté imaginable. Cette Princesse avoit raison. C'étoit sans doute un mérite assez léger dans un homme qui étoit presque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec noblesse s'expr

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui se passa dans le mien lorsqu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je sus comblée de joie, de saire sur lui une si vive impression. Grand Dieu! pourquoi saut-il que les hommes puissent jouer si facilement la passion, & les mouvemens qui peuvent en indiquer une, ou que nous soyons assez malheureuses pour les en croire pénétrés sur des marques & si soibles & si peu sûres!

Quoi qu'il en soit, l'idée que je lui

étois chere, acheva de me perdre. Il me femble cependant, que je fentois moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire affez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient-là, ne lui rendiffent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis pour la premiere fois de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroisfoit trop fortement ému, pour qu'il dat avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc affez long-tems très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baissés, savoir parfaitement le François, j'éprouve cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajoutat. il, quelle est celle, à quelque point qu'on la possede, que l'on puisse parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La Reine m'a fait beaucoup de tort, Mylord, lui répondis-je, si les éloges qu'elle m'a donnés fur la façoni

n

n

V

re

n

2

e,

11

25

10

a-

ur

na

S,

е,

n-

if-

ili'r

rté

af-

is,

les,

i'é-

ho-

de

ita-

int

ar-

Suf-

de

les

con:

dont je parle le François, vous ont infpiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné: de vous entretenir en cette langue, je: n'aurois jamais eu une présomption que ie me reproche autant que je le dois, & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, répliqua-t-il, me dérober de votre supériorité: je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature des avantages qu'elle vous a donnés fur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en con-. foler; & quand vous me connoîtrez: mieux, vous le ferez beaucoup vousmême, d'avoir imaginé un moment que vous pouviez me faire croire ce que: vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité; & ne commencez pas avec moi par une

E 6

fi cruelle injustice. Je ne vous dis rien que vous ne dussiez, que vous ne pussiez, du moins, vous dire la premiere; & je sens avec la plus vive douleur que je suis perdu, si vous ne voulez pas me croire sur-tout ce que vous inspirez.

Quoique je lui eusse, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le visse pas, sans un plaisir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impression sur lui, je ne crus pas devoir lui laisser la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore sur tous les talens qu'il lui plaifoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occasion de redoubler ses éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un sentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans son cœur; mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretint à la premiere vue: paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'exposer à me faire accuser de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chere Lucie! je tremblois qu'il ne fût que cela; & je craignis encore plus la certitude de n'en être pas aimée, que je n'eus d'empresfement pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chere.

en

Z,

& je

ne

is.

H-

le

er-

ue

ii,

rté Ire

ai-

nir

8

un de

ır;

na-

ie:

au

té,

int.

! je

en 'en

ref

Ne sachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le Comte de Dorset qui revoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de Mylord Durham, qu'il étoit sâché que je ne trouvasse pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien! Comte, interrompis-je, Mylord sait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi-bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas Mylord Durham de me dire de mille saçons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faisois, je me sentois dans une espece de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce désordre dans lequel

m

110

m

ti

G

pe

V(

C

fo

ce

el

le

ti

el

E

01

do

6

je

Ce

de

tâ

ma raison étoit comme anéantie, ce mouvement singulier qui me troubloit à la fois le fang & le cœur, cette sorte d'inquiétude qui me dévoroit, sans avoir de causes que je pusse bien me définir même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu! avec quel empire ce cruel fentiment ne s'établit-il pas dans un cœur! Quel trouble enchanteur il répand dans les sens & dans les idées! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous! De quel bonheur ne jouit-on pas! Combien dans ces premiers & délicieux instans ne s'en promet-on point! Entraîné rapidement loin de soi-même, avec quel plaisir ne se perd-on pas dans ces flatteuses illusions que l'amour, l'amour seul fait produire! Hélas! que l'étois, en ce moment, loin de penser que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeste égarement, auquel je me livrois avec si peu de précautions & tant de simplicité!

Ne croyez pas cependant que je pusse m'expliquer mes mouvemens avec la mème netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le tems & mes réslexions m'ont depuis développé ce qui se passoit alors dans mon ame, mais qui en CE

it

te

oir nir

ur

nd ti-

ir!

ns

ors

ace

on dé-

at!

ie,

ins l'a-

que

que

uel

ons

nse

· la

au-

ons

oaf-

en

même tems, la plongeoit dans un tropgrand trouble, & jettoit trop de confusion dans mes idées, pour que je pusseme rendre le même compte de mes sentimens.

Pendant que, sans le croire, j'étois frtendrement & si sérieusement occupée, la Reine, termina sa promenade, & rentra dans ses appartemens, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette Princesse est magnifique, & se plait souvent à faire aux Dames de sa Cour. cette forte de galanterie. Je veux, ditelle en souriant au Lord Durham, qu'elle traîtoit avec la plus grande distinction, vous prouver, Mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les Etrangers, que dans aucune des Cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroifsez aujourd'hui pour la premiere fois; &. je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conlequence, vous admettre à une loterie: dont les hommes ne sont jamais.

La Reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous elle ordonna qu'on en fit un nouveau, & que l'on ajoutat un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba an Lord Durham. C'étoit un Amour d'or émaillé, qui, d'une main tenoit une petite montre, enrichie de brillans, & travaillée avec la derniere délicatesse, & qui de l'autre main, en montroit du doigt les minutes, avec cette légende

2

re

to

ba

pa

ne

où

te:

ai

QL

lo

ma pla

Ve

Di

me

&

pri

me

per

i'ei

fav

tro

m'

je n'en voudrois pas perdre une.

Le jeune Lord, en recevant ce bijou des mains de la Reine, parut embarrassé. Me seroit-il permis, Madame, lui demanda t-il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du fort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai - je, sans déplaire à votre Majesté, en réparer l'injustice? Non, affurément, répondit la Reine; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences, instruisez - en encore, si vous le voulez; & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma Cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le Lord obéit à la Reine; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercierent pas de cette marque u

or

e.

a-

8

du

de

ou

fé.

10-

on

du

ux

e à

e?

1e;

des

fi

, la

des

itre

ans

roit

e ne

ten-

la-

eux

que

l'attention. Je voulois paroître l'ignorer; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut? Son regard m'embarassa, me sit rougir; & mes yeux, apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de tems après on se mit au jeu, où il ne sut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vis que sût déja l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune, un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indissérente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la Reine. Le Lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buckingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans savoir pourquoi, me statter que je le trouverois. Il n'y vint pas; je devois m'y attendre: mais je ne lui en sus pas

da

ét

la

eu

fai

M

d'e

pa

e

for

fic

fer

pa

di

dr

ca

le

en

pro

do

àl

qu

lan

tar

tar

roi

jou

qu'

enc

per

moins mauvais gré que s'il eût du deviner que j'y serois, & que je lui eusse dit
de s'y rendre. On parla beaucoup de lui,
pendant le souper; mais, soit que je susse trop absorbée dans mes idées, pour
me mèler de la conversation, soit qu'il
me restat assez de prudence, pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de
feu, d'un homme de qui je me sentois
si occupée, j'en parlai plus modérément
que personne. Que je voulois de mal aux
femmes qui le louerent, & que je sus
de gré aux hommes qui firent la même
chose!

Toute entraînée que j'étois par mon fentiment, & par l'extrême douceur que l'on trouve à penser à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fusse sans inquiétude. Il me sembloit, à quelque point que j'aimasse à me flatter, & que dans cet instant même, j'en eusse besoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la Cour, qui n'eût plus arrêté ses regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les fatisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été aussi coquette que je le fus ce soir - là. Je cherchois, avec une sorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me serois même beaucoup reprochée, dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez Madame de Buckingham. la forte d'impression que je faisois sur eux, pour me rassurer sur celle que. fans le favoir, je desirois de faire sur Mylord Durham; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui seul me plaisoit. Ah! que sur ces fortes de triomphes l'amour est plus difficile à satisfaire que la vanité! Il me fembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire si peu, que si j'eusse voulu l'entendre, jaurois eu moins d'alarmes sur son œur; & je me reprochois amérement le facrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours présent à la pensée pourquoi cette inquiétude que je me failois sur ses sentimens, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaisir, quelle étoit la cause de tant de mouvemens différens que j'ignorois encore le matin même de ce funeste our? Il vous paroîtra peut-être singulier, qu'à tant de cruels symptômes je pusse encore méconnoître l'amour : il est cependant vrai que j'étois entierement li-

vi. dit ui, us-

u'il inde

ent fus fus

que , il in-

que que oin, our,

noi, i les oins aussi

. Je ude

iée,

vrée à cette redoutable passion, que j'où sois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de tems que l'on pouvoit triom.

toi

toi

tol

qu

alo

tue

pe

rie

tol

mo

rer

av

To

qu

ric

re.

pre

nu

ten

du

dan

feu

fez

roi

me

alo

rad

de,

pher de mon cœur.

Je fortis de chez Madame de Bucking. ham le plutôt qu'il me fut possible, fans favoir pourquoi: j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'etre, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faifant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupconné l'existence. Ce plaisir; tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines, je ne sais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne savois ce que je desirois; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable, ce même bonheur que je pouvois si peu me définir. Ne pensez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se melat à mon désordre. Je sentois que j'aimois, que je serois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de
toutes les semmes; mais il me semble
que ce desir & cette crainte composoient
alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même, pour que
rien d'avilissant pour moi entrât dans
toutes les chimeres dont je repaissois

mon imagination.

0-

as

n-

g-

e,

-9

ue &

013

u-

&

ai-

oté

n-

ais

ut

n-

oin tes

ur fa-

ır-

le,

eu

e,

u-

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boëte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet quis'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystere, me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et rous croyez déja fans peine, qu'elle étoit du Lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lifez-la, ma chere Lucie; je ne touchetois pas aujourd'hui, fans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

mes yeux, sans me pénétrer de la dou, leur la plus cruelle.

LÉTTRE.

90 F

m

ce

H

qu

tée

& liv

po

au

QI

pai let

me

fan

fe f

ado tu i

cet de

niff

cra

"Les ordres de la Reine ne m'ont pas permis tantôt de vous rendre, Ma. ,,dame, un homage qu'il m'a paru que "vous seule méritez: & je me crois le "plus malheureux des hommes si, mal-"gré le profond respect que vous m'ins-,pirez, mes yeux ne vous ont pas appris avec quelle douleur j'obéissois. "Avez-vous, Madame, daigné les en-"tendre? Ils n'ont surement parlé qu'à ,,vous; mais, quoi qu'ils vous aient dit, ,qu'il me resteroit encore des choses à , vous apprendre, s'il m'étoit permis de , vous en instruire! Je vous ai quittée ,avec une crainte si vive que vous ne "m'eussiez pas deviné, que, quelque "chose que je croie risquer en vous dé-, couvrant mon secret, il ne m'a cepen-,dant pas été possible de vous le laisser , ignorer plus long-tems. Ah! fans dou-,te, vous punirez mon audace; mais , quel que soit le sort que j'en doive at-"tendre, il me semble en ce moment ,que, de tous les malheurs, le plus "cruel pour moi, seroit que Madame de "Suffolk pût penfer que je l'ai vue sans mémotion, que je ne m'en souviens pas "avec transport, & qu'il me fut toujours "défendu de lui dire ce que je n'ose à

"présent lui prononcer."

Ne crovez pas, ma chere Lucie, qu'il me fût possible de vous dire à quel point cette malheureuse lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée; mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes, aux transports qui m'agitoient, je me fis mettre m lit avec la derniere promptitude. Quelle nuit! quelle heureuse nuit je passai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuses larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois : on ne peut pas, sans un cœur aussi tendre que le mien, le faire une idée du plaisir que l'on sent apouvoir se croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tume l'écris! Je t'entendrai prononcer cetaveu, qui peut seul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne punisse ton audace! Ah! que cette injuste crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis

ou.

ont Ma. que is le

malinfap-Tois. enqu'à

dit, fes à is de ittée is ne

elque s dé. epenaisser

doumais ve atment

plus me de

du bonheur de savoir que tu m'aimes, & tu doutes encore du tien?

re

fi

pi

la

b

fo

fe

V

fi

q

01

li

U

fi

V

01

di

d

h

d

b

m

Cette frénésie que, dans ce moment, ie ne pouvois contraindre, & que je ne cherchois pas à modérer, m'agita la plus grande partie de la nuit; mais enfin, elle fit place à de plus justes & de plus con. venables réflexions. J'eus la honte du dé. fordre auquel je m'abandonnois avec fi peu de ménagement. Les cruelles suites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur, pour mon repos, pour mon amour mê. me, se présenterent à mon esprit, & loin de me les affoiblir, je me les offris dans toute leur horreur. l'étois vaincue, à la vérité; mais comme je ne desirois pas de l'être, je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foiblesse, & en triompher. Non-seutement je me reprochai mon amour, mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je sentis, en relifant cette funeste lettre, combien, malgré les craintes prétendues du Lord Durham, il falloit qu'il eût conçu d'efpérance pour avoir ofé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même, de lui avoir donné tant d'avantage sur moi, à la premiere vue. Je me représentai combien il falloit qu'il m'estimat peu, pour me parler si légérement de son amour; mes,

ent.

e ne

plus

elle

con-

u dé.

rec fi

uites

eur,

mê.

, &

offris

icue,

firois

e qui

& en

epro-

ncore

ntis,

bien,

Lord

d'ef-

e. Je

le lui

oi, à

com-

pour

iour;

&

& combien, en supposant que je m'y rendisse, il auroit de mépris pour moi, fi je m'y rendois avec une si honteuse promptitude. Eh! quelle est, en effet, la femme affez vile, pour pouvoir se passer de l'estime de son amant! Quel bonheur peut-elle espérer dans une liaison qu'elle a commencé par tant de bassesses, & quelle que soit à cet égard la vanité des hommes, dans quelques illusions qu'elle les entraîne, quelle vertu, quelle délicatesse, peuvent-ils supposer où ils ont trouvé une si avilissante facilité! Quels engagemens peut respecter une femme qui s'est elle même respectée fipeu; & comment peut-elle espérer d'en être crue, lorsqu'elle rejette fur la violence de son amour, une défaite dont on a tant de raison de ne se croire redevable qu'au caprice, au déréglement del'imagination, à des mouvemens plus honteux encore, & à un manque total de principes!

Ces réflexions ne furent pas aussi peu puissantes sur mon esprit, que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire, je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas assez sans doute; mais cependant c'étoit beaucoup pour l'é-

Tome V. Partie II.

foi

lut

per

av

mo

col

roi

let

me

je 1

de

fez

j'a'

per

me

CE

fe a

de

dre

au

nai

n'v

elle

110

pér

pa:

tat où j'étois. Je sentois tout mon amour. à la vérité; mais comme dans cet inf. tant je travaillois à l'étouffer, ces mê. mes mouvemens qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant, (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu,) dans quelque affreuse situation que me réduisit la mienne, je trouvois une secrette douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas recompensées des facrifices que nous faisons à la vercu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous failons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat sut de me désendre contre le Lord Durham, contre moi-mème, contre cette sunesse crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis, plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il sût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir en ore toute l'étendue de ma

ur.

inf-

mê-

ord

olus

ble.

re à

que

la

eur

roi-

. Il

ons

ous

lous

lous

ats,

con-

ème,

om-

mis.

s du

que

reux

e re-

mme

eines

que

le ma

foiblesse, & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne fais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés, & une défiance de moi même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois de paroitre belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réussi! Je medisois, j'étois même sûre que je ne chercherois pas le Lord Durham; mais jene pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer; & si j'avois asfez de vertu pour ne le pas chercher, l'avois trop de foiblesse pour lui, pour penser avec tranquillité, qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce desordre d'idées, que j'ai déja exposéa vos yeux. Lasse ensin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me sembloit me livrer plus autrouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la Reine. Y seroit-il? n'y seroit-il pas? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit sur moi, & tout au moins l'espérance de m'y trouver, la chose n'étoit pas douteuse; mais il m'étoit nécessaire

qu'elle le fût, & je n'hésitai pas à la croi. re telle.

J'allois donc fortir, lorsqu'on m'annonça le Comte de Dorset. C'étoit. comme je crois vous l'avoir dit, l'hom. me de la Cour avec qui je vivois le plus, & que j'aimois le mieux. Ma surprise fut extrême de le voir suivi du Lord Durham. Voilà, Madame, me dit le Comte, un homme qui me tourmente depuis ce matin pour que j'aie l'honneur de vous le présenter. Je le trouve, à la vérité, un peu jeune pour obtenir de vous, que vous lui permettiez le bonheur de vous faire quelquefois sa cour; mais il m'asfure qu'il est si sensé, quoiqu'il revienne de France, & qu'il a conçu pour vous une si profonde vénération, que cela m'a déterminé à vous l'amener. Je crois aisement, Madame, qu'il vous respecte autant qu'il le doit; je suis bien fûr même que plus il vous verra, plus un sentiment, qui vous est dû à tant de titres, s'étendra dans son ame; mais pour ce qu'il dit de sa raison, il est si jeune encore, & il a passé tant d'années dans un pays si suspect, que je ne crois pas devoir vous la garantir.

n

17

n

C

d

d

il

d

C

L

9

&

di

J'étois si étonnée de la présence du Lord Durham, que je ne sais ce que je i.

n-t,

n-

s,

ut 11-

e,

ce

é,

ue

US

af-

nur

ue

Je

ef-

en

us

de

ais

tsi

ées

ois

du

je

répondis au Comte de Dorfet. Je crus que mon agitation intérieure ne perçoit pas, ou du moins qu'elle ne paroissoit pas affez pour peindre quelque autre mouvement, que l'embarras que cause ordinairement la visite de quelqu'un que l'on connoît peu. Je me trompois, ma chere Lucie, ma rougeur, mon émotion, mes regards, tout en moi, à ce que m'a dit depuis ce perfide, annonçoit la situation de mon cœur, & le confirma dans toutes les espérances qu'il s'étoit faites dès la veille. Pour lui, il eut l'air embarrassé, ou du moins parut l'avoir; mais cette espece de trouble qui n'étoit pas ce décontenancement gauche qu'on tient d'une timidité excessive, & du manque d'éducation, & qui ne peignoit que ce désordre involontaire qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, loin de lui ôter de ses graces, lui en donnoit mille de plus à mes yeux. En me regardant beaucoup. il fembloit craindre de me trop regarder, & que fes yeux n'apprissent au Comte de Dorset les secrets de son ame. Le cruel ne favoit que trop, hélas! que je lui tiendrois également compte, & de son amour, & du soin qu'il prendroit de le cacher.

J'étois trop émue, il paroissoit trop

aF

p

ê

20

el

&

di

tr

V

p

CI

je

de

po

al

l'ê

PC

l'être, pour que la conversation n'eut pas langui beaucoup, si le Comte de Dorfet, qui n'avoit ni projets ni émo. tion, n'en eût pris les frais sur lui. Ce qui me plaît singuliérement dans le Lord Durham, me dit-il, est, Madame, cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long-tems. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford, ou de Cambridge, il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai, lord, demandai-je au Lord Durham, que les François agissent avec les femmes ausi singuliérement qu'on le dit? Madame, me répondit il en souriant, fans prétendre excuser une Nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnoissance, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici fur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y font sans doute fort galans, peut-être un peu légers; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire, & très-séduisante, & auxquels il faut le

0-

e

rd

et

ve

de

ès

é-

5,

tir

a

ur

y-

n,

m-

it?

it,

lare-

u'il

ige

nce

nes

etre

un

im-

ire,

faut

avouer qu'elle réussit quelquesois, les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peutêtre nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'êtres frivoles; ils prétendent. eux, que notre raison nous assomme. & soutiennent même qu'au milieu de la diffipation qui semble sans cesse les entrainer, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet : mais, si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni austi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes, lui demandaije encore? Madame, répliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je fais qu'il y en a de . galantes; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sen-sibles; au reste, comme les semmes d'Angleterre les blament de la liberté qui paroît regner dans leurs actions, les Françoises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu feche dont elles font affez peu de cas , & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles mêmes peuvent l'être: mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, reconcilier en tout, deux na-

G 4

re

to

la

m

bl

m

av

V

à

m

u

m

fo

ce

VE

to

2

m

c'

D

Y

tions qui me paroissent plus faites pour s'estimer, que pour se hair, il me semble que les Françoises pourroient met. tre dans leur maintien, plus de décence, & que les Angloises devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; Pautre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoises, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le Comte de Dorset, quel serpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, sensé, discret; non, il ne se peut pas qu'il soit tout ce qu'il vient de paroitre. Il veut sûrement tromper ici quelqu'un; & si vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne soit vous, Madame.

Durham, ni moi ne nous attendions, me fit singuliérement rougir, & me parut l'embarrasser. Heureusement le Comte de Dorset ne sit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le dessein que j'avois d'aller chez la Reine, me servit de prétexte pour terminer une visite

qui m'embarrassoit.

Aussi tôt que je sus dans mon carrosse, & que l'absence du traître qui prenoit tant à la sois, sur ma raison & sur mon our

em-

net-

ice,

net-

ole;

aux i'en

cria

fer-

e le

, il

u'il

m-

er-

eur

ord ns,

pa-

m-

ein

fer-

fite

ffe,

oit

non

repos, me permit de réfléchir, je fentis tout ce que je risquerois en allant chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'allat m'y chercher. Je m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jetté sa présence, il s'offroit encore àmes regards; & quelque chose qu'il m'en coûtât, je sacrifiai, sans balancer. un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer. ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secrette douceur à retourner dans des lieux où ie venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, ala vérité, un bien foible dédommagement de ce que je facrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légéreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvasse. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré

GS

chez moi, trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens, de savoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie; & mon premier soin en rentrant chez moi, sut de dicter cette lettre à une de mes semmes, dans la crainte que, quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire, elle ne flatrât encore assez sa vanité, pour qu'il la montrat à quelqu'un.

LETTRE.

"On veut bien croire que votre intention n'a pas été d'offenser la per-"fonne à laquelle vous avez envoyé scette boîte; l'on en a même plus d'une , raison; mais on ne s'en croit pas moins. pobligé de ne pas vous laisser l'idée ,qu'une pareille liberté ait pu plaire. "On croit auffi devoir vous conseiller d'attendre que les femmes d'Angleterre aient mis dans leurs mœurs, plus de ,facilité pour les respecter si peu; ,& l'on veut bien rejetter fur l'igno-,rance où vous pouvez être de leur , façon de penser, une témérité qui, fans cela, pourroit, avec quelque rai-, fon, paroître inexcufable. On auroit ,austi quelques conseils à vous donner

"fur la légéreté avec laquelle vous exprimez des sentimens que l'on ne croit "pas réels; mais que, vrais ou imaginaires, vous pouvez développer avec moins de promptitude. On auroit peut-"être là dessus bien des choses à vous "dire, si l'on croyoit devoir se permetstre les détails. Vous pensez sans doute strop bien, & vous n'avez pas affez de "sujets de penser mal de la personne "que vous forcez à vous écrire, pour "qu'on ne doive pas se flatter, que vous "vous direz à vous-même ce que l'on "vous épargne. Vous auriez su plutôt "combien on croit avoir à se plaindre "de votre conduite, si la présence de la "personne qui vous a mené aujourd'hui "dans la maison d'où l'on vous écrit, ,n'avoit pas retardé une sorte d'expli-"cation dont on n'a pas cru devoir le "rendre témoin; & l'on a mieux aimé "vous laisser un plaisir que l'on étoit si "fur de vous ôter, que de divulguer vos "torts. Reprenez donc, tout à la fois, "Mylord, & un présent que vous étiez "si peu autorisé à faire, & l'idée que "vous devez avoir de la personne à la-"quelle vous l'avez, (permettez qu'on "vous le dise) un peu trop indiscrétement adreffe. "

G 6

ie; ie;

de ielpéore

inoeroyé une

iller erre s de eu;

dée.

noleur qui, rai-

roit

Si ma raifon fut contente de cette let. tre, & de la fierté qui y régnoit, qu'en revanche mon eœur en fouffrit! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la luien. voyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de chambre, qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à me faire un si cruel facrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas possible qu'après avoir reçu une lettre où il régnoit tant de sécheresse & d'indissérence, il pût se flatter encore de l'espérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas! je craignois bien plus de l'en priver, que peut être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

p

d

6

CI

to

af d'

pa

111

Que le cœur, quand on aime, éprouve, ma chere Lucie, de fingulieres contradictions! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne considérer seulement que le bonheur de mon amour, ne pouvoir trop disputer la victoire; & je pensai mourir de le premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par son procédé il me la rendît indispensable. Que la nuit que je passai fut asseruse! Que je sentis vivement le mal que je croyois lui saite, & que je lui supposai d'alarmes &

1

en

ut

n-

ar

ut

il

er-

Je

ffi-

il Fé-

pé-

ou-

ois

e il

re.

ou-

on-

ous

que

oir

12-

édé

uit

ntis. fai-

8

de tourmens! Combien de pardons je doi demandai de le laisser douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le sentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, felon toute apparence, il étoit si peu digne! Mais comment, après la façon simple & modefte dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le foupconner d'une vanité qu'il masquoit si bien! Et peut être, ma chere Lucie, eût ce été fans aucun fruit pour moi qu'il auroit laissé percer la sienne, ou du moins, les craintes qu'elle m'auroit inspirées, n'auroient subsisté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un feul mot de sa bouche les auroit effacées : eh! que n'est-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois sur l'impression que ma lettre avoit faite fur lui, m'obligea bien plus que la nécessité de faire ma cour, à aller chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me causa sa présence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéresser. Un respect froid, une politesse seche, des yeux qui ne marquoient ni émotion, ni crainte ni repentir Ah ! peut-on paroître fi indifférent quand on aime; & quelques raifons que nous puissions avoir de vouloir alarmer fur notre cœur, ce qui nous est cher, une si horrible contrainte doitelle si peu coûter! Le cruel! Que je le haisfois, Lucie! Mais que je le hais bien davantage, lorsqu'après quelques instans que je sus arrivée, je le vis disparoître! Avec quelle froideur! quelle liberté d'esprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre, dans le compliment que, pour achever de me désespérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter, & dont l'état où il me réduisoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, suffisoit pour l'instruire! L'ingrat! Que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il possédoit bien celui de le tourmenter!

C

a

li

10

q

n

n

Gi N

n

N

V

16

P

Toute insensée que j'étois, une conduite si peu ménagée de sa part, me blessa sensiblement, & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit; & cette réslexion sur mon état, me sut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne sus pas assez heureuse pour re-

prendre mon indifférence, j'eus du moins affez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales; & mes fentimens me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéresses, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévere attention. l'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût; & je paroissois même fort occupée d'un récit assez plaisant, que nous faisoit le Comte de Dorset, lorsque le Lord Durham croyant peut-être m'avoir affez punie de la lettre que j'avois ofé: lui écrire, ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas: que je ne fusse plongée, rentra inopiné. ment. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon: si singuliere, que mon rire en redoubla. Mon Dieu! dit-il en s'approchant de: nous, que Mylord Dorset est heureux. Madame, de pouvoir si agréablement: vous distraire! Me distraire, répondisje avec étonnement, vous auriez parlé: plus juste, si vous aviez dit qu'il m'os-

ni inaioir

est oite le ien ans

erté oien ans me

inter, n'en isoit

gnox, il iter! conoleffa

mon xion

ertu. r recupe. Si je me suis trompé de terme, repliqua-t-il, je n'en trouve pas son bonheur moins à envier. Je ne vous conseille pas, Mylord, dit le Comte, de prendre une peine si inutile. Je vous rends justice, vous êtes plus fait que moi pour intéresser; mais j'ose vous affurer que vous n'amuserez jamais tant Madame de Suffolk.

t

a

C

C

9

V

CE

V

10

pa

pi

91

VO

Vo

Ie ne vous rendrai point cette conversation assez inutile à mon objet. Je la foutins avec lui, aussi long-tems que je crus avoir besoin de le faire, & ce fut avec si peu de contrainte de ma part, & d'un air si naturel que, quelque usage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de savoir ce que ce sang froid apparent me coûtoit. Cet air desintéresse fur lequel il avoit compté si peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à mesure qu'il eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait fur moi la plus vive des impressions, ses yeux, & son ton reprirent toute la soumission & toute la tendresse que le lieu où nous étions, & les spectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je suis née fiere, & je mesens si peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne poun-

n-

de

us

ue

af-

nt

n-

la

je

ut

t,

ige

été

oid

ffé

fit

u'il

ı'il

ait

fes

ou-

ieu

ont

lui

me-

on

ou-

voit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-tems, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit!

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui, lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le désospérer; & je sortis de chez la Reine, fans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressat. Malgré tout le foin qu'il me fembloit que l'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près demoi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main, Par un malheur dont je voulus affez peu de mal au hafard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instans le filence : j'étois sûrement plus embarrassée que lui, mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrètent plus qu'avec la

CE

fo

le

21

le

21

cr

fa

di

po

re

m

cr

m

12

ch

ét

qL

fo

G

til

fe l'i

tre

en

211

VC

plus cruelle répugnance; & je ne me flatte pas que la nécessité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois si vous viendriez ou non chez la Reine, suffisent pour me justifier. Je crois, Mylord, lui répondisje sans le regarder, vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me dispenser de vous chercher des torts dans les hasards. Ah! Madame, reprit-il en soupirant, mon intention n'étoit pas d'être si coupable; & Madame de Suffolk est si peu faite pour qu'on lui manque, elle devroit si peu croire qu'on en pût avoir l'idée, que j'avoue que je ne puis assez m'étonner qu'elle ait voulu punir partant de colere, une action dans laquelle, (si elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je suis des usages de ce pays-ci. Je doute, repartis-je, qu'il y en ait aucun où les femmes, de que que genre qu'elles puissent être, ne veuillent pas être refpectées. Au reste, vous vous trompez li vous me croyez de la colere; & je ne pense pas, en effet, vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous soyez plainte que d'un de mes torts, reprit-il, je n'ignore pas qu'il n'en est aucun que vous

me pardonniez; ch! que je crains que celui dont vous me parlez le moins, ne foit celui qu'en fecret vous me reprochez.

le plus.

itte

&

iez

me

dis-

ous ire;

de

me,

ame

oire

oue

e ait

ac-

n me t ja-

i. Je

icun

elles

ref-

ez fi

e ne

marlain-

, je

vous

Je sentis alors que la sorte de foiblesse: avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite, lui avoit laissé plus d'espérance que je ne crovois. Ce reproche indirect qu'il m'en faisoit, & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui, de ne la lui pas renvoyer, ne l'éclairat sur mon cœur, me mit dans un embarras extrême. Je crois, lui répondis-je en rougissant, m'etre plainte, en effet, de tout ce dont l'avois à me plaindre; mais s'il y a des choses sur lesquelles je ne me suis pas étendue, c'est qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéresse pas.

Je ne sais encore comment j'eus la force de lui faire une réponse si seche & sipeu conforme à mes sentimens. Je la tirai, sans doute, de la colere que je sentis de me voir si bien devinée, de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer, & du parti que sa vanité sembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré son audace, il en sut anéanti, cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu,

Mylord, lui dis-je d'un air impatienté, ne parlons pas sur cela davantage: une pareille conversation est beaucoup moins faite pour moi, que vous le pensez sans doute, & que vous pourrez l'apprendre de

da

F

I

bl

co

ro

fa

re

pa

ail

av

M

cu

me

ce,

CO

au

éga

da

&1

tro

de

cel

fur

car

un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carrosse, plus épuisée de l'ef. fort que je venois de me faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me savois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec une rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant son air consterné, (car quels sont les mouvemens que le traître ne fait pas feindre!) me rassuroit à cet égard, autant que le sentiment qui me maîtrisoit pouvoit le permettre. Il me sembloit que je n'aurois pu, sans me commettre de la façon la plus honteuse, m'expliquer avec lui sur un ton plus doux; & quelque cruel qu'il me fut de penser qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroissois si peu disposée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ses yeux, & de m'être exposée à perdre son estime. En le quittant j'allai souper chez Madame de Norfolck, où affurément je ne craignois pas

Ité.

une

anic

ans

dre

ntai

l'ef.

e je

me

vec

me

e ri-

dre.

uels

ne

cet

me

me

me

ufe,

plus

it de

des

ée à

plus

ètre

uit-

Vor-

pas

de le rencontrer, je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la Duchesse en France, & étoit même affez de ses amis. Ilme parut qu'on le trouvoit aussi aimable que je le voyois moi-même, & en consequence, beaucoup plus que je n'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que fa présence m'inspiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinoit; & je résolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'espérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aifé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolck, quoique sans aucun dessein sur son cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité, Mylord Dorset auprès de lui, & me mettant moi-même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jetté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu savoir si ce sut le dessein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu sur lui, ou s'il ne sit que se livrer à son caractere; mais jamais je ne l'ai vu s

lá

le

tai

qu

les

for

je

av

da

pe

po

ari

(fe

pa

fer

m

de

m

ilı

110

CO

110

de

aff

qu

no

011

dr

brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'es. prit; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle! Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. l'avois à souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroiffoit prendre à moi, du foin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jettoit les yeux fur lui, & ne les y arrêtoit sans me caufer des mouvemens si violens, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre; & je sentis dans cette malheureuse soirée, ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalouse. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractere qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois, assez mal dans le projet que j'avois forme d'être aussi légere que lui; du moins, je crus le fentir; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroissoit à moi même si forcé, ne déceef-

ant

tte

in-

ois

rêt

oin

aux

lui

fon

me

ient

eux

cau-

pei-

er à

ette

peut

inte

van-

usie.

is le

chise

pas

affez

ormé

s, je

que

i me

déce-

lat mon trouble, & n'en instruisît trop le perfide qui le faisoit naître, je me hatai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conserver.

Je ne fus pas aussi heureuse après le souper. Quelque chose que je pusse dire, je fus forcée, & de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant aussi cruel pour moi que je l'aurois pensé. J'avois imaginé que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conséquence, si (selon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déja sûr de ma tendresse) je conservai à cette partie assez d'empire sur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant personne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chere Lucie, dans tous les tems où il nous occupe, fur-tout lorsque nous nous respections! Eh combien plus encore ne le fommes nous pas, lorsque nous bravons cette décence, la premiere de toutes les graces de notre fexe! Quel affreux supplice n'est-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher sans cesse nos fentimens, nos peines, nos plaisirs; ou de ne pouvoir nous livrer au désordre de notre ame, sans nous exposer à un déshonneur qui, pour une femme qui pense, ne peut jamais être que la

0

tı

h

d

C

fo

Ç

je

pa

m

tr

po

je

ce

V

m

cr

al

de

ch

pc

do

CC

pe

na

da

te

lei

plus cruelle des infortunes!

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur; vous savez trop à quel point de Lord Durham m'étoit cher, & combien il me tourmentoit, pour que vous puissiez penser que la nuit qui suivit ce funeste souper, fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruses, & avant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi, tout ce que je pensai de ses procédés, & de cette insultante froideur qui avoit succédé à ses premiers soins, fut ou qu'il ne m'aimoit pas, ou qu'ilen aimoit une autre; & chacune de ces idées me pénétroit d'une douleur mortelle; mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me sembloit qu'il n'étoit pas possible à la façon dont il osoit me traiter, qu'il n'eût pas saisi dans le sond de mon ame la suneste passion qui la déshonoroit; & je ne comprenois pas qu'il eût si peu d'égards pour mes sentimens, s'il étoit vrai qu'il les partageât. Les hommes ne peuvent-ils donc en esset regner sur nout

état quel . & que fuiuille deur trop elles voit e ses deur oins, 'il en idées telle; Il me àla n'eût ne la & je u d'éétoit

me

e la

e de

mmes er fur nous

Tome V. Partie II.

nous que par le malheur; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée, je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence, contre laquelle je ne trouvois pas de forces, ni à des procédés qui me percoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir, je ne pourrois pas long tems me répondre de moi-même; & je desirerois trop sincérement de triompher d'une si malheureuse passion, pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution, est trop cruel pour pouvoir être décrit; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos; & je crus qu'il n'y avoit point de facrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition de rester chez moi, & de n'y être visible que pour un petit nombre de personnes, dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le Lord Durham depuis trop peu de tems, & nous n'étions pas affez liés, pour qu'il lui parut extraordinaire de ne pas entrer chez moi, s'il daignoit y passer. Je ne fus pas longtems sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu.

V

gi

qi

ne M

tu

lo

qı

da

t-i

to

le

di

qu

ap ve

no

pa fai

fi

Se.

à

no

lui

ye

l'aurois desiré qu'il m'eût oublié, & j'en lerois morte de désespoir. Pendant huit fours, que je lui interdis ma présence. il ne se lassa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coutoit si peu me toucha trop. Je me dis, fans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma portée: & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. l'étois feule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins; mais je vois, ajouta-t il en foupirant, qu'il faut que je m'accoûtume à vos injustices. Je ne croyois pas, Mylord, répondis-je d'un air affez dédaigneux, que j'en eusse quelqu'une à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah! Madame, reprit il avec vivacité, nous n'a211

iit

e.

ur

u-

S.

ré

la

us

e:

ai-

ois

on

en-

er-

at,

8

ire

ur-

-il,

uée

ussi

our

en

itu-

pas,

dé-

ie à

Ma-

n'a-

vons pas ici de témoins qui puissent gener mes sentimens. Le respect même que j'ai pour vous tout profond qu'il est, ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas instruire: & ceux que Madame de Suffolk inspire, sont de nature à pouvoir paroître à ses yeux. Mylord! interrompis-je avec plus de furprife que de colere, fongez vous bien à qui vous parlez? En doutez-vous, Madame, à ce que je vous dis, répliquat-il? Eh! à quelle autre que vous, pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable, tout malheureux qu'il est, & je prévois qu'il le fera. Quoi! lui dis-je emportée par la funeste passion qui me dominoit, vous m'aimez! Vous! après la façon cruelle dont vous m'avez traitée la derniere fois que nous nous fommes vûs.

Hélas! ma chere Lucie, je n'aurois pas su que j'avois l'imprudence de lui saire un reproche qui lui découvroit si bien mes sentimens, sans la joie qui se peignit dans ses yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée; & je sentis si vivement l'avantage que je venois de lui donner sur moi, que pour lui cacher ma honte, je détournai mes yeux de dessus lui. Ah! Madame, me

1

1

1

n

9

1

i

n

0

V

t

t

r

p

n

y

d

C

r

9

dit il avec transport, quoi! je suis tout. à la-fois affez heureux & affez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé cou. pable! Mais comment avez-vous pense que vous pussiez sortir un moment de mon cœur! Ah! daignez, ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daigner me rendre des regards que vous ne pouvez tourner sur d'autres objets que moi, sans m'inspirer une douleur mortelle! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laissez m'y lire, je vous en conjure, que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en suis digne, j'ose vous en affurer, si l'amour le plus tendre & le plus fincere accompagné de tout le refpect qui vous est si bien dû, peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroissiez pas, lui répondis-je d'une voix tremblante, avoir un aussi grand besoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je suis coupable sans doute, puisqu'il vous semble que je le fuis, reprit-il; mais, Madame, je vous jure par vous-même, par vous qui m'ètes si chere, qui me le serez jusques au tombeau, que ce que vous voulez bien me reprocher, m'a couté plus qu'à vousmême, & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait, toute

la crainte que j'ai de laisser percer des sentimens dont, quel qu'en puisse être le succès, je ne dois jamais instruire que vous.

It-

11-

u.

le

de

en

rez

ne

ue

or-

en

on-

que

en

le le

ref-

né-

ous

une

and

di-

ans

e le

ous

n'è-

sau

ien

US-

:011-

ute

Quoique ce qu'il me disoit, sit sur moi toute l'impression qu'il pouvoit désirer, & que mes yeux ne lui dissent que trop, je voulus, s'il étoit possible encore, réparer mon imprudence. Il me semble à vos excuses, Mylord, lui disje d'un air sier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne sais quel objet vous leur supposez; mais devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres, que la légéreté avec laquelle vous me parlez de vos sentimens! & l'obstination avec laquelle vous m'offensez.

Quelque sécheresse que j'eusse mise dans ma réponse, quelque fierté qui régnât dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commise, de lui faire prendre le change. Il y a des choses que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Aussi ne parut-il émû de la colere que j'affectois que par politesse, ou sans doute par fausseté.

J'ai peut-être en effet, répondit-il, rompu trop tôt le silence; & je sens bien que vous ne me trouverez jamais que

coupable, si vous attribuez à des espé. rances que je n'ai pas concues, une témérité dans laquelle avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-tems vécu dans un pays, où l'aveu de ce qu'on fent, ne passe pas pour un crime même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. le vous tromperois cependant, Madame. si je rejettois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous l'attribuiez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non. Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la premiere qui m'ayez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas désirer aussi vivement que moi - même, que mon cœur soit délivré. La premiere! m'écriai-je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'affuroit. Madame, continua-t-il les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de ne.

ne

ins

ne

us

un

ne

la

Je

le,

us

ha-

is:

ıs.

du

n,

n,

ıçu

ous

2uc

ine dé-

ne,

e je

t il

les

pas

de

me croire amoureux; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point sur mon cœur, ce que j'ai le malheur de fentir pour vous, suffiroit pour m'apprendre qu'avant vous je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame, au nom de tout ce qui peut vous être cher, daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité; ne désesperez point par votre absence un infortuné que sa passion & la facon dont vous le recevez ne rendent déja que trop à plaindre. Hélas! lui dis-je, l'avez-vous sentie? Ah! si vous vouliez que je pusse croire que vous m'aimiez, étoit-ce avec tant de légéreté & si peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur? Quand il se seroit même pû, que vous ne crusfiez pas avoir fait fur moi la plus forte impression, si vous croyiez m'avoir touchée, pourquoi avez-vous cherché avec tant de cruauté à me percer le cœur, & si vous me croviez indifférente, comment pouviez-vous avoir une gayeté qui s'accorde si mal avec une passion violente & malheureuse? Pourquoi m'insulter, si je vous aime; ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendresse, s'il est vrai que vous en avez pour moi?

Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus ameres, vous ne m'aimez pas, & je suis même sûre que vous ne m'aimerez jamais!

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis sujet de le penser, qu'il soit du nombre de ces hommes perfides, auxquels on dit que les pleurs ne coutent rien, il se précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il sembloit qu'il eût perdu la force de parler; il faisit ma main, & la baisa avec une ardeur extrême; je la sentis bientôt inondée de ses larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chere Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mèmes transports que moi! Que cet état. tout douloureux qu'il étoit, avoit de charmes pour mon cœur! Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée, l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuse! Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaisirs qui confondent les sens, & que les sens ne partagent pas. Ah! qu'il est vrai pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien supérieure à toute celle qu'ils peuvent faire éprouver!

ré

ous ûre

hât

que foit

es,

ou-

IX, état

loit

il

ar-

onain-

vrai

mê-

tat.

de

ten-

mê-

ren-

ein-

con-

ne

our

VO-

u'ils

Nous restâmes affez long-tems dans cette situation; enfin, relevant sur moi ses veux baignés de larmes: Quoi! yous m'aimez! me dit-il: mais, grand Dieu! comment m'apprenez-vous mon bonheur! Eh! pourquoi faut-il que vous ne deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes, qui ne me font arrachées que par l'excès de mes plaisirs! Non, Madame, ce n'est pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les transport du mien ne paieront pas affez le plus léger des sentimens! Est-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez si peu connoître! Vous! si digne des adorations de toute la terre: vous enfin de qui la premiere vue m'a si vivement entraîné!

Je ne pourrois vous peindre, ma chere Lucie, la violence & la diversité des mouvemens qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me sembloit que je ne commençois à vivre que de cet instant, qui me paroissoit le seul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû depuis de si cruels malheurs! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous! Combien j'aurois ressenti de plaisir en le voyant à mes genoux, fi je n'en avois encore imaginé davan-

178 LES HEUREUN

tage à tomber aux siens! Que de totts en une minute lui furent pardonnés! Que moi-même je me trouvai coupable d'avoir cru qu'il avoit pû l'être! Avec quel transport, quelle avidité je le regardois! Mais en même tems avec combien d'innocence! Que mes plaisirs offensoient peu ma vertu, & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble, m'encourageoit à m'y livrer!

Je l'obligeai enfin à se relever; & ne pouvant plus alors supporter l'idée de voir entre nous la plus légere distance, j'approchai moi-même son fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu! quel frémissement j'éprouvois en touchant la sienne! Nous soupirions tous deux sans nous parler. Avec quelle volupté met yeux s'attachoient sur les siens! Que je croyois y lire d'amour, & qu'il en devoit trouver dans mes regards! De tems en tems il prononçoit de ces mots interrompus, qui semblent prouver d'autant plus de passion qu'ils prouveut plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer.

Ce désordre, sans cesser tout-à-sait, se modéra cependant. Eh! comment en esset l'ame pourroit-elle long tems suffire à ces transports délicieux! je comfts

és!

pa-

vec

re-

of-

cerlieu

m'y

t ne

e de

du

quel

ntla

fans

mes

Que

il en

De

mots

l'au-

plus

mer.

fait,

it en

fuf-

cont

mencai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laissée entraîner avec mes mouvemens. J'en étois désefpérée; mais sans me le reprocher pourtant. Je crovois me devoir la justice d'avoir succombé sans le vouloir, sans le chercher, & uniquement par la plus indispensable nécessité. Mais je craignois qu'il ne pensat pas de moi, comme il l'auroit dû, & que la promptitude de sa victoire ne la lui sit moins estimer. Ma conduite passée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me rassuroit pas; & toute sûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foiblesse à l'habitude de me rendre, ou à une honteuse inconstance, dont il pourroit penser qu'il seroit à son tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moimême, si ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois excessive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il
pouvoit espérer de moi, ne suivit, ou
mème ne précédât l'aveu absolu de ma
foiblesse pour lui, puisque je ne lui avois
pas encore prononcé ce fatal je vous aime qui, si peu de chose pour ces semmes qui ne semblent nées que pour le
déshonneur de leur sexe, enchaîne d'une

facon si terrible celles qui en connois. fent tout le poids. Ses premieres entre. prises, toutes modérées qu'elles étoient. me causerent une si vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renon. cer à des transports, dont l'expression avoit plus de quoi me choquer que de quoi me féduire. Quelque respect qu'il affectat pour moi en cet instant, je crus lire dans fes yeux, qu'il me trouvoit fouverainement ridicule. Il se plaignit & parut moins me favoir gré de ce que je lui facriflois, que de se fâcher de ce que je lui disputois encore; mais à quelque point que ma tendresse pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes fens, je remportai la victoire non seulement sur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien considérable) mais encore sur l'amour même, ce qui, (je puis vous en répondre) en est une bien plus difficile que la premiere, quand on aime comme je faisois.

B

8

al

b

q

m

m

qı

ne

tra

Je fis même plus, s'il est possible; je sentis que le plaisir de le voir, & de le voir plus long-tems sans témoins, pour-roit prendre sur moi plus que je ne vou-lois; & après lui avoir répété en mille façons dissérentes, ce suneste mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout péni-

C

e-

ıt,

&

n-

on

de

l'il

rus

oit

: &

que

que

que

do-

u'il

vic-

qui

ole)

qui,

une

land

e; je de le

our-

vou-

mille qu'il

péni-

ble qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuse que lui, je le forçai de me quitter, sur le prétexte que j'attendois Madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu. ni de plus grand, ni de plus douloureux facrifice.

A quelque point cependant que je cherchasse à m'aveugler sur ses sentimens, il me parut, lorsque je fus seule. que je lui inspirois plus de desirs que de passion, & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre: mais cette idée qui même venoit trop tard pour me fauver, ne me resta pas long-tems dans l'esprit. Bientôt je m'accusai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuste. Je crus au reste, qu'il étoit inutile de me laiffer plus long-tems le supplice de combattre contre mon propre cœur, lorsque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de passion, & de faire a la fois fon bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux ; quelque grande que fût sa fortune, la mienne qui est immense, y ajoutoit considérablement; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec transport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie,

182 LES HEUREUN

que j'étois désespérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver si peu à faire pour lui en l'épousant! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui sacrisser tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh! combien en esset ne s'éleve-t-on pas quand on se rapproche de ce qu'on aime!

¥

h

m

ge

CC

qi

V(

re

de

te

de

V(

te

la

qı

ar

de

Vous n'avez pas dû penser que dans les termes où nous en étions ensemble. nous nous fussions séparés sans nous affurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet, & quoique ce fût précisément à l'heure marquée, je lui sus mauvais gré de ne l'avoir pas devancée au moins de quelques minutes. Il me pressa vivement de le rendre heureux; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire son bonheur que le mien. Il me seroit difficile de vous exprimer à quel excès allerent ma surprise & ma douleur, lorsque je le vis pâlir à une proposition que je m'étois flattée qu'il recevroit avec le même plaisir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation se peignit trop

tre

G

ı'il

oir

ut.

ue

ui.

on

011

2115

le.

af-

de-

e ce

, je

pas

nu-

dre

oins

de-

lui,

on-

icile

rent

ie je

e je

ec le

lui

trop

vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la faisir. Ah! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devroit vous dire que je ne suis que malheureux; quoi! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie! Ah! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui; & décidez après de mon fort; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désesperent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas longtems.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grace sous le Roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la Cour ce qu'elle donne aux Pairs, qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût sait épouser en Hollande une fille dequalité extrèmement riche. Elle & sa

fœur se trouvoient les deux plus riches héritieres de ces provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma mere, sa sœur ainée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'ainé des enfans, de quelque fexe qu'il foit, ne le forçoit à desires ce mariage, & à m'en faire une loi.

i

n

tid

p

V

to

ce

je

fi

lu

êt

n

m

je

Voilà, Madame, continua le Lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main: & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine

& dont, lorsque j'ai quitté la Hollande, il étoit presque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laissoit l'espoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde; je vous jure de plus, fur tout ce qu'il y a de plus sacré, d'éluder ce funeste mariage jusqu'à ce que l'événement que j'ai tant de sujets d'efpérer m'en délivre; & si, contre mon espoir il n'arrive pas, de ne jamais vi-

yre que pour vous.

hee

me

de

re.

in-

me

nce

ı'en

née

re-

en-

ont

lous

pas

tou-

qui

me

oour

une

plus

n de

lque

firer

Lord

qui

n'of-

à vos

tom-

ftine

i.

l'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je crusse avoir de quoi le dédommager du facrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui propofer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la pensée; je sentois qu'il ne me seroit jamais posfible de l'exécuter sans mourir. Ah cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me féduire, puisque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuse; & que vous avoisje fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos soins, & de votre perfidie! Eh quoi! me dit-il, en me serrant dans

186 LES HEUREUX

fes bras, se peut-il que les sermens que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puissent pas vous rassurer sur mon cœur! Non! ajouta-t-il avec transport, je meurs à vos genoux, ou dans cet instant, que vous pouvez si aisément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre sort au mien, autant que notre état présent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

tre

éti

gn

ch

ou

pr

ne

ch

qu à l

rép

me

éga

mo

po

les

déf

m'a

dre

m'a

mê

bla

cor

&

ver

me

tre

ne

tud

Que vous dirai-je? ma chere Lucie, continua la Duchesse, en rougissant, je l'adorois, nous étions seuls, il connoissoit toute ma soiblesse; il mêloit à ses sermens des caresses si vives, si emportées, qui m'étoient si nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes sens, qu'il ne me sut plus possible de lui résister davantage. Je reçus ses sermens, je lui sis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me seroit plus aisé de vous peindre mes plaisirs, quels que soient ceux qu'on puisse trouver dans la possession de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me saisit, lorsqu'il ne sut que ue

us,

on

rt,

nf.

enlie-

no-

tre.

ant

ais

us.

me

cie,

ois.

fes

or-

qui

ens, ésif-

s, je

nan.

idre

u'on

e ce

dou-

trop für que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins, mille choses que je n'avois pas apperques, ou sur lesquelles je n'avois pas pesé, se présenterent en foule à mon esprit, & ne me laisserent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses sermens, & à ses promesses réitérées, qu'il me les répétât encore, & qu'en cet instant meme, il parût livré au plus tendre des égaremens, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles fuites.

Je vis alors, ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette falle, qui m'avoit paru si certaine, parce que luimème n'en avoit pas douté, ne me sembla plus si sûre; je craignis sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les semmes le moins faites pour les faire naîte, n'éprouvent que trop souvent. Je ne sais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les obtents de me faisoit me tromper sur les obtents de me sais d'ailleurs et momper sur les obtents de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me tromper sur les obtents de la company de me saisoit me sur les company de la company de la company de me saisoit me sur les company de la c

in

VO

en

CO.

je

de

do

VO

les

po

de

rei

pa

me

je

te

mé

dé

de

fu

pli

ter

pa

da

les

cre

for

les

jets; si j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas affez; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens; & toute sensible que j'étois aux siens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé fa tendresse, que celles qu'il croyoit si perfuafives! elles tiennent apparemmentà l'amour, puisque, malgré le peu d'usage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une Maîtreffe qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame, & sa vanité paroissoit plus contente que fon cœur.

Il s'apperçut de mon trouble & de ma honte; mais loin de les respecter, il me railla de l'un & de l'autre, avec des expressions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus mutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur, & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de confolation, que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses fentimens pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins; & ie fentis mieux encore par cette premiete humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me

dégrader.

ne

on-

rus

fir;

lus

OU-

vois

Que

qui é fa

per-

nt à fage

non

lans

plus

e de

vé-

e ce

it de

noit

fens

2, &

que

e ma

il me

s ex-

don-

plus

l'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma chere Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent longtems à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles: & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes. Hog vuon gibirus'in stud

190 Les Heureut

fan

lui

vel

lui

je b

aut

eft.

foi

fin

mé

qu'

fei

not

éto

lie

fer

VO

gea

je

tes

fat

cre

bre

&

ho

les

cet

pre

Q

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement foutenu auprès de moi par les desirs, dans ces momens où, si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & nè me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour , je le sais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne fait-il pas les varier! combien ne sait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne saitil pas peindre ses sentimens! Ah! ses talens à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment desiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point-passés l'un

ux

fe

par

de

ens

eur

ne

en-

. Il

ce

dre

oit

e a

de

eut

es;

er!

ne!

ait-

ta-

que

ré.

de

ns,

em-

per-

ne

de

un

fans l'autre! le moyen de me priver de lui si souvent! mais comment aussi braver mes domestiques & le public? Pour lui, il trouvoit tout simple, d'abord que je bravasse l'un, & que je me livrasse aux autres sans ménagement; & peut-être est-il d'usage en France, que la décence soit toujours sacrifiée au goût; mais enfin, il parut entrer dans les raisons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de son amour, des confeils qui exposoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puisqu'il nous étoit à tous deux si intéressant, que les liens que nous venions de former fussent secrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi; & il fe chargea d'avoir une maison dans la Cité, où epourrois me rendre le foir, avec toutes les précautions qui pouvoient me fauver du Public, & ne mettre son secret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée; & lorsqu'il m'y conduisit, j'y trouvai, hors l'amour, toutes les choses sensuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouissois de mon amant dans ette solitude, plus je sentois ma passion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'eusse toujours à lui reprocher

192 LES HEUREUX

ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès la premiere fois, je le voyois vif, ardent & empres. sé; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amans, que sur le plus ou le moins de desirs, dont ils font susceptibles; ma tendreffe avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fisse pas à cet égard bien des illusions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de fon fexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse; eux, de n'en avoir pas affez : & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque tems, qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me sit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah! je suis désespéré, me dit-il, en entrant. Quelque excessives que soient nos précautions, avec quelque mystere que j'aie caché mon bonheur, on sait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Rombar, Oxford, que je viens de trouver à la Co-

médie,

m

pla

on

l'e

pa:

per

me

au:

qu

fan

ger

Re

cot

im

fer

VO

évi

tou

ave

mo l'ar

les G j

pal

cor

pas den

pla

Je

nt

re

ef-

nes

ıs,

rs,

effe

er.

ard

ou-

r de

oir

voir

ndit

ren-

yen

nco-

ous

ent,

moi,

i me

moi

, me lives

quel-

bon-

l'on

bar,

a Coédie,

medie, m'ont fait sur ma discrétion, les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il est vrai; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas, ils m'en ont affez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous. que comme chez une simple connoisfance, que je semble même affez négliger. A peine vous approché-je chez la Reine; je prends, lorsque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puisse penfer que vous m'êtes indifférente, je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule, de ne pas regarder du tout un objet si bien fait pour arrêter avec tant de plaisir les yeux de tout le monde; & il me semble qu'autant que l'amour me le permet, s'il se peint dans les miens, lorsqu'ils se fixent sur vous, sie ressens une sorte d'émotion, elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raison: il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pétome V. Partie II.

te

01

in

ql

qu

pe

l'a

rei

qu

211

ja

lia

bli

lui

fer

VO

qu

de

for

cet

CO

que

qu'

til

por

rei

arre

que

nétration, ou de cette méchanceté du public. Je chercheraí avec lui tous les moyens d'y échapper; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la dé. cence & à la circonspection, avec les quelles nous nous conduisions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminations à rompre tout commerce ensemble il ne nous restoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux, réponditil, mais il est encore si terrible, que je n'y pense qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance, que je ne l'emploierai jamais. Ce seroit de nous voir moins; & la certitude que j'ai de n'y jamais consentir, me donne seule la force de vous en parler. Non, ajouta-t il, en se jettant à mes genoux, loin que le bonheur de vous posséder, ait, par l'habitude où je suis d'en jouir, perdu de son prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus sensible, à chaque moment il m'est plus nécessaire. Peut-être me suis-je trop alarmé; peut-être n'ai-je penfé que c'elt yous que l'on soupçonne, que parce qu'en effet, c'est vous que j'aime. D'ailleurs, je suis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéresse, sur-tout après avoir vécu si longlu

es

en

lé-

ef-

le

up

ne

out

oit rés.

dit-

e je

ous

erai

ns;

con-

ous

jet-

neur

e ou

plus

plus

trop

c'elt

parce D'ail-

t pa-

m'in-

long-

tems chez une nation, & dans une ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est auffi tendre & auffi fincere. que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'alarmer un cœur auffi fensible & auffi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change! malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre ses soins, eût de quoi les mériter; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, exprojet ne vous effraveroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire? n'y atil pas des goûts de caprice? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine. Enfin, ma chere Lucie, cette dernicteidée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

I 2

196 LES HEUREUX

te

pi

er

m

21

Ql

fe

de

ja

ri

du

lui

ta

là-

de

m dè

da

m

bl

Sp

du

en

pe

ľa

ru

ho

8'0

roître attaché. Il mettoit dans cette difcuision tant d'enjouement & de liberté qu'il eût été imposible à une femme plus fine & de moins bonne foi que moi. de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il fervit de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutile. ment du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent madame d'Halifax, madame de Norfolck & madame de Pembroock. La premiere des trois parut d'abord lui convenir, fur-tout, me dit-il, parce que Mylord Halifax étoit celui qui, à la comédie, l'avoit perfécuté le plus, qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que madame de Norfolck, sans compter ses agrémens, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroissoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flatdif-

erté

plus

10i .

art.

. le

fem-

ir la fer-

icu-

tile.

om-

lame

trois

out, lifax

voit s été

faire

que iltin-

hon-

it at-

nada-

agré-

r l'a-

avoir

flat-

teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premieres, elle ne me parut pas lui plaire autant; non qu'il ne convint de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, felon lui, vaine, coquette, remplie de mille affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser du cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une affez longue dispute là-dessus, qu'il foutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés; & nous convînmes que des le lendemain il feroit sa cour à madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la cour, aux Spectacles, par-tout enfin, où ses affiduités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, fur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit pam dangereux pour moi, qu'il cherchât la séduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que, pour quelque raison que c'eut été, je n'y aurois pas consenti.

I 3

Toute nécessaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoissois l'amour, j'avois découvert que j'étois née excessivement jalouse. Je sentois qu'il n'y avoit pas d'ex. trêmités auxquelles cette passion, pous. fée à un certain point, ne me portat, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale. & moi-même, si jamais j'avois lieu de penser qu'il n'eût plus pour moi la même tendresse. Trop vraie pour lui dissimuler aucun de mes mouvemens, je lui dis combien je trouvois dangereuse l'épreuve qu'il vouloit faire; mais il me raffura par tant de caresses & de sermens, il me parut si tendre, qu'il ne me fut point possible de conserver mes craintes dans fes bras.

t

n

q

n

V

r

16

CI

p

te

re

Si

q

de

pe

de

ch

qi

Pa

ne

pa

tr

to

ag

pa

pr

m

Il s'attacha donc à madame de Pembroock; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché sans succès; & je ne le crus pas, sans une extrême inquiétude: elle devint enfin si vive, que je voulus absolument qu'il cessat de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches: mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quel-

ju-

lire De-

ois

ent

ex-

S.

lva-

i la

lui

ns,

euse

me

ens,

fut

ntes

em-

pu-

lans

ex-

n si

qu'il

avec

nes:

d &

ntes

uel-

que ménagement que je lui exposasse mes foupçons, il ne savoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels : mais quelque mal qu'il me raffurât, & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvemens qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques sermens moins froids, remettoient de la férénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y régner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser ; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime, des mouvemens, qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiete & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois desiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse,

200 LES HEUREUX

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'é. tois peu flattée de lui inspirer: mais il eût fallu de l'amour pour le dire; & les sens n'ent pas besoin de lui pour s'émouvoir. ti

fi

II

p

fa

c

n

T

n

r

Enfin, il parut me facrifier madame de Pembroock; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce facrifice, en me faifant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être; mais il m'effravoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentimens, dont il auroit dû me favoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peuà pen ses empressemens. Nos rendezvous, qui pendant deux mois avoient cessé d'être aussi fréquents, le redevinrent, & furent plus animés; si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement desiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui, cependant, me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger fur une rupture qui paroissoit si peu mo&

Ir

10

a-

1-

Mi

[a

30

it

ne

S,

us

u-

Z-

ent

in-

le

&

vis

fu-

ock

uil-

me.

que

ger

10-

tivée. C'est vous, me répondit-il, qui en êtes cause. Moi! lui dis-je, avec furprise; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à madame de Pembroock? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reste, vous apprendre bien des choses, que je ne vous ai cachées, que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos alarmes. Sans avoir dit à madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, sur les soins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-seulement elle a daigné m'apprendre par ses regards qu'elle n'en étoit pas ingrate; mais encore elle m'a avec toute l'humanité possible, encouragé à un aveu que je lui faisois attendre plus long-tems qu'elle ne l'avoit cru. l'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre: elle s'étoit malheureusement un peu avancée; & lorsque de peur qu'elle ne s'avançat davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuse de s'être méprise à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué: elle m'a donné des ridicules, je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas'

Is

vraisemblablement que j'oserois prendette liberté; car, à ce que l'en m'a dit, elle en a été tout-à-fait surprise: & sans avoir jamais été ni amans, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

for

me

de

CO

in

li

ur

ql

tr

to

9

n

8

Avec quelque détachement qu'il me parlat, & de madame de Pembroock. & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis, j'avois saisi entr'eux des regards trop marqués; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéresse aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention; & sije n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse, des inquiétudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la premiere fois que je m'étois bien légérement engagée; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indisfoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas en-

it,

ans

DUS

ous

les

&

es.

me

ck.

VU

Sui-

rds

lui

que

essé

ois

pa-

ins

i je

, je

qui

. Je

n'é-

s je

nes

une

olu-

pas

à ses yeux, le même caractere. Il faut souvent moins que de l'amour pour sormer des liaisons, mais il faut toujours de la probité pour respecter les sermens.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupconner de vouloir manquer aux siens,
il ne me paroissoit pas avoir la même
impatience que moi, de voir arriver
l'instant auquel nous pourrions nous
unir aux yeux du public. Cette cousine
qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il,
dans le même état de langueur; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une
résignation que l'amour ne donne pas,
qu'il se soumettoit à ces mêmes retardemens qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence, la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existat. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les causoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquesois, que par le silence le plus

I 6

he

fai

pl

m

ď

tr

&

ba

lu

CC

CI

&

TE

ai

P

fe

i

dégaigneux, la plus affreuse sécheresse. ou par des emportemens des sens qui, en me prouvant à quel point il se trom. poit fur mon ame, me blessoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation, ce qui ne pouvoit être pour moi que la plus cruelle des insultes! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agrémens, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semblé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux, & la vanité du monde la plus puérile, & en même tems la plus dangereuse. Exercé depuis long-tems dans l'art aussi cruel, que honteux de féduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particuliere, il ne vouloit que plaire; & ne savoit pas aimer. l'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût ii,

m.

re

oit

les

us

ne

ne

oit

les

es

es!

li.

ui

oit

oit

12-

la

en cé

el,

r,

inoit

ai

oit ri-

ût

eu pour objet quelqu'une de ces malheureuses, pour lesquelles on ne peut, sans se siétrir, avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité, jamais cet infortuné, car je l'en plains, ma chere Lucie! n'a connu le plaissir d'inspirer des sentimens, que pour en triompher avec la dernière indécence, & livrer au public, avec la plus grande barbarie, la semme assez à plaindre pour lui avoir abandonné son cœur!

Que les François sont à plaindre, si, comme on le dit ici, les vices de ce cruel ne sont chez eux que des graces; & si pour satisfaire leur vanité, ils ont renoncé au plaisir si flatteur & si doux, d'aimer, de rendre heureux ce qu'ou aime, & de l'être soi-même par lui!

Quelque empire que je tâchasse de prendre sur mes sentimens, & avec quelque soin que je ménageasse le cœur d'un homme que j'adorois, à qui je ne pouvois, ni ne devois ôter le mien; mais à qui, en même-tems, je croyois sentir que je n'étois plus chere, il étoit impossible qu'une passion tout à la fois si vive & si malheureuse, me permît tou-jours toute la modération que je m'imposois. Toute sure que j'étois, que plus je chercherois à percer la prosondeur de

ti

f

10

T

1

n

1

son ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ses sentimens, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter. & quoique ce fût toujours avec cette foumission, qui est nécessairement le partage de l'amour, fur-tout quand il est malheureux, que je lui demandois des éclaircissemens, il me répondoit avec tant de hauteur, si peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étoit pas possible de douter de son indifférence, & de ne pas aller fur les plaintes, plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel! combien la plus légere protestation de sa tendresse ne lui coûtoit-elle pas! avec quelle froideur il me disoit que j'étois belle ! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me disoit me tînt lieu de ce qu'il ne sentoit plus! Et ne pensez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fussent fondées que sur cette inquiétude de n'avoir pas affez de quoi plaire, dont la paffion la plus heureuse n'est jamais exempte. L'amour - propre, il est vrai, ne peut sublister avec l'amour; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux, nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit; mais quelque vives que soient les alarmes que nous devons à un sentiment trop tendre, elles sont trop contraires à notre bonheur, & peut-être aussi, coûtent trop à la nature. pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait besoin de grands efforts. Quand entre amans, de pareilles discussions ne produisent que des querelles. il faut nécessairement que l'amour ne

foit pas égal entr'eux.

on-

OIS

er,

tte

le

eft

des vec

nêble

ne

que

1 la effe

roi-

omu'il

en-

ere on-

oir Gon

ote.

eut

xa-

ux,

ne ves

ons

ont

D'ailleurs, l'aventure de madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès que je l'aurois desiré; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de Mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les diffiper. Je lui voyois presque toujours avec moi, cette forte de tiédeur que le cœur fent mieux que l'esprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précéde toujours l'inconstance, si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ofe pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé, je n'étois payée de mon obéissance, que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois je dans la parure? Je devois trop favoir, me disoit-il, com-

qu

je

cra

elle

lor

lui

fire

ter

cel

pri

la

mo

air

til

aff

pe

fu

un

l'a

pli

il

pr

CO

en

mo

bien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fat pour lui scul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus rem. plis de son côté, que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien. ou par ces propos indifférens qui le difent bien mieux encore. Jaloux fans fentiment & fans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre ; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse ensin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enslammer le mien; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amans sur resquels elle ne produise pas un esset contraire; & quelque honneur que ma funeste passion me forçat

ur

115

IL

il

n-

ui

en, di-

11-

ur

ue

ne

ent l'il

ue les

les

me

ı'il

int

on

oit

en

ien

oncát quelquefois de faire à Mylord Durham, je ne favois que trop qu'à cet égard il ne pensoit, ni ne sentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence; elle n'est dangereuse que quand elle est longue; & je ne voulois m'éloigner de lui, qu'assez de tems pour lui faire dessirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquesois, quand on aime, de cruelles vérités! que c'est inutilement qu'on se les dit! & qu'il seroit affreux, en esset, quand on ne se trompe point, de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe! combien de sois, un seul regard, non aussi tendre que je l'aurois desiré, mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indissérence! Que je connoissois peu l'état de son cœur, lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener!

Une scene fort tendre de ma part, trèsdure de la sienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit

de

ql fe

de

re

lie

L

V(

0

ét

ď

Va

m

CC 3

de

gı

di

di

d

fur les engagemens qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeller, me détermina enfin à aller paffer quelque tems à la campagne, chez madame de Buckinham, où j'étois attendue. Nous nous séparâmes assez mal. Il étoit ennuvé de mes plaintes; j'étois révoltée de son indifférence, & du peu de soin qu'il prenoit de me rassurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choses inutiles, que d'en omettre une nécessaire; & son silence fit sur moi toute l'impression qu'il desiroit sans doute. Il fut quelque tems sans m'écrire! hélas! j'avois bien assez de la douleur que son absence me causoit, sans qu'il m'exposat à celle qu'un oubli si peu mérité devoit me donner. Eh! dans quelle circonstance encore m'en accabloit-il! ah! qu'il faisoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même-tems il falloit qu'il m'eltimât peu pour oser me traiter avec tant de légéreté! Je sentis si vivement cette derniere injustice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin; & quoiqu'il ne daignat pas chercher à excuser son procédé, & que je ne pusse me cacher qu'il n'y avoit dans sa lettre que de la galanterie, je ne me trouvai plus que de l'amour & de l'indulgence. Cependant elle me fit trembler. Loin

Vec

Dit,

me

que

e de

ous

uvé

fon

ore-

oint

eux

net-

fur

ans

ire!

leur

u'il

mé-

ielle

t-il!

eur.

'ef-

tant

ette

e ne

en-

her

uffe

ttre

ıvai

de me guérir par l'affectation de gaieté qui régnoit dans cette lettre, je n'en fentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si s'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité, qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois la maison dans laquelle nous nous vovions, & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait fouffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui: mon cœur vola au devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée; & c'est vous dire affez, qu'il me trouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois, & plus, s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la reine me

fit paffer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle, à me parler de choses fort importantes. Quoique vous foyez en. core bien jeune, me dit-elle, le tems où le feu roi exerca sur moi une si grande tyrannie, n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point l'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces tems critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du Lord Durham, un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelques grands qu'aient été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en Souveraine, j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser; & quelque chose que j'aie pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrème que je faisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui, qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répete encore, son bonheur m'est cher; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire, qu'il dépend plus de vous. En un mot, Duchesse, il vous demande pour son fils.

Pour cont rema vous posit

je ve rang par

> Luc m'é exti Lor fût que

V

ceff dismo do for

lor

me Ali je co

V

Pour lui! Madame, m'écriai-je. Oui, continua la reine, en souriant; & si mes remarques sont justes, je ne crois pas vous déplaire en vous faisant cette proposition. Ne craignez pas, au reste, que je veuille vous faire descendre de votre rang. Le titre de seu votre mari est éteint par sa mort; & je le donne au Lord Dur-

ham en vous épousant.

oit,

fort

en-

où nde

gné

j'ai

ans

sle

our he-

uil-

fes

en

l'en

aie

en-

ine

ef-

trê-

etre

ui.

eme

per.

eur

ou-

u'il

Du-

fils.

Vous comprenez aisement, ma chere Lucie, à quel point cette proposition m'étonna. Il me paroissoit également extraordinaire, ou que la cousine du Lord Durham fût morte, & que ce ne hit pas de sa bouche que je l'apprisse, ou que si elle vivoit encore, une union que l'on avoit jusques là jugée si nécessaire, cessat de le paroître. Mais, madame, dis-je à la reine, sa coutine est donc morte, car je sais, à n'en pouvoir pas douter, qu'on la lui destinoit? La reine fort étonnée à son tour de cette question, me répondit qu'elle ne m'entendoit pas. Alors fans lui dire de qui je tenois ce que ecroyois favoir à cet égard, je lui racontai ce que le Lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée, duchesse, répondit la reine. Le Lord Durham avoit, il est vrai, une tante qui vient de mourir en Hollande; mais loin

pùt hor

tou

troi

d'ex

enc

que

Ma

hàt

fuc

firo

l'ex

lui.

du

où

ce,

etr

me

lit

Vie

etr

cet

fai

Vr

ne

Les dernieres paroles de la reine, qui m'apprenoient combien cruellement j'a. vois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse, qui fut très longue, je suppliai la reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne sut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident, qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curiosité extrême de savoir quelle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté, qui me seront tonjours cheres.

Grand Dieu! ma chere Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perside! aves quelle indignité, il avoit abusé de ma bonne soi! quelle audace dans le mensonge! quel sang froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec sui une union éternelle! Quelque affreuse que

ne.

ée;

qui

j'a-

e si

Va-

s de

, je

me

fut

oit

que

elle

oir

nais

fa-

édia

on-

eh!

eux

de!

de

s le

tra-

tant

esti-

nne

que

pùt m'ètre sa présence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la reine, de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le désendre; & presque sûre que j'allois le voir pour la derniere sois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentois que j'avois besoin de me hâter. La fievre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je dessirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint, enfin, Lucie; mais avec quelle dureté ne me vit il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite! L'indissérence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle! avec quel air d'humeur & de sérocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une viequi n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en ent instant des vœux!

Eh bien, Mylord, lui dis-je, en verfant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été pour vous que l'objet d'un caprice..., Madame, interrompit il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts. il est en conséquence, inutile que vous vous donniez la peine de me les rappel. ler. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop cruelle; & dont, fans être coupable de rien, que d'etre trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu régner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourmens. Tu crains encore moins le crime, que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi bien feroit-ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Considere

pas me jou plu

der

fas ne par cœ

roi dit l'o ce

gn

ch à r j'a fai

& tu

Je

de

C

lus

cts,

ous

el-

les

état

une

re,

etre

rai,

h!

per-

nal-

om-

i t'a

ge,

n'as

aire

mal-

our-

ime,

-toi

bien

ie la

t tu

, je

onfi-

dére

dere quel moment tu choisis pour la mettre en usage; & félicite-toi, si tu le yeux, d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter, si tu n'étois pas sûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécrable où tu me trompas par le plus perfide des fermens, où tu m'abufas par les plus odieux mensonges, où tu ne parvins à me voir dans tes bras, que par la plus horrible scélératesse dont le cœur le plus lâche, & le plus bas pourroit être capable! Eh! Madame, me dit-il, ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable sans l'épouser? estce ma faute, si je me sens une répugnance si invincible pour cette même chaîne, sans laquelle vous vous refusez àma tendresse, que quelque respect que j'aie pour la Reine, quelque reconnoissance que je lui doive, je viens de l'asfurer que rien ne m'y foumettra jamais? Je vous entends, lui dis-je en pâlissant, & vous venez de refuser ma main?

Il ne me répondit rien; & la certitude d'un malheur dont, malgré toutes les apparences, je cherchois encore à douter, acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir; mais mon amour tout abusé qu'il étoit, triomphant entore de ma raison, & des justes sujets

Tome V. Part. II. K

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

ter

na

lir

l'é

no

Co

ne

il

rei

mê

cre

rac

do

che

foi

déc

gra

cev

me

avo

jus

plu

par

rec

qu'

de

que

peu

VOI

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie, par les cruels secours qu'on me donna, jene trouvai plus auprès de moi que le Comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les Médecins de la Reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux ! où est-il! ah! Dorset, rendez le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le Comte, en faisant signe aux Médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous saviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! Comte, repondis-je, je fais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

ue

u,

n-

16-

vi-

en

ur

les

ne

m-

tat

en,

'a-

en-

ant en-

tu-

gne

e si

rs,

en-

hé-

eft

ré!

ut,

eux

u'il

mes

Le Comte n'eut, ni la peine, ni le tems de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le Comte de Dorfet étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner; & il fut aussi la premiere qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit luimême l'ame pénétrée d'une douleur fecrette, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fur décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le Comte voulut bien s'appercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs, & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux, jusques-là, gardé sur lui, le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettat dans une rechûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une baffesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

K 2

2

T

tt

d

di

de

V

pa

to

gı

de

VE

pa

ni l'a

fe

M

re

to

VC

D

ri

21

à une ame sensible; & celles-là seules savent excuser l'amour.

Que j'étois honteuse d'aimer, & que cependant j'aimois encore! Qu'il m'é. toit en même tems douloureux & nécessaire de parler de ce cruel sentiment, qui remplissoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir! Le Comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le Lord Durham à en fortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé sur mon état l'attendrissement qu'il méritoit si bien; que je ne venois que de quitter la Reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel, dans lequel j'étois tombée à ses yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit proposé de m'épouser, il avoit témoigné pour cette union une répugnance invincible; mais qu'en meme tems, il n'avoit pas craint d'apprendre à la Reine tous les sentimens que j'avois pour lui, & peut-etre les bontés dont je l'avois comblé; que la Reine ne lui avoit fait part à lui, Comte de Dorfet, que du refus qu'il avoit fait de m'éponfer; mais qu'à l'indignation de cette Princesse, & à la défense qu'elle

avoit fait faire au Lord Durham de paroître à la Cour; il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans fa conduite, & plus que de l'inconsidération dans ses discours.

10

é-

lé-

t,

e,

Le

lui

on

am

oit

ffe-

ne

toit

iel.

ux,

toit

lui

voit

pu-

eme

ren-

que

oon-

eine

e de

fait

tion 'elle

Je suis, Madame, ajouta le Comte, désespéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là. C'est sans doute le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentimens que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis Madame, ajouta le Comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin : mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet, vous les épargner, fans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à Mylord Dorset de me faire convenir de la vétité de tout ce qu'il me disoit; & plût au Ciel qu'il eût pu convaincre mon

K 3

fo

łé

10

te

pl

p

re

de

i

21

fi

al

9

p

la

m

de

to

le

m

m

fu

qı

il

ď

T

&

de

qı

ja

cœur aussi aisément que ma raison! mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre, & qu'il en coûte pour y détruire une passion dont on faisoit son bonheur, & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir! Le Comte connoissoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite, & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme si vertueux, pour croire que je susse dans la situation où il m'auroit desirée, & que j'y

fusse même de long-tems.

A mesure que je reprenois mes forces & l'usage de penser, je ne vis pas fans horreur tout ce dont me privoit le funeste égarement dans lequel j'étois tombé; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coutât ma réputation. J'étois trop peu faite pour le mépris, pour ne le pas craindre; & je sentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus estimée que la perte de mon amant. Quoique le Comte de Dorset me ménageat avec la plus scrupuleuse attention fur une chose à laquelle il me voyoit si sensible, je jugeois aisément par ses discours, que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les siens, & que personne n'ignoroit ni ma malheureuse ine

en

oit

nte

ne

&

pas

IX,

uaj'y

for-

pas

voit

tois

oins

tois

our

eau-

être

ant.

mé-

tion

voit

fes

m'a-

que

euse

foiblesse, ni à quel excès je l'avois pouslée. Je ne pus me réfoudre à rester plus long-tems dans une ville où, selon toutes les apparences, j'étois encore moins plainte que méprisée, & où je serois exposée au malheurpresque aussi terrible de rencontrer le traître, auquel j'en devois de si grands. Quelque ardemment que j'eusse jusques-là desiré la fin d'une vie aussi infortunée que la mienne, la nécessité de vivre ne m'avoit pas encore paru aussi cruelle que je la trouvois à mesure que je revenois à la vie. Née vive & impétueuse, comptant la mort pour rien, la honte pour tout, j'aurois infailliblement attenté à mes jours, sile Comte de Dorset, qui par le noir affreux où j'étois tombée, & mon désespoir trop violent pour ne point percer malgré moimême, jugeant de mes intentions, ne m'eût fauvée mille fois de ma propre fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lorsqu'il fut fûr de n'avoir plus à la craindre, il approuva le projet que j'avois formé, d'aller quelque tems dans une de mes Terres, achever de rétablir ma fanté, & laisser à ma cruelle aventure le tems de vieillir affez dans le Public, pour qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand l'aurois pu me flatter qu'on en perdroit

K 4

D

m

L

fi

je

di

ce

fa

in

ac

fo

la

tr

de

5'

he

lu

tr

VI

ai

de

L

il

Si

a

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le plus pour la Province de Lincoln, où j'ai mes plus belles Terres, après avoir secrettement pris consé de la Reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du Comte de Dorset, qu'il y viendroit passer tout le tems dont ses emplois, & peut-être avoit-il ajouté en soupirant l'état funeste de son cœur,

pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Lincolnshire, dans la plus affreuse tristesse, le Comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les Médecins m'ont ordonné les Eaux de Bristol, & le Comte ma Confeillé de voyager, jusques à ce que la dissipation ent banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la Reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends Mylord ne

Li-

de

er-

gé

s,

et.

int

ır,

en rif-

i se

ial-

que

que

& Mé-

rif

ya-

ent

eux

ire. ine,

uit-

lord

Dorfet qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que foit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, ie n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce Royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que fans doute on y a conçu pour moi, v respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achevent de me confirmer dans ma résolution. Le Comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combattroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Qui lui dit la Duchesse, à peine étois-je entrée dans la falle d'Affemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembrook avec laquelle il s'est raccommodé, fans doute, & ce perfide Chester, Le Lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! feroitil le même.... Oui, reprit Madame de Suffolk, depuis la mort de son pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a saisse à ce nom si funeste & si digne

K 5

fo

tr

L

re

qı

fo

le

bi

de

tu

pe

ne

V

VE

je

VI

la

ai

le

de

fe

i

&

h

q

n

n

16

j

de mépris? auriez-vous le malheur de le connoître? Qui, Madame, repliqua Lucie, l'obscurité de mon état n'a pu me dérober à ses regards; & toute mon aversion pour lui, n'a pu me garantir de ses persécutions. Désespérant d'y échapper dans Londres, & craignant tout de la perversité de ses mœurs, je me suis sauvée ici, où, peut-être, il vient me poursuivre encore, & où la certitude qu'il y est, me donne les plus vives alarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois fi foigneusementrenfermée... Ah! Madame, ajouta-t-elle avec transport, pourquoi ce lâche suborneur ne s'est-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens! Que votre cœut seroit actuellement tranquille! que c'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix! & que je fuis heureuse, peut-être, qu'il m'ait estimée assez peu, pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus! L'état où vous voyez que sa présence m'a mise, & la crainte qu'il ne bravat la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu, moi presque expirante, braver ma douleur, doit vous répondre, repartit Madame de Suffolck, du de

ua

uo

on tir

y

nt

je il

la

us

ue

e.. nf-

ne

veç d**e**

1US

au-

er-

ef-

dre

s !

nce

vât

iité

ite,

on-

du

soin que je prendrai de l'éviter. Le traître! si vous aviez vu, ma chere Lucie, avec quelle impudence il m'a regardée ; l'air infultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire! le barbare plaisir avec lequel il me facrifioit à Madame de Pembrook... Grand Dieu! se peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature, jouissent de tant d'impunité! se peut-il qu'il existe encore, & que je ne puisse éteindre dans son sang, le souvenir affreux de l'avoir aimé, & y laver la honte dont il m'a couverte! Que je le hais! Lucie! eh! qu'il est bien vrai que c'est un horrible supplice, que la présence de ce qu'on a tendrement aimé, quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris! Enfin! je vais donc le quitter pour jamais! ah! quel fera mon bonheur, s'il est possible que j'oublie un homme qui m'a été si cher, & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable! Mais s'il elt vrai que je puisse parvenir à le bannir de mon cœur, puisse-je ne pas oublier de mème, les égaremens honteux dans lesquels ma foiblesse m'a plongée, & au hasard, peut-être, de faire des injustices, croire toujours qu'il n'y a pas

K 6

m

to

m

el

di

n

QI

ch

ho

qı

lâ

H

le

CO

l'o

ta

re

fo fu

fo

m

ch

pi

m

CO

te

ch

un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment, & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse!

le vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la Duchesse... dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avezvous en effet à vous reprocher? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre; cette disposition de votre ame auroit sans donte fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse, mais vous n'avez pas été criminelle. Eh! quelles ressources n'at-on point dans des adversitésaussi cruelles, lorsque l'on peut encore s'estimer! la raison console de l'inconstance, mais rien ne confole de s'être rendu méprifable! Hélas! ma chere Lucie! dit Madame de Suffolck, c'est un malheur qui n'en est un, que pour qui le craint; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que je suis, de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide Comte de Chester, a fait dans Londres, & peut-être dans toute l'Angleterre, je ne me sens point hule

1-

11

es la

os

Ze-

n-

U-

fi de

été

été

'a-

el-

er! ais

ri-

Ja-

qui 8

ite

que

clat

vec fait

ute humiliée devant moi-même; l'aimois, l'étois fûre d'aimer pour le reste de ma vie. fi on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes fermens, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçus, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie! telle est la méchanceté des hommes, que mon malheur me perd, & que le traitre de qui j'ai effuyé les plus lâches perfidies, n'est pas déshonoré. Hélas! faut-il vous l'avouer? je n'ai pu le revoir, sans sentir réveiller dans mon cour, ces cruels sentimens, qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence, me les a tous rendus, & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable, ajoute à mon supplice, & ne me rend pas à ma raison. Que sais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvemens de mon cœur. Ah! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat! Pouvois-je même le defirer! & cependant.... Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins

230 LES HEUREUX

au mépris, une passion si infortunée, & qui, à quelque point qu'elle le soit, nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir! lui! ah! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée!

400

fal

tar

VO

fi

fic

cel

il,

rer

mo

pai

épi

per

fi

ble

je

au:

qui dés

for

n'a

de

foe

à f fer

YO:

A quelque point que Madame de Suffolk se reprochât le désordre de son ame, Lucie auroit tout redouté d'un sentiment, que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le Comte de Dorset ne sût arrivé le lendemain; elle savoit à quel point la Duchesse craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami; & elle espéra tout, & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant, & en voyant encore sur son visage, des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié, que le spectacle d'une douleur qui la désespère, & qui, j'ose vous le dire, vous dégrade si cruellement! Ah! Comte, s'écria-t-elle, il est ici! & il est avec Madame de Pembroock! Eh! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec son

ceur ? se peut-il qu'un être si méprifable vous occupe encore si fortement. & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haîne même, honoreroit trop, fi vous pouviez, sans lui substituer un sicruel sentiment, bannir de votre ame, ceux qui la déchirent. Hélas ajonta-til, en levant au Ciel des yeux qui se. remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre. des tourmens qu'il a soufferts; mais fi'ai accordé affez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame. je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide que, en me, quittant avec la derniere indignité, se deshonoroit d'une façon si affreuse, mes foupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse; elle l'a trop connue, mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier ifes genoux. Grand Dieu! quelle ne leroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu me dégrader à cet excès! ce n'est

e, it, ix.

e! de lon un

ent ent le

int ux ut, u'il

omenlar-

deous acle

uel-, il

imvezfon cependant pas à la force de mon esprit, que je dois cet avantage. Une semme vertueuse, une amie tendre & sidelle, m'a sauvé de cette humiliation. Devezmoi ce que je lui, ai dû, & étoussez sous le mépris, une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que

gar

cer

me

VO

210

ne

for

qu

un

lui

CO

roi

ble

co

Vo

pa

qu

tei

en

Co

en

un

en

Re

na

av

au

E

el

méprifable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non-seulement, n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore, en a ignoré l'objet! je n'ofe pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aie rien à me reprocher fur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert; mais si des hasards ont pu dévoiler à quelques-uns, un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscrétion; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi; & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame! Eh! pour qui, grand Dieu! ai-je: eu tant de ménagemens, & tant d'éit,

ne

le.

ez-

us

rée

ue

ľa-

ur-

us

ur,

eu

ofe

les:

oir.

dé-

qui

IS à

non

pas

re-

ue,

je

1-10:

d'é.

gards! qui ai-je honoré de la plus fincere estime, & du plus tendre sentiment!.... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir: Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la Reine, & une lettre de fa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des sentimens que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cour, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement, pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable Comte de Chester, depuis son arrivée en Angleterre, jusques-à-présent. C'est un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la Reine qui a voulu favoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un pays, auquel nous faisons actuellement une fi cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même tems, elle a cru que rien ne pouvoit mieux

234 LES HEUREUX

vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses Lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas resuser ce secours, puisque le tems, lent, mais unique remede des passions malheureuses & mépri-

enti

tem Ma

enti

part My

ta

par fon

dire

cha

dan

pos

titr

la]

ain

ges

Do

&

gno

ce

Lu

qu'

CO1

&

cor

fées, ne l'a pas encore guéri.

En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste Ecrit, que la Duchesse ne reçut de fes mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le Comte; je vous en laisserai le tems. La Reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très-longue conférence; je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du Lord Chester, ici, n'avance de quelques jours. Oui, Mylord, répondit la Duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits, & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Briftol.

Après qu'elle & le Comte se furent

lue

lue

ca-

as;

oup

ller

nif.

me.

pri-

on-

effe

int.

lui

le

af-

lois

que

ici

on-

juf-

ute

er,

Dui,

Cou-

its,

An-

ous

rent

entretenus en particulier, austi longtems qu'ils crurent en avoir besoin. Madame de Suffolck ordonna qu'on fit entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte qui ne chercha pas à percer un mystère que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie fur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi - tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-sois craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester, & ne doutant pas qu'un Ecrit, qui ne contenoit vraisemblablement que le ré-

236 LES HEUREUX, &c.

cit de ses bonnes fortunes & de ses persidies, ne sût rempli de saits, & peut-être, de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

44

H

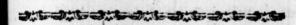
Fin de la seconde partie.

La el any marcel dell'assiren

fes & état enWith the state of the state of

LESHEUREUX

ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE SECRETTE du Comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusques au mois de..... 1709.

LETTRE PREMIERE.

A. M. LE DUC DE***.



o N silence avec vous, depuis mon arrivée en ce pays-ci, vous tromperoit beaucoup, mon cher Duc, s'il vous faisoit penser que

je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout

gue

ci,

qu'i fait

je po

man

plus

raif

dité vrir

pou

iure

dera

dres

van

on c

voit

épai

pire

croi

mor

de f

maf

tifn

dro

plai

ce qui m'est arrivé en Italie, que l'ab. sence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long-tems avec mon pere, & ma trifte tante qui. tous deux enfin, ne m'ennuieront plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je suis en Angleterre. n'en accusez que la sotte guerre que se font si sérieusement nos Souverains. & qui m'a jusques à présent rendue impraticable, une relation qui m'est si nécessaire, & qui feroit le plus doux de mes plaisirs. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine, que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains; mais pourtant je me flatte qu'elles vous feront rendues.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques sur l'état présent de l'Europe, & de vous excéder de ce dont on m'excede ici moi-même tous le jours, avec une profondeur & une intrépidité admirables; mais sans compter que vous vous croiriez en liaison avec l'ombre de seu mon pere, je dois me souvenir que c'est au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que sa lan-

h-

ce

us

ai

ns

li,

IS.

el-

e,

ue

ıs,

ue

fi

ux

'a-

rai

s;

us

ire

ur

us ici

0.

S;

oi-

011

au

is.

n-

que, lui prouver que l'air de ce paysci, tout pesant qu'il est, tout contraire qu'il est aux graces, ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît Paris même pour François. l'en demande pardon à nos triftes & spéculaufs Anglois; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces, n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous, & je vous jure de conserver toute ma vie cette sorte deraison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres, & qu'à Londres, plus que par-tout ailleurs, foit par vanité, soit par défaut de connoissance, on qualifieroit très-hautement de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point, dans ces tristes &
épaisses régions, les préjugés ont d'empire, malgré la philosophie que l'on s'y
croit & la liberté d'esprit dont tout le
monde s'y pique. D'un côté, l'esprit
de sédition, & le fanatisme de la liberté,
masqués sous les noms sacrés de Patriotisme, & d'une légitime désense de ses
droits; de l'autre, la plus servile complaisance, la plus lâche adulation, dé-

240 LES HEUREUX

guifées sous les titres spécieux d'obéis fance due au Souverain, & de respect pour les Loix. Celui-ci crie, manœuvre, harangue, cabale contre le Gou. vernement, bien moins pour défendre fes Concitoyens des usurpations vraies ou prétendues du Ministere, que pour que le Ministre, plus fatigué qu'intimidé de ses cris, finisse par l'acheter, moins encore pour s'en servir, ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celuilà, vendu depuis long-tems, mais depuis trop long-tems, feint de l'avoir oublié, ou redouble de bassesse, soit afin que la Cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant sur sa tête les richesses & les honneurs, à quel point on lui fait gré de se déshonorer si complettement. Par-tout, enfin, intérêt & esprit de parti; nulle part, ou à peu près, justice & raison, & moins encore le plaisir. Au milieu de leurs éternelles & politiques discussions, nos graves Législateurs, ces appuis des libertés de l'Etat, s'énivrent pesamment en damnant la Reine & le Ministere, & en se portant, sur la fin du repas, les -- on a normality constraint and

tol ma

pui

fur cul mêr cha qui est le r i'ex

dan che bor que

fuc

Fra ven à ce & je prés

defi

li la

tostes de quelques fades Beautés aussi

maussades qu'eux-mêmes.

0

ct

u-

u-

re

es

ur

dé

ns

eli-

on

Ce

ui-

uis

ou-

fin

ou r fa

à

ho-

fin,

art,

, &

de

ons,

des

nent

, &

, les

oftes

Pour moi qui jouis à présent du triste honneur de siéger au Parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant fur des airs gais, & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ofe même dire que je suis un fort agréable chansonnier; mais comme ce mérite qui, chez des gens aussi sensés que vous, est d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'est qu'incognito que j'exerce mes talens, que je jouis de mes succès, & que, dans mes chansons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque soin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'estiment guere, & que je ne leur inspire point du tout le desir de faire élever leurs enfans en france. Ce n'est pas qu'ils ne me trouvent quelque forte d'esprit; mais c'est, à ce qu'ils disent, de l'esprit François; & je ne leur parle jamais que, fur ce beau prétexte, ils ne me croient en déraison perpétuelle; c'est-à-dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, sans passer pour insensé, comme li la raison & l'esprit étoient incompati-Tome V. Partie III.

242 LES HEUREUX

bles, & que le sens & la pesanteur sussent en proportion nécessaire. Malgré leur prodigieuse sagacité, je me suis asser long - tems masqué à leurs yeux; mais ensin, ils m'ont reconnu: & si je n'avois pas l'honneur d'être Pair, j'aurois vraisemblablement le malheur de n'être jamais de la Chambre des Communes.

Les femmes heureusement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalousie & la stupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes succès en ce genre, je prouve bien évidemment la supériorité des graces Françoises sur les leurs. C'est à vous, mon cher Duc, c'est au soin que vous avez pris de former ma jeunesse, à vos leçons, à vos exemples, que je dois ma gloire & mes succès; & c'est aussi bien sincérement que je vous en sais hommage.

Ne pensez pas cependant que, pour réussir ici, je me sois montré tel que vous m'avez vu, & que je suis. J'aurois esfrayé, & n'aurois pas plu. En France, une semme que le simple desir conduit & détermine, a la bonne soi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle, quelque sois sans lui avoir dit seulement qu'on l'aime, on la quitte souvent qu'elle n'a pas encore

eml veu fior ner fatio

fon

ren

aim

fici

lie e n'en tous

lire capit plus foin d'un

perf tre fons mên mou

fa char les faut

tant

nt

ur

ez

ais/

ois

ai-

13-

en

ja-

u-

ce

la

les

IC.

or-

VOS

nes

ent

our

que

rois

ce,

duit

pas

'ar-

lui

n la

core

songé à exiger, & celles qui, pour se rendre, veulent avoir de quoi se croire aimées, sont communément si peu difficiles sur les preuves, qu'elles ne vous embarraffent pas plus que celles qui veulent bien se passer de cette persuasion. On est convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines senstions, ou simplement à de certaines fantaisses. La sorte de commerce qu'on lie ensemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête seule fait tous les frais du sentiment qu'on se croit, ou que l'on feint de se croire. Le délire n'est pas long, mais il suffit au caprice ou aux sens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelques soins que notre oisiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous suffisent pour persuader; & nous voulons bien à notre tour, paroître croire que nous plaisons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour, qu'elle a mis plus de vîtesse dans a chûte. Sur-tout, nous la trouvons charmante, lorsque c'est elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienséances de ion sexe, ait la tête tournée? Notre

L 2

244 LES HEUREUX

cœur la méprise sans doute, mais notre vanité lui pardonne; & si l'illusion que nous nous faisons là-dessus, n'est pas longue, qu'importe le mépris à qui sem-

ble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux votres, & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes! Combien de préjugés de toute espece ne trouve-t-on pas à combattre chez elles, & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher! Sensibles, mais scrupuleuses; tendres, mais décentes, nos Angloises ne sont pas encore affez heureuses pour connoltre ce mouvement léger que vous appellez le goût, & qui rend si peu durables, & en même tems si délicienses, les liaisons que vous formez. Un sentiment est pour elles une chose importante, dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie. Leur cœur, à la vérité, est susceptible, mais leur tête ne l'est pas. Elles sont vaincues bien long-tems avant que de croire l'être, & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse, à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur, & dont on les voit gémir long-tems, même au milieu des plaisirs; mais aussi décidées que sensibles, quand elles ont une fois consenti àn rie leu jou ref 101 un

que for cri elle det Par

> att ent tric plu que n'a

81

n'a

VOI

fen mo fen

101 bri vai en otre

que

pas

em-

ne

de

-011

ien

er!

es,

ont

10îap-

les,

nti-

or-

oneur

ais

in-

oire

une

ien

les

ieu

en-

enti

amettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces fermens d'aimer toujours, si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice, & non le cœur qui les fait, font pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles font convaincues qu'il n'y a pas de facrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont facrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chere, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-tems le triomphe, mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais dûe à l'amour, & fous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blamable.

Vous sentez aisément qu'avec des semmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs viss & brillans, ces graces légeres, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis en France tant de Beautés, qui nous

L 3

pare

qu'e

imp

peri

des

fem

que

pou

ver

ne

tou

bles

gén

que

pol

lon

gra

gle

&

VI

gra

ďa

qu

no

ter

rei

pu

M

aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détes. ter dans un pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférassiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions, la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles, comme tout autre pays: le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractere de la Nation est d'être décidée, violente, emportée; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés, & des principes, s'il y en a, vont ordinairement plus loin que les vôtres,

le

tef-

on-

&

ue

i le

de-

ne est

que

qui

lus

pas

in-

es,

OU

15,

ue

fes

ca-

re,

me

ere

10-

nes

&

di-

es,

parce qu'elles joignent alors, au mépris qu'elles prennent pour la décence, cette impétuosité dans leurs passions, qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin, comme toutes vos femmes ne sont ni vaines, ni coquettes, que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment, que l'honneur, la vertu, la fidélité dans les engagemens, ne font pas des chimeres pour toutes, toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles, ou raisonnables; mais toutes en général, font prudes, & ce fut là-desfus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'affujettir long-tems à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains, & être enfin pour elle, un autre Henri VIII: mais un si vaste projet exige de grands ménagemens; & je me fouviens l'avoir oui dire à un grand Politique, que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix, il faut avoir paru longtems respecter les anciennes.

La premiere chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées, sut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France. Mes graces perdoient sans doute à être

der

pro

8

n'a

que

Lot

mê

But

de

tati

me

me

liai

nui

ne

i'eu

Mo

mai

s'ac

que

tou

I

cett

lâm

Cor

kef

ån

troi

COLL

les f

travesties à l'Angloise; mais si je ne les avois pas si cruellement déguisées, elles m'auroient été ou inutiles, ou pernicieuses. Un air froid, important, reveur, une profonde taciturnité, en un mot, l'air de penser, qui est la fatuité géné. rale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modestie, & comme si je ne les connoissois que par oui dire. Une Françoise. affez ordinairement, veut que son amant ait des succès, & même des perfidies à lui raconter; mais ce qui lui en donne une si haute idée, épouvanteroit une Angloise, & seroit pour elle une raison de se défendre, dont on ne triompheroit jamais; & dans le projet affez hardi que j'avois formé de subjuguer toutes les femmes de la Cour & de la Ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le sentiment & la discrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez si extraordinaire, & qui se rendoit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le consies es

1i-

ır,

t,

lé-

us

lé-

vé

les

&

11-

ſe,

int

sà

ne

ne.

on

he.

rdi

tes

le,

on-

cer

me

ous

e11-

ous

ifi-

dent, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi, guere moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs françois, & qu'une liaifon déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soins de répondre que je ne logerois chez lui, que jusqu'à ce que feusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter, mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours fur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette fombre & grande ville, nous allames incognito, Buttington & moi, à la Comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de Revenants. & nous ne doutâmes pas que nous n'v trouvassions du monde, & sur-tout beauoup de femmes, qui ont communément

les fantômes en grande vénération.

Notre espérance, à quelques égards, fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de semmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes dissérences, pussent mériter qu'on leur rendît des soins. Elles étoient toutes trois ensemble; & je formai dans l'instant le projet de conquérir toute

p

CE

tr

d

m

le

jı

n

b

n

p

18

li

t

cette loge.

Une d'elles, la Duchesse de Suffolck. jeune veuve, & une des beautés des plus fieres, & des plus distinguées de la Cour & de toute l'Angleterre, fut celle fur laquelle, pour son malheur, mes yeux s'arrêterent avec le plus de complaisance; & j'avoue qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de sentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelqu'autre chose qu'ellemême. Rien n'égale la majesté de son port, l'élégance & la liberté de sa taille, les graces & la décence de son maintien, l'éclat & la fraîcheur de sa peau, la finesse, la douceur & l'agrément de son sourire. Son ame toute entiere est dans ses yeux; & je n'en connois pas d'aussi beaux par la coupe & par la couleur, & d'aussi singuliers par l'exr

t

es.

,

1

le 'il

US

11-

où le-

no

le,

11-

11,

de

la

ex-

pression. Personne, en Angleterre, où cette espece de beauté, si agréable aux veux, si piquante pour les sens, se trouve affez fréquemment, personne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une si grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son esprit est, à la fois, fin, judicieux, étendu, orné de toutes les connoissances imaginables, mais, comme ses vertus & ses agrémens, simple, modeste & sans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, si elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'esprit qui, dans la société, n'écoute & ne respecte que lui - même, qui fait que l'on y rapporte tout à soi, que l'on n'y parle que de foi, & qui en cherchant à écrafer les autres de la supériorité qu'on se croit, choque plus par l'excès de ses prétentions, fatigue par sa stérile surabondance, rebute plus par son impolitesse, qu'il ne plaît par ses graces, ne satisfait par sa vivacité, ou n'étonne par fes lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck est aussi facile que féconde, mais aussi sage que variée, elle est toujours asservie à la décence & à la raison. Les

X

re

ce

ler

l'a

ef

l'a

fe

ge

pl

Te

af

m

n

fi

n

U

n

C

6

d

n

n

1

écarts en effet surprennent plus qu'ils n'amusent, & coûtent souvent plus de peine à ceux qui semblent s'imposer la loi d'ètre toujours hors d'eux - mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être exposés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'esprit, fait que s'il y a des gens qui éblouisfent plus qu'elle à la premiere vue, il n'y a personne qui plaise plus continument. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aisément, & je n'en ai jamais vu rendre le sentiment avec autant de force, de noblesse, de vérité & d'agrément qu'elle. Il semble, tant, lorsqu'elle parle de sa tendresse, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même fente par son cœur, & s'exprime par sa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de sensibilité, de grandeur, de franchise & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que si, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la premiere, & la seule, personne du moins ne les possede avec moins de contrainte

e

t

e

IS

e

u

S

2

IS

te.

& plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur, & n'a moins connu ce que vous appellez en France Bégueulerie. L'une n'est que le mensonge de l'autre; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvemens passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les siens; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prefcrits, mais à ne point être fidelle à son fentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le déréglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame here & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui feroit préférer, lans balancer, la mort à la honte. Elle

est fort délicate en amour, mais de cette délicatesse qui ne naît que de l'excès de sa passion, que la seule indissérence peut trouver de trop, & qui en esset ne m'auroit pas été à charge, si mon cœur eût mieux répondu aux sentimens du sien.

les

de

nite

ne

firs

je r

ne

leu

ma

dil

qu

to

er

q

to

Pendant que j'étois occupé à confidérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & sa surprise ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'affura que de mémoire d'homme on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta - t - il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle est charmante, n'a encore rien vu; & si j'en crois la douce langueur de ses yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette physionomie de mouton, continua-t-il, en parlant de Madame de Rindfey, qui est à mon gré, beaucoup plus triste qu'intéressante, ou qui, pour mieux dire, ne passe pour être l'une, que parce qu'elle est l'autre, qu'en prétends - tu faire? Te flattes - tu de trouver jamais dans ces grands yeux si pâles, si inanimés, l'expression de l'amour? Ce sont de

ex-

ffé-

en

fi

en-

ıli-

me

sla

ne rai

ire

na-

ois

atuf-

ore

n-

vie

IV-

il,

ui n-

e,

ce

tu

is

nt

les affaires, répondis-je, ce n'est pas de sa tendresse que j'ai besoin. La vanité seule nous fait exiger de l'amour, il ne faut à l'homme sensé, que des plaifirs. Je la dispense donc de m'aimer; & je n'en ose pas moins te répondre qu'elle nem'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs, repliqua-t-il, c'est une de nos plus zélées Presbytériennes; & j'ai remarqué que la chose du monde la plus difficile, est de triompher de ces sortes de femmes. Ce n'est pas, graces au Ciel que je leur croie plus de vertu qu'à d'autres; mais, c'est qu'une sagesse si affichée ... J'en ai rencontré plus que toi, interrompis-je, & j'ai toujours, en pareil cas, vu l'affiche déchirée, quelquefois peut-être par l'amour, mais toujours par cette foiblesse naturelle que les femmes n'affichent pas, & fur laquelle il est pourtant si raisonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock, reprit-il, ce n'est qu'une étourdie, folle, légere, coquette, qui, selon toute apparence, paroîtra te résister peu, & de laquelle peut - être tu ne triompheras pas si-tôt. Encore une fois; tenonce à ces grandes entreprises, qui te perdront des les premiers pas, & crois que tu seras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, si tu peux faire sentir à Madame de Suffolck, ce qu'elle seule ici me paroît digne d'inspirer. &

tr

C

f

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition; pour mieux lui prouver le cas que je faisois de ses fages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maifons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaisanta beaucoup sur des précautions si prématurées; mais je lui dis si affirmativement que je le voulois; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inspiré pour moi un si profond respect, qu'il n'osa pas me contredire plus long - tems. En attendant que je commençasse à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuvasse, il me fit faire connoisfance avec une Lingere assez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies Ouvrieres de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulions nous délasser un peu, de la majesté qu'exigent les grandes passions.

Enfin je parus à la Cour; & la Reine, à laquelle mon pere avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuse & la plus particuliere distinction. J'allai au cercle le foir même,

& j'y trouvai dis ou douze beautés. plus blanches, plus feches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois destinées, n'v étoit encore. Enfin Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A son émotion, à sa rougeur, à son embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas austi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle sentoit; & le respect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impression de desirs dont les femmes sont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré sa modestie, me parut assez sensible. Quoique les Comtesses de Pembroock & de Ryndsey arrivassent peu de tems après, je ne crus pas devoir me partager. La passion que je commençois à inspirer, étoit un coup de foudre; & je ne pouvois, à mon tour, me dispenser de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes dispositions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la femme même pour laquelle j'y aurois été;

aire elle

eux fes

de tou-

ffirétat ris, ref-

plus om-

e ne roifnête

plus pour ions

jesté eine, s été

ec la dif-

mais j'étois dans une Cour où les galanteries d'éclat ne réuffissent point, & où l'on n'a pas encore pu persuader aux femmes qu'on ne les aime que médio. crement, quand on ne les déshonore pas,

ler

fu

Su

pe

til

ur

ne

pr

D

fa

de

2

Je trouvai cependant, malgré tous les ménagemens dont je croyois avoir besoin, le moyen de dire à la Duchesse. des choses flatteuses, & de lui laisser entrevoir que je ne l'avois pas vue, sans lui rendre intérieurement tous les hommages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle parût se prêter peu à la conversation, & qu'elle ne me laissat ni lui dire tout ce que l'aurois voulu, ni lui parler aussi long-tems que je l'aurois desiré, il ne me fut pas difficile de juger, moins encore à son embarras qui fut extrême, qu'à la promptitude avec laquelle elle termina notre entretien, de l'impression qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer qu'elle craignoit de m'entendre; & si les femmes de son genre, peuvent s'ennuyer des galanteries des gens qui leur font indifférens, elles ne les redoutent jamais.

La Reine, ce jour-là, faisoit tirer une lotterie de bijoux. Contre l'usage où elle est de n'y admettre jamais d'homme, elle voulut que j'en fusse, comme Etranger, & fans tirer à conséquence. Le sort

lan-

aux

dio-

pas.

tous voir

esse, isser

fans

om-

pa., &

t ce

uffi

ne

enne,

elle

ion

uer

les

yer ont

ais.

irer où

me,

an-

ort

m'y favorisa: le lot le plus considérable m'échut; & comme c'étoit un bijou également galant & magnifique, j'en aurois fur le champ fait hommage à Madame de Suffolck, si la Reine eut voulu me le permettre. Dans mes projets, une diftinction si éclatante étoit en apparence une étourderie, mais dans le fonds elle ne m'en auroit que mieux fervi; plus la préférence que je voulois donner à la Duchesse auroit été marquée, plus le sacrifice que j'en aurois paru faire à celle des femmes qui en auroit été tentée, lui auroit prouvé d'amour. Ce fut donc avec un extrême regret, que je me vis forcé de renoncer à une idée si fine. Je la suivis cependant en partie; & le soir même, Madame de Suffolck requt, avec une lettre fort galante, le bijou qui m'étoit échu. Buttington se tuoit de me dire que j'étois fol, qu'elle ne manqueroit pas de me jetter tout cela à la tête, la premiere fois qu'elle me rencontreroit; que la Duchesse, qui étoit haute & fiere, vouloit être respectée, & méritoit en effet de l'être, s'offenseroit de la façon libre dont je lui exposois mes intentions, & que sûrement elle feroit un éclat qui me donneroit, & avec raison, le dernier des ridicules. Quelque respect

116

Bu

to

&

or

au

qu M

Sa

pr

ni

V

pa

fé

ne

de

ta

fi

que j'eusse pour les lumieres de Butting. ton, je ne voulus pas croire un mot de tout cela. Sûr d'avoir donné à Madame de Suffolck à rêver plus agréablement qu'il ne pensoit, puisque, tout au moins, i'avois flatté son amour-propre, loin de l'éviter, comme il me le conseilloit, j'allai le lendemain prier Mylord Dorset, son ami intime, de me présenter à elle le jour même. Je n'avois pas eu besoin pour le sentir, que M. de Buttington eût pris la peine de me dire que ma conduite avec elle étoit très-familiere; mais en convenant avec lui de la chose, je n'étois pas d'accord avec lui fur ses fuites. Comme je ne voulois pas, cependant, qu'elle pût attribuer la promptitude avec laquelle je lui avois parlé de mes sentimens, à des espérances qui, en la blessant, auroient du moins retardé ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus hypocrite respect que je l'abordai. Je sus même jouer si bien cette sorte d'embarras qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, que vous-même, que vous, à qui je dois tous mes talens, y auriez peut-être été trompé. Avec quelque soin qu'elle me cachat ses dispositions, il me parut qu'elle me favoit plus de gré de l'effet qu'elle faisoit sur moi, qu'elle

ne me vouloit de mal de la lettre que je lui avois écrite, & que le judicieux Buttington avoit jugé si hasardée. J'ai toujours cru qu'il faut distinguer, chez les femmes, les penchans des préjugés, & que quand on satisfait les premiers, on a assez peu de chose à craindre des autres. Je ne m'étois pas trompé jusques-là, en suivant cette maxime, & Madame de Suffolck ne la démentit pas. Savez - vous bien que cela me feroit presque croire que l'amour & la vanité pourroient bien être nés avant la vertu?

Madame de Suffolck qui ne vouloit pas se livrer au goût que je lui inspirois, veilla sur elle-même avec la plus levere attention, & furement crut qu'il ne se pouvoit pas que j'eusse saisi aucun de ses mouvemens. Rien de ce qui se paffoit dans fon ame, quelque secrettement qu'il s'y passat, ne m'étoit pourtant échappé. Si la conversation fut froide, mes regards ne le furent pas, & toutes les fois que je parus oser les porter fur elle, j'y mis tant de langueur & d'expression, qu'elle ne put pas douter que je ne fusse l'homme du monde le plus sérieusement pris. Ce fut avec un plaisir extrême, que je m'apperçus du

de ame nent ins,

119-

j'alfet,
elle
foin

ma re;

fes enptié de

, en ardé plus fus

barn'on s, à riez

foin, il gré elle

tre

fi e

en lec

m

de

pr Je

V

qi

9

8

trouble que lui causoit ma présence; & je n'en eus pas moins, lorsque pour s'en affranchir, & nous obliger à terminer notre visite, elle nous dit qu'elle alloit chez la Reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus, que je n'en avois jamais vus, du moins, qui fussent réels; & que quand on est de sang froid, & qu'ils n'impatientent pas, tous ces petits débats d'une femme contre elle-même, & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu, donnent à qui sait en jouir avec philosophie, un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck affez de charmes pour desirer sa possession; mais elle étoit si décente, & j'étois si peu accoutumé à aimer cela, que mes desirs, affoiblis par la dignité de son maintien, étoient plutôt pour moi, un amusement, qu'un supplice. Mais je ne m'appercois pas qu'insensiblement je vous en fais subir un un; je vais finir une Lettre déja trop longue, & me reposer moimême de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage, que je puisse vous envoyer mon histoire par fragmens; & comme je vous écriral jusqu'à ce que j'aie trouvé une occasion fûre pour vous faire remettre mes Let3;8

s'en

iner

lloit

pient

mais ; & u'ils dé-

e, &

ouir

pec-

vaffe

har-

elle

cou-

, af-

ien.

ule-

r'ap-

is en

ettre

moi-

rite.

e je

par

rirai

fion

Let-

Inside of the last

tres, il se pourra bien que vous les receviez toutes à la sois. Vous y gagnerez, si elles vous intéressent, & si elles vous ennuient, vous pourrez en cesser la lecture, & la couper, où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.

LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente Lettre, mon cher Duc, que Madame de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la Reine. Je m'y rendis pour l'y voir; ce fut en vain; foit qu'elle eut fait des réflexions qui l'eussent empêchée de s'y rendre, soit qu'elle eût eu, pour n'y pas aller, quelqu'autre raison, elle n'y vint pas, & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle setenoit (car je ne donnai pas à son absence d'autres motifs) qu'elle étoit bien fachée contre elle-même; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'inftruire de ses sentimens, qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour ion cœur, elle me donnoit, en ne venant pas, la liberté de parler à Madame

de Pembroock, sur laquelle vous savez que j'avois des vues; mais il est juste de vous dire ce que c'est, & j'employerai

ti

Pa

m

m

fo

le

n

01

m el

n

C

peu de tems à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme fans traits décidés, mais formant un tout agréable, l'air vif, évaporé, mutin, coquet, pour une Angloise; car, à dire la vérité, à cet égard, elle feroit pitié en France : sans caractere, mais aussi fans envie, ni prétention d'en avoir, ni qu'on lui en croie un. Légere, plus par air, que par goût; facrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes, le plaisir d'aimer, plaisir plus nécessaire à son cœur, qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon, & en conséquence, peu d'esprit, mais prodigieusement de ces petits riens, qui, fans le remplacer, font dans de certaines circonstances, aussi agréables qu'il peut l'être. Elle n'est pas gaie, mais elle rit beaucoup; fort pétulente, & point vive, ne discutant rien, décidant toujours, elle n'a ni toutes les graces, ni tous les travers qu'elle fe donne, & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature, par tout ce qu'elle emprunte de l'art, qui, entre nous, ne fournit guere que des ridicules. Elle médit avec assez de goût & de légéreté, retient

aver

te de

verai

fans

tout

itin.

dire

pitié

aussi

r, ni

par

mité

plai-

fon

eau-

peu

ces

cer.

ces .

n'est

fort

tant

tou-

'elle 'elle

'elle

, ne

mé-

, re-

ient

tient bien l'esprit des autres, posséde l'art de se le rendre propre, autant, du moins, que cela est possible; & cela l'est moins que ne le croient les gens qui en sont réduits-là. Elle a beaucoup de talens pour une petite maison; personne n'est plus pantomime; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la derniere perfection, les gens même que par le caractere de sa figure, elle sembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien, mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ses talens, & les gâte nécessairement en voulant les outrer. Le desir prodigieux qu'elle a d'être elle même, le moins qu'il lui est possible, fait qu'elle ne parle pas plus avec sa voix, qu'elle ne pense avec son esprit. Je ne fais quel est le sot Anglois qui lui a dit qu'il est agréable d'avoir la bouche de côté; mais ce n'est jamais que quand elle n'y fonge pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble, férieux & décent, lorsqu'elle ne gêne pas chez elle la nature; car l'air qu'on lui voit, est rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle se fait, ne vaille affurément pas celui qu'il ne tiendroit qu'à elle d'avoir. Mais elle fait qu'avec la Tome V. Partie III. M

décence une femme ne se fait que respecter; & elle croit que ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légere, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à-peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle-là mille sois, lorsque je

t

1

9

t

e

0

1

1

I

la vis pour la premiere.

J'avois été trop long-tems en France, pour n'être pas un objet fort imporpour Madame de Pembroock: nous avions l'un sur l'autre, les mêmes projets, & à ce que je crois, aussi peu de disposition à nous aimer; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces fortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre; elle se croyoit de l'art, j'en ai; il ne m'en falloit qu'un avec elle, dont les femmes ne se défient jamais, quoiqu'il les attrappe presque toujours, l'art de paroître aimer; & pour me faire croire la même chose, il falloit qu'il lui en coûtat plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours, & ne nous persuadent que par des preuves: cela ne fait pas partie égale; & j'avois, comme vous voyez, quelque raison de compter que l'avantage ne seroit pas tout-à fait du côté de Madame de Pembroock.

ref.

t pas

cela

autés

t pas

vous

Peni-

font

c i'a.

ue je

ince,

npor-

ock:

êmes

i peu

l'in-

plus

œur,

uloit

fou-

n ai;

dont

quoi-

l'art

faire

qu'il

fem-

e fur

t que

La conversation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que sur ces riens dont les gens de notre forte abondent toujours, & fouvent plus par impuissance de faire mieux, que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet: vos mœurs sur cet intéressant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françoises, elle ne les en aime pas davantage; & cette façon de penser est affez généralement répandue en Angleterre, où nous ne vous rendons justice que par le soin que nous prenons de vous imiter; & ce n'est point, à dire vrai, ce que nous faisons de mieux. Chaque Nation a, comme le goût & la façon de penser, un air qui lui est propre; & il est rare, qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'est pas né, l'on ne se donne pas dans le sien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous ressembler, &

M 2

qui, avec leur air singulier & profond, & (suivant la mode regnante) nos grands ou nos petits chapeaux, nos tailles longues ou courtes avoient perdu beaucoup de leurs agrémens, sans avoir pris rien de notre solidité, ou même de nos travers.

0

1

1

(

9

n

b

1

e

C

C

b

8

1

l'avois parlé décemment des Francoises devant Madame de Suffolck, à laquelle je n'aurois pas plu en prenant fur elles un air léger; j'en médis avec Madame de Pembroock, à laquelle en les louant, je n'aurois pas fait ma cour; & je lui fis même entendre que si j'avois un peu à me louer de leurs bontés, j'aurois eu beaucoup à me plaindre de leur cœur, si je les avois assez mal connues pour leur livrer le mien. Mais en les peignant fort volages, je ne crus pas devoir me plaindre d'en avoir essuyé des infidélités. Je ne sais comment cela se fait, mais un homme n'a jamais le malheur ou l'accident d'être quitté, que, même aux yeux des femmes, cela ne lui donne un ridicule; & j'ai remarque que, graces à la corruption des mœurs, il est beaucoup plus fûr de leur paroitre volage ou perfide, que malheureux par trop de constance; enfin qu'un homme quitté, donne rarement l'envie de le prendre, & qu'il lui faut encore plus, de tems pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu besoin lui-même pour s'en consoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a ressentie.

ond,

nos

nos

per-

fans

, ou

Fran-

k, à

enant

avec

lle en

si j'a-

ontés.

lre de l con-

ais en

us pas effuyé

t cela

, que,

ela ne

arqué œurs,

paroîureux

hom-

vie de

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de tems pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conséquence des lumieres que j'avois sur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité, que d'égards pour sa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui dusse rien, que ce qu'elle croyoit déjà, elle me répondit. qu'il falloit, pour l'en affurer, que je me fuse singulierement ravisé, ou que je mentisse le plus intrépidement du monde. Je ne convins, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre: sans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua si ironiquement sur mon. choix, que j'en compris qu'elle en étoit bleffée. Je me défendis de cette imputation, non-seulement avec beaucoup de légéreté, mais encore avec assez peu de ménagements pour la beauté de la Duchesse, pour que, si elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru aussi amoureux

M 3

d'elle, que je voulois qu'elle le pensat. Ie connoissois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock. pour me prêter autant qu'elle auroit voulu, au desir qu'elle avoit de rabais. fer les charmes de Madame de Suf. folck; & je crus devoir être d'autant plus réservé à cet égard, que je pouvois moins douter de l'usage qu'elle feroit de mes discours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter sa vanité, & pour qu'elle pût se flatter, que s'il étoit vrai que la Duchesse eût été mon premier objet, elle pouvoit l'emporter sur elle; mais j'évitai autant que je le pus, de dire de Madame de Suffolck rien qui, s'il lui étoit rendu, ne lui prouvât plus de discrétion sur mes sentimens, que peu de dispositions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportoit pas, sans doute, une victoire aussi entiere que son amourpropre l'exigeoit; mais si je lui avois paru si indifférent pour la Duchesse, je lui aurois ôté l'attrait le plus puissant qui la portât vers moi, puisqu'alors je ne lui aurois pas offert de facrifice; & je connois trop les femmes de cette espece, pour croire qu'il eût été prudent à moi, de ne lui pas laisser l'idée

d'une rivale, & de lui présenter un triomphe si facile.

fat.

ien

ck.

roit

aif.

Suf-

ant

ou-

elle

onc

er,

eût

voit

ant

de

du,

fur

ons

em-

ite.

our-

vois

, je

fant

s je

; &

ette

oru-

idée

Madame de Suffolck, qui apparemment boudoit toujours, ne venant pas chez la Reine, me laissa tout le tems dont j'avois besoin pour persuader à Madame de Pembroock, qu'il ne tiendroit qu'à elle de m'engager, & que je l'étois même déja d'intention, plus que je ne le lui disois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aisément qu'on ne la voyoit pas sans danger; mais quoiqu'en un sens, j'eusse bien autant de vanité qu'elle, je ne m'en promis pas moins, quand à son tour elle au-

roit à me persuader de sa tendresse, de

ne l'en pas tenir quitte à si bon marché. Au reste, je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder, pour lui en demander des affurances; & je crus d'ailleurs avoir affez obtenu d'elle, en si peu de tems, pour ne la pas tourmenter sur de pareilles minuties. Elle me pria même à souper pour ce foir-là, avec Madame de Rindsey, chez laquelle j'avois passé, moins parce que j'étois un peu son parent, que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois sur elle. Celle-ci qui, sur la fin de notre con-

versation, s'approcha de nous, me dit fort obligemment, mais d'un air timide & embarrassé, qu'elle seroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock, ce qu'elle avoit perdu en ne fe trouvant pas chez elle lorsque j'y avois paffé. Il n'est pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarrassées. La pudeur qui les tourmente fans cesse, & qu'en général, elles pous fent jusques au ridicule, leur permet rarement de parler à un homme, furtout les premieres fois, sans rougir: mais je crus remarquer, malgré la finguliere modestie de Madame de Ryndfey, que fon trouble partoit d'une autre cause. Je ne me trompois pas; mais il est certain que quand je me serois trompé, je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma situation avec ces deux semmes étoit cependant assez délicate. Je venois de parler amour à l'une, ou àpeu-près; cette ouverture de cœur
m'engageoit à avoir pour elle des soins
plus marqués que si je ne lui eusse encore rien dit; & il falloit à Madame de
Pembroock des avances d'autant plus
décidées, qu'il lui étoit bien plus nécessaire de paroître aimée, que de l'être
en esset. La plus légere distraction ne
m'auroit pas perdu à la vérité, mais

l'auroit blessée. Et s'il n'étoit pas bien intéressant pour mon bonheur de la soumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquise, & sur-tout qu'il ne m'en avoit presque coûté pour cela que de me montrer. Que de semmes, en esset, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, si elles avoient bien voulu, sans cela, laisser croire au public, qu'elles m'honoroient des leurs! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne soi, pour se prêter à une sausset si insigne.

dit

mi-

ar-

em-

ne

j'y

ant

em-

ente

Juc

met

fur-

gir:

nd-

utre

is il

om-

mes

ve-

cur

oins

en-

olus

né-

être

ne

nais

Plus il étoit essentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas résister, moins je devois choquer son amour-propre; sans doute il l'auroit été, si elle avoit pu penser que je me partageois; & c'auroit été lui rendre nécessaires, mille petites tergiversations auxquelles sa façon de penfer ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir essuyer sans me commettre. Il ne falloit pas d'un autre côté, que je parusse si décidé pour elle que Mde. de Rindsey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage; & Madame

MS

de Rindsey avoit un air si doux, si modeste, & qui masquoit si bien sa singuliere intrépidité à tous égards, que je pouvois craindre qu'elle ne redoutat. foit pour sa vanité, soit pour son sentiment, la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient. ou paroissoient du moins, de caractere si différent, que je crus que je pourrois, sans beaucoup d'efforts, concilier des choses si opposées; & j'y parvins, en effet, sans avoir pour cela besoin d'autant de sinesse que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit, au reste, que malgré mes précautions, Madame de Rindfey me trouvât trop d'empressement pour Madame de Pembroock, & qu'à fon tour, celle-ci ne me crût pas absolument indifférent pour l'autre, il ne me paroissoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement secret de la Prude, en rejettant sur le desir de ne pas exposer sa réputation, les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elles, & de me sauver des reproches de la Coquette, en donnant devant elle à Madame de Rindsey, tant de ridicules, qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne se fût trompée, lorsqu'elle m'avoit cru fur elle quelques vues.

, fi

fin-

que

tât.

nti-

de

ent,

tere

our-

ilier

ins.

foin

cru

mal-

ind-

nent

qu'à

ab-

il ne

effa-

e la

e ne

tten-

eues

pro-

de-

tant

dou-

u'elle

3.

En attendant que je susse ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindsev, je résolus de me conduire avec elle d'après son maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la sévérité des mœurs & des principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ses agrémens, des modes, des plaisirs & des usages de Paris. Sérieux, & sensé avec Madame de Rindsey, je gémis du débordement qui commençoit à se glisser dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puissance, le faste & les déréglemens de la haute Eglise. Rien n'étoit affurément plus contradictoire que le ton, les discours & les façons que j'employois avec chacune d'elles: mais c'étoit des femmes; je les flattois; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légéreté de mou esprit, l'autre paroissoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de folidité. Je sus d'ailleurs leur dire mille choses fines & délicates que je répétois pour la millieme fois, mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

. M 6

les laissa; enchantées, & ne les quittai que très-convaincu qu'aucune des deux

ne m'échapperoit.

En rentrant chez moi, j'y trouvai. pour comble de bonheur, ce que j'a. vois envoyé à Madame de Suffolck. avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de surprise, de ce que je me réjouissois d'une rigueur qui, felon lui, étoit une des cruautés des plus inouies, qu'on eût eues en Angleterre, de mémoire d'homme. Qui! lui dis-je; eh! qu'a-telle donc fait de ma lettre? Pourquoi l'a t-elle gardée? Ah! imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du Duc de.... & de moi.... Parbleu! interrompitil, elle étoit insolente, ta lettre! elle lui aura déplu; dans son premier mouvement, elle l'aura brûlée: ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyat les cendres? Mon ami James, continua t-il, je rous l'ai déja dit; vous vous embarquez dans une fotte affaire; &, pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduisez très - sottement. Eh bien? soit, lui répondis-je, mais je parie contre trois mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck; & je te donne encore par

dessus le marché, les Pembroock & les

Rindsey.

Le Comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-la; car ce que je lui dis, ne l'empècha pas de parier; & le dérail que je lui fis après de mes conquetes du foir, ne lui donna point la plus légere peur de perdre fon argent. Pour Madame de Pembroock. me dit-il, je la connois affez pour ne pas douter qu'elle ne se laisse aimer: mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites sur l'excès de ton mérite, ne m'affurent point du tout que tu fois auprès d'elle aussi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait espérer par ses agaceries. A l'égard de Madame de Rindsey, ajoutatil, en hauffant les épaules, il n'y a peut-etre jamais eu de prétentions plus folles, & d'espérances plus mal fondées que celles que tu as fur elle; & le Ciel ne te les permet sans doute, que pour humilier ta vanité. Ne croiroistu pas, par hasard, qu'elle t'a lorgné? Mais oui, répondis-je; j'ai, par exemple, cette certitude-là: il est vrai que c'est à sa maniere; ces grands & tristes yeux s'arrêtoient sur moi, sans chaleur & fans expression, ou du moins, ils

ittai eux

vai,

j'alck. voit ton. is de fois

une u'on oire 'a.tquoi ligne

de.... it-il. e lui uveis-tu

ires? s"ous dans ays,

vous ien? condame

e par

en avoient une si sournoise, que je conviens qu'il n'étoit pas aifé de l'y faisir. Elle y étoit pourtant; & si j'o. sois répondre que Madame de Rind. fey n'aimera jamais, je n'en suis pas moins fûr qu'il n'y a peut être pas, dans toute l'Angleterre, de femme plus aisée à vaincre, sur laquelle à la vérité, l'amant puisse prendre moins, mais que l'amour amuse plus. (A ce propos, nouveau mépris de la part du grand Buttington): au reste, reprit-il, me seroit il permis de vous demander comment, après la magnifique épître que vous avez recue de Madame de Suffolck. vous comptez vous arranger avec elle? Ne lui proposerez-vous pas demain de vous donner un rendez-vous? Non, mon cher Williams, lui répondis je, je ne suis pas tout-à fait assez Buttington pour cela. Du moins, vous oferez l'aborder? Cela n'est pas douteux, repliquai-je; elle m'adore; & je n'en suis pas, en vérité, moins sur que si elle me l'avoit dit.

Buttington, qui est un des Pairs du Royaume qui a le mieux fait ses Humanités, s'éleva là-dessus avec fureur, & me déclama d'un ton véhément, une parfaitement belle invective en vers la on-

fai-

10-

nd-

pas

as,

olus

vé-

nais

os,

and

me

omque

olck,

elle?

n de

lon,

s je,

ting-

ferez

, re-

fuis

elle

rs du

Hu-

reur,

, une

rs la-

tins contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Savez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'instruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le Duc & vous m'aviez procurées, je voulus en agir dans ce pays ci, comme j'avois fait en France? Savez-vous-bien ce qui m'en arriva? On te prit pour un fat, sans doute? Justement, reprit-il: non-seulement, je manquai la Dame, mais encore, c'est qu'on me donna sur mes agréables façons de faire, des ridicules qui ne sont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la Cour, que le Beau Téméraire. On fit fort bien; de quoi t'avisois-tu? & de quoi t'avises-tu toi-même, repliqua t-il? Enfin, mon cher Duc, je compris que je ne lui ferois jamais sentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme si déraisonnable.

Je m'étois bien douté que la Ducheffe, emportée par sa passion, & épuisée du facrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer; mais je n'en avois pas moins réso-

Pfi

de

ar

de

lu

ta

ri

je

av

m

VC

à

pl

ve

CO

no

211

pe

to

un

joi l'a

ma

dir

gar

de

Je

bie

lu de la punir de sa révolte contre moi. l'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorsqu'une femme raisonnable commence à engager, & qu'elle s'en appercoit. il elt dangereux de la laisser dans un état paisible; que l'on ne sauroit trop occuper son cœur, du sentiment qu'elle se reproche; & que, par une de ces bizar. reries de la nature, dont il seroit presque impossible de rendre compte, il est plus fûr de la tourmenter par la douleur que de ne lui donner que des idées de plaisir, sur - tout, lorsque l'on veut qu'elle se détermine promptement, & que c'est à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois en conséquence, promis d'inquiéter celle de la Duchesse; & dans cette intention, je l'attendis chez la Reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les Anges ensemble, & avec une impression de douce trissesse dans les yeux, & une sorte d'embarras dans toute sa personne, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierté qu'elle mit dans ses regards, lorfqu'elle les porta sur moi, qu'elle ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laisser cette idée. Il me seroit difficile de vous i.

e

n-

t.

at

C-

lle

ır-

ef-

est

uées

eut

&

ro-

le:

dis

lus

&

effe

ar-

on-

eai,

ds,

ne

an-

di-

ffer

ous

peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion, & de sa colere, lorsqu'au lieu de l'humiliation profonde dans laquelle. après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela, mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je fuis bien fur qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais; à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes, que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci qui n'avoit aucune idée de ce tour françois, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très - vive colere, & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement, elle le contint, & j'en fus quitte pour un regard, où il y avoit toute la fureur que de très beaux yeux puissent exprimer. de le crus du moins; mais je lui en vis pien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que sa colere ne faisoit qu'augmenter, je lui sis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces complimens d'usage qui ne signifient que le peu que nous inspire la personne qui en est l'objet. Quel trouble une conduite si sage & si peu prévue, n'éleva t-elle pas dans son ame! Que sa douleur sut vive & avec com.

lu

gi

pa

re

Da

de

le

M

de

br

un

pa

24

la

me

fi ;

un

la !

Pa

blé

con

la f

bien de délices j'en jouis.

Si tous les hommes pouvoient savoir comme nous, mon cher Duc, à quel point une véritable passion les soumet & les avilit! de combien de choses qui, lorsqu'ils pensent comme nous, ne dépendent que d'eux, elles les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne présérât au bonheur toujours assez douteux de regner fur un cœur, par le sentiment, le plaisir singulier & flatteur, de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ses ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvemens les plus opposés; & du sein de son indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les efforts, & à laquelle on ordonne à son gré, le repos ou le mouvement!

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouissoit cependant du ne

vec

de ni-

la

ou-

réne!

om.

fa-

. 1

Sou-

ofes

, ne

dé-

réfé-

teux ent,

gler

ne la

faire

les

liffé-

une

orts,

, le

lada-

t du

suprême bonheur de me voir; mais je ne lui laissai cette consolation, qu'autant que cela m'étoit nécessaire, pour qu'elle ne me crût pas affez piqué, pour éviter sa présence; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de disparoître à ses yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impression de douleur sive, qu'un Buttington en auroit surement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me soupçonner d'une foiblesse pareille; mais quand j'en aurois été capable. Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je savois que Madame de Pembroock restoit chez elle, je lui devois me visite, & quand je ne la lui aurois pas dûe, dans les circonstances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, & en conséquence, si peu à faire pour mes projets, qu'après une visite fort courte, je retournai chez la Reine, pour y achever la Duchesse. Pavois tant de sujets de la croire accablée de tristesse, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

fi

b

el

Q

fe

m

de

S

je

el

T(

m

p

lu

n

le

p

e

Pd

V

n

I

8

e

ris m'auroient même extrêmement de. plu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois, aussi bien qu'elle, ce que lui disoit Mylord Dorset; & comme je n'y trouvois rien qui fût si fingulierement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affectation dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame: & je ne savois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déja assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi, de violens & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation: mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblat à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaince qu'elle souffroit intérieurement; mais en consentant à la raisurer, je n'en jugeai pas à propos de me compromettre; & d'ailleurs, j'étois bien fûr que, quelque peu que je fisse, elle fauroit toujours se l'exagerer assez. Quelque efforts qu'elle se fit pour conserver cet air de sévérité qu'elle croyoit me devoir, ses yeux, malgré elle, s'adoucirent en me regardant, & elle ne s'opposa pas aux petits arrangemens que ie fis pour lui donner la main, quand elle fortiroit de chez la Reine. Il m'auroit affurément été facile d'y mettre plus de finesse; mais plus je lui aurois voilé ma marche, moins j'aurois vu à quel point son amour l'entraînoit. Enfin, je lui donnai la main, & je tremblai en m'acquittant de cette fonction, comme le jour qu'en faisant la même chose sur l'escalier de l'Opéra, vous me crûtes prêt à tomber. Je ne sais si la Duchesse eut la même idée, mais ce dont je ne puis douter, c'est qu'un si beau désordre la toucha sensiblement. J'avois la veille joué à peu près le même rôle; mais ce sont des choses que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes, & dont leur vanité nous assure toujours le succès. Dès que je me vis seul avec elle, je me justifiai respectueusement de la liberté que j'avois prise. Le crime lui

dépas elle, ; &

ut si qu'il , & aussi e. Si

voir huest si it de

fon

nour s enutiles l'air

en a

d'intion: dres,

Quoioir de e pa-

fprit, intéa raf-

286 LES HEUREUX

plaisoit trop, dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile sur les excuses. Elle se plaignoit, cependant, de ce que je ne l'avois pas respectée. Je me récriai sur son injustice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire sentir que je regardois à peu près comme une saveur, la distraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & de la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'insolence que j'avois eue de lui écrire si promptement l'intention ou j'étois de vivre & de mourir dans ses chaînes.

av

neg

fagi

raci

con

& C

not

dro

nio

con

que

d'av

dav

faife

lens

11

ven

à tr

qu'à

litic

une

qua

ciat

fent

con

mai

trou

gue

nos

priz

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui disois, qu'elle sentoit bien qu'elle avoit à cet égard, quelque chose à se reprocher. Elle rejetta en rougissant son oubli sur le peu de mémoire que l'on conserve pour les choses indisférentes. Je parus atterré de sa réponse; & elle monta en carosse, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort satisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes font injustes, mon cher Duc, lorsqu'ils croient que notre vie est oisive, & que nous ne pensons jamais! Si ceux d'entr'eux qui nous accusent de ne faire que des riens, & c'en est certairement le plus grand nombre,

savoient combien il nous faut de manege, de méditations profondes, de fagacité pour pénétrer les différens caracteres des femmes, en profiter, les conduire selon nos vues & nos desirs. & combien tant de soins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crus cependant qu'accoutumés comme ils sont, à ne juger des choses que par préjugé, ils pourroient changer d'avis fur nous, fans nous en estimer davantage, & trouveroient que nous faisons & de notre tems, & de nos talens, un usage fort singulier, comme fil y avoit moins de mérite, & fouvent des vues beaucoup moins grandes tromper des femmes, par sa finesse, qu'à abuser par les ruses usées de la politique, & aveugler sur leurs intérêts, une Cour & des Ministres. Assurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'est pas que je ne lente à quel point je lui fais grace, & ombien en cela je défere à l'opinion; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part, autant d'orgueil que nous qui sentons le poids de nos travaux, & qui en connoissons le Mix, devons y trouver de modestie. Il

elle fe ne

fur ins e je ur, der

que ent ou-

elle

ce ce oien nose gif-

difnfe; ainnité,

elle mon otre

fons s acc'en bre,

288 LES HEUREUX

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croient avoir acquises à la véritable philosophie: & je ne sais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux, que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.

LETTRE TROISIEME.

I quelqu'autre que vous, mon cher Duc, lisoit mon histoire, & qu'elle tombât, par exemple, entre les mains de ces gens qui, pour toutes connoissances, n'ont que des préjugés, il seroit étonné, sans doute, que je trouvasse dans les événemens d'une vie aussi frivole que la mienne, à ses respectables yeux, de quoi en composer une, & de ce que même j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet, qu'y verroit-il? des femmes cherchées & poursuivies sans amour & sans desirs, avec la plus grande ardeur, & prises uniquement pour être quittées; un homme, toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins, dès qu'elle n'intéresse pas le cœur; des regards discutés avec

que à la

si ce

ux,

s y

IE.

cher

l'elle

ains

fan-

eroit

vasse

i fri-

ables

& de

venir

t-il?

ivies

plus

ment

jours

ur la

r oc-

éresse

avec

le

le détail le plus étendu; de simples mines devenues un sujet de spéculation, & traitées sérieusement, & avec autant de profondeur que pourroient l'être des saits de la plus grande importance; une analyse exacte jusqu'au ridicule, du cœur, des caprices ou des petits motifs d'une semme; un amas de méprisables ruses, ou d'atroces persidies; en un mot, les mémoires d'un fat; digne objet, assurément de l'attention publique!

Mais, sans compter qu'un objet, quel qu'il foit, n'a d'importance que celle qu'on lui donne, & que la vanité, l'intérêt & le préjugé, réglent seuls le prix des choses, ce même homme qui, parce que j'aurois le malheur d'être son contemporain, n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter, croiroit ne pouvoir jamais affez payer un livre qui l'instruiroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain, fameux ou non, & qui seroit du siecle d'Auguste. Eh quoi! les choses changent elles donc de nature par l'éloignement; & comment se peut-il que ce qui, s'il avoit vécu du tems de ce Romain, ne lui auroit paru que frivole, devienne enfin pour lui un objet si intéressant? Verrons nous toujours les Tome V. Partie III.

290 LES HEUREUR

1

r

1

9

1

P

(

r

1

ľ

1

hommes, non contens d'être la dupe du fiecle où ils vivent, l'être encore des fiecles où ils n'ont pas vécu? Mais n'interrogeons pas leur raison; nous sommes trop fûrs que leur vanité seule lnous répondroit. Cependant, est-il décidé que l'on ne voudra jamais étudier les hommes, que dans ceux qui n'existent plus; & savoir ce qu'ils ont été, n'est. ce pas pour nous une curiofité aussi inutile, & presque aussi déplacée que le seroit celle de vouloir apprendre ce qu'ils feront après nous? Il n'est pas douteux, à ce que je crois du moins, qu'il ne nous fût bien plus nécessaire de connoître ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre; mais il est bien moins aisé de pénétrer ce qu'ils sont capables de faire, qu'il ne l'est de savoir ce qu'ils ont fait. Il n'y a personne qui ne puisse lire; & la Nature n'a pas donné à tout le monde de quoi percer la profondeur du cœur humain; sans doute, elle a bien fait. Comme il y auroit pour nous un tourment perpétuel, attaché à la connoissance précise de l'instant qui doit terminer nos jours, ce n'en seroit pas un moindre pour nous que de favoir à quel point les objets de notre estime, de notre amitié, de notre amour, font souvent indignes de tout ce qu'ils nous infpirent. Cette sorte de prescience ne préviendroit pas en nous ces passions, & ne nous les rendroit que plus douloureuses, par la certitude qu'elle nous donneroit, que le sentiment le plus cher à notre cœur, ne peut un jour en devenir

que le supplice.

dn

les

in-

m-

us

dé

les

ent

eft.

nu-

fe-

ils

ux,

ne

10î-

bli-

ailé

fai-

ont

ire;

t le

du

oien

un

on-

ter-

un

quel

no-

OH-

Je veux donc que ce soit un bonheur pour les hommes, que de ne pouvoir jamais parvenir à un si haut degré de connoissance, & qu'il est important pour le bonheur de l'humanité, qu'ils le croient réciproquement des vertus, Cela n'empêche pas qu'il ne nous foit recommandé, & par la raison même, d'apprendre à les connoître; & j'ose soutenir qu'une histoire qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, est plus utile pour cela que toute autre. Mais, me dira-t-on, le beau sujet de réflexion que des femmes! Eh quoi! sont elles donc si peu de chose à nos yeux ; influent elles si peu fur notre vie, que nous devions regarder comme perdu, ou mal employé, le tems que nous mettons à approfondir leur ame? Qui peut donc mieux que cette étude, garantir notre cœur du trouble qu'elles y excitent, & nous apprendre à ne nous

pas faire un objet de passion, de ce que la Nature, toujours plus sage que nous, a voulu sans doute qui ne sur pour nous qu'un plaisir? Les semmes, de seur côté, instruites des pieges que nous seur tendons, apprenant par une histoire du genre de la mienne, combien peu elles doivent compter sur notre cœur; à quel point il nous est aisé de feindre de l'amour; le peu que sont pour nous, nos sermens, & tout ce qu'elles risquent à les croire, en deviendroient nécessairement moins crédules, en seroient plus estimables, & de-là même plus heureuses.

m

QU

QU

tel

lui

CU

lev

ďu

poi

cor

mo

ne

me

lois

QUE

fon

c'ef

déli

té,

te d

Cel

àto

je (

crai

cor

tep

tetr

dan

faur

Mais quand on voudroit bien convenir que mon histoire, considérée de ce côté, pourroit être utile, on ne m'en blâmeroit pas moins du peu de consitance des faits qui la composent. Les hommes, ceux-mêmes auxquels par leur état, ces récits importent le moins, aiment les grands événemens; c'est-à-dire, ce qui leur paroît tel; car que l'on décompose ces grands événemens, on ne les trouvera presque jamais, que le résumé d'une infinité de petites circonstances, plus puériles les unes que les autres aux yeux de la raison, ou quelquesois, le résultat que l'on devoit le

118

s,

té.

m-

dn

les

nel

l'a-

108

tà

re-

ell-

VC-

ce 'en

iff.

Les

par

ins,

t-à-

l'on

on

e le

onf-

les

uel-

E le

moins attendre de toutes les mesures que l'on avoit prises, & du récit defquelles on a valtement ennuvé le Lecteur. Cela se peut : mais du moins, on mia présenté des objets dignes de l'ocquoer; une grande révolution, le bouleversement d'un Empire, la fondation d'un autre, des guerres cruelles, d'importantes négociations, &c. Il faut en convenir, tout cela est fort beau; mais mon histoire est aussi fort belle. Vous neme montrez que l'extérieur de l'homme, ou ne m'offrez, pour percer plus loin, que des conjectures que je puis, li je veux, ne pas adopter, & qui, quelque fines qu'elles puissent être, n'en sont peut-être pas mieux fondées. Moi, c'est le cœur que je développe, son delire particulier, le manége de la vanite, de la fausseté dans la plus intéressante des passions que j'expose à vos yeux. Cela peut, à la vérité, n'être pas utile atous les hommes; mais, fovez amant, e cesserai de vous paroître si frivole: raignez de l'être, vous me devrez enwre plus d'estime & de reconnoissance; repentez-vous de l'avoir été, en vous letragant vos erreurs, je vous affermis dans un repentir qui ne peut que vous auver des malheurs, ou des ridicules,

N 3

peut-être tous les deux; & si vous n'avez été qu'un fat, ou si, comme moi, vous en êtes un, par mon exemple je vous corrige de l'être, je vous console de l'avoir été; ou, ce que vous aimerez mieux, peut-être, & qui peut en esset vous être plus nécessaire, ou plus agréable, j'encourage votre fatuité par mes succès, & vous la rends plus utile par mes préceptes.

Après cette longue excursion, beaucoup plus Angloise qu'elle n'est placée,
& qui ne vous ennuiera peut-être pas
moins qu'elle ne m'a coûté, je vais,
mon cher Duc, reprendre mon histoire
que, s'il m'en souvient bien, j'ai laissée
à une très-importante circonstance; c'est
que je donnois la main à la Duchesse sur

l'escalier du Palais.

Ce qui me divertit beaucoup, sut l'étonnement de Buttington, qui allant me chercher chez la Reine, s'étoit arrêté au bas du degré, pendant que nous le descendions. Quoi! me dit-il, vous avez osé lui parler? mais aussi, si je ne me trompe, cela ne vous a pas réussi? On ne peut pas mieux, lui répondis-je; car je l'ai mise dans une sureur exécrable, & je cours en jouir & l'augmenter shez Madame de Norfolck, où je sais

qu'elle soupe. Mylord veut-il y venir? je lui montrerai comme on se fait, à la fois, adorer & détester d'une semme. Il a vu cela cent sois à Paris; mais je vois qu'il à tout oublié à Londres; & je veux bien recommencer son éducation.

Buttington consentit à ce que je lui proposois; & nous arrivâmes chez Madame de Norfolck, affez long-tems avant la Duchesse, qui alloit un train un peu plus décent que le nôtre. Je ne pourrois jamais vous peindre la furprise & la joie qui éclaterent dans ses yeux, lorfqu'elle me trouva dans une maison où elle m'attendoit si peu. Buttington, qui n'est pas l'homme de son siecle qui lit le plus finement dans les yeux, ne vit que de l'étonnement dans ceux de la Duchesse; & il est vrai qu'elle renferma avec tant de promptitude, celui de ses monvemens qui m'étoit favorable, que l'avoue qu'il falloit toutes mes connoisfances pour pouvoir le faisir dans les siens. Je fus quelque tems dans l'indécision sur la conduite que j'aurois avec elle ce soir-là. Le goût qu'elle m'inspiroit, me faisoit pencher vers la clémence; mais c'étoit une surprise des sens à laquelle je ne crus pas que je dusse ceder: &, toutes réflexions faites, je

N 4

oir ix, etre enès.

ré-

rez

en

ri-

eauée,
pas
ais,
oire

c'est

fur

fut llant t arnous yous e ne

uffi?

s-je;

écra-

enter fais

me déterminai à agir avec elle, à toute rigueur. Si je n'avois voulu seulement que la désespérer, il ne m'auroit fallu. pour y parvenir, que paroître toujours jouir de la tranquillité que j'avois affectée jusques là. Lui prouver de l'indiffé. rence, ou plutôt lui en faire craindre, étoit quelque chose; mais cela ne me fuffisoit pas, & je voulois la rendre jalouse. C'est, de tous les mouvemens, celui qui agite le plus, & que l'on peut cacher le moins; & qui, par conféquent, décele le plus les sentimens que l'on condamne encore au sience. Ce n'étoit pas que je pusse douter encore de ceux de la Duchesse; mais elle s'obstinoit à les renfermer, & il m'eût été doux d'en jouir.

1

J'avois affaire, heureusement pour moi, à un cœur tendre, sensible, délicat, tel ensin qu'il le faut pour connoître dans toute son étendue, l'horrible tourment de la jalousie. Aussi se livratelle à cette cruelle passion avec toute la vivacité imaginable. Quel plaisir n'étoit-ce pas pour moi, de la voir machinalement épier mes regards, les suivre avec inquiétude où ils se portoient, & rougir de fureur, quand ils s'arrètoient sur une semme trop long tems! Ce qu'il y a d'heureux, c'est que la ja-

oute nent illu, ours ffeciffédre, me e jaens, peut ient, l'on étoit ceux àles ouir. pour , dénoîrible ivratoute r n'émas fuiient, 'arrèems!

la ja-

lousie ne choisit pas, que tout lui sert d'objet & d'aliment, & que quand on craint de perdre ce qu'on aime, tout alarme, & même, ce que l'on doit redouter le moins. Hélas! combien, pour tâcher de me dérober le désordre dans lequel je la mettois, elle s'efforça d'être vive & fémillante! combien, ses graces & son esprit, toujours si simples & finaturel, devinrent forcés! Que je lui causai de tourmens, & qu'elle me donna de plaisir! Je ne sais si la douleur dont elle étoit pénétrée, la ramena, malgré elle-même, au ton férieux; ou si simplement elle fentit à quel point elle étoit déplacée; mais je vis bientôt cesser sa gaieté & ses plaisanteries. Quellevictoire! & si vous connoissiez la femme fur laquelle je la remportois! combien elle est fiere! à quel point elle est belle! Ah! jamais triomphe ne m'avoit ssensiblement flatté; & jamais aussi je n'avois joui d'un spectacle aussi doux pour mon amour - propre que celui - là. Toute inquiete, toute agitée qu'elle étoit, soit pour mieux cacher son trouble, soit plutôt pour ne me pas perdre de vue, elle consentit, après le souper, jouer avec moi, & s'y conduisit à faire pitié. Mais comme il ne faut pas dire aux femmes, même dans la plus grande intimité, ce qu'on a pénétré de leur ame, je l'ai depuis assurée que son air indisférent, ce soir-là, m'avoit donné la plus vive des inquiétudes. La douleur & l'amour occupoient trop, cependant, le cœur de Madame de Suffolck, pour qu'il lui sût possible, à quelque point qu'elle prît sur elle même, d'y tenir plus long tems; & notre partie sut sinie à peine, qu'elle s'en retourna chez elle avec un air d'humeur, & une brusquerie qui terminerent bien agréable-

ment cette journée.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Buttington n'avoit pas moins pris d'humeur contre moi, qu'elle-même; & quand je lui demandai ce qu'il pensoit de ma conduite: James, mon ami, me répondit-il, il est juste de laisser ses amis, fe nover à leur fantaisse; mais si j'avois été à la place de Madame de Suffolck, ie vous aurois indubitablement rompu fur le nez, tous les éventails de la maifon. Elle me prépare, à ce que je crois, repris-je, un fort plus doux; ce n'est pas qu'en ce moment elle ne croie me détester, mais elle m'adore, & je suis bien sûr de faire pleurer actuellement deux des plus beaux yeux du monde.

1

1

1

n

lus

de

fon

011-

ou-

en-

ck.

que

d'y

fut

hez

ble-

que

'hu-

: &

loit

me

mis.

vois

mpu mai-

ois.

n'eft

e me

fuis

ment

onde.

l'aime affez, moi, à procurer des insomnies à ces fieres beautés qui en donnent à tant de gens. Eh morbleu! Mylord, repliqua-t il, si ce, contre quoi je vais parier tout à l'heure, si vous voulez, vous êtes affez heureux pour l'occuper tendrement, tout indigne que vous en êtes, pourquoi préférer au plaisir si délicieux, que sa passion pour vous peut vous donner, la volupté barbare de déchirer un cœur où vous croyez que vous regnez? Mon cher Williams, répondis je, il y a des voluptés délicates, des plaisirs fins, qui ne sont pas pour tout le monde, & que je ne fuis pas furpris qu'un homme qui, comme vous, ne sauroit s'élever an-dessus de ses sens, ne conçoive pas; & malheureusement pour vous, celui que me donne à présent Madame de Suffolck est de ce genre. Eh moi, repritil en fureur, je vous foutiens, je parie mème, ma plus belle terre, que nonfeulement elle ne pleure pas, mais qu'elle ne vous fait même pas l'honneur de vous hair.

Vous connoissez la façon de raisonner de Buttington; il faut qu'il jure, ou qu'il parie: je ne voulus plus le dernier; & après m'avoir honoré de tou-

N 6

tes les injures que notre langue peut fournir, & ce n'est assurément pas dire peu, enfin, il voulut bien me lais. ser m'endormir sur mes lauriers.

Je crus pourtant devoir aller le lendemain voir Madame de Suffolck; & ce que Buttington n'auroit pas compris, & que vous comprendrez vous, fort aisement, je fus d'autant plus comblé de joie, quand on me dit qu'elle n'y étoit pas, que j'étois plus sûr qu'elle y étoit. Rien, en effet, n'étoit plus flatteur pour moi que cette exception, & elle ne pouvoit guere mieux me prouver combien elle craignoit ma présence, qu'en m'interdifant la sienne. En quittant fa porte, j'allai à celle de Madame de Pembroock, voir si elle avoit donné de pareils ordres contre moi. Je la trouvai seule, & couchée sur une espece de chaise longue, avec un air de liberté qui étoit à Londres, aussi nouveau, que peu décent, & qui me donna d'assez grandes espérances. Je ne trouvai pas dans ses yeux, à la vérité, autant de tendresse que dans ceux de Madame de Suffolck, mais je crus y lire cette sorte de desir qui promet autant, & n'engage pas d'une façon si se rieuse. Je m'établis donc aupres d'elle, & à-fi
Il y
plu
dar
ten
fen

lend Van lend Si j répe mer

& d & t je n fupe vou averepi l'int

fes ciel décl d'et t-ell l'err

l'êtt que cett

& lui parlai avec une familiarité toutà-fait légere, de ce qu'elle m'inspiroit. Il y avoit, dans le ton que je prenois, plus de quoi la bleffer, qu'il n'y avoit dans ce que je lui difois, de quoi l'attendrir; mais elle est de ces sortes de femmes, qui pardonnent tout, des qu'on leur dit qu'elles sont belles, & dont la vanité n'est jamais choquée que du silence que l'on garde fur leurs charmes. Si je lui parlois fans chaleur, elle me répondit avec distraction, & me parut mème, infiniment plus occupée d'un petit chien qu'elle agaçoit, que de moi, & de tout ce que je pouvois lui dire: & tout de suite, elle me demanda, si je ne trouvois pas Madame de Rindsey fupérieurement ridicule. Comprenezvous, ajouta-t-elle, l'air de satisfaction avec lequel elle montre ses pieds? Mais, repris - je, concevez - vous davantage l'intrépidité avec laquelle elle montre fes bras & fes mains? Y a t-il, fous le ciel, rien de taillé plus mal, & de plus décharné? Elle fait affurément, bien d'etre dévote! Mais oui, repliquat-elle, elle feroit pourtant mieux de l'être, en effet, que de ne s'en donner que l'air. Réellement on affure, qu'avec cette contenance si sage & si modelte,

-

1-

1-

n

3-

it

01.

ne

air Mi

ne

ne

é,

de

y

lufé-

le,

elle n'a pas laissé que d'avoir quelques affaires. En vérité! cela doit faire une maîtresse bien insipide. Telle qu'elle est, je l'aimerois cependant mieux encore que Madame de Suffolck. Mais, ajoutat-elle, en souriant, vous pourriez bien, vous, n'être pas de mon avis?

Il étoit, dans le fond, tout-à fait simple que je n'en fusse pas; mais je crus remarquer qu'elle ne médisoit de Madame de Rindsey, que par l'habitude de médire, & qu'elle en vouloit perfonnellement à Madame de Suffolck, qui lui étoit d'ailleurs trop supérieure, à tous égards, pour qu'elle la hait modérément. Je savois aussi qu'on plaît presqu'autant aux femmes du genre de Madame de Pembroock, par le mal qu'on leur dit des autres, que par le bien qu'on leur dit d'elles-mêmes. En conféquence donc de ces deux remarques, il me parut indispensable de convenir que la Duchesse manquoit d'ame & de graces dans sa beauté, & de la trouver presque aussi mal que Madame de Rindfey. Il étoit impossible, en apparence, de pousser plus loin la complaisance & la fausseté: j'en trouvai cependant le moven, en affurant fort férieusement Madame de Pembroock, qu'elle étoit

fa ter m'

m'

inf

fol

de

dir

qu

cep qu jou lui con mo

101

tei

vo cul gu géi me le

lui pu qu infiniment au dessus de Madame de Suffolck; & sans doute, vous n'aurez pas de peine à me croire, quand je vous dirai qu'elle en étoit aussi convaincue

que je feignois de l'etre.

29

10

ft.

re

a-

n.

m-

us

la-

de

er- -

ui

à

30-

aît de

nal

en

fé-

il

que

ra-

ver

ce,

le

ent

Tant & de si grofsiers mensonges en sa faveur, me paroissoient bien mériter de sa part quelque complaisance; je m'en expliquai avec elle, fur ce ton-la; & l'avoue naturellement, que je ne m'attendois pas à des refus. J'en essuyai cependant, & de si positifs, qu'à l'exception de quelques très-légeres faveurs, qui même ne passent presque plus aujourd'hui pour en être, & qu'encore je lui arrachai plus qu'elle ne me les accorda, la permission de dire que j'aimois, & la promesse de me croire un jour, il me fut impossible de rien obtenir d'elle, pas même le bonheur de la voir le lendemain. Cela me parut ridicule, & d'une cruauté tout-à fait singuliere. Je m'emportai, je suppliai, je gémis, & n'émus pas l'inhumaine qui me condamnoit à une absence que, dans le fonds, je sentois si peu; ce qui devoit lui être à elle-même, assez peu pénible, puisque ce n'étoit qu'à sa réputation qu'elle sacrifioit le bonheur de me voir. Je jugeai, par tout ce que je venois

de voir, que Buttington se trompoit fur Madame de Pembroock, moins que je ne l'avois cru, lursqu'il m'avoit afsuré que je ne triompherois pas d'elle aussi aisément que je m'en flattois. Il m'étoit du moins impossible de douter que fon intention ne fût de me donner en spectacle, beaucoup de tems avant que de se déterminer à récompenser mes soins; & il me paroissoit bien ridicule de n'avoir apporté à la Cour d'Angleterre, tant de graces & de manége. que pour y être la dupe d'une coquette qui, sûrement n'avoit pas autant de finesse que moi. La façon dont elle s'étoit conduite dans ce tête-à-tête, m'avoit prouvé qu'elle étoit accoutumée à être attaquée, & à se défendre. Quoique mes entreprises euffent été modérées, je les avois cependant poussées affez loin pour offenser un peu la pudeur, & pour ne pas laisser les sens absolument tranquilles, & je ne lui avois trouvé ni émotion, ni colere. Il lui avoit enfin paru également simple, que je l'eusse attaquée avec assez peu de décence, & que des façons ordinairement si persuasives, ne lui eussent pas donné la plus légere tentation de succomber: & j'avoue qu'un desintéressement si

eompl barral vertu me le quefo lieu d auffi 1 avoit & fur quilli tre, n chose prefq mour qu'el coqui lorfq D'ail fait, reffo voie me p foib touj & fi com qu'e les c quel

leur

e

1

r

t

complet, ne laissoit pas que de m'embarrasser. L'amour triomphe enfin de la vertu, souvent sans le vouloir, ni même le chercher, on frappe les sens; quelquefois même, le caprice seul, tient lieu de desirs & de passion, & mene auffi loin: mais Madame de Pembroock avoit la tête froide, le cœur paisible; & fur ce qui pouvoit remplacer la tranquillité de l'un, & la froideur de l'autre, ne me donnoit pas d'espérance. Une chose pourtant, me consoloit; si j'étois presque sûr de ne lui pas inspirer d'amour, je l'étois bien plus encore, qu'elle ne m'en inspireroit pas; & les coquettes sont rarement dangereuses, lorsqu'elles n'intéressent pas le cœur. D'ailleurs, quelque plan qu'elle se fût fait, quelque sûres que lui parussent les reflources que la nature & l'art pouvoient lui fournir pour y rester fidele, il me paroissoit assez peu possible que cette foiblesse naturelle que les femmes ont toujours, plus ou moins, vis-à-vis nous, & sur laquelle il est si raifonnable de compter, ne l'entraînat pas plus loin qu'elle ne voudroit. Il faudroit aussi les connoître bien peu, pour ignorer à quel point, & combien inopinément, leur imagination s'embrase quelquesois, & jusques où, un homme qui sait pe nétrer leur désordre, & profiter de ce qu'il voit, peut les conduire, quelques armes que d'ailleurs elles puissent avoir contre lui.

Ie quittai donc Madame la Comtesse. affez convaincu, malgré les apparences. que les choses ne tourneroient pas, entr'elle & moi, comme elle me paroiffoit le croire, mais pourtant affez honteux, dans le fond, d'avoir trouvé une si belle résistance, où j'en avois craint si peu. Il me restoit Madame de Rindsey, de la vertu de laquelle, malgré fon extrême décence, j'avois affez mauvaise opinion; & j'allai, en quittant Madame de Pembroock, effayer chez la Reine, où je savois que je la trouverois, si mes conjectures sur elle, me tromperoient, comme elles venoient de faire sur l'autre. Quoi qu'il en arrivât cependant, cela m'étoit affez égal. Si je voulois bien l'entendre, quand elle parleroit, je ne voulois pas avoirà me reprocher de l'avoir prévenue. Cela vous paroît étrange peut être, mais vous ferez plus convaincu par le portrait que je vais vous faire d'elle, que par tout ce que je pourrois vous dire, à quel point la singuliere indifférence étoit me p les l Ce r reil

011 6

hefo

L

à qui celle vert bien ne p nête & d fonce & d

élég tés plus fait appu lour

à ce con lequ dési con

rence que j'avois pour sa conquête. étoit fondée; & que je ne l'aurois même pas tentée, si j'eusse alors eu sur elle les lumieres que j'ai acquifes depuis. Ce n'est pas, graces au Ciel, qu'en pareil cas j'aie jamais compté les vices du cour pour quelque chose; mais moins on est sensible aux vertus, plus on a

hesoin de trouver des agrémens.

25

ir

.

,

1-

1

1-

ıt

1.

é

1-

1.

a

e

ıt

-

d

à

La figure de Madame de Rindsey est, à quelques égards, comme son ame : celle-ci offre assez les apparences de la vertu & de l'honneur; l'autre paroît bien faite; toutes deux trompent. L'on ne peut pas, sous un maintien plus honnête, sous un plus grand air de candeur & de naïveté, cacher d'ame plus profondément fausse, & moins de principes & de mœurs; & fous une taille plus élégante, posséder moins de ces beautés qui semblent en dépendre, & offrir plus de ces cruels défauts, dont on ne fait guere juge que l'homme que l'on appelle encore un amant, quoiqu'assez louvent, on pût donner un autre titre a ceux que les femmes honorent d'une confiance un peu étendue. Le terme par lequel il me semble qu'on pourroit les désigner, n'est peut être pas encore connu. l'ai oui dire que l'amour, quand il est extrême, peut pardonner des dé. fauts de ce genre; ce que je sais, c'est que le simple desir les sent, les craint, & ne les excuse pas. Il est impossible de se connoître mieux que ne fait Mada. me de Rindsey, de parler de soi-même, plus modestement, de se croire moins & de quoi plaire, & de quoi fixer; & malgré cela de se livrer avec plus d'intrépidité. L'inconstance d'un amant est apparemment moins pour elle, que le malheur de ne pas satisfaire un caprice. Elle paroît faire grand cas de son ame; mais c'est un tort qu'elle a beaucoup moins qu'elle ne semble l'avoir; & personne, dans le fond de son cœur, ne fe fent plus méprisable qu'elle, & ne se méprise avec moins de répugnance & plus de fermeté; l'estime d'autruine lui importe pas plus que la sienne même; & personne peut être ne braveroit le public avec plus d'audace, si elle n'avoit que le public à ménager. Ses yeux sont plus triftes que tendres, modeites par art, hardis, même quelque choie de plus, quand elle les laisse à leur expression naturelle; ne disant rien, lorsque le desir ne s'y peint pas; & dans ce cas-là même, soit que sa singuliere fausseté regle jusques à leurs mouve-

men être à dir il est les é vous dans qu'el de d

Le r peindéfai buta dre. gina ner l té el

elle i il el plus port reter en a

la na meni trom ni le fon

elle Paud e

1-

,

15

&

1ft

le

e.

p

&

ne

ne

ce

ne ê-

it

a-

X

es

xrf-

ns

re

7C-

mens dans quelque instant que ce puisse être, soit qu'ils soient tournés de façon à dire toujours moins qu'elle ne sent, ilest difficile, avec quelque soin qu'on les étudie, de s'appercevoir de ce qu'ils vous veulent. On ne peut pas avoir dans la peau plus de finesse & d'éclat qu'elle n'en a; & dans le fourire, plus de douceur, d'agrément & de naturel. Le reste de ses charmes ne vaut pas la peine d'être décrit; le détail des autres défauts de sa personne seroit trop rebutant, pour que je veuille l'entreprendre. Il est aussi aile d'embraser son imagination, qu'il seroit difficile de lui donner l'idée du sentiment; aussi la volupté est-elle ce qu'elle connoît le moins; elle a le desir inégal, mais violent; & il est impossible d'avoir, avec un air plus tranquille & plus froid, plus d'emportement dans les goûts, & moins de retenue. Je doute que ce que la fortune ena fait, réponde à ce qu'il paroît que la nature en avoit voulu faire; & sûrement, à son égard, l'une des deux s'est trompée. Si elle n'ose avoir ni le ton, ni les façons de l'état pour lequel, par son caractere, elle semble être née, elle en a du moins pris les mœurs & l'audace. Elle est née dure; un amant

qui ne lui montreroit que des pleurs, ne l'attendriroit pas; mais un amant n'a t-il jamais que ce spectacle à offrir aux yeux d'une inhumaine? Je ne sais si cela vient, ou de son manque de prin. cipes, ou de son peu d'amour-propre, mais jamais femme n'a fait les avances plus volontiers, avec plus de pudeur & de circonspection; & ne s'elt, des qu'on l'entend, livrée avec plus de promptitude. Il est vrai aussi que, comme elle n'a pas une de ces beautés frap. pantes qui entrainent, & que son air modeste & réservé, fait penser qu'on pourroit l'attaquer sans succès, qu'enfin elle tente peu, & qu'elle effraie beaucoup, elle pourroit bien avoir le malheur d'être sans ce qu'elle-même appelle une affaire, si elle ne rassuroit point, par la douceur de son caractere, ceux que la sévérité de son maintien épouvante. Elle a fort peu d'esprit, & je n'ai jamais connu de femme qui l'eût plus stérile, & de qui, en même tems, le cœur fût plus fec. Les gens qui la connoissent peu, lui donnent beaucoup de ce que nous appellons sens & raison; mais je suis convaincu qu'elle en a moins encore que d'esprit. L'on a pris apparemment pour de la réflexion

elle elt tor cel

plu fau la, troi pro

étre

ne

mer cab j'y une nos pos

dai d'au jour en c'ai

leur

hun jette ded: nt

ir

is

11-

e,

es

ès

de

map-

air

on

fin

au-

131-

elle

nt,

eux

ou-

i je

'eût

ems,

qui

eau-

5 &

'ele

on a

xion.

ette perpétuelle rêverie dans laquelle elle est plongée, & dont tout l'objet est de s'étudier sans cesse à rensermer tous les mouvemens qui pourroient déceler son caractere. Personne donc ne rève plus, & ne pense moins; personne ne combine davantage, n'applique plus mal ses calculs, & n'a les vues plus fausses & plus bornées. Avec tout cela, soit desir de jouer un rôle, soit pour tromper mieux ou plus, elle a jugé à propos de se faire Presbytérienne; & être Presbytérienne, c'est être infiniment pis que si l'on étoit J....

La Reine s'étoit enfermée dans son cabinet, lorsque j'arrivai au Palais; & jy trouvai Madame de Rindsey, dans une chambre assez écartée. Plusieurs de nos Presbytériens de Cour lui en composoient une; mais ces êtres superbes & farouches, ne me croyant pas des leurs, me regarderent, quand je l'abordai, avec un mépris que je leur rendis d'autant plus volontiers, que j'ai toujours mal pensé des gens qui se croient en droit de mépriser les autres, & que d'ailleurs, j'aime affez naturellement à humilier l'orgueil. Après qu'ils eurent jetté sur moi des regards sombres & dédaigneux, & que je les eus bien con-

vaincus par les miens, de tout le de. dain qu'ils m'inspiroient aussi, ils quit. terent de concert Madame de Rindley, en la blâmant sans doute de connoire des gens ausi frivoles, & auth écartés de la bonne voie que je leur pa. roissois l'être. Pour elle, je crus remar. quer à son sourire, & à la façon dont ses yeux s'attacherent sur moi, qu'elle n'étoit pas fachée que leur fuite lui procurât avec moi une conversation particuliere.

Vous devriez être bien honteux, My. lord, me dit - elle, avec une forte de trouble, de faire tant de peur aux gens vertueux. Moi! Madame, répondis je, je ne suis pas, graces à Dieu, affez de vot encore pour penser mal de mon prochain, fur tout quand je ne le connois pas; mais, à vous dire la vérité, je suis assez peu édifié de la conduite des gens qui viennent de me témoigner su de avec si peu d'égards, à quel point ils mire croient ma rencontre dangereuse pour la vertu. C'est que, reprit-elle en souriant, vous avez si peu l'air d'etre dans me fl les bons principes, qu'il est tout simple, quand on ne vous connoît pas, comm de ne vous pas rendre toute la justice s'en a qui vous est dûe. Il me suffit, Madame, ien'en répliquai-

repl & 1 ces, fiez peut être penf que je de

ce qu

de n

E

& 9! pour table àsat neur. veux forte l'obje d'aut diltin

> . Ce que r

> > Tor

r.

a-

r.

nt

lle

0-

ar-

y-

de

ens

je,

dé.

non

011.

ité, uite

gner

t ils

fou-

dans fim-

pas,

Stice

ame,

quai-

répliquai-je, que vous me la rendiez; & l'on me feroit encore plus d'injustices, que, pourvu que vous ne m'en fisfiez pas, je vivrois, à cet égard, on ne
peut pas plus tranquille. Il entre peutetre, reprit-elle, dans votre façon de
penser, plus encore de philosophie,
que d'estime pour moi; mais, au moins,
je dois toujours vous rendre graces de
ce que vous voulez bien paroître penser
de moi si favorablement.

Elle rougit en achevant ces paroles; & quoique je ne la connusse pas assez pour attribuer cette rougeur à sa véritable cause, j'avoue que ce ne sut pas à sa timidité que j'en sis absolument honneur. Il me parut même que ses tristes yeux s'attachoient sur moi, avec cette sorte d'opiniâtreté que l'on n'a que pour l'objet qui plaît, & qui est chez elle d'autaut plus sorte, que, comme je l'ai su depuis, c'est sa façon la plus ordimire de vous apprendre qu'elle vous distingue.

Cette préférence qu'elle me donnoit, me flattoit dans le fond trop peu, pour que mes regards répondissent aux siens comme elle l'auroit desiré, & soit qu'elle s'en apperçût, soit qu'elle craignit que jen'eusse trop tôt mauvaise opinion d'el-

Tome V. Part. III. O

314 LES HEUREUX

fic

av

éti

lir

fai

foi

qu

rui

de

la l'io

fan

la p

do

de

plo

tud

deu

mai

ave

peu dire

pen

Tou

d'ell

phe

1e 11

repr foin

le, elle prit d'un air nonchalant un affer gros livre qu'elle avoit sur ses genoux; & comme elle me vit une sorte de curiosité de favoir ce que c'étoit : c'est. me dit-elle, un Traité fur la Hiérarchie de la primitive Eglise, & qui doit, je crois, embarrasser furieusement Mes. fieurs nos Eveques; & comme, dans vos principes, cet ouvrage ne doit pas vous déplaire, je vous prie, Mylord, de vouloir bien l'accepter; mais, ajoutat-elle, il faut que je fois folle d'imaginer que vous le lirez? Oui, affurément, Madame, répondis-je, je le lirai. Quand je ne ferois pas, comme je suis, dans les bons principes, j'aime, de goût, ces fortes de matieres, & même j'y suis pasfablement verfé.

Et ce qu'il y a de plaisant, mon cher Duc, c'est que je lui disois exactement vrai, & que ma curiosité qui m'a porté à effleurer toutes sortes de choses, ne m'a pas permis de négliger absolument celle-là, toute assommante qu'elle est, & de quelque inutilité qu'elle me soit. Ce n'est pas que je sois là-dessus plus prosond, que je ne le suis sur tout le reste; mais je n'en étois pas moins sur que j'en saurois là dessus, autant que Madame de Rindsey, qui ne devoit né-

e

15

25

a-

1-

it,

id

es

-10

af-

er

nt

rte

ne

ent

A.

lus

le

für

que né-

cessairement en avoir qu'une très-superficielle connoissance. Quoi! me dit-elle avec une feinte surprise, vous avez été si long-tems en France, & vous lirez ce livre-là! Je lui répondis qu'elle faisoit tort aux François, si elle pensoit qu'ils ne pussent ou lire, ou faire que des ouvrages frivoles. Cela me parut l'étonner; elle avoit beaucoup plus de peine à croire à votre solidité, qu'à la mienne; mais dans le fond, cela ne l'intéressoit pas assez, pour que ce fût fans chagrin qu'elle me vît commencer la préface du livre qu'elle venoit de me donner. Il lui sembloit, & avec affez de raison, que j'aurois pu mieux employer pour elle & pour moi, la solitude dans laquelle on nous laissoit tous deux. Je le pensois aussi bien qu'elle; mais j'aimois encore mieux m'ennuyer avec la plus stupide Préface, qui ait peut-être jamais été faite, que de rien dire à Madame de Rindsey qui lui fit penser que j'eusse des vues sur elle. Tout affuré que j'étois de triompher d'elle, en fort peu de tems, le triomphe ne m'en siattoit pas davantage; & jene voulois pas, fur-tout, avoir à me reprocher qu'il me coûtât quelques loins, ou quelque apparence de senti-

O 2

316 LES HEUREUX

k

pe

il

pé

ye

foi

gu

igi

dil

tar

pas

je :

fer

éga

li

roi qui dai

fes etr

m'a

ver

trif

j'av

plu

plu

COL

tou

ment ou de desir. Elle ne pensoit pas fans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressat si peu; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois, pour savoir combien peu. à tous égards, elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire, ma fagacité naturelle me tenoit fans dou. te lieu d'expérience; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur, cela lui auroit peu servi dans un lieu, où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher, & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fit, & pour fa honte & pour ma gloire.

LETTRE QUATRIEME.

JE ne sais, mon cher Duc, quel est le respectable Ancien qui à dit, & selon moi, avec encore plus de vérité que d'élégance, qu'on a beau être sin, que l'on ne devine pas tout. Bien des gens sont, ou du moins, doivent être convaincus, que ce grand Philosophe, quel qu'il soit, ne se trompoit pas, lorsqu'il sit cette importante découverte;

1.

1-

,

le

1-

is

nt

ur

eft

fe-

ité

il,

les

tre

10,

orf-

te;

& j'en suis, moi, plus convaincu que personne. Je voyois bien, & en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindsey desiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquens qu'ils soient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas possible d'en ignorer le langage; mais le reste de ses dispositions intérieures étoit caché sous tant de décence, qu'il ne se pouvoit pas, fur-tout avec la réputation que, je ne sais comment, elle avoir su se conserver, je susse à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. l'ignore aussi, si le peu qu'elle m'inspiroit, & le peu d'attention qu'en conféquence je faisois à tout ce qui se paffoit dans fon cœur, étoient ce qui me voiloit fes mouvemens; mais quelle que [pût être la cause de mon ignorance, il est certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma conversation avec elle, une tournure moins trifte. Peut-être même sans doute, si j'avois été seul avec elle, dans des lieux plus favorables à ses desirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je considérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres bassesses,

0 3

n'e

tah

cel

me

va

fen

pas

des

vei

VOI

Rit

fon fes

& 0

fa 1

mo

lui

un

du

Vis

Pré

elle

imb

lop

210

que

me

à pa

je pourrois romporter, seroit un trisse je vous aime; & je voulois, du moins, que ce sût d'elle même, & sans aucune sollicitation de ma part, qu'elle me dit ce qui de la sienne, devoit si peu m'intéresser. J'avois enfin résolu qu'elle se roit toutes les avances; hélas! elle ne demandoit pas mieux; mais elle auroit desiré que je l'eusse, dans cette extrèmité cruelle, un peu secourue; & je ne le voulois pas, non-seulement de peur de me compromettre, mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit, au reste, d'autant plus singulier que je la devinasse si mal, qu'il y avoit déja long-tems que je croyois que la rigidité des opinions, & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchans qui lui sont chers, & sont bien plus faits pour les masquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas davantage que la vanité des prudes est une raison de plus contr'elles, & que même quand elles sont de bonne foi, la certitude qu'elles ont de ne pas succomber, ne leur permet pas de se tenir assez en garde contre la séduction, & nous les livre souvent, après de bien plus légers combats que

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi, que celles qui se désient le plus d'elles-mêmes, n'en sont que plus promptement vaincues, parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas, elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires, & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

1

r

r

e

.

S

-

2

S

28

S

t

a

e

Ce n'étoit assurément pas comme je vous l'ai dit, la faute de Madame de Rindsey, si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui regnoit dans ses yeux, je ne sais quelle inquiétude & quelle mollesse répandues dans toute sa personne, tout en elle annonçoit au moins, une nécessité très-pressante qu'on lui dît promptement qu'on l'aimoit, & un desir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle, qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi, que malgré elle-mème.

Je lisois donc toujours cette maudite Présace; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue, que satisfaire de l'opinion qu'en la lui lisant, je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquesois, que rien n'impatiente une semme plus cruellement, que de s'obstiner à paroitre l'estimer, lorsqu'elle consent

do

qu'

fac

D'a

pol

pol

COL

liv

dis

VO

rep

pas Eft

ble tiv

fer

a

qui

elle

aut

rep

vat lefa

ren ges

nat

me

per

qui h'e

à ne nous plus paroître estimable. L'en. nui de Madame de Rindsey devint enfin si vif, & elle le marqua par tant de dif. traction, qu'il ne se pouvoit plus que je parusse encore m'y méprendre. Elle n'o. foit pas, cependant, interrompre une lecture qui, dans les principes qu'elles affichoit, ne devoit point paroître lui déplaire. Mais elle avoit beau me témoigner de mille façons, la situation cruelle dans laquelle je la mettois, je voulois pour finir, qu'elle me l'ordonnât ellemême, & par ma patience, je sus en-

fin l'y forcer.

En vérité, Mylord, me dit-elle, vous me causez la plus singuliere surprise que j'aie éprouvée de ma vie. Il est inconcevable que, dans un âge qui ne femble fait que pour les erreurs & pour la frivolité, vous pensiez aussi solidement que vous faites. Mais vous, Madame, répondis-je, vous m'étonnez à bien plus juste titre? N'est-il pas, en effet, extraordinaire qu'à votre êge (j'aurois pu dire davantage si j'avois seulement voulu être poli) vous vous soyez consacrée à une vie si sérieuse, &, si je l'ose dire, si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être pas, me répondit-elle, des plaisirs bien vits; mais je n'ai jamais prise affez ceux)-

e

25

Di

1-

le

is

e-

n-

us

ue

11-

ele

rt-

nŧ

ie,

us

X-

pu

U-

rée

re,

tre

UX

dont elle semble me priver, pour croire qu'ils me dédommageassent de tous les facrifices qu'il faudroit que je leur fiffe. D'ailleurs, ce qui me paroît le plus fait pour toucher l'ame, est si dangereux pour nous, que je ne comprends pas comment une femme qui pense, peut y livrer la tienne. Quoi! Madame, lui dis-je en souriant, il se pourroit que vous n'eussiez jamais aimé! Assurément, reprit-elle en rougissant, & je ne vois pas bien pourquoi cela vous étonne? Est-ce donc une nécessité si indispensable que d'aimer? Je n'en sais rien positivement, repliquai-je; mais ce qui me feroit croire que cela est, c'est qu'il n'y a pas un Opéra qui ne le dise; & c'est quelque chose. Vous avez raison, ditelle en riant, ce sont-là de très-graves autorités. Il ne me seroit peut-être pas, repartis-je, bien difficile de vous convaincre qu'elles valent bien celles sut lesquelles vous appuyez votre indifférence, & que ce n'est que par des préjugés que vous vous défendez contre la nature. Mais, me demanda-t-elle, en me regardant fixement, & d'un ton un peu tendre, en est-ce un que la crainte que vous nous inspirez? Notre cœur k'est-il pas toujours avec vous, ou tourmenté, ou trahi? Exposées à votre légéreté, votre mauvaise soi, à vos dégoûts, à votre indiscrétion, il est bien rare que nous ne payions pas du bonheur de notre vie, les sacrifices que nous vous faisons, & que nous n'ayons pas d'autant plus à nous plaindre de vous, que vous nous devez davantage. Grand Dieu! ajouta-t-elle, si j'avois le malheur d'avoir une passion, je crois que je me tuerois de désespoir. En bien! lui répondis-je d'un air froid, si vous voulez que je vous dise sincérement ce que je pense, je ne doute pas que vous ne fissiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponse; vous ne l'attendiez pas sans doute, & à vous dire la vérité, je n'aurois pas eu la force de la lui faire, si elle eût paru compter moins fermement sur une déclaration de ma part. Elle sut cependant tirer meilleur parti que je ne pensois, du desir que j'avois de l'humilier. Je suis si peu disposée, me répondit-elle en rougissant de dépit, à penser bien de moi-même, & si éloignée, d'ailleurs, de croire que ce soit un bonheur, que de plaire, que vous m'humiliez moins que vous ne pensez, en cherchant à me saire entendre que c'en est un qui est

mei mei me moi T'v

J'y con m'y je

me leur I me

que dic que J'ai per vât

> mi le qui tur tor

fou

qui der à n fun

m

moins fait pour moi, que pour personne: mais, à vous parler sans déguisement, j'aurois cru trouver dans un homme qui a vécu en Françe si long-tems, moins de franchise, & plus de politesse. J'y ai du moins, repris-je, un peu déconcerté de cette leçon, appris assez à m'y connoître en agrémens, pour que je ne dusse pas avoir à craindre qu'on me soupçonnât en Angleterre de savoir

leur rendre si peu de justice.

S

15

15

à

u

ru

é-

nt

is,

115

en

de

s,

ue

ins

me

eft

En achevant ce compliment, qu'elle me forçoit à ne lui pas refuser, je crus que la même politesse qui me l'avoit dicté, m'obligeoit, pour lui donner quelque air de vérité, à lui baiser la main. J'aimois à me flatter qu'elle ne me le permettroit pas; mais quoi qu'il en arrivât, & avec quelque clémence qu'elle souffrit mon audace, j'étois plus déterminé que jamais à ne la pas mettre dans le cas d'avoir autant à me pardonner, qu'elle l'espéroit sans doute. Je hais naturellement les prudes; celle-là ne me touchoit point, & d'ailleurs une femme qui se propose avec si peu de décence, devient si vile à nos yeux, qu'il faudroit, amon gré, qu'elle fit une forte impression fur les seus, pour triompher si promptement du profond mépris qu'elle inspire.

324 LESHEUREUX

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le sens de votre réponse, & com. ment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon désavantage? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la justice que vous méritez. Cependant, reprit. elle, en adoucissant ses yeux de plus en plus, il me semble que dire à une femme, que si elle avoit le malheur d'avoir une passion, elle feroit bien de se tuer, est l'affurer, & d'une façon affez peu détournée, qu'elle n'est pas faite pour en inspirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & selon l'opinion que j'ai moi-mème des dangers auxquels une femme s'expose, lorsqu'elle a le malheur d'aimer. C'en est donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui pense? Oui, Madame, répondis-je, & je pousse cela jusqu'à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne pense pas. Les hommes font si extraordinaires! si peu reconnoissans! tiennent si peu, par le cœur, à ce qui leur plaît! sont si esclaves de leurs sens! attachent si peu de prix aux facrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas eft vec vou à l'i moi moi de peu Une

Une n'en choi cela reuf choi a fi que gent eft

qui qu'à l'am avoi le m hom tems

fens

qu'il fort étoit e

n

e

r-

1.

0

ie

0-

t,

f-

11-

fe

i-

u,

nt

fi

n-

1

pas que cela ne doive faire trembler! Il elt vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penfer que vous avez, vous feriez moins expofée qu'une autre à l'ingratitude d'un amant. Ce seroit du moins, reprit-elle en baiffant les yeux. mon intention qu'il eût à me remercier de peu de chose; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer fans cela? Une liaison tendre, dans laquelle les sens n'entreroient pour rien, auroit quelque chose de si noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'est que malheureusement, répondis-je, il y a mille choses qui les tentent davantage; & il y a si long-tems qu'ils sont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion; si pourtant, c'en est une que de préférer ce qui flatte les iens, à une forte de plaisir métaphysique qui ne fauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne sent guere. Feu Platon, qui avoit affurément bien de l'esprit, avoit le même système que vous; mais les hommes étoient déja si corrompus de son tems, que je crois avoir lu quelque part, qu'il fut sifflé. Ce dont je suis, du moins, fort fûr, c'est que l'amour resta comme il étoit. Au reste, que les homme exigent,

326 LES HEUREUN

que les femmes accordent, c'est ce qui me paroît si simple, que je ne crois pas, toutes réflexions faites, que les choses puissent être autrement; mais qu'après avoir dû à une femme tout son bonheur, on ait l'indignité de ne s'en pas fouve. nir; & qu'elle-même, quelquefois, ne se fouvienne pas plus que vous, de toutes les obligations que vous lui avez, c'est, je l'avoue, ce qui me paroît inconceva. ble, & ce qui, pourtant, arrive tous les jours. Il est vrai, repliqua-t-elle, que cela est horrible, & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon! repris-je, depuis que l'on a découvert que les principes ne sont que des préjugés, vous ne fauriez imaginer combien il s'est glisse de défordres dans les mœurs, & de combien de choses, dont autrefois on se croyoit obligé de rougir, on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien, je tenois toujours la main de Madame de Rindsey, qui même, pour que je la tinfle plus commodement, avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je sentois bien, que cette condescendance de sa part, en auroit un peu mérité de la mienne; mais Pétois plus méchant que pressé. Nous n'étions point d'ailleurs dans des lieux reu prii par peu qu'été

digradon I tou

l'An ave Rin & vers péra

qui pab L don don

den

çoie j'y r affur ton fey

avo

3,

S

r,

29

fe.

es

lt,

a-

es

ne

ds

n-

le-

in-

ne

ffé

m-

fe.

au-

en.

e de

nffe

nté

ien,

, en

nais

OUS

eux

où je pusse prositer du tendre & malheureux penchant qui lui faisoit saire à ses
principes une si affreuse violence; & je
partageois si peu sa foiblesse; j'étois si
peu slatté d'en être l'objet que je doute
qu'en quelque endroit que nous eussions
été, je n'eusse pas préféré le plaisir de
lui voir jouer un rôle si peu sait pour sa
dignité, à tous ceux que pouvoit me
donner sa complaisance.

La complaisance que j'avois de tenir toujours la main la plus seche de toute l'Angleterre, & de parler sentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindsey sur mes dispositions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers son objet, ne lui ôtant point l'espérance de m'y amener; & vous, me demanda-t-elle, avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, seriez-vous capable de reconnoissance!

La question étoit pressante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient assez comment l'on desiroit que j'y répondisse; cependant ... oh! j'avois, assurément de l'humeur ce jour-là; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindsey, ni la soumission avec laquelle, elle avoit la bonté de me demander mon

328 LES HEUREUX

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Pembroock, avoit peut-être plus humiliée que je ne pensois; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, sut que je le connoissois si peu, & que j'avois même, si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de long-tems, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

pol

mo

diff

fau

ait

phi

acc

fuy

gire

n'ét

cuff

& F

fon

mai

ave

ne

ob I

dor

cell

pas

dui

qu'

fon

aur

nou

plu

fes

rita

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindfey, à laquelle il fit sentir à quel point, elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation fort naïve, très-singuliere, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance, que de seu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation; ma conduite la lui laissoit toute entiere. Moins elle pouvoit l'attrie

le

e

1-

t,

fa

e,

Hi

à,

nt

le

le

ec

ur

ue

X,

re

no

11

ri-

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit se déguiser qu'elle ne la dût à mon indifférence, & se flatter que ses dispositions m'eussent échappé. Toute fausse qu'elle est, quelqu'empire qu'elle ait pris sur ses mouvemens, & quelque philosophie qu'elle ait dans de pareils accidens, elle ne put fans émotion, efsuyer une pareille scène. Ses yeux rougirent, & j'y lus presque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en appercuffe, & que je parusse ne les pas voir, & pour lui prouver que l'altération de son ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une sorte d'empressement, ce qu'elle avoit; & elle me répondit avec assez de sécheresse, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'espérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu selle de m'engager; & comme elle n'a pas cette sorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il semble, même qu'en s'avilissant, elle ne se mette qu'à son aise, j'ai tout sujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, si le lieu ou nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indissérence, à suspendre ses tendres projets. Ses mœurs sont véritablement si douces, qu'à quelque point

330 LES HEUREUX

que j'eusse dû lui déplaire dans ce têteà. tête, ses beaux yeux, lorsque la préfence de la Reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-tems; & pour me prouver mieux qu'elle n'en ressentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le fur-lendemain, un rendez-vous chez elle, afin, me dit-elle, que nous y puissions médire de l'amour plus commodément qu'à Witehall. C'é. toit même, une satisfaction qu'elle étoit si pressée de se donner, qu'il falloit néceffairement qu'elle cût le lendemain de grandes affaires, pour se résoudre à la reculer fi loin.

Ce qu'il y a de singulier, & que vous blâmerez sans doute, c'est qu'à quelque point que j'admirasse cette douceur de caractere qui brilloit en Madame de Rindsey, ce sut sans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois causés dans la journée, sans reconnoissance du rendez-vous qu'elle prenoit sur cette pudeur sévere, qui la distinguoit si avantageusement, de me donner, & même sans être slatté de lui emporter quelque chose de plus, que le gros Livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce présent si peu fait pour moi, me

faife l'int m'av dans me qu'e

B

à pe air t prim il, c l'Am enco dévo bleu vieil

ta pe pas i j'en Eh p tant Ah rire

cela

fey. que choi certa

ne; que faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican

qu'elle savoit que j'étois.

é.

0-

le

&

en

en

ın

e,

ur

é-

it

é-

de

la

us

uè

de de

ds

u-

CC

te

11-

no

ue

me

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un Traité sur la primitive Eglise. Eh bon Dieu! me ditil, qu'est-ce que cela? Un présent de l'Amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre, qu'il ne te paroît dévot. Il reva quelque tems. Ah! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille Comtesse de Kent qui t'a donné cela! Tu dois, repris-je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner; & tu crois donc que j'en suis à la vieille Comtesse de Kent? Eh pourquoi non? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses! Ah traître, ajouta-t-il, en me voyant tire, c'est la pauvre Madame de Rindley. Ah! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déja lui avoir fait croire de choses! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras.

332 LES HEUREUX

un extrait; tu as naturellement l'esprit exact & clair; & je suis certain que ce

fera une piece magnifique.

Après cette plaisanterie, qui ne fut pas du goût de Buttington, je lui contai mes exploits: ils lui parurent superbes; & je crois qu'il m'auroit adoré, si je n'avois pas en la modestie de ne les pas fouffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindsey, quoiqu'il la blàmât beaucoup moins que le dessein où je l'affurai que j'étois, de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce, me demanda-t-il, parce qu'elle feint d'ètre Presbytérienne, que tu as quelques vues sur elle? Il te paroît peut-être plaisant d'en avoir une? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecosse, pour la même chose Quoi! interrompis-je, tu as fait le voyage d'Ecosse, seulement pour avoir une Presbytérienne? Sans doute, me répondit-il froidement; ch pourquoi pas, puisque j'en avois la fantaisie? C'est que j'aurois cru, repris-je, que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres, comme à Edimbourg. Oh! repliqua-t-il, je favois bien qu'il y en avoit ici; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées, que je que Au pas ami

te, dans lui cont

moi rien diffi men droi

touj touj à na mal

que pou çoit

con

van bro jou tim

len

rit

ce

fut

on-

er-

é,fi

les

ce-

vec

olâ-

où en-

me

être

ues

être

rage

ir la

-je,

nent

Sans

eh

fan-

s-je,

atis-

urg.

qu'il

que

ie je

crus que ce ne seroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaisir. Au reste, cette fantaisse de ma part n'est pas si extraordinaire que celle de notre ami N.... qui a fait le voyage d'Egypte, uniquement pour courre le Liévre, dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien! lui demandai-je, tu ne fus donc pas content de ton vovage? Pardonnez moi, repliqua-t-il, j'eus une Presbytérienne; mais je trouve ces femmes-là si difficiles à aimer; & celle - là m'a tourmenté si cruellement, que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces discours, il m'exhorta encore, & toujours austi inutilement, à me donner tout entier à Madame de Suffolck, & à ne pas m'exposer à perdre la plus aimable, & la plus digne femme de toute l'Augleterre, pour tenter des conquêtes que l'étois d'autant plus inexcusable de poursuivre, que ma conduite annoncoit que j'en connoissois le prix.

La colere de Madame de Suffolck, contr'elle-même, continuant; ne pouvant pas aller chez Madame de Pembroock, qui ne vouloit pas me voir ce jour-là, & mon rendez-vous avec la timide Rindsey, n'étant que pour le lendemain, je passai la plus grande par-

334 LES HEUREUX

tre l

vou

Suffe

qu'il

que

qu'il

dre

fe li

qu'e

ne p

force

rare

fes f

de f

qui

livre

cher

qui

qui

bur voit

vée

elle

dans

proj

ces i paru

cu c

din

tie de la journée à voir avec Buttington, les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en sus content; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la mollesse qui doivent régner dans les retraites consacrées à de si doux mysteres, & n'y oubliai rien de tout qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y déposer leur fierté dans mes bras. C'est vous dire essez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde, de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de si graves occupations, tout le tems nécessaire, j'allai chez la Reine, où je cherchois le Comte de Dorset, pour lui parler de Madame de Suffolck; mais il étoit retourné dans sa retraite, où il passoit toujours beaucoup plus de tems qu'à Londres; & je ne trouvai à interroger que Mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne savoit ce qu'elle pouvoit avoir, mais qu'il n'avoit jamais vu à personne, de Spléen si noir & si prosond. Je parus m'alarmer autant que lui, de l'état de la Duchesse; mais con-

on,

oit

on-

vec

qui

ifa.

n'y

en-

qui

nes

gla-

les

ily

e &

0C-

i'al-

s le

de

refoit

qu'à

ger du

oit.

nais & fi

que

tre l'avis du sublime Buttington, qui vouloit que j'écrivisse à Madame de Suffolck, une Lettre d'excuses, je crus qu'il étoit convenable à tous égards, que je me tinsse dans le silence. Quoi qu'il en pensat, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle se livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuisat vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en rester moins de forces contre moi. D'ailleurs, il est si rare qu'une femme, par le secours de les seules réflexions, bannisse une fantaisse de sa tête, en arrache une passion de son cœur, que j'aurois été le premier qui en cût perdu une, en la laissant se livrer à ses mouvemens. La Duchesse cherchoit la solitude; & toute personne qui s'y abandonne, prouve que l'idée qui l'v suit lui est chere, quelque doubureuse qu'elle lui soit. Il ne se pouvoit pas austi, que plus elle s'étoit prie vée du plaisir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma présence ne fût langereuse pour sa raison & pour ses projets. Je ne communiquai pas toutes es idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reque des reproches de ma conduite,& importunes invitations d'en changer.

LES HEUREUX 236

Pendant que je m'occupois de Mada. me de Suffolck, Madame de Rindsey arriva chez la Reine. Soit qu'elle ne crut pas m'y trouver, ou que ma présence prévue ou non, eût quelque pouvoir fur elle, je lus du trouble dans ses yeux. Il est vrai qu'il étoit léger, & qu'il pas. fa, on ne peut pas plus rapidement; mais enfin, il y étoit, & l'indifférence n'en donne jamais. Au reste, elle ne m'intéressoit pas assez pour que j'eusse quelque inquiétude sur ce qui pouvoit fe passer dans son cœur. Son premier mouvement fut aussi de paroître me favoir mauvais gré de la froideur que j'avois mise dans notre conversation de la veille, mais il passa plus promptement encore que le premier; & elle craignit encore plus de se livrer à celuilà, que de me laisser appercevoir l'autre. Pour moi, comme elle ne m'inspiroit pas même ce que je lui inspirois, quelque léger que pût être fon goût, ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur, & ce fut avec plaisir que je m'apperçus que j'avois réussi. Elle vouloit cependant me cacher l'embarras que lui causoit ma conduite; & pour me le masquer, elle

me

me

i'et

fei

d'a

Ce

dar

n'a

gra

me déc

le

pro

du

le du

de

fe !

qui

tan

de

rig

qu

là ,

d'u

fe !

àn

du

qu'

fe

2

ev

ût

ce.

oir

IX.

af.

it;

1ce

ne

ıffe

oit

ier

me

que

de

te-

elle

ui.

au-

fpi-

is,

, ce

gne

lui

eur;

cus

ant

ma

elle

me

me parla de son Livre. Je lui dis que l'en avois lu le matin; & comme elle feignit de ne le pas croire, je fus obligé d'appeller Buttington en témoignage. Celui-ci qui , en cessant de respecter Madame de Rindsey, que naturellement il n'aimoit pas, avoit pour elle un affez grand mépris, loin de songer à affirmer pour moi, la railla avec moins de décence & d'égards, que de force sur le choix de ses lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation, il lui conseilla le plus amicalement, & le plus uniment du monde, de se vanter un peu moins de lire de ces vilains Livres-là, & de ne fe pas tant cacher du Rochester. Car à quoi Diable! ajouta-t-il, en nous quittant, servent toutes ces simagrées-la?

Madame de Rindsey, qui se flattoit de tromper assez bien le Public, par la rigoureuse décence qu'elle affectoit, pour que personne n'osat lui parler sur ce ton-là, auroit traité sévérement l'Auteur d'un si sage conseil, si par la suite il ne se sût pas dérobé à sa colere. Ce sut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle pensoit du Comte de Buttington; & je doute qu'il eût été content de son éloge, s'il se sût tenu à portée de l'entendre. Tout

Tome V. Partie III. P

diff

fere

VOI

pol

c'el

bie

ne

Fra

leu

être

d'e

des

& 1

de

mê

for

que

fen

ma

cef

de !

ma

fur

fau

&

res

ach

en

trê

ne

son ami que j'étois, je le lui laissai dé. chirer tant qu'il lui plût. Je n'étois pas, d'ailleurs, content qu'il eût fait une imprudence qui me commettoit avec elle, & dont je la voyois affez tentée de rejet. ter sur moi une partie. Si je ne voulois pas lui rendre des foins, & que mon intention fût qu'elle ne me dût qu'à ce qu'elle feroit pour me plaire, qu'enfin e le ne m'intéressat point, je ne voulois cependant pas la perdre. Je dis donc, avec elle, beaucoup de mal de Butting. ton, & je trouvai qu'il avoit ajouté à ses propres travers, tous les ridicules des François; qu'avec beaucoup de pefanteur, il vouloit être léger; & que, furtout, il avoit le malheur de penser des femmes, on ne peut pas plus mal.

C'est moins, ce qu'il me semble, me répondit-elle, un malheur pour nous, qu'un travers de plus en lui; je ne suis sûrement pas la seule à laquelle ce que M. de Buttington peut penser, ne soit de la derniere indissérence; mais que je crains, ajouta-t-elle, en soupirant, de trouver la même injustice dans des personnes auxquelles il est impossible de ne pas s'intéresser plus qu'à lui! Je ne dois pas, repliquai-je modestement, me mettre au nombre des gens que vous

1-

,

t-

19

n

ce

in is

c,

g.

es

e-

11-

les

ne

ıs,

ue

oit

je

de

er-

de

ne

t,

us

diffinguez, & de qui l'opinion vous feroit de quelque chofe. Le regard dont vous venez de m'honorer en parlant, pourroit cependant me faire penser que c'est moi que vous avez eu en vue. Eh bien! me dit-elle, cela est vrai, vous ne vous trompez pas. Vous êtes presque François; & vous avez pris trop de leurs agrémens, pour que ce soit peutêtre tout ce que vous nous apportez d'eux. Je sais qu'en général, ils pensent des femmes on ne peut pas plus mal; & je serois, je vous l'avoue, désespérée de vous trouver à cet égard, dans les mêmes idées. Les pays, lui répondis-je, forment souvent les opinions. Il se peut que chez eux j'aie pensé comme ils penfent, & que j'aie eu les mêmes raisons; mais ce qui pouvoit être juste à Paris, cesseroit de l'être à Londres. Au nom de Dieu, repliqua-t-elle, croyez-le bien; mais je ne puis à présent vous parler sur cela, autant que je le voudrois; il faut que je me rende auprès de la Reine; & vous favez que demain, à sept heures, vous me trouverez chez moi. En achevant ces paroles, elle me quitta, en me regardant avec une tendresse extrême. Ce regard, tout tendre qu'il étoit, ne me séduisit pas, & j'y répondis avec

P 2

340 Les Heureux

plus de politesse que de sensibilité. Mettre dans mes yeux ce que je vénois de lire dans les siens, auroit été une saveur; & je n'étois pas encore décidé à en accorder.

ne

Je

m

cr

ég

AU

pr

qu

&

ur

fe

CO

la

la

cu

pa

év

fé

5'

m

no

CC

el

de

do

la

pl

je

b

Le lendemain, même arrangement dans mes courses. A la porte de Madame de Suffolck : encore fermée : même tranquillité de ma part sur cette infortune. De-là chez Madame de Pembroock; trouvée seule. A peu près mêmes propos que la derniere fois; pressant avec elle jusqu'à l'importunité, entreprenant jusqu'à l'insolence; l'un & l'autre, sans luccès: ni émue, ni fâchée. Femme extraordinaire, & devenant fort embarrassante pour moi. Elle me donna de l'humeur, qui ni fut ne remarquée, ni sentie. Grand sujet de réflexions! recherches profondes fur ce qu'il convient de mettre en usage pour triompher d'une femme de cette espece. Doutes sur ce qui me commettra le plus dans le public, de cesser, ou de continuer de la pourfuivre. Fort occupé de ces idées, & ne fachant quel parti prendre, j'arrive chez Madame de Rindsey. Trouvée seule comme la premiere fois, & fort différemment décidée.

Il faut nécessairement que les femmes

t

le

1-

e.

20

le

ſ.

ns

ne

r-

de

ni

·e-

nt

ne

ui

C,

ır-

ne

lez

m-

ent

105

ne doutent jamais de ce qu'elles desirent. le ne croyois pas avoir donné à Madame de Rindsey, l'espérance de me vaincre; elle l'avoit pourtant; & j'en étois également certain & confondu. Ses yeux, aussi tendres qu'ils pouvoient l'être, prirent, en me voyant, cette expression qui ressemble si bien à celle de l'amour, & qui peut d'autant mieux réuffir à une femme, dans la position où celle-là se trouvoit avec moi, qu'elle est beaucoup moins décente. Il y avoit, tout à la fois, dans ses yeux, du brillant & de la langueur; tout en elle la disoit vaincue, & avec une bonne foi qu'elle n'est pas accoutumée à mettre dans les autres événemens de sa vie. Une si belle perseverance me toucha enfin; la curiosité s'y joignit; les femmes doivent à ce mouvement; plus de complaisances de notre part qu'elles ne pensent; mais comme le noble abandon avec lequel elle se livroit ne m'inspiroit encore que de très-légers desirs, si les siens la rendoient plus aimable à mes yeux, ils ne la rendoient pas encore affez nécessaire à mes sens, pour que je préférasse les plaisirs qu'elle me promettoit à ceux que je goûtois, en lui faisant attendre son bonheur. Vous croirez aisément, sans

P 3

doute, que si je l'avois absolument von lu, il n'auroit ce jour-là nullement été question entr'elle & moi, des affaires de l'Eglise. Elle se flattoit même, selon toute apparence, que je ne lui en parle. rois pas, & se consoloit sans doute de ce qu'elle avoit perdu dans mon opinion, du côté de l'estime, par ce qu'elle comptoit y gagner d'ailleurs. C'étoit dommage, affurément, de tromper de si belles espérances; mais moins elle me les diffimuloit, plus il me parut plaifant de lui faire craindre de ma part, pour ce tête-à-tête . le même désintéressement qu'elle m'avoit vu dans le premier. Je lui parlai donc de son Livre; & son étonnement, & sa douleur, de ce que je ne trouvois que cela à lui dire, furpasserent de beaucoup mon attente.

Elle sentit bien si elle s'engageoit avec moi dans cette conversation, qu'ayant pris ce mauvais Livre pour texte, je pourrois être un peu long-tems à le commenter; comme son intention étoit que je lui parlasse d'autres choses, elle ne me répondit rien sur cela; & après avoir quelque tems gardé le silence; mais, à propos, Mylord, me dit-elle, (Eh! quel à propos!) n'admirez-vous pas M. de Buttington qui vient me proH-

été

es

on

le-

de

pi-

elle

oit

de

me

our

ent

Je fon

que

ur-

vec

ant

, je à le

toit

elle près

ice :

elle,

yous proposer de lire Rochester ? des pieces infames, & comme leur Auteur, dignes du feu? cela est d'une familiarité, d'une insolence inexcusable! A moi! du Rochester! que proposeroit-il donc à Madame de Pembroock? Comme je fais depuis long-tems qu'il n'y a rien de plus cruel pour une femme qui se propose d'une façon si décidée, de manquer de vertu, que de paroître avoir une grande idée de la sienne, & que cela la met dans la nécessité de reprendre ses avances, ou de les rendre d'une indécence affreuse; je me gardai bien de manquet une si belle occasion de louer Madame de Rindsey sur sa façon de penser, & je m'étendis sur ce chapitre avec une complaisance qui surement la fachoit beaucoup. Si j'avois pu penser qu'elle voulût changer d'avis sur mon compte, je lui aurois rendu un grand service, puisqu'elle auroit pu conclure, de ce que je lui disois, que je n'avois rien vu de sa marche; mais le tour que je lui jouois étoit d'autant plus affreux, qu'elle pouvoit moins se flatter de m'en avoir inpole, & qu'elle avoit auffi moins envie, que son aventure avec moi eût une fin li peu agréable pour elle.

Si le piege que je lui tendois étoit

adroit, sa façon de s'en tirer le fut aussi. & beaucoup plus que je ne l'attendois d'elle; mais les femmes les plus bornées ont, dans les occasions où leur amour. propre, ou leurs sentimens sont intéressés, une finesse dont il est bien rare que nous soyons capables. Soit qu'elle s'apperçût de ma méchanceté, foit qu'elle crût ne devoir qu'au simple hasard, les éloges dont je l'excédois, elle ne répondit à tout ce que je lui disois sur sa vertu, que par un profond foupir, & en levant les yeux au Ciel douloureusement. C'étoit assez me dire, qu'elle avoit à cet égard, moins à se louer d'ellemême, que je ne paroissois le penser; & elle ne pouvoit pas supposer que je crusse qu'elle me feroit une si intéressante confidence, si ce n'avoit pas été à moi qu'elle eût dû sa foiblesse. La rêverie la plus profonde, & en apparence la plus douloureuse, suivit l'aveu tacite qu'elle venoit de me faire de ses sentimens: & pour qu'il me fût encore moins permis de m'y tromper, elle affecta vis - à - vis moi, cette honte que sent une femme raisonnable, que l'amour vient d'entrainer trop loin. Rien n'étoit, à la vérité, plus intéressant que ce spectacle; & quelque peu sensible que je sois, je crois qu'il fi,

15

es

irté-

re

elle

lle

les

n-

fa

&

eu-

elle

lleer;

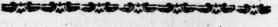
nte moi e la plus elle : & rmis - vis nme traiité, qu'il doit avoir de grands charmes aux yeux d'un homme amoureux, qui a longtems, & vivement desiré le bonheur de plaire, & qui voit enfin qu'il est aimé: mais loin qu'il me séduisst, comme Madame de Rindsey s'en flattoit, il ne fai-soit que redoubler mon mépris pour elle, & affoiblissoit même si singulièrement le peu d'impression qu'elle faisoit sur moi, que je n'aurois surement pas cédé à ses desirs, si je n'avois pas cru, en la prenant, lui faire encore mieux sentir tout le mépris qu'elle m'inspiroit, qu'en ne la prenant pas.

Fin de la troisieme Partie.



LESHEUREUX

ORPHELINS.



QUATRIEME PARTIE.

HISTOIRE SECRETTE du Comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusques au mois de..... 1709.

LETTRE CINQUIEME.

A. M. LE DUC DE***.

E Nord-Est souffle, j'ai du

** L ** spléen; ma tête est en proie

** aux plus noires idées; j'en

** veux à toute la nature, à

moi le premier, qu'ordinairement je ne

prise guere, & de qui je fais aujourd'hui moins de cas encore que de cou-

0

E

ois

*

du

oie

en

, à

ne

ur-

ou-

tume. J'ai beaucoup moralisé : je vous fais peur, rassurez-vous; je vous fais grace. Je crois pourtant que mes réflexions étoient fort solides, & peut-être affez neuves; j'avois trouvé d'affez belles choses contre mon siecle, ce siecle si fauffement appellé, à ce qu'il me semble, le siecle des lumieres, & de la philosophie. Je croyois avoir vu que nous avons plus facrifié aux paffions qu'à la raison, plus immolé de principes, que nous n'avons extirpé de préjugés. Je me flattois même d'avoir prouvé que jamais nous n'avons été moins éclairés. puisque jamais nous n'avons été plus vicieux, ou que du moins, nous ne l'avons jamais été avec plus d'éclat, & moins de retenue. Tout cela m'étoit venu dans la tête, à propos de Madame de Rindsey, qui se croit peut-être une femme d'autant plus forte, qu'elle se livre plus à ses fantaisses, avec moins de décence & d'égards, & pour son sexe & pour elle-même. Je croyois avoir entrevu que le titre de Philosophie, n'eft pas le titre qui convient à une femme de ce genre; je m'étois même amusé à prouver que les femmes qui se rendent fi facilement à nos desirs, ou qui comme elle, les préviennent, se dégradent

P 6

si cruellement à nos yeux, que nonseulement, ce qui sans doute ne leur
importe guere, elles ne peuvent inspirer de l'amour; mais même, ce qui doit
les intéresser davantage, qu'elles en sont
sur les sens, une plus soible impression.
Heureusement pour vous, je me suis
apperçu que ces vérités que je croyois
si neuves, sont tout-à-sait usées: j'ai
senti qu'il y avoit à moi, trop de vanité à croire que je les redisois avec
plus d'agrément & de succès, que tous
ceux qui, avant moi, les ont dites. Je
les supprime donc, & je reprends mon
histoire.

Madame de Rindsey, par sa rougeur, & par le silence auquel elle s'obstinoit, croyoit sans doute m'en dire assez: & il est si vrai qu'elle ne se trompoit pas, que si toute autre qu'elle m'eût parlé si clairement, ce n'auroit é qu'à ses genoux que j'aurois terminé cette scéne. Quoi! Madame, lui demandai-je, mais sans chaleur, & sans émotion, & précisément du ton dont on fait une question, dont l'objet est indifférent, il seroit possible que vous aimassiez! que je vous plains! ajoutai-je d'un air de compassion, & qu'avec votre saçon de penser, cette ame que je crois tout à-la-

i-

it

1

n.

is

is

2-

ec

us Je

on

ır,

it,

as,

é si

fes

ne.

nais oré-

uef-

, il

que

de

1 de

fois, & si tendre & si franche, vous vous préparez peut-être des malheurs! Eh quoi! me demanda - t - elle enfin, d'une voix un peu tremblante, se peutil donc qu'une femme qui, en effer, ne pense point de façon à voir ses sentimens méprifés, ne puisse pas inspirer une passion aussi vive & aussi sincere que celle qu'elle auroit elle-même. Je ne dis pas, répondis-je, que cela soit absolument impossible; mais il faut que j'avoue, à notre honte, que nous sommes rarement capables d'une tendresse telle que vous l'exigeriez. Il est pourtant si doux d'aimer, reprit-elle du même ton, que je ne comprends pas qu'on puisse refuser son ame au seul bonheur qui me semble digne d'être desiré. Eh quoi! les hommes font-ils donc tous sans sentiment & sans reconnoissance! Grand Dieu, ajouta-t-elle, en sevant au ciel ses yeux, qui, par parenthèse, me parurent en cet instant assez beaux. Que je vais être.... A ces mots, elle s'arreta. Il n'étoit pas bien difficile de remplacer ce qu'elle supprimoit, & son air disoit de reste, qu'elle craignoit d'avoir à se plaindre de sa destinée. Tout indifférent que j'étois pour elle, je cessai de croire que je le fusse tant. Soit qu'en

VO

Ma

jou

roi Or

poi

de

VO:

VOI

à ti

COL

je,

& fer

fici

am

viv Ou

Qu

gei

tai

VO

ne elle

Ph

le :

effet, l'expression de l'amour embellisse toujours, soit que la situation lui donnat des charmes à mes yeux, je ne sais quel trouble vint m'agiter, & me la rendit involontairement plus intéres. fante. Rassurez-vous fur moi, mon cher Duc, ce n'étoit pas de l'amour. Que dans ces sortes d'occasions, la sagacité des femmes est merveilleuse! Malgré le trouble qui l'agitoit, & qui pour n'être que de la nature du mien, n'en prenoit pas fur elle moins vivement, mes mouvemens, quelque foibles qu'ils fussent encore, ne lui échapperent pas. Je vis tout-à-la-fois dans ses yeux, le desir & l'espérance; s'il s'y étoit peint un peu de pudeur, cela n'en auroit été que mieux; mais ses yeux, apparemment ne pouvoient pas tenir tant de choses.

Eh bien, Madame, lui dis - je, en m'approchant d'elle, vous craignez donc d'être bien malheureuse? Le moyen, repliqua-t-elle, en me regardant fixement, que je ne craigne pas de l'être, lorsque vous m'assurez que je le serai? Je ne pensois pas, repris-je, que vous ajoutassez à mes prédictions, une soi si entiere: je pourrois, au reste, vous répondre d'une plus agréable destinée, si vous me parliez avec autant de fran-

chise sur l'objet de votre passion, que yous me parlez fur votre pailion meme. Ma paffion! me demanda-t-elle & toujours avec le même regard, vous aurois-je donc confié que j'en ai une? On dit donc, si je me suis livrée à ce point, bien des choses avec l'intention de ne rien dire! Et, s'il est vrai que vos conjectures soient justes, ou que l'aie parlé autant que vous le dites, vous ne devinez pas ce que, peut-être atort, je crois encore cacher? Je vous connois depuis si peu de tems, lui disje, en m'approchant d'elle un peu plus, & en lui prenant la main, qu'il me feroit, selon toute apparence, plus difficile qu'à personne de lire dans votre ame. Vous ne le croyez pas, réponditelle: mais, continuai-je, avec plus de vivacité, desireriez-vous que j'y lusse? Oui, & même que vous seul y lussiez. Quoi! lui dis-je, en me mettant à ses genoux; car, au moins, je ne m'y jettai pas, vous auriez en moi assez de confiance, pour ne me cacher rien de vos plus fecrets mouvemens, & pour ne les découvrir qu'à moi? Oui, repritelle, quoique vous soyez peut - être l'homme du monde, auquel je devrois le moins les confier. Moi! belle Com-

is

i

is

1-

352 LES HEUREUX'

tesse, lui dis - je, en la serrant dans mes bras avec beaucoup de seu, eh! pourquoi tout - à - la - sois, tant de consiance & tant de crainte? Non, vous acheverez... Ah! interrompit - elle, avec un trouble extrême, laissez-moi; je vous en ai trop dit, si vous ne m'entendez pas, & vous en ai dit assez, si vous voulez m'entendre.

Elle avoit raison, dans le fonds, & je ne l'ignorois pas plus qu'elle; mais j'avois décidé que je ne l'entendrois pas à si bon marché qu'elle s'en flattoit. Eh bien, madame, lui dis-je, d'un air férieux & piqué, & en me relevant, il faut donc vous laisser votre secret, puisque vous en êtes si jalouse. Vous me permettrez cependant de vous repréfenter qu'il falloit, ou m'en dire moins, ou m'en dire davantage. Cruel, s'écriat-elle avec un peu d'emportement, que votre vanité me ménage peu! Ah barbare ! ajouta-t-elle en essayant de pleurer, entendez-moi, enfin, ou ne m'interrogez plus!

Que voulez-vous? mon cher Duc, la situation pressoit; elle en venoit, comme vous voyez, aux invectives; il me parut essectivement impossible que je pusse, sans cruauté, & même sans bar den plus bon diff

aufi foie Cor

mei moi je p

mo

fur enc (je je d'a

fent tan nou fére

me fur ma

mo

barbarie, en exiger d'elle davantage; & j'eus enfin la générosité de ne lui pas demander qu'elle me sit d'une saçon plus précise, un aveu qu'elle avoit la bonté de me saire de tant de saçons dissérentes. Quoi ! m'écriai - je, en retombant à ses genoux, & avec un air aussi étonné, que si mes yeux ne saissoient que de se dessiller; quoi! belle Comtesse, c'est moi que vous aimez? vous me permettez, vous m'ordonnez mème de le croire? Ah! pardonnez moi d'avoir douté d'un bonheur, dont je pouvois me slatter sans m'en rendre moins digne!

Pendant que je parlois, elle ouvroit sur moi de grands yeux, moins tendres encore que stupésaits, & dans lesquels (je crois qu'il faut toujours dire vrai) je lisois encore plus d'agrément que d'amour. Cela étoit bien égal pour mon sentiment; cela ne l'étoit peut-être pas tant pour son honneur, mais c'est ce qui nous étoit à tous deux également indis-

férent,

Je ne fus pas plutôt sûr de ses sentimens, qu'il me vint quelqu'inquiétude sur la façon dont je devois lui marquer ma reconnoissance. Avec une semme moins supérieure que Madame de Rind-

354 LES HEUREUX

OU

far

le

da

po

Ma

rel

ch

&

la

été

dig

je

taf

fa

ces

je

ma

d'u

cru

nei

fe :

fin

gu

dar

for

fra

ne

qui

fey, à toutes les minuties, il auroit fallu ne point finir sur l'étonnement que me causoit mon bonheur; lui redire mille fois à quel point j'en étois trans. porté, & lui baiser sans cesse les mains, avec autant de tendresse que de respect. L'amour ne plaît pas à toutes, quand il ne s'explique que par l'emportement; mais aussi il déplaît à quelques - unes, quand il ne commence point par en montrer; & malgré son air singulièrement honnête, j'avoue que je croyois ma belle Comtesse trop philosophe pour ne pas apprécier de pareilles miseres, ce qu'elles valent. J'étois à ses genoux, & je la ferrois dans mes bras avec une violence, & la regardois avec une fureur, qui, à une personne moins couragense qu'elle, auroit pu faire craindre de ma part de terribles entreprises. A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille dire qu'elle desiroit ce que beaucoup d'autres à sa place auroient peutêtre eu l'imbéci lité de craindre. | Mais, foit qu'elle pensat trop bien de moi, pour me croire capable de lui manquer, soit qu'elle fût résignée à tout ce que je pourrois vouloir entreprendre; si c'étoit avec beaucoup d'émotion qu'elle se sentoit dans mes bras, je puis affirmer,

ou que c'étoit sans colere, ou qu'elle favoit bien la dissimuler. D'ailleurs, le doigt de l'amour étoit si visiblement dans cette affaire; je devois si peu supposer qu'une semme du caractere de Madame de Rindsey, une personne si respectable, d'une si grande réputation; chez laquel e tout respiroit la décence & la vertu, se fût déterminée à parler la premiere, si sa passion n'avoit pas été extrême & le coup de foudre prodigieux, que toutes réflexions faites, je pensai que, quelque chose que je tentaffe, j'en serois quitte pour effuyer de fa part les plus légeres & les plus douces remontrances.

5

r

4

s.

t-

r,

je

it

n-

r.,

Il y avoit déja assez long-tems que je lui baisois la main, pour qu'elle dût, malgré sa douceur, être impatientée d'une si peu intéressante répétition. Je crus donc qu'il étoit tems de lui donner plus de sujet de se louer, ou de se plaindre de moi, & de répondre ensin convenablement à cette douce langueur qui régnoit depuis si long-tems dans ses yeux, & dont, (car dans ces sortes de rencontres, rien n'égale sa franchise) elle avoit la bonne soi de ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnète pour elle, de

356 LES HEUREUX

n'aller à sa conquête que par gradation, que d'y employer une brusquerie, qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse: peutêtre n'approuvoit - elle pas que j'eusse tant d'égards; & peut-être aussi ma plus forte raison pour en avoir, étoitelle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente: mais par quelque motif que j'agisse, il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion, à ce que je devois à une semme si estimable. a t

for

qui

ou du

rar

l'in

& 1

pal

le

tio

fen

effe

n'y

me

riei

mai les

tene le p

fing

la f

déti

la c

croi

Ce ne fut donc que par des baisers donnés en apparence avec feu, mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expression, & qu'il sembloit que le respect genat encore, que je crus devoir effayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche affez décidée, pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse, combien il faut pour les émouvoir? D'ailleurs, ce qui suffit à l'un, ne peutil pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible? Ne sont-ils pas journaliers comme l'esprit; & ce qui un jour les a troublés, doit - il les troubler toujours? Les femmes qui sont le moins soumises à ce honteux empire, celles qui y font le plus affervies, font-elles toujours au même point susceptibles ou indifférentes ? Je ne parle pas ici du sentiment, prétexte éternel, & si rarement cause de tout ce qu'on lui attribue : mais, au défaut du cœur. l'imagination ne s'embrase-t-elle pas, & le caprice ne tient - il jamais lieu de passion? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la séduction, regardent - elles tous les objets, avec la même indifférence, & celles qui semblent l'être le plus, sont elles, en effet, ce qu'elles paroissent? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindsey, cachent sous l'extérieur, non-seulement le plus froid, mais encore le plus décent, les desirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus singuliere. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le tems a détruits intérieurement, mais de qui la configuration est conservée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cendres, dans

r-

ie

rs

is

ils

n-

ne

ce.

ois

ois

ne

on le,

r?

ut-

lus

ers

les

le moment qu'on les touche. Combien de gens ne respectent-ils pas cette sorte de semmes, jusqu'à l'imbécillité, lors, qu'il n'y a peut-être personne qui ne les vainquît, si l'on ne craignoit pas cette décence, qui n'est en elles qu'un mensonge de l'éducation, & presque toujours un fardeau pour la nature? Je pardonne à l'amour & à lui seul la crainte d'offenser, d'ignorer ses avantages, de s'exagérer la vertu où il la trouve, de la croire où elle n'est pas, & de perdre, par sa timidité, plus d'occasion encore qu'il n'en sait naître par ses transports.

jan

cet

tici

foi

idé

ent

nes

deu

me

abu

&,:

non

finu

fam

con

que

quei

du r

de c

Par,

ama par

le pr

qui v

fe m

tout

enco

Je ne répondrois pas, au reste, mon cher Duc, que ce que je viens de dire, fût aussi bien placé, qu'il est vrai; mais je le trouve raisonnable, & je le laisse.

Il falloit, quand j'y songe, que Madame de Rindsey sût, à quelques égards, comme les Fées qui, je crois avoient dans la semaine, un jour pendant lequel elles devenoient serpens, & qui, tant qu'il duroit, étoient déchues de tous les privileges de leur état, & soumises à tous les malheurs auxquels le hasard pouvoit les exposer. C'étoit, si je m'en souviens bien, un lundi; & ce jour-là, peut-être, est le jour fatal de Madame de Rindsey. Quoi qu'il en soit, car je n'ai

jamais percé ce mystere, il faut que cette semme ait quelque chose de particulier, pour être tout-à-la-sois, & si

foible, & si peu tendre.

1-

9

fa

il

nc

e,

le.

la-

ls.

ent

ant

les s à

ard

i'en

-là, e de

n'ai

Plus émue, donc, par ses propres idées, qu'elle ne devoit l'être par des entreprises aussi modérées que les miennes, elle se livroit avec trop de grandeur d'ame, & paroissoit trop disposée à me pardonner, pour ne me pas forcer à abuser de sa clémence. J'en abusai, enfin, &, fans doute, à sa grande satisfaction; non, que je prétende dire, ni même insinuer qu'elle ne me trouvât pas d'une familiarité, & même d'une insolence inconcevable; mais il y avoit long-tems que je ne décidois rien, qu'en conséquence, elle ne savoit que me dire; & du moins, par ma conduite, je la tirois de cette peine. Quand on prévoit les choses, on s'arrange pour les empêcher. Par les premiers emportemens d'un amant, une femme peut aisément juger par où il compte finir. On a le tems de le préparer à une résistance que l'on sent qui va devenir nécessaire, d'imposer par ion maintien, & par son ton, enfin, de fe mettre en fureur; & l'on a beau dire, tout cela arrête un impertinent; mais encore une fois, il faut que l'on puisse

360 LES HEUREUX

prévoir l'impertinence; & jusqu'au moment où javois cru devoir l'employer, je m'étois conduit avec tant de sagesse, & de retenue, j'avois montré tant de respect, qu'il eût été bien difficile à Madame de Rindsey, d'imaginer que je deviendrois, tout d'un coup, si dissérent de ce qu'elle m'avoit vu si longtems.

L'excès de son étonnement ne lui laissant guere plus la force de parler, que celle de se désendre : ah! Mylord, me disoit-elle d'une voix étoussée & tremblante, Mylord, eh! que prétendezvous? vous m'avez bien trompée?

Quelque modérés que fussent ses reproches, je ne doute pas qu'ils ne m'eufsent imposé, si le ton dont elle me les faisoit, ne m'eût imposé sur ses véritables sentimens; mais malheureusement sa voix est si douce, & sa colere, toute violente qu'elle étoit, en altéroit si peu le son, que je ne pus jamais, à quelque point que les apparences sussent contre moi, me déterminer à croire que je l'offensasse, autant qu'elle sembloit le prétendre.

L'Vous sentez aisément-jusqu'où une si fausse idée devoit me conduire : cependant, quelques regards qu'elle jettoit,

d

C

ti

n

C

d

a

V

d

n

q

1

le

fo

te

pe

m

ét

li

ta

be

V

ta

21

CĆ

e

le

10

n-

Z-

.9

ıf-

es ta-

nt

ate

eu rel-

ent

que

une en-

oit,

de

de tems en tems, avec inquiétude, du côté où se tenoient ses gens, qui n'étoient, en effet, que trop à portée de nous entendre, me firent penser qu'elle craignoit qu'ils ne surprissent quelque chose de notre conversation. Je craignois, moi-même, de ne devoir sa modération qu'à cette peur: ma victoire auroit trop perdu de son prix à mes yeux, si je m'étois laissé cette inquiétude. Je voulois en devoir tout à l'amour. & ne laisser, de plus, aucun prétexte à madame de Rindsey. Je voulus même. qu'elle n'ignorât pas que j'avois faisi le sens de ses regards. Vous avez raison, lui dis-je, mes transports me cachoient le danger auquel je vous expose. Elle fourit; c'étoit me remercier de mon attention. Je n'en pouvois pas moins avoir pensé que je l'exposois où nous étions. sans avoir porté mes vues plus loin. Il me parut qu'elle le craignoit; & cela étoit affez simple. Je connoissois peu les lieux où l'amour me faisoit regner avec tant d'empire, & de promptitude. Les beaux yeux de madame de Rindsey, ces yeux charmans auxquels je devois déja tant de lumieres, en se tournant avec autant de langueur que de modestie, du côté de sa chambre à coucher, m'appri-Tome V. Partie IV.

P

P

· tr

fe

je

ta

ce

m

qu

fei

lét

m

de

VO:

pei

CFO

me

ces à la

d'h

Pol

aifé

ce, rité

où

rent qu'elle crovoit que nous y serions plus en fûreté, que dans celle où nous étions. Je l'enlevai de dessus son fauteuil: & quoique son trouble fût prodigieux, & qu'elle n'eût pas plus l'idée de se plaindre de cette familiarité, qu'elle n'avoit la force de s'y opposer, je tâchai, en l'y conduifant, de lui faire oublier par les caresses les plus tendres, à quel point, à tous égards, je lui manquois. Sensible. apparemment, à un procédé qui avoit en soi quelque chose d'honnête & d'attentif, ou emportée trop loin d'elle-mème, pour savoir seulement ce qui se passoit, elle se laissa entraîner avec une douceur, dont je ne perdrai jamais le souvenir, dans cette chambre, témoin ordinaire, fans doute, du bonheur de quelqu'autre, mais dont, d'après la description que je vais vous en faire, vous penserez comme moi, qu'elle n'avoit pas eu l'intention de faire ce jour-là, le théatre du mien. Elle étoit si singulièrement foible, lorsqu'elle y arriva avec moi; que mon premier mouvement fut de chercher des yeux, où je pourrois la poser. Cela pressoit, ses jambes se déroboient sous elle; elle alloit tomber à mes pieds. Une chaise longue, dans cette extrêmité, s'offrit à mes regards; mais,

par je ne sais quel hasard, cette chaise se trouvoit alors dégarnie de tout ce qui pouvoit la rendre commode. Par un-autre hafard, aussi grand, & plus heureux, ses gens avoient oublié de faire son lit; je l'y jettai mais avec trop de précipitation, pour qu'elle s'y trouvât aussi décemment arrangée, que si elle s'y fût mise elle-même; & à quelques efforts qu'elle fit pour réparer un désordre qui blessoit tant ses idées, je retrouvai avec plaisir en elle, qui pourtant n'est qu'une femme moderne, cette modestie tant célébrée de Polixêne, qui frappée du coup mortel, n'oublia pas, même au milieu des horreurs de la mort, ce qu'elle devoit à la pudeur.

Cette comparaison vous paroîtra sans doute bien magnifique: j'avoue sans peine qu'elle est belle; mais je ne l'en crois pas moins exacte. Je ne sais même si, à bien considérer les circonstances & les lieux, madame de Rindsey, à laquelle d'abord elle semble faire trop d'honneur, ne doit pas l'emporter sur Polixène. Il me paroît en effet, plus aisé à une semme de songer à la décence, dans un moment terrible à la vérité, mais où elle est en spectacle, & où tous les préjugés se réveillent, que

n

e

it

le

e-

It

la

0-

te

S,

Q 2

C

to

q

lu

lu

ce

&

dr

éte

po

m'

mo

tar

elle

COL

j'ig

& 1

pré

cett

vifa

ple!

Je perdrois trop, ou du moins, je devois paroître trop perdre aux précautions que madame de Rindsey prenoit contre moi, pour l'abandonner aux cruels conseils que sa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permise; je l'employai donc, & avec un succès, dont la pudeur seule sembloit embarrassée, mais dont, selon moi, sa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant, fi vous pensiez que ce fût sans peine que je remportai sur elle une victoire à laquelle il manquoit si peu pour être complette. Ses efforts étoient foibles, il est vrai, mais sans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginat encore de se défendre, des reproches, des prieres, des menaces qui se succédoient sans cesse, dans sa bouche, me prouvoient affez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah! Mylord, me disoit-elle, méritois-je de votre part un pareil procédé? Est-il fait pour vous & pour moi? Est ce ainsi que vous me respectez?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses, un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit, fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire, & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey, qui, contre sa coutume, rentroit chez lui. Nous étions de la même Cotterie, & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire, ce soir-là, il n'auroit pas été si discret, & je favois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix, qui nous étoient venues d'Italie; qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

û

fi

16

2-

n-

est

u-

lé-

les

Te,

zà

la

me

art

ous

me

Quoique madame de Rindsey ne m'intéressat pas du tout, l'arrivée de monsieur son mari, dans les circonstances où nous étions, me donna pour elle quelque inquiétude. Si je savois combien il devoit compter sur elle, j'ignorois à quel point il y comptoit; & je craignois qu'il ne s'apperçût de la violente agitation où je l'avois mise, & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légere qu'étoit cette inquiétude, elle la saisit sur mon visage, & (ò magnanimité sans exemple!) non-seulement elle daigna me

Q3

ti

n

l'a

tr fo

de

ég

tro

av

mi

be

tol

leu

pol

il i

per

pro

n'e

cœ

que

la r

le p

fes

dan

fi le

que

d'au

raffurer par le plus tendre fourire, mais encore, elle prit sur elle-même, au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le visage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de sécheresse & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la foupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'est que ce fut sans cet empressement, que doit donner à une femme la crainte d'être surprise dans une situation dangereuse, qu'elle descendit de son lit, & que ce fut à pas très-lents, qu'elle regagna la piece où notre conversation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le tems de nous asseoir, lorsqu'il y entra. Quoique la façon dont se conduisoit madame de Rindsey avec lui, dût me raffurer, je n'étois pas sans quelque crainte, que la folitude dans laquelle il nous surprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me rassura encore là-dessus, par un souris moqueur, & en haussant les épaules. L'excès de cette sécurité vous étonne sans doute, mais vous cesserez d'en être surpris, lorsque je vous aurai fait connoître monsieur de Rindsey.

De tous les maris de qui, par rap-

t

15

as

ù

é.

le

a.

oit

ne

ue

il

oa-

ıra

10-

ex-

ans

ur-

0î-

ap-

port à leurs femmes, j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A fon air morne & froid, & à ses yeux sombres, je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois; il n'est que fort triste & fort sot; au reste, le meilleur mari, & un des plus honnêtes hommes, à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Personne, peut-être, dans les trois Royaumes ne chasse le renard avec plus de succès, n'en connoît mieux les ruses, & n'en sait de plus belles histoires. Aussi est-il révéré de tous les Fox-Hunters du pays, comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il possede à la vérité, au plus haut point, il se croit fait pour les affaires, & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable, mais personne n'eut jamais moins de connoissance du cœur & des femmes, de qui il s'en faut quelque chose qu'il ne devine aussi bien la marche, qu'il pénétre celle du renard le plus madré. Toutes ses idées, tous les sentimens même dépendent de madame de Rindsey. Jamais on n'a poussé si loin une servitude qui n'est fondée que sur l'opinion, & qui est en lui, d'autant plus singuliere, que ce n'est pas

Q4

fa

3

d

fo

le

V

te

tie

te

1'6

al

qu

av

m

n

fu

di

di

de

M

Je

au

Ri

fác

roi

for

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au furplus quelque idée qu'il n'est pas le seul mari, qui ignore sa femme si complettement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & sévére qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a long-tems que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'usage des maris; mais franchement, le tour seroit trop noir; & quelquesunes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris restent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me favoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Rindsey fit un cri de joieen me voyant. Ah! parbleu, mon cher James, me dit-il, en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, & sais gre à madame de Rindsey, d'avoir affez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à elle, pour Dieu! ne le rendez pas non-conformiste; vous en pouvez, si vous voulez, faire quelque chose de mieux, pour

votre plaisir, & pour le sien.

il

le ir

15

n

uut

on

ue

es,

nt,

esont

que

nce

k fi

vais

e en

· Ja-

fuis

1, &

En achevant cette agréable plaisanterie, il me pria de vouloir bien l'attendre, & me demanda si mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall, entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois assez envie, mais que j'avois auparavant une affaire à terminer; & que je ne pourrois me rendre au palais qu'un peu tard. Je comptois, & avec raison, que je serois appuyé par madame de Rindsey, ou qu'au moins je n'en serois pas démenti; ma surprise ne fut pas médiocre, quand elle me dit, d'un air froid, qu'il falloit que j'entendiffe chanter ces gens-là. Je ne fus pas de son avis. Pendant notre contestation, Mylord Rindsey sortit de la chambre. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, aufi-tôt que nous fûmes seuls: Mylord Rindsey seroit-il, dans le fonds, plus faché de me trouver ici, qu'il ne paroit l'etre. Non, me répondit-elle en fouriant; c'est un homme droit, qui ne

Qs

V

n

d

le

di

ce

at

m

po

CO

fa

ve

do

ble

qu

qu

de,

fing

je i

lui

Je crus que je ne pouvois mieux répondre à cette question, qu'en recommençant tout ce qu'elle avoit permis avant l'arrivée de Mylord Rindsey; & ce ne sut pas sans un embarras extrême & assez ridicule, qu'elle me revit à ses genoux. A la façon dont je m'étois déja conduit, & dont elle s'étoit comportée elle-même, elle ne pouvoit plus ou redouter mon respect, ou s'offenser que j'en manquasse. Ah! Mylord, s'écriatelle, relevez-vous, Mylord va rentrer: que vous riez vous qu'il pensat, s'il vous trouvoit à mes genoux? Que

je vous y demande, répondis-je, une grace que vraisemblablement j'ai besoin que vous m'accordiez. Eh! reprit-elle, me laissez - vous le moyen de vous en faire? Oh! çà! continuai-je, comme si nous n'eussions été qu'en simple conversation, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que je reste, lorsqu'à parler naturellement, vous ne devriez pas le desirer moins que moi-même, & que je le puis sans vous commettre? Que veut dire ce caprice? Mais, repliqua t-elle, ce n'en est pas un. l'attends ici des gens auxquels il m'est impossible de fermer ma porte, & avec qui j'ai une affaire importante à terminer. Partez, je vous en conjure, avec Mylord: hélas! vous ne favez que trop, que vous me retrouverez quand vous voudrez; & je vous donne de si fortes preuves de ma foiblesse, que vous ne pouvez pas douter, que je ne la porte pour vous aussi loin qu'elle puisse aller.

-

e

é-

11-

is

8

ne

es

eja

r-

ou

ue

12-

en-

it,

ue

A ces mots, elle me pria encore de quitter ses genoux, & je lui obéis d'autant plus volontiers, que cette attitude, toute simple qu'elle est, la troubloit singulierement, & que je craignois, si je m'obstinois à y demeurer, qu'il ne lui sût pas aussi aisé que la premiere

fois, de reprendre vis-à-vis Mylord Rindsey, ce visage d'Eglise primitive qu'elle croyoit devoir lui offrir.

VOT

rep

flat

pol

mai

cro

VOL

vol

laif

dan

che

pliq

ten

voi

fou

dez

don

& 1

lui

tem

& r

fi m

mer

trer

de

pro

tre

ven

F fcel

A propos, me dit-elle, j'ai à vous avertir que je vais passer la soirée chez madame de Pembroock, & que je veux absolument vous y voir. Vous feriez beaucoup mieux, repliquai-je, de me laisser ici, que de me donner un rendez-vous qui nous sera à tous deux si inutile. Que vous dirai-je chez elle, qui puisse nous tenir lieu de tout ce que je pourrois vous dire ici? Je serois presque tenté de croire, que vous ne voulez demeurer chez vous, & y rester seule que pour y voir librement quelqu'un que vous voulez peut-être rendre plus heureux que moi. Vous vous méprenez de pays, reprit-elle; non, je vous jure qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit là mon intention; & vous n'en douteriez pas, si vous saviez ce qui va m'occuper après votre départ. Mais enfin, lui demandai-je, si Mylord Rindsey n'étoit pas rentré? Nous nous serions sans doute, répondit - elle, separés plus tard; mais nous n'aurions pourtant point passé ensemble autant de tems qu'il me semble que vous l'auriez desiré. Mais, continuai-je, si je n'avoispas X

e

1fi

ie

1

1-

11-

m

us e-

us

ue en

ui

id-

fe-

pa-

ur-

ms eli-

pas

voulu fortir? Je vous en aurois prié, repliqua-t-elle sérieusement, & je me flatte que vous auriez bien voulu avoir pour moi l'égard que je vous aurois demandé. Car enfin, je ne dois pas vous croire le desir de me commettre; & vous le feriez d'une façon cruelle, si vous vous obstiniez à rester ici. Mais laissons cela, ajouta-t-elle, en me tendant la main, vous verrai-je ce soir chez madame de Pembroock? Qui, repliquai-je, si vous me prouvez un peu tendrement que vous desirez de m'y voir. Vous êtes odieux, me dit-elle en fouriant: faire ce que vous me demandez, seroit vous dire que je vous pardonne, même que je vous approuve; & je ne le veux, ni ne le puis. Voyez, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, le tems que Mylord Rindsey nous a laissé; & rougissez de me l'avoir fait employer fimal. Hélas! me répondit-elle naïvement, croyois-je qu'il n'alloit pas rentrer ?

En achevant ces paroles, elle me kella mon pardon, de la façon du monde la plus tendre, & ne cessa de me prouver qu'elle n'étoit pas sâchée contre moi, que lorsque nous entendîmes venir son mari, qu'en conscience nous

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en fais rien ce. pendant, car il est au moins douteux, qu'il n'eût pas cru se tromper, si elle eût jugé à propos de le lui soutenir.

la

ent

qu

d'ê

ch

le

ter

pas

me

tri

ful

fai

ne

de

ler

le,

au

êtr

pre

VO

fie foi cre di

Enfin, il entra, & ne nous trouva plus qu'en conversation si sérieuse, & moi, si loin d'elle, que, quand il nous auroit soupçonnés d'avoir moins d'indissérence l'un pour l'autre, que nous n'en paroissions avoir, notre maintien,

sûrement, l'auroit trompé.

Francis contribution in an analysis

Quelque tranquilles que fussent les desirs que m'inspiroit madame de Rindsey, j'avoue que monsseur de Rindsey m'auroit fait plaisir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curiosité souvent, nous donne presqu'autant d'impatience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher absolument, dans un premier rendez-vous, d'une beauté si sévere. C'est une chose si peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t-il pris, ou non? c'est à vous, mon cher duc, à me le dire.

la n-

x,

Va

&

us

in.

us

n,

les

nd-

ley.

ou-

ou-

pa-

ail-

lu-

ıs,

e si

'en

ou

me

LETTRE VI.

I vous ne faviez pas, mon cher duc, la différence singuliere qu'il y a souvent entre ce que les femmes sont, & ce qu'elles paroissent; combien la nécessité d'être estimées, & de cacher leurs penchans, l'amour de la considération, & le desir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous seriez surpris, sans doute, de me voir, dès le premier rendez vous, triompher d'une femme qui, à ne confulter que les apparences, devoit peu faire espérer une si prompte défaite. Je ne sais, à dire la vérité, si l'intention de madame de Rindsey avoit été d'aller si loin, & si je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des transports: peutêtre, si je lui avois marqué tout l'empressement qu'elle me desiroit, que me voyant faire auprès d'elle, le perfonnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le sien', à moins, cependant, qu'elle ne foit plus méprifable encore que je ne le crois; & cela seroit, assurément fort difficile. Car n'imaginez pas que j'aie la fotte fatuité de croire que je lui euffe tourné la tête; qu'elle ait été malgré elle, entraînée par mes graces, séduite par mes discours, étourdie par mes emportemens: vous favez que je ne lui avois pas dit que je l'aimois. Mes entre. prises qui, avec l'air léger & définté. ressé que j'y mettois, n'auroient été, pour toute autre qu'elle, que les plus cruelles insultes, ne pouvoient pas l'a. voir déterminée à la foiblesse, puisqu'elles n'avoient été que la fuite de celle qu'elle m'avoit montrée; & à quelque point que je compte sur ce que je vaux, je suis forcé de convenir que ce fut bien moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle est, que je dûs ses bontés. Nous avons souvent vu des femmes se livrer à l'amour, ou du moins être foibles, par Popinion où elles étoient qu'elles aimoient, & qu'elles étoient aimées; mais non-seulement madame de Rindsey n'aimoit point, mais encore, il ne se pouvoit pas qu'elle crût que je l'aimasse. C'étoit le plus froidement du monde, & avec une intrépidité que je n'ai jamais vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un fpectacle aush singulier que nouveau, qu'elle se dégradoit par la facilité la plus honteuse. D'ailleurs, je n'étois pas le

fans de mêi de qu' de

hor fan l'an dor mai

plu pas prif fes ren voi tion re d

qu'

& d me fois de l é

te

1-

n

e-

15

a-

-

18

31

X,

le

ns

2-

ar

iis

11-

ule.

&

115

ın

1,

US

12

premier devant qui elle se fût si bassement compromile: sans goût comme fans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agrémens de la figure, qu'elle se rend : elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de fang froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquesois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois, cependant, que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs, & à ses vues, la déterminement aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid, & décent me cachoit encore. Une semme aussi foible que celle-là, est quelquesois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le seroit:

le

ne

qu

me

pu

ch

fut

pri

Ri

inf

int

de

ell

à

m'

qu

vra

me

Su

vai

de

po

qu

d'a

au

de

am

jet

flat

fef

peut-être aussi avoit-elle prévu sa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à son ignominie. Elle est du nombre de ces femmes qui se rendent intérieurement trop de justice, pour prétendre un moment à l'estime, & n'en pas désespérer toujours; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu seulement le tems de les desirer, & que vous même n'y recevez, que parce qu'el. les s'y jettent, & à condition de les v traiter avec tout le mépris qu'elles infpirent; &, en vérité, il faut pousser bien loin le détachement de foi-même, pour consentir à en mériter tant; & pour ne pas préférer, en supposant même que l'on nourrit dans son cœur, une violente passion, le tourment d'y résister, au moins quelque tems, à l'infamie de se livrer d'une façon si flétrissante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure, à me faire honneur de ma sagacité. Il y a des semmes qui dans la position où
madame de Rindsey s'étoit trouvée avec
moi, voilent avec tant de soin le trouble dans lequel les jette la présence d'un
objet aimé, qu'il saut un singulier usage
de ces sortes de choses, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte si vive
que je ne manquasse ce que l'on appelle

'il

lle

n-

ur en

u-

eu

el-

y nf-

Ter

ie,

ue

nte

au

ſe

tu-

té.

où

rec

u-

un

age

ne-

ve

lle

le moment, que jamais, peut-être, on ne l'a plus indécemment annoncé; & que l'homme du monde, qui auroit le moins connu les femmes, n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La feule chose que je dûs à mes connoissances, fut de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foiblesse de madame de Rindsey: &, en effet, si je lui en avois inspiré, auroit-elle assez méconnu les intérêts du sien, pour ne pas craindre de me paroître si méprisable; & pouvoitelle affez ignorer notre façon de penser à cet égard, pour se flatter que je pusse m'attacher sérieusement à une semme qu'il étoit si impossible d'estimer? Il est vrai que quand elle auroit eu dans l'ame, autant de dignité que madame de Suffolck, je ne l'en aurois pas aimée davantage; mais je cachois alors avec trop de soin, mon goût pour l'inconstance, pour qu'elle eût pu le soupçonner: & quand j'aurois été là-dessus à Londres, d'aussi bonne soi qu'à Paris, ce n'en auroit dû être pour elle, qu'une raison de plus de se défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faisoit se jetter rapidement dans mes bras? Se flattoit-elle que je trouverois dans sa poslession dequoi lui pardonner de ne me l'avoir pas laissé desirer? Jamais semme, peut-être, ne s'est moins dissimulé ses désauts. Quelle pouvoit donc être son idée? Me croyoit-elle assez peu d'usage du monde, pour croire que j'attribuerois à la seule violence de son amour pour moi, son indécente soiblesse? Non, sans doute: il ne saut donc chercher que dans les vices de son cœur, dans le déréglement de sa tête & dans le peu de besoin qu'elle a naturellement, qu'on l'aime & qu'on l'estime, les raisons d'une conduite si misérable.

fo

le

fer

ď.

rie

de

ro

di

av

tal

ď

pe

tir

ar

fia

m

ne la

ch

M

te

in

fo

tr

m

La présence de son mari, remettant les choses dans l'ordre, ce fut de l'air du monde, le plus froid de fa part, & avec le plus grand respect de la mienne, que nous nous séparâmes tous deux. Mylord Rindsey voulut aller à Witehall dans mon carroffe. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de sa femme; &, en effet, il ne tarit pas sur ses vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choses si inutiles, & nous en confier de plus intéressantes, ils nous sauveroient quelquefois d'affez désagréables corvées, & s'épargneroient à eux mê. mes des malheurs qui les fâchent ordinairement, quand ils les favent. Le bon Lord maudit, au surplus, mille fois, ce chien de presbytérianisme, sans lequel, disoit-il, madame de Rindsey seroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort sérieusement, de tâcher de la convertir làdesfus, & d'essayer de lui persuader que la sagesse peut se passer de dehors si farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déja avancé un ouvrage qu'il paroissoit avoir tant à cœur, je lui promis, du moins, d'y travailler, & pour me tranquilliser un peu, lui laissai même entrevoir que je n'étois pas sans quelque espérance de la tirer un jour d'une secte si fauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la reine. Je me flattois d'y trouver madame de Suffolck, mais fon goût pour la musique italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée; mais heureusement, je tis réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéressoit vivement mon cœur; & pour ne lui pas laisser une idée qui, tout-à-la fois, auroit trop satisfait sa vanité, & trop blessé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'e-

ne, fes

ueour on,

de l'on ons

dé.

du vec que

lans qu'il en i les

dire ifier uvebles

mê or-

nille

382 LES HEUREUX

tois pas si bien conduit l'après dinée, & que je lui avois même montré de l'hu. meur, de ce qu'elle ne vouloit rien terminer, elle fut un peu surprise de me

trouver si tranquille.

Vous étiez, me dit-elle, si extraor. dinaire tantôt, & vous m'avez quittée si brusquement, que d'abord, vous ne m'avez pas inspiré le desir, & qu'après, vous ne m'avez pas laissé le tems de vous dire que je veux que vous veniez fouper chez moi; mais vous aurez pris quelqu'engagement? Un aussi beau François que vous, ajouta-t-elle, en me contrefaifant d'une façon tout-à-fait ridicule, doit être si couru dans Londres, qu'il faut sans doute, pour l'avoir, s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien! répondis-je, tout couru que j'y suis, je n'ai pourtant point d'engagement déterminé, & j'irai chez vous. A propos, continua-t-elle, favez-vous bien que je ne fais positivement que de fortir; que je n'ai vu personne depuis vous, & que vous auriez eu un tems immense pour me parler de vos sentimens? Que sait-on? Peut-être m'en auriez vous persuadée. C'est, repris-je, ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas, en vérité, monsieur le

cot & ma vot à fi que

pas rep ce cha non d'h Vo

& oblimo de Celije

je v

disc vol Pot Avi fair être

moi Rin auf comte, répondit-elle, je puis aisément & trop peut-être croire que je suis aimable; (car c'est sans doute cela que yous voulez dire;) mais ce n'est pas à si bon marché que vous le pensez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne seroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoissante. Oh! interrompit - elle, point d'humeur, la vôtre seroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous réponds que vous me plaisez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez-vous exiger de moi, plus que je ne reçois de vous? Cela n'est pas juste. Moi! lui dis-je, je ne sais où vous prenez que j'ai de l'humeur: en ai - je le ton, l'air & les discours? Mon Dieu, reprit-elle, croyezvous que je ne vous voie pas bien? Pourquoi m'avez-vous quittée tantôt? Aviez vous quelque chose de mieux à faire que de rester auprès de moi? Peutetre. Ah! pour cela, continua-t-elle, cela n'est pas vrai : en sortant de chez moi, vous avez été chez madame de Rindsey. Oui, repris-je; mais j'ai été aussi ailleurs. Au reste, & quand cela ne

& nuerme

ortée ne rès.

per enque fai-

u'il enais.

igaius.

e de ouis ems

'en je, iffi-

rle

384 LES HEUREUX

seroit pas, pensez-vous qu'il me seroit même impossible d'aimer madame de Rindsey? Ah! très-impossible, repondit-elle, d'une impossibilité absolue. En vérité, mon pauvre comte, ajouta. t-elle d'un air de pitié, si vous n'imagi. nez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous serez bien la du. pe de ce magnifique stratagême : mais il ne se peut pas qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous vous foyez flatté de me faire donner dans un pareil piége? Mais, qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuse idée me soit venue, & que je veuille vous tendre des piéges? Enfin, repliqua-t-elle, ne prenez pasla peine de me tendre celui-là; car, je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'est que si malheureusement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup de désespoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous pendre, vous nover, vous caffer la tête, ne seroit rien auprès; & toute inhumaine que vous me croyez, je serois pourtant fâchée que vous vous donnassiez un aussi grand ridicule que celui - là. Eh bien! lui dis - je d'un air férieux, je n'en suis pas amoureux; je n'ai pas même envie de le devenir: mais

mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas eroit aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle e de inspirat une passion. Une passion! s'éepon-En cria-t-elle en éclatant de rire, elle feroit bien étonnée si un pareil bonheur outalui arrivoit. Vous en diriez autant de nagi. Madame de Suffolck, répondis-je; & onner s'il y avoit à la Cour quelqu'un qui a du l'effacat, vous auriez encore peine à nais il croire qu'on pût avoir pour elle, quelit que té de que fentiment. Non, repliqua-t-elle, je iége? trouve à la Duchesse de la beauté; mais il est vrai que cette beauté là ne seroit , que pas la mienne. C'est, repris-je, parce ue,& qu'en effet, ce n'est pas la vôtre; car éges? je suis très-convaincu que si vous poupasla viez être elle, vous seriez encore plus ar, je contente de vous & moins satisfaite des i pas. ement autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me crovez auroit donc bien coquette! Je n'ai pas besoin, qu'on Réellerépondis je, de vous dire comment je , vous la trouve; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense, ès; & que quand vous pourrez vous définir oyez, vous même; & je suis bien trompé, si s vous le que de long-tems je vous fais cette confidenun air ce. Je suis fort aife, dit-elle, d'un air ux; je piqué, que vous avez tant de réserve venir: pour moi; il me sembloit que j'avois mais Tome V. Part. IV.

aussi une confidence à vous faire; mais vous m'apprenez à être discrette, & je vous réponds que je suivrai votre

les

dûs

qu'e

mil

dre

qu'e

tion

fec

pro

file

ne

Te i

fa r

n'a

cett

reto

un

rare

j'op

tro

l'au

reff

ren

fan

cée

tre

tel

leu

&

Ten

exemple.

Le Concert qui commença en cet instant, interrompit cet entretien, dont je ne vous aurois pas rendu compte, a je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'esprit de Madame de Pembroock, & de la façon dont

l'étois avec elle.

Cette Musique, qui me parut plus longue encore que brillante, étoit près de finir, lorsque Madame de Rindsey arriva à Witehall. Elle avoit un air si singuliérement modeste, & me parla avec si peu de distinction, & tant de sécheresse, que je pensai douter que je fusse si bien avec elle. Je n'ai jamais vu personne avoir tout à-la-fois moins de vertu & moins de coquetterie, braver intérieurement plus de choses, & paroître en respecter davantage.

Mylord Rindsey qui soupoit avec nous; (car les maris Anglois font odieux pour ne jamais quitter leurs femmes;) donnant malgré elle la main à Madame de Pembroock, celle de Madame de Rindsey m'échut. Comme je n'avois pas oublié absolument autant qu'elle, t

t

S

e

t

IS

S

y

la

le

le

is

18

a-

&

ec

IX

)

ne

le

is

е.

les délicieux momens que je lui avois dûs dans la journée, je crus que, sans qu'elle eût de quoi m'accuser d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui serrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air sec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi: mais au silence de sa main, je crus que la mienne ne lui avoit pas affez clairement parlé. Je redouble donc; même discrétion de sa part : jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choses à penser de cette conduite; l'une, que c'étoit un retour de vertu; l'autre, que c'étoit un caprice. Les retours de vertu sont rares; les caprices ne le sont pas tant; j'optai donc pour le dernier : je me trompois; c'étoit un remord; mais qui l'auroit cru! Quand elle m'auroit intérefle, autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaisie qui me paroissoit aussi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit sans doutelui faire trop d'honneur; j'étois d'ailleurs moins pressé que jamais de l'avoir; & mon premier mouvement fut de lui rendre ses paroles. Mais je fis réflexion

R 2

J

1

n

8

tile

n

p

Cle

e

p

9

que c'étoit trop tôt, & que je ne pou. vois mieux la punir qu'en lui continuant mes foins. Je lui ferre donc encore la main, mais plus fort que les deux premieres fois. Ah! vous me faites mal, me dit-elle, très-bas, mais trèsaigrément. Mon Dieu, lui répondis je avec un fouris moqueur, que vous avez la main délicate! je me trompe fort, répondit-elle avec plus d'aigreur encore, ou ce ne seroit pas cela que vous devriez avoir à me dire. Je le crois comme vous, repris-je ironiquement, mais vous devez voir vous-même qu'il n'est pas possible que je vous dise ici ce qui, selon toute apparence, vous plairoit le plus à entendre de ma part. Rien, affurément, n'étoit plus impertinent que cette réponse : elle la sentit & la dissimula. A ce propos, j'ai remarqué que l'insolence réussit toujours auprès des femmes; elle les fâche, mais elle les subjugue. Celle-ci qui avoit compté que je serois, ou fort alarmé de son caprice, ou fort édifié de ses remords, fut tout-à-fait confondue de la façon dont je prenois la chose. Moins les Anglois font galans, plus ils font respectueux; j'apportois dans Londres des mœurs & des manieres qui y étoient

u.

ti-

n-

les

tes

ès-

je

ous

pe

eur

que

e le

ue-

eme

dife

ous

art.

per-

ntit

re-

ours

mais

voit

rmé fes

e de

oins

font dres

oient

on ne peut pas plus nouvelles & qui y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir brutal de boire, n'est pas fait pour être toujours le premier plaisir d'une Nation aussi éclairée, & même aussi sensible que la nôtre. Nous voudrons tôt ou tard que l'amour en prenne la place; & comme tout le monde n'a pas la faculté d'aimer, mais que le goût peut aller à toutes les ames, je me flatte de voir un jour regner dans Londres, comme à Paris, la galanterie, l'inconstance, la persidie, le manege, l'impertinence; & les mauvais procédés.

Madame de Rindsey, ne me voyant donc disposé, ni au respect, ni à l'inquiétude, n'osant se plaindre aigrement de la légéreté de mes propos, de peur que je ne les rendisse plus légers encore, & ne pouvant reprendre si tôt le majestueux caprice, qui lui avoit si mal réussi, prit le parti de se taire, & fit bien. J'imitai son silence; point de réparation; nulle excuse; point d'alarme. Peut-on aimer, se disoit-elle, sans doute, & montrer si peu d'intérêt? Mais, aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire que nous étions affez mal ensemble, quand nous arrivâmes chez Madame de Pembroock; &, soit que ce sût en

elle, pure fantaisie, ou desir de montrer enfin, un peu de vertu, j'étois si indigné de l'un, & si peu fait pour lui passer l'autre, que je crois que je ne lui aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse craint que Madame de Pembroock, qui n'étoit que trop portée à tout interpréter en sa faveur, n'eût imaginé que je voulois lui faire un facrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres aussi sensés qu'eux, & quelques femmes très-indifférentes soupoient, ou, pour mieux dire, passoient la soirée chez elle; car, dans toute l'Angleterre générale. ment, & à Londres sur-tout, le souper n'est pas, comme en France, le repas favori, parce que l'heure du Parlement nous fait dîner trop tard. Tout solides que nous fommes, nous parlons plus de bagatelles qu'on ne le croit communément en France: nous ne sommes tous, ni aussi profonds que Loke, ni aussi brillants, & auffi fertiles que Steele, Congreve & Addisson. Enfin, quoi qu'on vous en dife, il y a des sots en Angleterre; & nous fommes forcés, comme chez vous, de jouer pour échapper, ou à notre taciturnité, ou à la futilité, &à l'ennui de la conversation. Après avoir beaucoup parlé des Italiens, que nous

ui

ui L-

k,

r-

ue

es

es

ur le;

le-

rec

fa-

ent

les

de

né-

us, ril-

on-

ous re;

hez

uà

&à

oir

ous

venions d'entendre, les avoir trop loués, en avoir dit trop de mal, & raisonné des travers sur la musique, Madame de Pembroock, qui sentit que nous dissons toujours la même chose, arrangea des parties de Whist; ne manqua pas de me mettre de la fienne, & de donner Buttington à Madame de Rindsey, pour les obliger tous deux. Cet arrangement vous déplaît peut-être, me dit-elle, tout bas. A moi! lui répondis-je, j'aime beaucoup Buttington, mais je ne meurs pas de chagrin, quand il s'ennuie. Vous vous ennuieriez moins que lui, repliqua-t-elle, si vous étiez à sa place, & je suis bien sûre que je vous joue un très-mauvais tour, en ne vous mettant pas avec Madame de Rindsey. Point du tout, reprisje, vous me prouvez par-là qu'il entre dans votre arrangement, un peu de jalousie; & je suis tout-à-fait glorieux de faire naître en vous ce mouvement. Vous le croyez, repliqua-t-elle; en vérité? Oui, repartis-je, en vérité, je le crois; & comment voulez-vous que je ne le croie pas, lorsque vous faites une chose qui me le prouve? Eh bien, reprit-elle, en me regardant d'une façon fort finguliere, vous avez tort; & j'ai songé bien plus à me procurer le plaisir

R 4

de jouer avec vous, qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle, qui ne vous intéresse guere, à ce que je crois: au reste, si je me trompe, c'est tant pis pour vous. Je savois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock, les agaceries qu'elle me faisoit, pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être, & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarras-

fer un peu.

l'étois, moi, dans un plus grand embarras qu'elle. Je foupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois, comme on dit en France, du dernier bien avec Madame de Rindsey. Je ne pouvois par-là que me dédommager de la trifte nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes, cette conquête pût me faire un certain honneur; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu, qu'il étoit agréable de détruire, & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le Public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois, ces femmes à maintien décent; & comme on ne peut guere supposer,

r

q

r

r

r

rer

ne is:

pis

de-

vec

tre

vec

nité

raf-

em-

ens

ois,

nier

e ne

r de

t de

r fes

faire

t fait

étoit

étois

ifter.

de la

quel-

ent;

oser,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne suppose beaucoup de mérite, leur conquête, sans être aussi brillante que celle d'une fort jolie semme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reste, qu'il est du devoir d'un bon citoyen de ne pas laisser ses compatriotes respecter une sausse vertu. Ce motif ne m'est pas plus nouveau qu'à vous; & vous pouvez vous souvenir que nous avons plus d'une sois attaqué des semmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur pruderie, & le desir qu'elle nous inspiroit de les démasquer.

Il me paroissoit dissicile, au ton que Madame de Rindsey prenoit, de me flatter qu'elle consentiroit à se conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je considérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le Public sur ses démarches. Lui ferois-je des avances? la laisserois-je au chagrin vertueux qui paroissoit la dévorer? Mon orgueil natutel, & le peu de goût qu'elle m'inspiroit, me conseilloient assez le dernier: mais si, en prenant ce parti, je la mor-

RS

tifiois, je m'ôtois auffi par là le moyen de prouver ce que je voulois qu'on crût: au refte, quand elle & moi aurions été ensemble auffi-bien que nous l'aurions dû, la présence de Madame de Pembroock m'auroit toujours gêné sur les regards & fur tous les petits riens qui auroient pu déterminer Madame de Rindsey à contraindre moins ses mouvemens. l'étois bien fûr que la premiere avoit beaucoup plus de peur qu'on ne me crût pas amoureux d'elle, que je ne pouvois en avoir, que l'on ne pensat que je lui étois indifférent, & qu'elle voudroit en conséquence que tout fût pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit; & même, par rapport à ce que l'espérois d'elle, il m'importoit peu qu'elle me crût des vues fur Madame de Rindsey; mais je ne voulois pas qu'elle imaginat que j'avois l'intention de lui tendre des pieges, & que je faisois d'elle affez de cas pour cela. Comment faire? jamais politique ne s'est trouvé, à ce que je crois, dans une conjondure fi embarraffante. Quand j'aurois lu cent & cent fois, les négociations de Walfingham, celles du Président Jeannin, & même les lettres du Cardinal d'Offat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

grands hommes, de quoi me tirer de cet embarras; & j'aurois même eu quelque plaisir à voir ce dernier à ma place, avec toute sa politique & toutes ses ruses.

en

it;

été

ns

m-

les

qui

de

ve-

ere

ne

ne

ısat

elle

fût

in-

que

peu

ame

pas

tion

lois

nent

ıvé,

ture

cent

Wal-

nin,

fat,

ces

Le parti que je pris dans une si cruelle perplexité, après de longues réslexions, que je vous épargne dans mon abrégé, & que vous retrouverez dans ma grande histoire, quand il me plaira de la donner, sut de laisser tout au hasard, & d'être persuadé que dans la position où j'étois, il ne se pouvoit pas, de quelque saçon que les choses tournassent, que le rôle que je jouerois à ce souper, ne sût très brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit, je me mis à table: Madame de Pembroock voulut que je susse auprès d'elle; & tout doucement, tout nonchalamment, sans empressement, sans affectation, Madame de Rindsey se plaça de l'autre côté auprès de moi. Ce commencement me sit espérer, & avec quelque raison, le succès dont ma vanité avoit tant de besoin. J'avois si peu encouragé Madame de Rindsey, depuis sa grande rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit pas qu'elle débutât par tant de clémence, pour s'en tenir à si peu de chose.

R 6

Heureusement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle, les Comtes d'Oxford & de Buttington: ce sont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'usage des femmes, qui en pensent le plus mal, & qui se plaisent le plus à en mal parler. l'avois donc, avec la certitude qu'ils ne se tairoient pas sur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque sujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindsey à veiller sur elle - même, la foiblesse de son sentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ses yeux, ne la fauveroient pas de la pénétration des gens auxquels re la donnois à examiner; & que même, sans que je m'en melasse, tout Londres fauroit son aventure dès le lendemain. Quelque nécessaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, son procédé me paroissoit si ridicule, & elle m'intéressoit si peu, que je ne pus pas d'abord prendre sur moi, de lui faire de ces agaceries sourdes qui échappent aux yeux des spectateurs: mais nous fûmes à peine à table, que j'avancai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valoient bien celle que je lui demandois, & qu'elle fait d'ailleurs, que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut sans aucune

le

X-

m-

ge

al,

er.

ne

ent

ter

de

10-

ent iels

me,

ain. e la

pa-

foit

ren-

des

ne à

elle

ient

'elle

met,

cune

reine qu'elle consentit à mettre son pied fur le mien, & même à me le presser de tems en tems. Cette politesse de fa part, me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsey, à laquelle meme je n'adressois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser, sans être de la derniere impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame, affez long tems; mais enfin, la façon légere dont je la traitois, & ma vivacité pour Madame de Pembroock, la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire, & lui arracherent quelques foupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord; je voulois la punir, & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement, il v a toute apparence que ces soupirs, tout profonds, tout attendrissans qu'ils étoient, n'auroient ce soir - là rien changé à sa destinée, si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée, que vaincu par les regards traînans & douloureux qu'elle me consacroit de tems en tems, je crus pouvoir lui faire la meme proposition qu'à Madame de Pembroock, mais je ne l'y trouvai pas si docile: non-

feulement elle retira son pied avec précipitation, mais encore, je la vis rougir de fureur, de la liberté que j'osois prendre. Cette suite dans ses cruautés, devenoit tout-à-sait singuliere; mais a-t-on jamais sait avec les semmes raisonnables?

le crus cependant que je ne devois pas laisser impunie une fantaisse si déplacée; & pour lui prouver que je la sentois, & ne la pardonnois pas, je devins avec Madame de Pembroock, de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir, on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindsey s'en appercût seulement; mais à la gaité forcée qui succéda tout d'un coup à sa tristesse naturelle, je sentis que je n'avois pas manqué mon coup, & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le desirer. Je ne faisois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock; & je lui dis à demi-bas, tant de choses flatteuses, je parus si sérieusement occupé d'elle, qu'enfin je fentis la jambe de Madame de Rindsey, qui vraisemblablement cherchoit la mienne. J'avois été, & fans aucun sujet, comme vous savez, traité trop rigourousement peur qu'une avance aussi simple que celle-là me papréugir renevet-on bles? vois déje la e de-, de mariman apfortrifavois quiéuvois emarlle au-& je es flatccupé ibe de blableis été, favez, qu'une

me pa-

rût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis, & des alarmes que l'on m'avoit données avec une injustice & une barbarie, j'ose le dire, fans exemple; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant, sa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu, sans doute, à une pareille cruauté; on foupira, on leva les yeux au ciel, & l'on retira fa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit si peu digne. Je n'en osois pas moins me flatter qu'on y reviendroit; & effectivement, à quelques minutes de-là, je sentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne, mais avec plus d'empressement & moins d'audace que la premiere fois. l'étois piqué; & l'air de foumission que je sentois dans cette agacerie, ne m'empecha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin, un coup de genouil dans lequel je distinguai beaucoup d'impatience & de colere, m'annonça que je ferois tout aussi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock, & de répondre avec un peu plus de politesse & de douceur, aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier; mais enfin, je

crus que je pouvois me rendre sans me commettre. Je donnai ma jambe, elle pressa même assez tendrement celle de Madame de Rindsey: j'avançai le pied, elle y mit le sien; & après m'avoir marché dessus pendant quelque tems, d'une saçon dans laquelle il entroit plus de sureur que de tendresse, elle en ralentit le mouvement; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expression douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes saçons; & ensin, nous en vînmes à tout ce qu'on peut se dire, par cette voie, de plus honnête & de plus tendre.

Ce succès que je remportois sourdement, vous paroîtra d'abord avoir dû faire peu de chose pour ma gloire; vous vous tromperez: nos yeux, comme vous savez, marquent toujours mieux les mouvemens & les vicissitudes de notre ame que nous ne le pensons; & avec quelque sévérité que Madame de Rindsey s'observât, ses regards qui exprimerent tour à-tour, une sorte de pudeur, beaucoup de colere, de l'adoucissement, & ensin une joie sort vive, la décélerent assez aux yeux de ceux des spectateurs que je voulois instruire, pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

le

d,

r-

ne

u-

tit

ai

p-

us

us

re,

de

le-

dû

us

me

ux

10-

vec

nd-

ne-

ur,

nt,

ent

urs

cun

toit

important qu'ils fussent. Afin même qu'ils en fussent plus sûrs, j'eus la noirceur de faifir, pour la regarder, l'instant que nous traitions fous la table, le plus amicalement. J'étois persuadé que dans le transport de sa joie, elle oublieroit sa réserve ordinaire; & en effet, quand nos yeux se rencontrerent; je vis dans les siens, toute la tendresse qu'il leur est possible d'exprimer. Mes témoins surprirent ce regard; & aux fouris malins qui leur échapperent plus d'une fois, l'eus tout sujet de croire qu'ils étoient aussi persuadés de mon bonheur, que je desirois qu'ils le fussent. Je ne fais comment elle s'arrangea; mais en fortant de table, elle dit qu'elle iroit se promener dans le Parc le lendemain matin: & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi seul, je fus cependant le seul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honoroit, & les bontés qui en étoient la suite, j'avois la plus forte envie du monde de rester seul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir si elle se souviendroit de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le souper : je lui en fis même la proposition; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

10

e

C

q

d

e:

p

q

n 8

11

d

1

si je lui eusse proposé la chose du mon. de la plus absurde & la plus inouie. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison y lais. fassent l'amant, lorsque le mari n'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causat le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs; foupira de ce que les nôtres sont encore affez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commode qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'ameneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le tems de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangemens pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witehall de trèsbonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vouon-

Je

toit

qui

laif-

toit

loin

ale,

ra-

our

en-

icu-

irs;

core

ces

hez

ne

mo-

e fe-

roit 1 le

e la

e la

ent

ré-

701S

rèss la

ou-

loit bien y aller un peu plus tard, elle pourroit m'accorder quelques momens, elle me dit, avec plus de froideur encore, qu'il devoit m'être égal qu'elle fortit tard, ou de bonne heure, puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le tems de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois guere sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsey qui fortoit, & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au Palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n'alarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un fouris malin, & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde, que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsey. Je le savois aussi bien qu'elle, & j'en étois bien fâché.

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette derniere, de la façon légere dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette oc casion, lui faire craindre que je ne m'en souvinsse encore; & contre son espé. rance, ma main ne répondit rien àce que la sienne me dit avec beaucoup d'empressement. Comme, malgré son air doux, elle est naturellement aigre & colere, elle ne soutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce quis'é. toit passé entre nous sous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à effuyer de ma part; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans sa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée? Sa surprise sut donc d'autant plus grande, qu'elle se flattoit plus que tout étoit réglé entre nous. Elle redouble; même silence de ma part. Vous êtes odieux! me dit-elle avec emportement; point de réponse: on s'alarme à moins. Je vous en conjure, continuat-elle très bas, mais d'un ton fort vif & fort pressant, répondez moi; pouvezvous vouloir me rendre si douloureux, les commencemens de ma foiblesse? Cruel! de quoi avez-vous donc encore à me punir? Mais vous me méprisez; & peut - être, hélas! n'en avez - yous que trop de raison!

d

f

P

Y

FIJ

000

'en

pé-

à ce

oup

fon

& 9°

ran.

s'é-

elle

uver

dont

bre,

ndif-

t té-

itant

que

dou-

Vous

orte-

me à

inua-

vif&

IVez-

eux,

effe ?

ncore

ifez;

VOUS

A la vivacité avec laquelle elle prononçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvemens, je compris aisément à quel point elle étoit inquiete : c'étoit tout ce que je voulois; & je daignai enfin la raffurer. J'irai demain au Parc, me dit-elle, je vous l'ai déja dit, mais je ne fais si vous l'avez entendu : je desire, plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir: je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez: ce fera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu! que vous me rendez déja malheureuse! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit! que je devrois vous hair! & cependant Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aie avec vous, importe au bonheur de ma vie! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder? Eh! mon bel Ange, répondis-je, pouvez-vous douter un instant, que je ne sois pas au Parc avant vous.

Vous trouvez, peut être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier,

par

tra

d'h

plai

rie

flex

que

elle

me

gag

obj

leu

ou

pol

cra

dor

dû

iam

lett

dre tur

plu

gar por

tro

de

elle

pas

mais Oxford & Buttington nous écou. toient : je voulois les convaincre tous deux, qu'ils ne s'étoient pas trompés aux regards de Madame de Rindsey; & je crus que je ne pouvois mieux y parvenir, qu'en les rendant témoins de la douceur avec laquelle j'étois sûr qu'elle recevroit le nom tendre que je lui don. nois. En effet, si sa bouche n'osa pas m'en remercier, sa main, ses yeux, & un soupir le firent pour elle; & ce soupir qui avoit un caractere auquel il étoit impossible de se tromper, acheva de les instruire de sa foiblesse, & mit le dernier sceau à ma gloire : si, cependant, il étoit vrai que j'en attachasse à une conquête, qui me coûtoit & m'honoroit en même tems aussi peu, que celle de Madame de Rindsey.

LETTRE SEPTIEME.

Quand je me rappelle, mon cher Duc, ce que fut pour moi la premiere affaire galante que j'eus en entrant dans le monde; combien une femme avoit d'importance à mes yeux; le délicieux délire où me plongerent les premiers rendez-vous que j'obtins, & que je com-

S

×

a

e

-

S &

1-

it

es

r-

t,

10

0-

lle

er

re

ns

oit

ux

ers

m-

pare cet agréable désordre à la cruelle tranquillité dans laquelle je vis aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me plaindre, & de l'habitude, & de l'expérience, qui toutes deux, l'une par la réflexion, l'autre par l'usage, ne savent que nous gâter les plaisirs. Que mettentelles, en effet, à la place des douces chimeres dont elles nous privent, & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils font ? Une laffitude qui leur enleve à nos yeux leur mérite réel, ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment, puisque la crainte d'être toujours trompés, ne nous donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai dû tant de bonheur, êtes-vous donc à jamais perdue pour moi! Tems où une lettre de la Comtesse de me paroissoit à la fois, & si bien écrite, & si tendre; où je voyois en elle ce que la nature avoit formé de plus aimable & de plus vertueux; où un seul de ses regards me faisoit éprouver tant de transports, ne puis-je me flatter de vous retrouver un jour! Combien j'étois sier de la victoire que j'avois remportée sur elle! Combien de respect ne croyois-je pas qu'on me devoit, de ce que j'avois

foumis, à mon âge, une beauté de cette conséquence, & qu'alors je ne doutois pas que jusques à moi, l'on n'eût vainement attaquée! Cette supposition, je l'avoue, étoit un peu forte; & en la fuivant, je lui aurois dû plus de remercimens encore de la bonté qu'elle avoit eue de vouloir bien m'attendre si long. tems, que de ce qu'enfin elle vouloit bien se rendre. Je crus donc qu'avant moi, elle n'avoit pas aimé: c'étoit, fans doute, une idée bien ridicule; mais ne gagnois-je pas plus à croire qu'elle n'avoit eu personne, qu'à penser, comme je l'aurois dû, qu'elle avoit eu tout le monde? On n'honore jamais ce qu'on aime, fans se procurer le bonheur d'en aimer davantage. Eh! qu'importe que ce soit une erreur? ce seroit entendre mal nos intérêts, que de nous en épargner d'agréables dans une passion qui par elle-même en est une, & dont nous faisons nécessairement disparoître les plus doux plaisirs, en cherchant à y mettre une philosophie dont elle n'est peutêtre pas susceptible.

J'oserai donc avouer que loin de me rappeller avec peine ces tems d'ignorance où j'étois si crédule, je ne puis m'en souvenir sans une sorte de volupté. Le

feul

CI

lu

pi

V

A

re

n

fi

pl

qı

je

ce

re

cla

de

qu

de

pr

no

Si

po

qu

qu

seul moyen qu'il me reste pour en jouir encore, est de m'y transporter; & je ne puis me dédommager que par cette illusion, de ce que me coûtent les funestes lumières que j'ai acquises depuis.

Vous me les verriez, cependant, ménrifer moins, si ie n'étois pas aussi con-

ette

tois

ine-

, je

n la

ner-

voit

ong.

aloit

vant

toit,

'elle

com-

tout

u'on

d'en que

endre épar-

n qui

nous

e les

met-

peut-

de me

oran-

s m'en

té. Le

feul

priser moins, si je n'étois pas aussi convaincu qu'on puisse l'être, que la réflexion n'obvie presque jamais aux erreurs du penchant, & que tout ce que nous devons à l'expérience, se réduit simplement à nous livrer à ce qui nous plaît, avec moins de sécurité qu'avant qu'elle nous eût instruits. Loin donc que je croie que ce que nous acquérons à cet égard, contribue à notre félicité, je foutiens au contraire que pour être heureux, les hommes, à mesure qu'ils s'éclairent sur une chose, auroient besoin de pouvoir s'aveugler sur une autre, & que les plaisirs sont sur-tout ce que nous devrions le moins nous permettre d'approfondir.

Vous & moi, par exemple, nous nous croyons Philosophes, & je craindrois que nous ne fussions qu'insensés, s'il pouvoit nous être de quelque importance de savoir bien précisément ce que nous sommes à cet égard; mais, quelque chose que nous soyons, ce qui

Tome V. Partie IV. S

11

n

di

to

de

bi

pl

m

110

at

to

ta

CO

110

qu

qu

po fei

M

pa Le

en

pr

ľu

la

ne

me paroît beaucoup moins douteux. c'est que nous prisons nos connoissances bien au-delà de ce qu'elles valent, & que nous ne prenons pas affez garde à ce qu'elles nous coûtent. Il est très. beau, sans doute, de savoir lire parfaitement dans le cœur d'une femme; d'en discuter tous les mouvemens avec autant de justesse que de profondeur, & d'y découvrir ceux qui y naissent, quelquefois avant qu'elle-même se soit apperçue de leur existence; mais j'ose encore soutenir qu'il y auroit pour nous beaucoup plus de plaisir à en être la dupe, qu'il n'y a de gloire à les connoître si bien. Que devons nous en effet, à ces funestes lumieres dont nous sommes si vains, & dequoi nous ont-elles fauvés? En avons-nous moins été tous deux emportés par nos desirs, & moins dupes & martyrs de notre vanité? Nous avons connu de l'amour, tout, hors ses plaisirs : nous n'avons donc pas été raisonnables', & fûrement, nous n'avons pas été heureux. Ne nous fommes-nous pas trompés à l'idée que nous nous sommes faite du bonheur & de la gloire? En croyant nous venger des femmes, ne nous punissions-nous pas? Ne vaudroit-il pas mieux oublier quelques perfidies qui

ces

&

à

ès-

ar-

le;

vec

&

iel-

ap-

en-

ous

la

itre

ces

s fi

és?

em-

es &

ons

lai-

Con-

pas

pas

mes

En

ous

pas

qui

nous ont fâchées, & que d'ailleurs, nous avons si bien & tant de fois rendues, que de nous priver pour les rendre toujours, d'un plaisir beaucoup plus doux, peut-être, que ne l'est le plaisir de la vengeance! Et est-il, dans le fonds, bien yrai, que nous ne trouvassions pas plus, & de cette gloire dont nous sommes si avides, & de ce bonheur dont nous ne le sommes pas affez, en nous attachant à une femme raisonnable (car, toute plaisanterie à part, il y en a pourtant), qu'à en abuser comme nous faisons par une feinte tendresse, & à nous condamner à passer ennuyeusement notre vie à rendre des soins à des femmes qui souvent ne valent même pas la peine que nous prenons de les tromper?

Ce discours, sans doute, vous alarme pour moi; rassurez-vous: si mes sens ont rendu justice aux charmes de Madame de Sussolck, mon cœur n'en a pas été moins inaccessible à ses vertus. Le préjugé, la désiance, l'orgueil l'ont emporté sur l'évidence même; & si j'ai été forcé de l'estimer autant que je méprisois Madame de Rindsey, le sort de l'une n'en a pas moins été le sort de l'autre. Mais il est tems de vous ramener à cette derniere, & de vous dire

enfin, comment elle termina avec moi. Graces donc à la tranquillité que donne l'expérience, ce fut le plus patiemment du monde & dans les bras du sommeil, que j'attendis l'heure à laquelle je devois me rendre au Parc. Quoique je ne prisasse ce triomphe que ce qu'il valoit, je n'en voulus pas moins avoir des témoins qui pussent en dépofer; & je priai Buttington qui doutoit un peu de la réalité de ce rendez-vous, & que la promptitude de ma victoire étonnoit, de se déguiser, de prendre en passant, le comte d'Oxford, & de se rendre au Parc avec lui, mais de s'y conduire avec tant de circonspection qu'elle ne pût pas se douter qu'elle les eût pour spectateurs. J'allois m'y rendre de mon côté, lorsque je reçus cette lettre de la part de Madame de Rindsey.

2)

30

22

33

3)

33

33

33

33

2)

LETTRE.

Parc ce matin; & j'ai peine à comprendre aujourd'hui pourquoi, après tous les sujets que vous m'avez donnés de croire que cette confidence vous seroit indisférente, j'ai pu imaginer de vous la faire. Il est, je crois, oi.

ue

a-

du

oi-

ce

ins

un

& ire

en fe

s'y

on les

dre

tte

ey.

au

m-

res

on-

1ce

gi-

is,

, fort inutile de vous dire les raisons " que j'ai de changer d'avis; mais il m'a " paru qu'il ne l'étoit pas que vous fuf-" siez que j'en ai changé, & que je de-" vois vous épargner la peine de vous , rendre dans un lieu où votre poli-" tesse seule, fans doute, vous auroit conduit. Vous voyez du moins, Mylord, que je sais me rendre justice. & que l'attention que vous avez dai-" gné faire à moi pendant quelques momens, ne m'a pas tourné la tête au " point où , peut-être , vous l'avez sup-" posé. Je pouvois la mériter par mon cœur; mais je soupçonne qu'il faut , pour vous plaire, moins favoir aimer qu'être aimable; & je ne dois pas " prétendre à un bonheur que vous ne croyez pas devoir réserver aux sen-" timens. Je pourrois me plaindre de ce " qu'avec si peu de disposition à rendre , justice aux miens, vous avez cherché " à les faire naître; mais je ne sais si , dans cette circonstance je n'aurois pas , plus encore de reproches à me faire " qu'à vous même. Ne me punissez pas, " du moins, par un sentiment que je " crains qui ne soit le seul que vous vou-" liez m'accorder, d'un instant d'erreur » que vous ne devez qu'à un principe

S 3

1

n

(

I

d

p

n

d

3

p

1

d

P

P

1

C

1

0

1

qui me rend plus digne de pitié que de mépris, & dont le souvenir seul suffit à mon supplice. Hélas! je n'au. rois jamais cru avoir de si cruelles choses à me dire : mais vous ne savez pas à quel point vous m'avez emportée loin de moi même; & ce n'est pas la peine de chercher à vous persuader une chose qui vous seroit si indifférente, & que d'ailleurs, vous pourriez ne croire pas. Adieu, Mylord, ce seroit vous en dire une bien superflue, que de vous prier de m'oublier; & ce seroit vous en dire une ausi inutile pour moi, que peu flatteuse pour vous, que de vous assurer que je ne vous oublierai jamais ...

Je ne vous répondrois pas que cette Lettre fût véritablement la sienne: il ne m'a pas été possible de la copier sur l'original. Tom, cet impertinent, mais si utile valet que vous m'avez connu à Paris, fait un Recueil de tous les billets de ce genre que je reçois, & de ceux qu'on me renvoie. Si son projet est, comme je le crois, d'imiter ce Tiron auquel nous devons la précieuse collection des Lettres de Ciceron, le Public lui aura un jour obligation d'un Recueil qui ne sera peut-être pas tout-

à-fait si estimable, mais qui sera sûrement beaucoup plus singulier que l'autre. Comme il n'est pas actuellement à Londres, je n'ai pas pu avoir la Lettre de Madame de Rindsey; mais si je ne puis rendre son expression aussi fidélement que je le voudrois, vous pouvez du moins être sûr que je n'ajoute rien au fens.

que

eul

au-

lles

vez

rtée

sla der

ffé-

our-

rd,

fuou-

une flat-

irer

ette : il

fur

nais

ıu à

bil-

de

ojet

Ti-

euse

, le

d'un

out-

Buttington, que notre génie n'éclaire pas toujours, & qui feroit mieux, dans le fonds, d'être jun bon homme que d'etre un fat, fut sur le point d'être la dupe de cette Lettre, & du repentir qui paroissoit y regner. Pour moi, je n'en pensai pas comme lui, & ne crus pas plus aux remords dont Madame de Rindfey vouloit me paroître pénétrée, qu'à son amour & à sa jalousie. Mon premier mouvement fut cependant de la punir de ses misérables tergiversations, en la laissant m'attendre & inutilement dans le Parc; mais un reste de curiosité, la certitude de m'en venger mieux en suivant mes idées fur elle qu'en les abandonnant, & la crainte qu'elle ne pensat que j'eusse pû croire un moment à ce qu'elle m'avoit écrit, me déterminerent à aller à Saint James, où je ne doutois pas qu'elle ne se fût déja rendue.

Je me trompois pourtant. Il y avoit déja affez long tems que je l'y attendois pour commencer à croire qu'elle n'y viendroit pas, lorsque je l'y vis entrer enfin suivie d'une seule de ses femmes. Comme son hôtel qui y est situé, est vis-à-vis le Mail, que cet endroit est un des plus fréquentés du Parc, & qu'il est affez peu propre à une conversation particuliere, elle feignit en y arrivant, de ne m'avoir pas vu, & prit les routes qui pouvoient la conduire dans les endroits les plus écartés de ce beau lieu. Malgré cette précaution, & l'heure qu'elle avoit prise pour ce rendez-vous, j'étois furpris qu'une femme qui fembloit avoir tant de soin de sa réputation, & qu'une belle-mere, févere, vigilante & dévote, gênoit beaucoup, ne craignît pas de me voir dans un lieu aussi public que le Parc. C'étoit en elle une inconféquence; mais c'est ce à quoi elle est naturellement fort sujette, & ce dont en même tems, elle s'embarrasse le moins. Quoique j'allasse à sa rencontre fort doucement, comme elle me fuyoit plus lentement encore que je ne la cherchois, je la trouvai bientôt. Elle feignit une extrême surprise à ma vue, & la sienne m'inspira des mouvemens que je

oit

ois

n'y

rer

les.

eft

un

u'il

ion

nt,

ites

les

eu.

ure

us,

oit

. &

mît

olic

on-

eft

ont

le

itre

roit

er-

mit

la

je

ne croyois pas possible qu'elle pût faire naître, du moins à un certain point, Son air étoit tendre & languissant : je n'ai jamais vu, ni de négligé aussi propre, & aussi séduisant que le sien, ni de femme à laquelle le négligé allat mieux. Dans tout l'éclat de sa parure, elle ne m'avoit jamais aussi vivement frappé: peut-être aussi dûs-je moins la sorte d'émotion où elle me mit, à tout ce qu'elle avoit imaginé pour séduire mes sens, qu'à mes sens mêmes. Car enfin, il faut avouer qu'à cet égard nous sommes bien pitoyables, & souvent bien dignes de mépris. l'oubliai donc, en la voyant, & le ridicule que lui donnoit à mes yeux la tardive dignité qu'elle vouloit mettre dans cette affaire, & même la façon indifférente & légere, dont je comptois la terminer. L'amour ne naît ordinairement que de l'estime; mais les fens n'écoutent pas le mépris : fans cela, serions-nous aussi souvent tentés que nous le sommes ?

Que vous êtes belle! Madame, lui dis-je donc assez tendrement, & que je me croirois heureux de pouvoir vous le dire, si je l'étois assez pour vous persuader qu'on ne peut aimer personne aussi vivement que vous! Vous êtes donc

p

q

n

d

fi

r

pd

a

n

ti

S

1

venu! me répondit-elle; n'auriez-vous pas recu ma lettre? Elle me disoit, repliquai-je, des choses si cruelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à la croire sincere; & du moins j'ai voulu venir m'occuper de vous, dans des lieux où vous m'aviez promis hier que je vous trouverois ce matin.... & où interrompit-elle, vous avez sûrement cru, quoique j'eusse pu vous dire, que je me rendrois en effet. Je ne vous supposois pas cependant; repartis-je, les mêmes raisons de vous y rendre: & pourtant, ajoute-t-elle, vous vous y êtes rendu. Si je ne devois pas m'en flatter par le peu d'intérêt que je sais que vous prenez à moi, je devois le craindre d'un autre sentiment que je suis désespéré de pouvoir vous croire, & qui, tout injuste qu'il est, pourroit cependant, ne vous le point paroître. Eh quoi ! lui dis-je, pousserez-vous l'injustice jusques à tourner contre moi tout ce qui ne devroit vous parler qu'en ma faveur? Quand je serois venu ici vous chercher, de vriez-vous m'en faire un crime? Je crains de le devoir, reprit-elle, & de n'avoir pas à vous remercier, autant que je le voudrois peut-être, du motif qui vous y amene: car enfin, pourquoi ne m'a2115

re-

que

ire

nir

où

ous

ter-

ru,

me

fois

mes

ant,

idu.

r le

enez

utre

pou-

juste

vous

-je,

our-

roit

nand

de-

ains

voir je le

vous

m'a-

vez vous pas crue? Ce n'est pourtant pas, lui dis-je, à mon amour propre que vous devez cette incrédulité que vous me reprochez si vivement. Ah! s'écria-t-elle, il y en auroit trop à moi, à croire que j'ai dequoi flatter le vôtre; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire que je ne m'aveugle pas fur moi même à ce point. Vous avez raison, lui dis je; & quoique je ne doive pas non plus avoir besoin de vous dire que personne au monde n'auroit autant que vous de quoi satisfaire le mien, je crois devoir vous dire pourtant, qu'en vous aimant, ce n'est pas à ses intérêts que je sacrifie. En m'aimant! s'écria-t-elle. Ah Dieu! continuai-je, feroit-ce à vous qu'une si grande défiance devroit être permise; & se peut-il que vous ne sentiez pas à quel point elle est déplacée?

Elle ne répondit à ces paroles, que par une mine fort singuliere qui me difoit tout à la fois, qu'elle seroit comblée de joie de me croire, qu'elle fai-soit tout ce qui lui étoit possible pour parvenir à un bonheur qui ne lui laisse-roit plus rien à desirer, mais qu'elle croyoit avoir quelques raisons de penfer qu'elle n'étoit pas celle à laquelle je

S 6

parlerois amour, ni plus volontiers ni plus sincérement. Il faut être semme, assurément, pour mettre tant de choses dans une seule mine, & il falloit, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude & de finesse.

f

d

b

V

n

J

11

(

q

r

n

V

r

g

V

1

q

p

C

t

d

d

V

10

T

d

je

V

Y

Vous vous trompez, Madame, lui répondis-je; je vous trouve, en effet, aussi aimable que vous l'êtes, & que je vous le dis: & je puis vous jurer avec vérité, que cette Madame de Pembroock que je fens que vous voulez me reprocher, non seulement ne vous efface pas a mes yeux, mais encore que personne ne balance dans mon cœur le pouvoir de vos charmes. Eh! me dit elle languissamment, qui fonge à vous la reprocher ? Ah, plût au ciel! repris-je avec feu, que vous cruffiez qu'elle me plait, & que vous puffiez n'en être pas contente: mais, ajoutai-je avec un soupir d'une effrayante profondeur, ce n'est pas à moi à former de pareils vœux : je puis même repliqua - t - elle, vous dire que vous ne le devez pas. Que vous ai-je fait pour me souhaiter à la fois deux malheurs auffi grands que Pamour & la jalousie? Il seroit imposfible, répondis-je, que le premier en

S

ui

je

ck

e-

ce

ue

ur

ne à

re-

rec

r,

ils

as.

ter

of-

en

fut un pour vous, & il feroit bien aile de ne vous pas laisser long-tems accablée de l'autre. Et cependant, reprit-elle, vous aimez Madame de Pembroock : mais pensez-vous qu'elle vous le rende? le n'ai, repartis-je, aucune raison ni de le croire, ni pour m'en flatter. On ne se fait des illusions que sur ce qu'on desire; & en vérité, l'indifférence que vous lui croyez pour moi ne m'alarme pas plus que dans le fonds vous le croyez vous-même. Il faut donc, répondit-elle, que vous soyez bien singulier, bien faux, ou bien vain pour vous être occupé autant que vous l'avez fait, ou pour paroître du moins l'avoir tant été d'un objet qui, selon ce que vous me dites, vous intéressoit si peu. Pour moi, je ne voudrois chercher à plaire qu'à celui qui m'auroit su toucher. La coquetterie, à mon sens, dans quelque sexe qu'elle foit placée, dégrade l'ame; & vous ne m'avez point vu hier faire à aucun des hommes qui ont soupé avec moi, aucune des agaceries dont vous avez accablé Madame de Pembroock. Cela est vrai, repartisje; mais en revanche, j'en sais un que vous avez accablé de rigueurs, & qui vous aime avec trop de tendresse, pour

pouvoir si facilement vous le pardonner.

m

m

V

de

CC

V

de

le

CI

el

TE

CI

b

fe

V

R

p

1

t

Ah traître! s'écria-t-elle, que je voudrois bien que vous n'eussiez qu'à vous plaindre de moi, & que j'y gagnerois à tous égards! Eh bien! Madame, lui dis-je, soyez donc contente; car je me plains de vous, & c'est très-sérieuse. ment. Cruel! me répondit-elle avec ce léger emportement qui sied si bien aux femmes, lorsqu'elles sont un peu jolies, plût au ciel que j'eusse autant de sujet d'être contente de moi, que vous auriez vous-même à vous en louer s'il étoit vrai que vous m'aimassiez! Avec quelle barbarie ne m'avez- vous pas traitée! Un peu revenue de cet état inexplicable dans lequel votre présence m'avoit mise; sentant avec la douleur la plus vive, jusqu'où ma foiblesse m'avoit conduite; désespérée d'avoir tout-à-la fois fait tant contre moi & si peu pour vous, je ne puis vous revoir fans me le reprocher encore plus cruellement; & combien ne m'avez-vous pas punie de mes remords ! avec quelle dureté ne m'avez-vous pas traitée quand vous ne me deviez que de la pitié & des confolations? Que de mépris pour moi! & que de tendres attentions pour une femme qui, toute supérieure qu'elle

mer.

You.

vous

erois, lui

e me

euse.

aux lies,

fujet

riez

étoit

uelle

tée!

xpli-

voit

plus

voit

pour

me ent;

unie

é ne

s ne

con-

une

'elle

m'est par les agrémens, ne pouvoit que m'être inférieure à vos yeux, puisque vous étiez sûr, ou du moins que vous deviez l'être, qu'elle ne vous aimoit pas comme moi! Que voulez vous que je vous réponde? lui dis je, en affectant de rêver; vous me tournez la tête; je le sens, & j'en suis désespéré. Ah! s'écria-t-elle, au nom de tout ce qui vous elt le plus cher, daignez ne me le pas répéter! Laissez-moi m'accoutumer à croire que vous aimez Madame de Pembroock, & ne me privez pas de la seule idée qui soutienne encore contre vous, & ma raison & ma vertu!

Ma vertu! la vertu de Madame de Rindsey! Quoi! c'est à moi qu'elle parle? & elle oublie assez ce qu'elle dit qu'elle se reproche tant, pour que ce mot lui échappe devant moi? Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à le lui entendre prononcer encore; & je n'eus pas moins besoin de ma politesse que de mes desirs pour ne lui pas dire à quel point elle me paroissoit ridicule. Quelque plaisir que j'eusse eu à lui faire cette intéressante considence, je crus pourtant que je devois la remettre au tems où je la quitterois; & je ne croyois pas l'éloigner beaucoup. Cependant il

falloit finir. On passe la continuité de ces sortes de combats quand ils sont sinceres; mais rien au monde n'ennuie ni ne choque si cruellement, lorsque la fausseté seule vous les fait essuyer, & qu'une semme ne s'avise de vouloir tout resuser que lorsqu'elle auroit pres.

m

to

C

fa

fa

&

P

la

d

p

n

t

b

que tout à reprendre.

Non, lui répondis-je d'un air trifte. je ne sens que trop que je ne prends pas fur votre cœur autant que vous le dites; & j'en suis plus désespéré que furpris. Vous êtes en effet, malgré tous vos charmes, la femme d'Angleterre que j'aurois dû aimer le moins. Savez vous bien, interrompit-elle en souriant, que vous n'êtes pas poli; & que si j'avois plus de vanité, je pourrois, mais trèssérieusement m'offenser de ce que vous me dites. Ah! lui dis-je en foupirant, je n'en crains pas de votre part plus de colere que je n'en attends de reconnois sance. Méritez-vous, répondit-elle en me regardant avec autant de trouble que de tendresse, que je sois de bonne soi avec vous? La mienne ne m'expolera peut-être qu'à vos mépris : j'en mourrois de douleur ! Eh! comment peut-on ce der à une foiblesse que l'on a tant de raisons de se reprocher & de croire de

fin-

nuie

que

er,

loir

ref-

fte,

ends

is le

que

tous

que

vous

que

vois

très-

vous

ant.

is de

nois.

le en

e que

e foi

ofera

rrois

n cé-

it de

roire

malheureuse. Il me semble que je n'étois venue ici que dans le dessein de
vous prier de cesser de déchirer un
cœur dans lequel il n'est que trop vrai
que vous regnez, & de lui laisser reprendre, en ne vous offrant plus à ses
yeux, la tranquillité que vous lui avez
fait perdre. Je devois connoître tout le
danger qui est attaché pour moi à votre
fatale présence. Je devois vous suir,
& me resuser la douceur de vous parler encore une sois. Grand Dieu! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, se
peut-il que l'amour soit tant, & que
la vertu soit si peu de chose!

Je ne sais où elle avoit pris cette tirade de sentimens, tout-à-la sois tendres & vertueux: ce qu'il ne m'est pas permis d'ignorer, c'est qu'elle n'étoit ni de son cœur, ni de son esprit; & ce que vous croirez sans peine, c'est qu'elle me toucha médiocrement. Je ne devois pourtant pas moins en paroître pénétré; & je lui parlai sur ses craintes, avec autant de vivacité que si je les eusse crubien réelles, & qu'il m'eût été de la plus grande importance de les détruire. Je n'oserois assurer si dans cet instant je les combattis avec autant de succès que j'y mettois de chaleur. Quelques sou-

pirs furent pendant quelque tems tonte sa réponse, je penserai, me dit-elle ensin, d'un air résléchi, à ce que vous me dites; & si vos actions y répondent, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur: mais l'air est ce matin plus froid que je ne l'aurois eru; & je vais vous rendre à votre solitude. Elle seroit ici, sans vous, plus prosonde & plus douloureuse que vous ne pensez, lui répondis-je, & je me slatte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah! non, me dit-elle, avec une langueur charmante; non, je ne veux, ni ne dois vous y recevoir.

ta

d

p

11

le

h

V

ti

n

r

Si vous aviez vu, mon cher Duc, les tendres regards dont ce refus étoit accompagné; avec quelle douceur ce Non étoit prononcé; la mollesse qui régnoit dans toute sa personne, vous auriez pensé, comme moi, que ce resus étoit une bien pressante invitation. Ce sut ainsi du moins, que je l'interprétai; & à la très-soible résistance qu'elle me sit, j'eus tout lieu de me slatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. Je lui offris mon bras; & elle pesa dessus avec une douce samiliarité qui ne répondoit pas aux resus qu'elle venoit de me saire. Livrée alors, & uniquement

oute

en-

s me

ent.

e de

plus

vais

roit

plus

, lui

s me

lan-

, ni

uc,

étoit

ir ce i ré-

s aurefus

· Ce

rpré-

r'elle

atter e lui

leffus

e ré-

ment

à cette erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher, elle ne savoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris, dont le desir augmentoit les graces, sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour! Que je le savois bien! & que dans le fonds elle y perdoit peu! Je ne lui disois pas mon impatience; mais tout en moi la décéloit, enfin nous arrivâmes chez elle. Le hafard qui, fans doute, vouloit plus fervir mes desirs que sa vertu, sembloit avoir pris soin d'écarter de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une, & contraindre les autres. La profonde folitude dans laquelle nous nous trouvions, & le feu de mes regards, l'effrayerent. Elle fentit le danger, mais trop tard, pour que cette réflexion lui fut inutile. Cependant, elle voulut fonner mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité?

Avant que de nous féparer, je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la Comédie; & que de-là, elle viendroit souper avec moi en petite maison. Je choisis pour cette auguste sète celle que j'avois dans le parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle, fans crainte, fans embarras, & sans avoir besoin d'aucuns de ces arrangemens mystérieux qui ne servent qu'à ébruiter ces sortes d'affaires, & même à les constater. La réputation qu'elle s'étoit faite , les engagemens qu'elle sembloit avoir pris avec le Public, & la nécessité de ménager la plus incommode belle-mere qui ait peut-être jamais existé, exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien, & de lui permettre, & de prendre avec elle toutes les mesures qui paroissoient devoir affurer son feeret. J'étois bien sur que tous les arrangemens qu'elle me proposoit, & auxquels je semblois me prêter avec plaisir, ne prévaudroient pas fur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaison avec elle aussi publique qu'elle avoit besoin qu'elle fût cachée. Les femmes, celles mêmes auxquelles ces fortes de ménagemens font le moins nécessaires, ou qui en font le moins de cas, nous favent toujours gré de paroître les avoir: & comme toutes ne veulent pas que les feerets de leur cœur foient livrés au Public, il nous est important que le hasard seul, & non notre indiscrétion, soit ce qui paroisse les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes,

r

& n'en sommes pas plus gênés avec

s , &

vent

, &

ation

mens

Pu-

plus

-être

ands

& de

elle

t de-

n sûr

e me s me

oient

endre

lique

chée.

uelles

noins

noins

é de

es ne

cœur t im-

notre

e les

utes,

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre Cotterie; & graces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas sans peine. Je trouvai tout le monde rassemblé, jusques à Mylord Rindsey qui, par pressentiment sans doute, me parut m'aimer ce jour - là bien plus tendrement que la veille. Lorsque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaifance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un Bill. selon lui, fort onéreux à la Nation, & que la Cour avoit vainement voulu faire passer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée : je suis du moins bien sûr que si je lui avois peint Madame de Rindsey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne douterent point de mon bonheur; & fans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent si haut, que Mylord Rindsey lui-même se crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie si

pure & si vraie, que j'en sentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point sa semme étoit

quelquefois aimable.

Je ne pouvois me persuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon si brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette espérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi, de façon à me prouver qu'elle me vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on crovoit tant de torts, & qu'on en punissoit si séverement. Je desirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque chose pour le plaisir. Je crus voir aussi dans les yeux de la Duchesse, qu'elle étoit lasse de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit imposée, & si mutilement, pour me cacher, ou pour vaincre sa foiblesse. Je commençai par me plaindre de ses rigueurs, mais modestement, & du

car fifa que elle de tice

der fois que rer par

il I

nat

ma idé faç pro ne auf loi

roi pri en de

s'o au j'e

ton qui convenoit à la dignité de son caractere que je croyois alors avoir fufffamment blessée. Elle fut étonnée de ce que j'osois me plaindre de ce que, selon elle, j'avois si bien mérité, & sur-tout de ce que je lui reprochois des injustices. Il m'étoit plus essentiel de lui parler de ma tendresse, que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accufois, & je lui répétois, non-seulement que je l'aimois, mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui disois, il n'y avoit là-dedans rien que de trèsnaturel, ni même qui l'engageât. Mais ma présence avoit dérangé toutes ses idées; elle s'oublia, se plaignit de la façon dont je l'avois traitée; me le reprocha avec feu; & j'osai croire qu'elle ne l'auroit pas fait, si je lui eusse été aussi indifférent qu'elle paroissoit vouloir que je le supposasse. Elle en fit d'ellemême la réflexion: son trouble & sa rougeur me l'apprirent, & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour, mais avec plus de confiance & de feu; & comme elle s'obstinoit à revenir sur des torts qu'il auroit, disoit-elle, été impossible que l'eusse eus si je l'eusse aimée, je crus en-

vélui oit

le le m-noi pas

La fus ma vec

je

me deilié on ou-

fin k; oir ien ofe

ans oit elle

ffe. fes du

ta

d

2

n

b

c é

V

fi

C

q

9

11

9

9

C

P

J

(

1

fin devoir convenir que j'avois pu pa. roître en avoir à ses yeux, par la né. cessité où je m'étois cru d'en imposer au Public sur mes sentimens. Je ne pouvois pas, à ce que je crois, m'excuser d'une façon plus décente; mais piquée de ce que je parlois toujours du repro. che qu'elle m'avoit fait, elle se crut obligée de me faire, s'il se pouvoit, prendre le change fur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & imposant, & tout d'un coup il se trouva que c'étoit beaucoup moins, comme je paroissois le penser, du peu d'égards que j'avois eus pour elle, que de la le géreté avec laquelle je lui avois parlé de mes sentimens, & lui en parlois encore, qu'elle étoit blessée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte force qu'elle cherchoit à donner à son imprudence; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper, étoit peu de chose, & elle auroit pu me la faire payer cher. Je rejettai donc sur la violence de mes sentimens, l'indiscrétion dont elle me paroissoit si choquée: j'en accusai aussi l'usage que j'avois de vos mœurs, qui ne font pas un crime de l'aveu d'une passion. Je me défendis, sur-tout, d'avoir conçu des espérances, & de ne m'etre tant pa-

ne-

ofer

pou-

user

quée

pro-

crut

oit,

bjet

er &

ouva

ne je

gards

la le-

parlé

s en-

is pas

force

npru-

oître

, &

r. Je

s fen-

me

auffi

, qui

d'une

avoir

n'ètre

tant

tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnoissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la premiere sois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me sit commettre des sautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne crovoit pas que mon cœur fût austi neuf que je le prétendois; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je savois par d'autres ce que c'est que des fantaisses. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire: & la retenue dont je me serois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pû lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dûs sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh! combien ne falloit « il pas qu'elle. m'aimât, pour croire si facilement une

Tome V. Part. IV. T

chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires; & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre, & à gêner moins les mouvemens de fon cœur. Attentifà lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame, ce chan. gement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour; mais il me fit quitter le ton de suppliant que jusques-là j'a. vois cru placé, & m'en fit prendre un plus animé, & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas fans fuccès que je l'employai; & si Madame de Suffolck se plaignoit encore, ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée, mais en amante, à laquelle on a fait craindre que la tendresse ne fût malheureuse. Elle s'anima même sur cette idée, au point qu'elle ne put, sans verser des pleurs, continuer ses reproches. Quoique l'état ou je la voyois, flattât plus ma vanité, qu'il ne touchoit mon cœur, je devois en paroître attendri. l'ai trop étudié les femmes, je sais trop bien distinguer les mouvemens différens dont elles sont agitées, pour croire que les emportemens les calment toujours, & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck,

1

e

9

ent

ce-

re-

fon

cout

nan-

vois

par-

uit-

j'a-

plus

la si-

ie je

ck fe

nme

nan-

ie fa

ani-

r'elle

onti-

ou je qu'il

s en

é les er les

font

orte-

€O∏-

olck,

pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés, & la révolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous favez avec quelle heureuse facilité je pleure; mais ce que vous ignorez, c'est que j'ai singulierement perfectionné ce talent, & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes, l'art des sanglots & des gémissemens. Jamais plus belle occasion d'employer mes talens ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence, des larmes, & de l'accablement, devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux, je lui pris la main, la lui baisai avec une ardeur extrême, & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas affez pour moi qu'elle les sentît, je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois, que je suis, on ne peut pas plus intéressant, quand je pleure, & que les larmes adoucissent mes yeux, que l'on trouve dans leur état naturel, un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors, elle étoit encore affez à elle même pour voir ce qu'elle regardoit; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler, les soupirs dont

T 3

e les étoient accompagnées, les fanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre tous les mouvemens qui l'agitoient? Ce mêlange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si dis. tinctement dans ses yeux! Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit bel'e, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée! Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est fi peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous féduit le plus. Ce qu'elle sentoit, devoit à la fois la rendre plus heureuse, & me servir moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey: aussi n'en conçus-je, ni les mêmes idées, ni les mêmes espérances, ni la même audace. Il est peut-être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

1

1

1

ľ

C

V

ti

P

n

I

Nous gardames long-tems un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avoit laissé croire assez long tems que la violence de mes ots

s le

ent

qui

ten-

dif-

n le

ren-

lans

ab-

nent

que

il eft

10US

fant

l'elle

plus

l'ef-

atin

n'en

ni les

dace.

d'im-

fuc-

lence

e, &

Il me

croire

e mes

transports m'avoit ôté la force de parler; mais en même-tems, je ne crus pas devoir la laisser parler la premiere. Je sentois que mon bonheur (si pourtant ces sortes de triomphes en sont un pour nous) ne pouvoit plus m'échapper; mais je commençois à desirer, & assez vivement, que rien ne retardat plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire; & il me sembla que le meilleur moyen que j'eusse pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme si, en effet, elle m'eût tout dit. Jelui parus donc transporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée; mais en même tems, je me plaignis qu'elle ne m'apprît que par fa douleur, qu'elle partageoit mes sentimens; & je la pressai tendrement de livrer son cœur avec un peu plus de confiance, à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui disois, n'avoit rien d'assez neuf, ni même d'assez
tendre pour l'éblouir sur mes dispositions: mais on n'a pas toujours besoin,
pour la vaincre, de persuader une semme; & celles qui, comme Madame de
Suffolck, veulent l'être le plus pour se
rendre, trouvent dans leurs propres sen-

T 3

timens, tant de raisons de croire, que ce sont encore celles que l'on persuade le plus aisément. La coquetterie écoute de sang froid, & discute; le sentiment aime à s'abuser sur ce qui peut le rendre heureux. On fait aisément croire à une semme vaine qu'on l'adore; mais les hommages que l'on rend à son orgueil, pénétrent rarement jusques à son cœur: la semme tendre ne sent que son amour; & dût elle en même-tems sentir qu'elle a tort d'aimer, elle n'en est pas moins entraînée par cette même soiblesse qu'el-

ce

pl

lû

da

pli

qu

m

il

m

dâ

ch

ma

all fai

tro

VO

mo

me

vio

Ver

Vra n'a

tra

len

gu'

le se reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck se fixerent enfin sur moi avec moins de timidité, & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaisance qu'elle ne chercha plus, ni à contraindre, ni à dissimuler. Sans art, & uniquement conduite par sa tendresse, elle crut, puisqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour, qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du sien. Mais comme en elle même elle ne s'écartoit pas de ses principes, ces preuves ne furent pas du genre dont je le delirois. Elle me força cependant à me relever; soit qu'elle craignit qu'une posture si respectueuse ne couvrit quelque noirue

de

ite

nt

re

ne

les

eil,

ur:

ır;

elle

ins

fe de

ent

ffi-

uiifin

cue

rop

ien. s'é-

ves lesi-

ele-

ure

oir-

eur, soit simplement, & comme j'ai plus sujet de le croire, qu'elle ne voulût que se procurer le plaisir de me voir dans une attitude moins contrainte, & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je desirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites; mais il sembloit qu'elle n'eût pas seulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une passion extrême; & que chaque baiser que j'imprimois sur sa main, ne lui donnât une émotion qui alloit jusqu'au frémissement : mais je ne sais quelle décence qu'au milieu de son trouble elle conservoit, & qu'elle savoit allier avec sa foiblesse, enchaînoit mon audace naturelle, jusques à ne pas oser même par mes regards, lui exprimer mes desirs.

Cette situation me contraignoit trop violemment, pour qu'elle pût long tems durer. Bientôt je me persuadai que la vertu de la Duchesse n'étoit pas aussi vraie que je l'avois cru d'abord, qu'elle n'attendoit pour disparoître, que des transports que ses sentimens pour moi sembloient suffisamment autoriser, & qu'elle étoit même trop peu naturelle,

T 4

dans notre position respective, pour qu'elle ne me sût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la preffer davantage. Ce n'étoit affurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour : & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont fur les autres. Je n'affurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-tems, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'ent pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignit, foit seulement qu'elle eût pris des engagemens avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laissasse seule, & je fus enfin force de lui obéir.

Il est, au reste, inutile, que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeames pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui TUC

ce

cre.

m-

ent,

, &

ve-

ref-

ent

une af-

ent,

les lck,

ont dant fuffe

, fa mal-

Soit l'elle

lame

ı'elle

que

forcé

vous

arer,

VOIL

u lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle; elle m'auroit supposé contr'elle des projets qui l'auroient alarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux, pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre, me rendissent malheureux à un certain point; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chûte toute la décence & la dignité qui pouvoient la fatisfaire.

LETTRE HUITIEME

E vous ai dit, mon cher Duc, que j'avois prié la tendre Comtesse de Rindsey de vouloir bien se trouver le soir à la Comédie; & vous savez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir, sût rejettée; mais avant que de m'y rendre j'allai au Casé, prendre Buttington, à

TS

qui j'y avois donné rendez - vous. le n'avois pas eu le tems de lui détailler mon bonheur; & je ne voulois pas qu'un ami si fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut, du moins, ce qui d'abord se présenta à mon esprit; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher, me déterminerent à n'être pas avec lui, sur cet article, de la derniere fincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête; & quoique je n'eusse pas à me reprocher d'y avoir été trompé, je ne m'en sentois pas moins humilié que si mon imagination m'en eût exagéré les charmes, & qu'en conséquence je l'eusse vivement poursuivie. Ma vanité me détermina donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à mesure que sur mes récits, il trouvoit de quoi estimer moins Madame de Rindsey, il prenoit pour elle une sorte de goût. Peut-être même lui en inspiroit-elle depuis long-tems, & qu'effrayé de sa réputation, & de ce maintien modeste, qui faisoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer, il ne s'étoit pas trouvé à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'osoit pas se prole

ller

pas

une

qui

nais

lant

être

der-

luoi

uoi-

d'y

tois

agi

les,

ive-

ter-

non

qué

ou-

e de

fpi-

i'ef-

ain-

elle

u'il

ne l la

oro.

mettre auprès d'elle des succès aussi rapides que les miens, je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh! qui fait si depuis mon fuccès, il ne se reprochoit pas sa timidité, & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace, il auroit eu le même bonheur? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la supériorité des autres; & Buttington pouvoit intérieurement se dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder sur lui. S'il ne pouvoit se déguiser que ma fgure plaisoit plus que la sienne, & qu'on me trouvoit plus d'esprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même tems, penfer qu'on lui faisoit injustice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus folides & plus dignes d'eftime, ce qui lui manquoit à cet égard? Quelles resfources ne trouvons-nous pas dans notre amour - propre ; & quel est le flatteur affez vil, & affez audacieux pour oser nous dire de nous, ce que nous nous en disons nous - mêmes? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas justifier les idées que j'avois: mais je l'avois vu plus d'une fois, la regarder avec cette attention férieuse & réfléchie que nous n'avons que

T 6

pour ce qui nous plaît; & c'est toujours plus dans nos yeux que dans nos discours, qu'il faut chercher la véritable impression que fait sur nous l'objet qui

1

1

to

9

C

s'y présente.

Je n'ignorois pas non plus que, moins vicieux par goût que par air, il commençoit à se lasser de ces parties d'éclat, qui lui faisoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaisir, & qu'il auroit desiré que de plus convenables liaisons que celles qu'il y avoit formées jusques-là, eussent rétabli sa réputation. S'il y avoit en Angleterre peu de femmes moins estimables que Madame de Rindsey, il n'y en avoit pas qui, en apparence, se conduifissent mieux, que l'on y estimat davantage, & de qui la tendresse pût lui faire plus d'honneur. Mais aussi, le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors, s'engageat avec un homme aussi universellement décrié que lui? Ce qui auroit réhabilité l'un auroit indubitablement perdu l'autre. Ce sont, à la vérité, des choses qui arrêtent rarement une femme lorsqu'elle aime; mais qui l'empêchent de se livrer lorsque le goût, n'est que médiocre, & qu'il n'est uniquement quellion que d'une affaire.

rs if-

le

ui

ns

n-

t,

up

int

de l'il

ré-

n-

12-

en

ui-

ire

ren

de-

Ce

du-

àla

ent qui

oût.

mi-

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington! Ce n'étoit pas que, dans le fond, mes mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes: je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air; mais loin de m'afficher comme lui, je savois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette résorme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroissoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne savoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme. qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osat croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangemens avec lui. Maame de Rindsey paroissoit, d'ailleurs,

le hair personnellement; mais dans le p ojet que j'avois formé, c'étoit ce qui n inquiétoit le moins. Son aversion pour lui n'étoit fondée que sur la façon lége. re dont il parloit des femmes en géné. ral, & sur le peu de cas qu'il lui avoit par u faire de sa vertu, quand il lui avoit de nné le sage conseil de se cacher moins qu'elle ne faisoit, du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de Rochester. Mais, soit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets sur elle, soit qu'il n'eût confulté & suivi que son goût, il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock, tant de considération, & même de respect, que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impression que son impertinente légéreté avoit faite sur elle, & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle est née douce; & d'ailleurs, la haine est un fentiment.

Quoique je l'eusse déja peinte assez en mal à Buttington, je n'étois pas aussi embarrassée de cette premiere confidence qu'il sembloit que je dusse l'être. J'avois eu alors peu de tems pour m'éclairer, & il pouvoit lui paroître assez simple que j'en eusse bien légérement décidé. C'étoit, s'il se souvenoit de mes premiers récits, ce que je comptois lui di e, & ce qu'en même tems je ne dout is pas qu'il ne crût. Je l'abordai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raifon de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle-mime la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarraffée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous ses charmes aux veux de tout autre qu'un amant, que Buttington, à qui mes premieres peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différens genres de mérite que je lui attribuois; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit deme prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour la vaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroitre fi plein d'un bonheur que l'on sentoit si peu; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

qui our

névoit
voit
oins
voit

pas pas u'il , il ada-

éradouà afnen-

qu'il e lui ; &

assez aussi ence

irer, mple cidé. pre-

toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquietu. des. Je lisois affez dans son cœur par ses questions, par l'impatience que lui cau. foit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rinsey avoit eucs pour moi, & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur, pour lui épargner des tourmens qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin, quelles étoient mes idées sur elle, & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus fur la Duchesse & sur Madame de Pembroock. Je n'eus besoin, pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprifes qu'il avoit tant blâmées, que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut en effet, difficile que je pusse la facrifier à Madame de Rindsey. Ilse pouvoit qu'il aimât mieux la derniere, mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsey, sans croire peutêtre qu'il en cût jamais!, il ne put, sans une sorte de plaisir, imaginer que je ne la garderois pas long-tems; mais content de l'avoir pénétré, & de lui avoir

fait envier mon bonheur, je crus que je t pas devois lui laisser le soin des premieres iétudémarches, & que Madame de Rindsey, ir fes telle qu'elle étoit, valoit bien la peine cauqu'il me priât de ne m'en désaisir qu'en ontés pour fa faveur. Sans me dire rien de positif sur cela, il seignit de vouloir deviner avec qui seroit auprès d'elle mon successeur, neur, & parut croire que ce ne seroit pas un qui is. Il de mes amis particuliers qu'elle choisiroit pour me remplacer. Sa raison pour t mes le craindre étoit qu'elle ne pourroit en fa pas douter que je ne leur eusse fait des t vus confidences qui pouvoient, à quelques Pemégards, la rendre à leurs yeux d'un moincondre prix. Mais quoique Buttington ait oncer plus d'usage des femmes que l'on n'en tant es où a communément parmi nous, à qui cette forte d'étude n'a pas encore paru bien ck. Il pusse nécessaire, ses connoissances se bornent à des idées générales; & vous favez à . Il fe quel point, & combien souvent on se iere, trompe, lorsqu'on les applique sans cesse que aux cas particuliers, & qu'on ne se connable. é fur duit que d'après elles. Il ignoroit, par peutexemple, & l'avantage que l'on a fur , fans une semme lorsque l'on connoît ses foiblesses, & combien il augmente lorsje ne qu'elle ne peut pas douter que vous les con-

avoit

connoissez. J'ai en effet, remarqué, &

vous aussi sans doute, que les femmes reglent presque toujours leur résistance fur la façon dont elles sont attaquées. & que l'on abrege bien des choses au. près de celles qui se sont quelquesois ren. dues, en leur montrant, par votre conduite seulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être fâchées qu'on ne leur déguise pas l'espérance qu'on a de les vaincre; mais elles ne sauroient se cacher qu'on ne fait que leur rendre justice, & quelque revoltées qu'elles en puissent être, si d'ailleurs on ne leur déplaît pas, il est bien rare, & peut-être même, n'est-il jamais arrivé qu'elles n'aient justifié involontairement l'idée que vous paroiffez avoir d'elles.

C

b

ti

n

ľ

10

je

C

T

a

16

tı

d

p

là

CE

d

d

re

n

fe

Cl

de

fu

ta

V

lo

Mes confidences finies, & le fecret de Buttington pénétré, nous allâmes ensemble à la Comédie. J'y trouvai Madame de Rindsey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait sur moi dans cet état une fort vive impression, & elle l'avoit préféré à une parure qui, en la rendant plus brillante aux yeux des autres, m'auroit peut-être moins séduit. Il étoit dans le sonds bien juste que ce jour-là du moins

25

ce

S.

u-

n.

n.

ez

nt

as

is

ne

ue

fi eft

-il

n-if-

et

es

ai li-

ui

1

ne é-

us

10

118

l'eusse la préférence, & qu'on ne s'occupát que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection; mais d'un autre côté, l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse, de l'autre, ma vanité, nous firent nous lorgner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fut un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler : je niai aux uns, avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre, qu'ils ne s'étoient pas trompés, & en confiai le secret à ceux d'entr'eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards: Madame de Pembroock étoit à la Comédie. Par caprice, car c'étoit son unique regle, elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit affez obscur, & où il ne m'auroit pas été aisé de l'appercevoir, quand même j'aurois su qu'elle y étoit, elle eut encore, tant que la Piece dura, son éventail devant ses yeux. Je ne sais si elle vouloit par - là se réserver la facilité de

de

Pa

là

d

p

d

d

q

te

11

11

V

t

9

t

t

T

d

F

1

t

(

m'observer, ou se procurer le plaisir d'entendre sans être obligée d'en rougir, les choses hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela mon intention, ce ne fut qu'à la fin du spectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être sûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit at. tribuer au desir de tourmenter son cœur. ou de piquer sa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindsey; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter sur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les soins que je pourrois lui rendre. Bien sûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la soupconner d'artifice, j'allai la trouver dans sa loge; & quelque liberté qu'elle affectat en me voyant, je remarquai avec un plaisir extrême qu'au moins j'avois blessé son amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponses seches qui annonçoient prodigieusement d'humeur, m'apprirent à quel point je lui avois déplu. Malgré les défagrémens sans nombre qu'elle me faisoit essuyer, je lui présentai la main quand elle sorut aifir

ou-

ites

nais

on,

que

oie.

ne at-

eur,

ame

lle,

oup

que

l'a.

011-

up-

ans

af-

vec

ois

oid

hes

hu-

lui

ens

er,

rtit

de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jourlà redoublé d'égards; mais l'humeur la dominoit trop pour qu'elle prît un fage parti; & fans paroître s'être apperçue du mouvement que j'avois fait, elle donna la main au Comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas obsolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parut alors la voir fans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnois fur moi; mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au Comte si Madame de Rindsey n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénétroit pas la malice, le furprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la Comédie? C'est parce que je l'y ai vue, répondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui sied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrêmité.

Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

cre

no

Te

CO

ve

pa

qu

de

VO

de

m

re

do

tâ

ce

qu

cr

m

pr

qu

ba

m

VE

P

le

R

p

n

comment j'étois avec Madame de Rind. fey, & qui craignoit que, ne fût-ce seulement que par vanité, je ne fusse blesse des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui serrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiscrettement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus ten. dre intérêt à la femme qui étoit l'ob. jet de ses plaisanteries. Cela ne se peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixement; vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le Comte l'affura par un coup d'œil également fin & discret, que rien n'étoit pourtant plus vrai; & fur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même tems d'une façon si plaisante, que ce ne fut pas sans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de soins à Madame de Rindsey, & elle supposoit que cette fantaisse étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût aussi bien avec elle que j'y étois effectivement. Comme j'avois besoin qu'elle penfât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'instant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le Comte d'Oxfort d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il sand.

- ce uffe

em-

elle

voit

en-

eut

ixe-

e le

par

ret,

; &

ırda

une

pas

ire.

rop

, &

toit

uffi

ive-

en-

elle

e le

om-

dre

fa-

crifiat à Madame de Pembroock les secrets que je lui confiois; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis si vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fonds, qu'à le remercier de l'espece de confidence qu'il lui avoit faite : elle ne trouvoit pas à Madame de Rindsey si peu de quoi plaire qu'elle le disoit; & je m'apperçus aisément, à la douceur des regards qu'elle jetta sur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroissoit que mépriser. Eh! le moyen qu'elle la craignit fans finir par s'arranger avec moi, comme je le desirois? L'amourpropre est de toutes leurs passions celle que les femmes fongent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins; & celle-là, cependant, est souvent pour elles bien plus dangereuse que l'amour.

De la Comédie, je me rendis dans le Parc, & j'y attendis Madame de Rindsey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de sa maison qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

où

mo

goi

né

en

ces

aux

pri

pri

fur

ne

que

a (

pre

ma

tag

3

être de

car But

n'a

gin

voi duf

lun

gra. flati

rem

1

feule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allames gagner un carrosse de place qui m'attendoit dans l'al. lée du parc, que nous nommons le grand chemin. Cet air de mystere l'en. chantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle seule pouvoit inspirer de si grands égards, & elle me remercia fort ten. drement de tous ceux que je paroissois avoir pour sa réputation, & de la preu. ve que je lui donnois & de mon ef. time & de mon amour. Nous arrivâ. mes bientôt à ma petite maison: personne ne s'y trouva sur son passage. Le plus profond silence y regnoit: on ent dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maifon étoit, comme toutes celles de Londres, sans apparence, mais agréable. ment distribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas imposer; à cet égard, il eût été difficile que j'eusse présenté à ses yeux quelque chose de nouveau. La multitude de bougies, la somptuosité des meubles ne l'étonnerent donc pas; mais elle sentit l'élegance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par-tout; & elle crut que l'amour seul, & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inspire. Nous entrâmes enfin dans un cabinet Ou de

car-

'al-

le en-

ent

inds

ten-

Tois

reu.

efivâ-

per-

. Le

eût

mai-

on-

ablefem-

voit été

veux ulti-

des

mais nt &

; &

mour

piré.

binet

où

où tout respiroit à la fois le luxe, la mollesse, & tout ce que l'usage & le goût des plaisirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choses, si essentielles en France, & auxquelles vous attachez un si grand prix, sont ou peu connues ou fort méprisées en Angleterre. Ce n'est pas assurément que l'on puisse dire que nous ne connoissons pas la magnificence, ou que nous la craignons; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maison en regle, le seul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous son éducation & ses premieres idées, & le seul peutêtre qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples: car vous voudrez bien que je compte Buttington pour affez peu de chose. Il n'a que des souvenirs, & je sais imaginer.

Madame de Rindsey qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne duffe à l'amour seul mon goût & mes lumieres, me rendit graces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle se flattoit de m'inspirer; & je reçus ses remercimens avec tant de transports,

Tome V. Partie IV.

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendresse. Je suis ardent, elle est sensible; avions-nous besoin de l'a. mour pour être heureux? A la place de ce sentiment que même elle me croyoit. j'avois cet usage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choses flatteuses, & cette forte de badinage vif. léger & continu, qui doit prouver bien de la passion à une femme qui n'en a point. Nous fames donc fort contents de notre conversation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlasse à Madame de Rindsey le langage de l'amour; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général sont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur; mais leur cœur a quelquefois moins befoin de cette persuasion que leur vanité; & ce n'est pas toujours par l'excès & l'éloquence du sentiment qu'on la leur donne le plus.

da

ger

un

to

fin

Fr

for

de

qu

pla

cet

fut

ret

pol

dar

que

aui

teff

gag

que

fir

les

ble

nen

té.

tan

être

Nous nous promîmes cependant une tendresse éternelle, & nous primes même pour l'avenir tous les arrangements imaginables. Je ne sais quelles étoient fes intentions; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choses-là à la valeur qu'elles ont ordinai-

rement en France.

Enfin, on vint frapper à la porte du cabinet: c'étoit Tom qui m'avertissoit ou'on avoit fervi. Nous nous rendimes dans la falle à manger; aucun de mes gens n'y parut, nous étions servis par un tour. Cet excès de discrétion enchantoit Madame de Rindsey. Le souper fut fin & délicat. J'ai toujours les Officiers François que vous me connoissez, & ils foutinrent en cette occasion la gloire de la Nation, & justifierent la réputation qu'ils ont dans Londres. J'eus enfin le plaisir de voir que tout lui plaisoit dans cette iolitude; & ce qui me le prouva, fut le desir qu'elle eut que nous nous y retrouvassions le lendemain. Mais les difpolitions dans lesquelles j'avois laissé Madame de Suffolck, me faisoient espérer que je ne pourrois pas disposer de moi aussi facilement que ma tendre Comtesse l'imaginoit, & je prétextai un engagement. Elle me parut surprise & piquée de trouver des obstacles à un desir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions ensemble, & m'en marqua même son étonnement avec affez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le pensoit. Je ne voulois pas etre gêné; & quand je n'aurois été en-

V 3

cès ille l'ade

oit, que de

ofes vif, ien

nts urde

nais en oire

leur ette n'est e du

une mêents

me ces

gagé qu'avec Buttington, des plaintes en. core plus ameres n'auroient rien chan. gé à mes arrangemens. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Lorsque ces sortes de craintes sont bien vives dans une femme, & qu'elles sont aussi bien fon. dées que l'étoient celles de Madame de Rindsey, c'est en vain que l'on se flatte que les plus tendres sermens les banni. ront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la raffurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelqu'autre idée que la sienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliser sur cet article, & lui marquai meme quelque crainte que les égards qu'elle se devoit, & la nécessité de tromper Mylord Rindsey, ne lui permissent pas de venir dans cette petite maison avec autant de liberté, & aussi souvent que nous le desirerions tous deux; mais elle me parut si sure de la crédulité de son mari, que je ne pus me dispenser de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en deuter si peu. Un soupçon si cruel auroit désespéré un amant; mais l'espece du sentiment qu'elle m'inspiroit n'admettoit pas la délicatesse & ne me per-

r

V

1

j

q

16

n

fc

la

fo

d

m

fa

n-

ın-

nit

tes

ine

on-

de

atte

mi-

, &

rer.

lant

idée

oou-

e les

fité

· lui

pe.

, &

tous

de la

s me

u'elle

ir en

l au-

Spece

n'ad-

per-

mettoit point de me faire un supplice de l'usage qu'avant moi elle avoit pu faire de son cœur.

Je ne fus pas, au reste, aussi satisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper Mylord Rindsey. Ces maris si consians commencent par plaire, & sinissent toujours par embarrasser, en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous séparâmes enfin; je la ramenai chez elle dans le même carrosse qui l'avoit amenée, & j'allai trouves Buttington qui m'attendoit, & le désespérer par le récit de mes amusemens.

Il étoit dans les grandes regles que je reçusse le lendemain matin une lettre de Madame de Rindsey, aussi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle se plaignoit de l'excès de sa soiblesse, regrettoit la perte de sa vertu; m'assuroit que j'étois le seul à qui elle eût fait un si grand sacrifice; s'excusoit sur la violence de son amour, de la promptitude de sa chûte, & paroissoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois si sûr que sa lettre ne contiendroit que cela, &

V 3

p

p

d

di

d

Çi fe

té

m

V

91

je

pi

al

ta

pa

ď

&

no

de

VC

m

la

da

vu fe

finiroit par des sermens de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponse
avant que de me coucher, & que je
ne trouvai en effet à y ajouter qu'un
resus très-poli, mais très-sormel d'aller
chez elle ce jour - là, ou de me rendre
où nous nous étions vus la veille. Quoi,
que Madame de Suffolck ne m'inspirât
pas plus d'amour que Madame de Rindsey, je sentois pour la premiere une
forte de goût, & une espece d'estime
qui m'auroient de présérence conduit
chez elle; n'eussai-je pas encore eu à la
derniere tant d'obligation, & m'eût-elle
même attendu pour que je les lui eusse.

Je volai donc chez la Duchesse aussitot que je le pus, & je crus qu'elle ne me sauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit seule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été instruit de ses sentimens, cela seul auroit sussi pour me les saire pénétrer. Je vis plus encore. La saçon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même tems si respectueuse, qu'elle ne pouvoit pas lui donner de raisons de s'alarmer. Elle rougissoit pourtant : de quoi pouvoit elle donc rougir, si ce n'étoit de ses

U-

le

je

un

er

re

01.

rât

d-

ne

ne

uit

la lle

Te. ffi-

ne nir

ille

cut

10 fes

our

entoit

eclui

Elle

oit-[es propres idées, & de la nécessité indispensable où elle se voyoit de me rendre heureux? Ette conservoit cependant, & fans aucune affectation, tant de décence, & ses regards qui m'annoncoient tout l'amour qu'il est possible de fentir, avoient d'ailleurs tant de dignité, que ce ne fut que par les discours les plus tendres & les plus mesurés en même tems, que j'osai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne fais quel sentiment plus fort que tout ce que je pouvois y opposer, enchaînoit auprès d'elle cette insultante audace qui auroit toujours dû déplaire, & qui pourtant m'avoit toujours réussi. Quels que fussent mes desirs, je ne pouvois lui parler que de mon amour; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé, & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquise, des raisons de l'estimer moins, je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute espece de coquetterie. Avec moins de vertu, moins d'amour & de la fausseté, elle m'eût sans doute résisté davantage; d'ailleurs, elle avoit des vues qui faisoient qu'elle pouvoit moins le reprocher sa défaite, & qui en l'en-

Vi

m

pu

qu

po

jet

éti

de

M

qu

de

VC

ho

qu

m

m

do

M

m

er

po

to

CO

d'

fir

noblissant à ses yeux, devoient néces. sairement la justifier aux miens. Je ne vous répéterai pas tout ce que je lui dis, pour qu'elle me rendît plus sûr du bonheur de lui plaire, que je ne l'étois encore: ce seroit un soin inutile. Elle me laissa parler long-tems. Je ne peux pas, me répondit-elle enfin les yeux baissés, avoir à cet égard d'autres de. sirs que vous-même; & je ne vous aurois jamais dit que je vous aime, si je vous avois aimé assez peu pour ne pas vous facrifier tout. Libre de faire un choix, & de me donner un maître, c'est vous que mon cœur a choisi pour regner éternellement sur moi : voilà ma main; je parlerai à la Reine dès aujourd'hui, & je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, & le dessein où je suis de m'unir pour jamais à vous.

Vous savez, mon cher Duc, quelles sont mes idées, & vous pouvez aisément juger de ma surprise. Il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que Madame de Suffolck eût sur moi des vues si sérieuses & si cruelles. Toute aimable, toute estimable qu'elle étoit par elle-même, par ses biens qui sont immenses, le plus grand parti de toute l'Angleterre, je sentis moins tous les 10

u

is

le

X

IX

eu-

fi

ne

re

e,

ur

là

ès

lle

in

IS.

el-

ai-

'é-

la-

les

na-

par

im-

ute

les

avantages qu'elle m'offroit, que l'invincible aversion qu'un nœud éternel m'inspire. Eh! le moyen en effet que je pusse, sans frémir, m'unir à une semme qui m'aimoit si tendrement! Cette proposition que j'avois si peu prévue, me jetta dans une fr grande furprise, & cet étonnement que je n'avois pas la force de diffimuler, étoit si peu du genre que Madame de Suffolck devoit attendre, que ce fut sans peine qu'elle s'apperçut de la froideur avec laquelle je la recevois. Eh quoi! Mylord, me dit-elle, n'auriez-vous attendu de moi qu'une honteuse foiblesse; & seroit-il possible qu'en me déshonorant à vos yeux, aux miens, à ceux de toute la terre, je fise plus pour votre bonheur, qu'en me donnant à vous de la seule façon dont il me convienne de me donner? M'auriez-vous enfin affez méprifée pour me croire capable d'une si flétrissante erreur; ou m'estimez-vous assez peu, pour craindre de vous unir à moi?

Ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, furent bientôt suivies d'un torrent de larmes. Que lui dire, sans compter que je n'ai pas à me reprocher d'avoir été une seule sois en ma vie sincere avec les semmes, je ne pou-

V 5

TÓ

lu

fu

to

c'6

m

ru

CO

fe.

tic

le

fit

2-

do

de

m

tre

ch

av

au

de

tai

10

m

quito

po

vois l'être avec Madame de Suffolck. sans m'exposer à perdre le bonheur de la posséder; & quoiqu'elle n'intéressat pas mon cœur, il ne se pouvoit pas que je le perdisse sans regret. Ses pleurs, malheureusement pour elle, ajoutoient encore à ses charmes, & ne m'en ani. moient que plus à la tromper. Je fon. dis donc en larmes avec elle. Cet at. tendrissement de ma part étoit, on ne peut pas plus convenable; & d'ailleurs, il me laissoit le tems de chercher quelque fable qui excusat à ses yeux un refus qu'elle avoit été si éloignée de prévoir, & qui ne l'empêchât pas de me rendre heureux : je le fus enfin affez, pour me trouver une cousine, fille d'une sœur ainée de ma mere. Cette cousine, en vertu d'une substitution, devoit emporter presque tous les biens de sa maison; & mon pere, pour empêcher un malheur qui me priveroit d'une fortune considérable, m'avoit destiné cette fille; mais qu'il y avoit toute apparence que j'en serois plutôt l'héritier que l'époux, parce qu'elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dont il étoit impossible qu'elle revînt.

Je ne sais si vous trouvez cette sable bien ingénieuse; elle ne me le pa'4

0

ât

28

S+

nt

li-

n-

at-

ne

il-

er.

les.

01.

hât

en-

ne,

et-

on,

ens

em-

roit

def.

voit

Itôt

toit

ur,

înt.

fa-

pa-

roissoit point, & je n'aurois pas voulu la donner à examiner à un Jurisconfulte; mais Madame de Suffolck ne l'étoit pas : elle m'aimoit passionnément; c'étoit moi qui parlois; je pleurois comme je n'ai jamais pleuré, & il me parut impossible qu'avec tant de choses contre elle & pour moi, la Duchesse se tirât avantageusement de cette situa. tion. L'indignation que j'avois lue dans fes yeux, à l'embarras que sa proposition m'avoit causée, se diffipoit peuà-peu; & bientôt je n'y vis plus qu'une douleur tendre, dont je me promis bien de profiter. Elle se plaignit cependant, mais avec une douceur extrême, que: je l'avois trompée. Je me justifiai aisément sur ce reproche, par l'espérance très-fondée que j'avois de la mort prochaine de ma cousiné, & lui proposais avec ardeur de nous unir l'un à l'autre, autant que les circonstances actuelles nous le permettoient, & lui jurai enfin de n'être jamais qu'à elle; soit que l'obstacle qui s'opposoit à une publicité que: je ne desirois pas moins vivement qu'elle: même, cessat, soit qu'il subsissat. Quoisque ces sermens que je faisois avec toute l'ardeur & tout l'air de vérité que pouvoit leur donner le desir, l'émusi-

V 6

ľ

d

te

f

n

n

ti

10

9

n

n

a

10

C

p

t

9

j

fent; & qu'elle ne crût pas que je voulusse la tromper, il lui parut que si je les lui faisois devant un Ministre. notre union n'en feroit que plus certaine & pas publique; & elle me proposa d'en envoyer chercher un. Vous favez avec quelle cruelle facilité on se marie en Angleterre: j'étois perdu si elle eut insisté sur une si raisonna. ble proposition. Je ne pouvois cependant la combattre, fans lui prouver combien peu elle m'agréoit, & je me contentai de lui dire froidement, & du ton d'un homme qui est piqué de voir que sa parole ne suffit pas, qu'elle étoit bien la maîtresse. Je me flattois que fon amour, qui étoit extrême, lui exagéreroit & la sincérité de l'espece de consentement que je lui donnois, & le chagrin qu'en même-tems je lui montrois de sa défiance, & lui ferois indubitablement prendre le seul parti qui me convînt, & ne lui convînt pas. Elle étoit perdue si elle craignoit de m'outrager; eh! le moyen qu'elle ne craignit pas, & que cette ame si pure, si franche & si noble, soupçonnât si longtems de perfidie un homme à qui elle s'étoit livrée? Je lus son irrésolution dans ses regards; & fans paroître avoir

je

ue

e,

r-

0-

us

011

du

12-

n.

rer

me

du

oir

oit

ue

xa-

de

le

du-

qui.

lle

ou-

mit

an-

ngelle

ion

oir

l'intention de la détourner du projet d'envoyer chercher un Ministre, je lui fis adroitement sentir que, quelque mystere que l'on mît dans un engagement de la nature de celui que nous voulions former, il étoit presqu'impossible que le fecret n'en fût pas trahi; que quand la maladie dont ma cousine étoit attaquée ne seroit pas mortelle, mon pere (& à cet égard, je ne disois que trop vrai) cassé de vieillesse, & accablé d'infirmités, ne gêneroit pas mon choix bien long-tems, & qu'il ne se pouvoit point que, foit d'un côté, foit de l'autre, je ne me visse par bientôt en liberté de suivre mon penchant, & de me donner à elle avec tout l'éclat qui nous convenoit à tous deux. Enfin, je la conjurai de vouloir bien ne pas attendre des événemens certains à la vérité, mais dont nous ne pouvions prescrire l'instant, & de ne laisser régler notre destinée que par notre tendresse mutuelle.

Je melois à ces discours, des sermens qui avoient l'air si vrai, & des caresses si tendres, quoique fort ménagées, que je la voyois à chaque moment devenir plus soible & moins craintive. Je ne lui disois que des choses probables, & quand elles l'auroient été moins, devois-je dou-

ter que l'amour qui seul les discutoit, ne les lui présentat pas comme j'avois besoin qu'elle les vît? Je crus enfin que je l'avois assez respectée. Je la pressai avec une ardeur extrême de recevoir mes sermens. Des transports qui lui étoient si nouveaux la troublerent: tremblante, éperdue, elle se laissa aller dans ces mèmes bras où je la serrois si vivement; elle reçut la perside soi que je lui offrois; & je jouis ensin du plaisir très-nouveau pour moi, de voir succomber la vertu.

fo

fo

do

CL

q

de

V

le

V

q

9

n

C

r

9

n

d

V

f

1

Il est de regle en pareil cas, comme vous favez, qu'une femme paroisse avoir été emportée par un sentiment plus fort que tous ses principes; & il ne l'est pas moins que quelque mal que ces scenes soient jouées, nous ayons la politesse de paroître nous y tromper; & que nous tâchions de bannir par tout ce que la galanterie peut employer, ces remords terribles qui, si nous les laissions subfister, empoisonneroient des momens que l'amour heureux doit feul remplir. l'avois la veille vu pleurer bien amérement Madame de Rindsey, je vis ausli pleurer Madame de Suffolck: mais les larmes de la premiere coulant sans affliction, n'étoient pour elle qu'un criS

nai

ir.

ui

:

er

le.

ir

C-

ne:

rt

as

es

Te

ue

ue

ds

b-

115

ir.

re-

Illi

les.

ns

ri-

me de plus; & la Duchesse, vraie dans fon amour, dans sa résistance, dans sa foiblesse, ne l'étoit pas moins dans sa douleur. Je ne sais sur quoi portoient ses craintes; elle ne m'en exprimoit aucune; je ne pus cependant pas douter qu'elle n'en eût de fort vives. Mais si elles n'avoient pour fondement que la défiance d'elle - même, jamais je n'en ai vu de plus déplacées. Si je ne vins pas à bout de les calmer, je parvins enfin à les suspendre; & cette journée auroit été la plus délicieuse de ma vie, si javois pu mettre à la place de ces desirs qui la flattoient si peu, ce sentiment qu'elle étoit si digne d'inspirer, & que mon orgueil peut-être lui refusoit encore plus que mon cœur. Tout indifférent que j'étois dans le fonds, je ne sais quel mouvement auquel, malgré tous mes efforts, je ne pouvois résister, me dictoit pour elle, des égards que je n'avois jusques - là cru devoir à quelque femme que c'eût été. Déterminé à la tromper toujours, je résolus du moins de le faire avec tous les ménagemens que je pourrois employer, & que je sentois qu'elle méritoit. Quelque desir que j'eusse que cela ne fût pas, j'étois für d'être véritablement aimé d'elle. Je

de

po

les

mo

qu

plo

qu

inc

fût

qu

i'a

pa

fer

me

to

mi du

lui

an pr

de

je

qu

me me

pe

m

bi

l'estimois; & il est bien difficile avec cette certitude, & ce sentiment, d'être aussi barbare que notre indifférence & notre vanité voudroient que nous le fussions, & d'avoir de ces malhonnêtes procédés que nous rendons encore plus offensans par la forme, qu'ils ne le sont par le fonds. Je vous dirai même plus: cette galanterie légere & méprisante que, dans la position où je me trouvois avec elle, nous mettons toujours à la place de l'amour, & qui en est cependant si éloignée; ces airs indécemment familiers, qui devroient encore plus faire rougir une femme que sa défaite même, & qui la punissent de sa foiblesse si bien & si promptement; cette insolante hauteur avec laquelle nous exigeons des complaisances; le peu d'égard que nous avons pour des répugnances qui peuvent être vraies, & pour lesquelles nous en devrions d'autant plus avoir, qu'en ne devrions d'autant plus avoir, qu'en ne les brusquant pas, & ne cherchanta les vaincre que par l'amour, nous nous préparons des triomphes de plus ; toutes ces façons enfin que l'humanité seule devroit nous défendre, & dont notre vanité semble nous faire une loi, me coutoient à imaginer seulement auprès ee

re

&

le

es

us

nt

s:

lė.

ec

ice

fi

ni-

ire

e,

ien

au-

des

ous

eu-

ous

en

'en

ntà

ous

ou-

ule

tre

me

rès

de Madame de Suffolck, plus que je ne pourrois vous l'exprimer. Les desirs, les transports, le délire même de l'amour, ont un ton si différent de celui que nous croyons devoir toujours employer, qu'il n'étoit pas bien étonnant que Madame de Suffolck, de qui j'étois incontestablement la premiere foiblesse, fût blessée du peu de respect avec lequel. quoique je me contraignisse beaucoup. l'abusois de la sienne : du moins elle me parut l'être; & cependant toute autre femme qu'elle m'auroit, en connoissant mes mœurs ordinaires, trouvé l'air tout-à-fait emprunté. Mais il n'est permis qu'aux sens de prendre le desir pour du sentiment. Ce qui avoit fait la veille le bonheur de Madame de Rindsey, & lui avoit même prouvé de ma part un amour prodigieux, non - seulement ne prouvoit rien à Madame de Suffolck, mais encore la désespéroit. Je ne lisois de plaisir dans ses yeux, ou du moins, je n'y en lisois un tranquille, que quand, pressé par l'excès de ses charmes, il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois. Elle ignoroit le peu de valeur que nous attachons à ce mot, & ne savois pas qu'il nous est bien plus aifé de le profaner, que de

474 LES HEUREUX

C

V

1

Ta

d

C

CE

la

d

n

9

21

p

d

ei

b

n

al

g

m

n

re

fentir tout ce qu'il renferme. Si son amour - propre lui avoit fait une néces. fité de m'entendre prononcer ce mot, elle l'auroit trouvé dans les louanges que je ne cessois de lui prodiguer, euf. fent-elles même été aussi modérées qu'el. les étoient vives; mais c'étoit fon cœur qui le desiroit, & que je ne pouvois contenter qu'en le répétant sans cesse. Qu'elle - même le prononçoit bien! Que d'ame! que de noblesse! que de vérité! & avec cela combien de finesse dans ce qu'elle me disoit; & que son sentiment lui donnoit d'avantage sur moi! Que malgré tout mon art, elle le sentoit bien, & que sa supériorité lui étoit cruelle, où l'égalité seule auroit pu la satisfaire! l'étois étonné, je l'avoue, qu'une femme qui surement parloit amour pour la premiere fois, l'emportat si hautement fur moi, malgré ce brillant jargon d'habitude que je posséde, & ce recueil de phrases galantes avec lesquelles j'ai si fouvent ébloui. Je parvenois cependant, mais par hafard, à lui dire quelquefois des choses qui, malgré toute sa délicatesse, la flattoient; & j'en étois payé sur le champ, par tout ce que la passion peut inspirer de plus tendre & de plus fait pour toucher un cœur qui auroit

on

ef-

ot.

ges

uf-'el-

eur

ois

)ue

té!

ce

ent

ue)

en,

le, re!

em-

r la

ent ha-

de i si

int, fois

ica-

fur

Gon

olus

roit

consenti à se livrer à la volupté de sentir. Quelquesois aussi j'étois exposé à d'assez violens reproches pour des choses dont Madame de Rindsey, apparemment plus raisonnable, ne m'auroit même fait que des remercimens.

Malgré cette fatiguante alternative, cette journée me parut délicieuse, & ce ne fut qu'avec affez de regret que je la vis se déterminer. Je ne manquai pas de propofer à Madame de Suffolck de nous revoir le lendemain; mais elle craignit qu'une seconde visite de ma part, aussi particuliere & aussi longue ne l'exposát chez elle à des commentaires & à des foupçons qu'elle auroit bien voulu empêcher, & trouva, comme Madame de Rindsey, qu'une petite maison seroit beaucoup plus convenable. Elle me pria même de ne la revoir que quand j'en aurois trouvé une. Quoique j'eusse plus d'une raison d'approuver des ménagemens qui me conservoient tant de liberté, je me plaignis amérement de l'absence qu'elle m'imposoit. J'osai même lui dire qu'elle ne m'aimoit point; mais je me gardai bien d'insister sur un reproche qui ne l'avoit pas d'abord emue, mais qui, s'il cût été répété,

ma

dra

l'an

d'ei

que

auroit pu lui faire à la fin facrifier une décence qu'il m'étoit absolument néces. faire qu'elle n'abandonnât pas. Aussi. après bien des soupirs, je convins qu'elle avoit raison, & l'affurai qu'elle verroit, par la promptitude avec laquelle j'aurois la maison où nous pourrions nous voir en liberté, combien il m'étoit impos. sible d'être long - tems privé de sa pré. fence. Sans compter les raisons que j'a. vois de ne la pas voir tous les jours, je crus ne devoir pas lui dire que j'avois toujours eu la certitude de triompher d'elle; & cette idée lui auroit déplu, ou elle auroit pensé que cette précaution pouvoit regarder quelqu'autre qu'elle; & elle étoit trop délicate pour que cette crainte ne la rendît pas fort jalouse.

Ces deux affaires, si avantageusement terminées, il ne me restoit plus qu'à soumettre Madame de Pembroock: elle est vaine; son amour - propre étoit alarmé. Il ne pouvoit pas qu'elle crût n'être plus l'objet de mes soins, sans chercher à me rengager; & je me promettois bien de lui faire payer cher les sacrifices que je paroîtrois même lui

faire.

Ce ne fera, mon cher Duc, que dans

ma premiere Lettre que je vous apprendrai si javois tort ou non de croire que l'amour - propre pouvoit avoir autant d'empire sur Madame de Pembroock, que le sentiment y en avoit peu.

ne

ef-

G,

lle

it,
ois
oir
of.

réj'ars, ois her lu, ion le;

olus ck: toit crût fans oroles

lans

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

Lord Contract of the Contract existing father artificial section in tire that on harding the story of the , Sterrer in the artist and states and a second and a part to a randomical about the late was the print + Fire Chille Site of Photosom

LETTRES ATHÉNIENNES, EXTRAITES DU PORTE-FEUILLE D'ALCIBIADE.

2.0

2178

....

KKKKKKK d V & tr.je co



LETTRES ATHENIENNES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIPE.

***UELLE idée! qui! moi! que,

recherché au point où je le

fuis par toutes les femmes

d'Athenes, n'en ayant pas encore trouvé qui ne s'honorât de mes desirs,

& même ne s'empressat à les faire naître, je prenne la vieille Elpinice! Quand
je ne serois pas à cet égard, presqu'au
comble de la gloire, pourrois je, sans

Tome V. Partie I.

qu

ne

cre

da

rie

tre

po pr

fi,

cir

ioi

V

po

ce

CO

dé

le

fai

po

to

qu

m

re

pé

m

eff

je

deshonorer les avantages qu'on dit que j'ai reçus de la nature, & dont mes suc cès attestent la réalité, faire le choix que vous me proposez ? Je n'ai pas, graces aux Dieux, besoin d'un ridicule pour m'afficher; & cette ressource, me fût - elle nécessaire, j'ai trop de fierté pour adopter les ridicules reçus, lorfque non-seulement je suis en droit d'en créer, mais que je les vois passer pour des graces. Loin donc de me rendre à vos conseils, & de m'immoler, en m'engageant avec Elpinice, à la reconnoissance publique, je viens de former dans ce genre, un projet d'une hardiesse inconcevable, & qui, tout audacieux que je suis, me fait moi-même trembler. Il n'y a pas dans Athenes, dans toute la Grece, peut-être pas même dans le monde entier, de femme qui puisse autant, & à tous égards, honorer son vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les graces, la jeunesse, l'esprit, les talens, la réputation la plus éclatante, & le mieux méritée, la difficulté, par elle-même si piquante de toucher un cœur déja prévenu, de supplanter l'homme du monde le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'assujettit, de triompher d'une passion 8

C

X

,

le

ne

té

·f.

en

ur

à

ell

n-

er

ffe

ux

er.

la

le

au-

on

e la

eu-

ion

e,

nte

de

lus

qui

ion

que tout paroît concourir à rendre éternelle; voilà ce que se propose de vaincre, ce même homme que vous condamnez si légérement à prendre une femme que, comme vous même n'oseriez le nier, tout le monde quittoit, & très long-tems, fans doute, avant que je fusse né. Rien, effectivement, en supposant que je réussisse à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur, fi, loin d'ofer le divulguer, de cruelles circonstances ne me condamnoient à en jouir dans le silence le plus profond. Vous auriez peine à imaginer à quel point cette nécessité dont je sens d'avance toute la rigueur, me désespére, & combien de fois déjà elle a pensé me décourager. Je ne fais encore quel sera le succès d'un projet si hardi, qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former : ah! ne faut il pas aussi, toute ma présomption pour se flatter qu'il puisse réussir, lorsque sur-tout je me trouve privé de presque toutes mes ressources! Comment puis-je même elpérer, lorsque forcé d'aveugler absolument sur mes desseins, la femme qui en elt l'objet, il faut, non-seulement que je me conduise auprès d'elle avec toute la circonspection imaginable, mais que

X 2

3

P

1

t

P

p

na

p

pv

ľ

e

9

CI

12

e

q

9

je

ap

de

j

m

je parvienne à lui plaire, sans en paroi. tre amoureux? Quand, d'ailleurs, no. tre position respective me permettroit d'employer pour la féduire, de ces soins d'éclat qui seuls déterminent une femme à croire à notre sentiment, je ne ferois par là que l'avertir qu'elle a à se défendre; & peut être ne seroit ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore, toute éclairée qu'elle est, le plus léger soupçon de ce qu'elle m'inspire, parce qu'il m'est aisé de le masquer sous des apparences faites pour l'abuser. Je veux même, s'il est possible, qu'elle ne sorte de cette sécurité, que quand son cœur sera trop plein de moi, pour qu'elle puisse avec avantage, combattre sa passion. Les assiduités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du respect le plus profond, une foumission sans bornes, toutes choses qui doivent prendre sur elle d'autant plus qu'elle les fait moins de mon caractere, sont donc les seules armes que je puisse ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de la forte d'impression que je fais fur son cœur, c'est ce qui m'est encore caché; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle, commence

ATHENIENNES. 485

oî-

10-

oit

ins

me

ois

en-

JU-

n'a

elle

elle

le

ur

ole,

que

01,

m-

lus

en-

lus

es,

fur

ins

ales

em-

l'é-

fais

core

orer

ence

à la faire rêver, & que chaque jour, & fans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle un objet plus intéressant. Il me semble aussi qu'elle cherche avec une forte d'inquiétude à lire dans mon ame; & que même elle craint que le trouble dont elle la fent agitée, ne l'ait pas pour objet; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permise que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit se paffer pour moi dans son cœur, je dois moins, par un stratagême qui me paroît actuellement affez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penser que ce soit pour elle que je me suis décidé. Puisque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage sur cet article. Quoi qu'il en soit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, sa jalousie même me semblent si foibles, & en même-tems si éloignés des sentimens que je voudrois lui inspirer, que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en suis encore à feindre de ne le pas appercevoir. Vous serez surpris, sans doute, vous qui me connoissez, que j'aie pu m'imposer des loix qui doivent m'être si à charge, & les observer; mais

X 3

d

ta

C

p

n

n

t

f

d

C

f

P

t

r

r

1

2

il m'est si important de soumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me prescrivisse, & dont je ne fusse capable, plutôt que de manquer, par ma faute, la plus belle occasion de gloire qui jamais puisse s'offrir à moi. Comme, je crains également dans les eirconstances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu, & qu'avec les preuves que j'ai, que je ne sais pas ensore bien choisir mes ruses, mon inexpérience, prise en certain sens, ne rende dangereux que pour moi, le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conseils. Puisse l'Amour vous en payer, en augmentant, s'il est possible, le sentiment qui vous unit, la belle Théodote & vous!

LETTRE II.

PÉRICLES A DIODOTE.

JE ne sais si tout ce que j'ai sait pour Alcibiade, depuis que la mort de son pere l'a livré à mes soins, a pu me con-

ATHENIENNE S. 47

la

oit

me

ont

an-

ca-

frir

ans

'en

les

en-

ex-

nde

que

her

VOS

ver,

fen-

lote

our

fon

con-

cilier son estime; mais je ne saurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi, plus de confiance; & je sens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas qu'il paroît faire de mes conseils, que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui seroient nécessaires. Vous ne serez point furpris du chagrin que me cause sa conduite, quand vous sautez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand, de prendre Glycérie, cette Courtisanne si fameuse, qui est depuis peu de tems Athenes; & qu'il vit avec elle, plus indécemment encore qu'il ne l'a prise. Je crois avoir prouvé, par la douceur avec laquelle je lui passe la puérile & méprifable ambition de séduire, & de tromper des femmes, que je n'ai jamais prétendu qu'il n'amusat point sa jeunesse; mais je voudrois, s'il se pouvoit, qu'il ne la deshonorat pas; & que, fait par fa naissance, pour aspirer aux plus grandes places, plus fait encore par les rares talens qu'il annonce, pour les bien remplir, il ne commençat point sa carriere par donner de ses mœurs, une idée qu'un jour peut-être, il voudra vainement effacer. De notre tems , Diodote , le scandale ne nous sembloit devoir rien ajouter aux plaisirs; & croire, ainsi qu'on

X 4

to

tr

pa

21

CC

pl

qı

q

91

pi

VI

p

m

PE

to

de

pi

pe

ne G

le

Vi

pl

de

le fait aujourd'hui, qu'il les augmente me paroît le comble & de l'extravagance & de la corruption. On ne doit, pour quelque cause que ce puisse être, man. quer à ce qu'on se doit à soi-même; & cet Alcibiade qui méprise si hautement cette maxime, se repentira plutôt qu'il ne pense, de ne l'avoir pas respectée. Quoi qu'il en foit, j'ose vous affurer qu'on ne peut plus légérement immoler de si grandes choses ; & que, de plus, personne ne pouvoit être moins digne que cette fille, de tout ce qu'il lui facrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence fans bornes, la folie poulfée jusques à la frénesie, le luxe le plus insolent, peu de beauté, une jeunesse déja flétrie: voilà quel est dans la plus exacte vérité, l'objet pour lequel il se donne de si grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut être, a de lui-même, la plus haute opinion. Ce n'est pas, cependant, que je le connoisse assez peu pour croire que, quand il aimeroit Glycérie aussi follement que, fans doute, pour en indisposer davantage contre lui, l'esprit de ses concitoyens, il affecte de le faire; sa vanité & sa légéreté naturelle lui permissent de s'y fixer. Je n'ignore pas, non plus,

ATHENIENNES. 489

te

90

ır

1-

3

nt

'il

e.

er

0-

S,

ne

1-

ne

C

us

Te

us

fe

le

us

Ι,

te

ue

е,

nt

a-

n-

té

nt

S,

toute la différence qu'il y a entre un travers, & une passion, mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne se sente tout le reste de sa vie, du ton qu'il aura pris auprès d'elle; & qu'il n'en conserve ce goût pour les plaisirs faciles, que j'ai toujours vu conduire à la plus honteuse débauche, & par consequent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne me dites pas qu'autant par l'excès de son amour-propre, que par la hauteur de son ame, j'ai de quoi me rassurer sur ce malheur. J'ai vu, mon cher Diodote, des hommes qui pouvoient avec justice, présumer d'euxmêmes auffi-bien qu'il présume de lui, perdre dans ces avilissantes liaisons, toute leur dignité, & finir par être avec justice, l'opprobre de leur famille, & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ses profussons : je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous disant, qu'elles égalent celles des Satrapes mêmes; & qu'il n'y a personne ici qui ne soit blessé d'un luxe si indiscret: les Grands, parce qu'ils en sont éclipsés, les Petits, parce qu'ils en sentent plus vivement leur misere. Sa maison remplie des plus impudens adulateurs, & des plus vils parasites que notre Ville

X5

C

T

C

r

e

2

h

d

C

n

9

a

p

1

P

p

d

C

f

d

1

puisse fournir, n'est plus fréquentée des honnêtes gens, soit que dans la crainte de passer pour complices de ses désordres, d'eux-mêmes ils s'en foient écar. tés, ou que, trop gênés par leurs vertus. ce soit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortege odieux qui, autant par l'excès que par la nature des éloges que les misérables qui le composent, lui prodiguent, acheve de corrompre sa jeunesse, & d'éloi. gner de lui tous ceux qui par leurs conseils, ou leur exemple, pourroient opposer une digue à tant d'imprudence & de déréglement. Quelqu'affuré que je fusse déja du peu d'empire que j'ai sur son esprit, j'ai cru devoir encore lui parler, non fur le ton d'un tuteur de qui, depuis long-tems, il ne reconnoît plus l'autorité, mais comme l'ami le plus sincere & le plus tendre; & l'air d'inattention, d'ennui, de raillerie me me dont il m'a écouté, a surpassé encore tout ce que je craignois, & de son obstination à se perdre & du peu d'égards qu'il conserve pour moi. Quelqu'ardente que foit l'envie que j'ai de le voir réformer sa conduite, je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage, bien moins encore dans la

les

ite

or-

ar-

us,

e le

ege

par

les he-

01-

urs

ent

nce

e je fur

lui

de

i le

'air

mê-

enfon

d'é-

uel-

le le

rois

rler

as la

crainte de me commettre, que parce que, pour me prouver mieux, apparemment, le peu de cas qu'il fait de mes conseils, il n'agit jamais avec moins de retenue que quand je lui ai parlé. Socrate est donc la seule ressource que votre absence me laisse à Athenes auprès de lui. l'ai, comme vous le favez, formé depuis long-tems le projet de le lier avec ce Philosophe que je ne regarde pas moins comme l'homme le plus vertueux, que comme l'esprit le plus éclairé, le plus étendu, le plus juste peut-être, qui ait jamais existé; & je n'ai pas jusques ici à me louer des soins que je me donne pour cela. Ce n'est pas qu'Alcibiade ne goûte infiniment le Philosophe; mais en même-tems que je le sens attiré par l'esprit qu'il lui trouve, je le vois repoussé par la vertu qu'il lui croit. Je me flatte cependant que l'infatiable desir qu'il a d'apprendre, le desir non moins violent d'être en tout genre le premier homme de son siecle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguise, que les leçons de Socrate, peuvent seules lui donner cette supériorité, la patience de ce dernier, l'inclination même qu'il a prise pour le disciple que je voudrai lui donner, l'ingénieuse simplicité avec laquelle il

X 6

11

V

C

p

q

q

n

P

1

p

8

r

I

1

q

V

d

1

6

discute la vérité, & présente la fagesse. triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de se corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi; &; comme à quelque point que le fils de Clinias me néglige, il n'ose pas encore ceffer absolument de me voir, & que même par un effet de son inconstance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus affidument qu'il ne faisoit, il Ly renconrre quelquefois. Il me femble encore que quand le Philosophe & Afrafie agitent ensemble quelque question de Morale, il se prête à leur entretien avec moins d'ennui, & d'impatience qu'en pareil cas il n'en marquoit. Aspasse ne me paroissoit pas non plus s'éloigner de seconder mes soins, & osoit quelquefois fe flatter qu'ils ne seroient pas ausi infructueux qu'Alcibiade nous l'avoit long-tems fait craindre; mais depuis l'aventure de Glycérie, & l'air d'au-- dace dont il la foutient, je la vois toutà fait découragée; & il me seroit difficile de vous dire à qui de nous deux, elle cause le plus de chagrin. Quoique vous ne foyez affurément pas, mon cher Diodote, de tous fes amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du

11-

fe

n-

de

re

ue

ice

me il

ble

Af-

ion ien

asie

ner

ue-

oit

uis

au-

iffi-

ux,

que

non elui

du

moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il est depuis long-tems de vous ouvrir son cœur, & la forte d'afcendant que votre âge plus mûr que le sien, vous donnent sur lui, me font espéter que vous pourrez plus aisément que personne, le faire revenir des frivolités qui l'occupent, & des travers qui le dégradent. Vos conseils doivent même être pour lui, d'un poids d'autant plus grand que, comme les miens, ils ne blesseront pas son orgueil, & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la vieillesse, ce que vous croirez devoir lui dire sur ses déréglemens. Ecrivez-lui donc, je vous en conjure; mais, fur-tout, cachez lui avec foin que c'est moi qui vous en ai prié : plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accablerez, moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indispenfables ne vous retiennent point où vous êtes, je vous prie aussi, de revenir à Athenes, le plutôt qu'il vous sera posfible. Si je compte beaucoup sur l'impression qu'il recevra de votre Lettre, je compte beaucoup plus encore fur la honte qu'en vous voyant, il doit sentir de se trouver si peu digne d'un ami h vertueux.

LETTRE III.

ALCIBIADE A ANTIPE.

E ne suis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes mauvaise opinion de son cœur que de son goût : mais cela ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver aussi, qui soient moins blessées des erreurs du dernier, que de la corruption de l'autre; & c'est précisément ainsi que pense celle que j'attaque. Il ne m'eût pas été difficile, comme vous le favez, d'offrir à la jalousie, des objets plus dignes de l'exciter, qu'une Courtisanne plus vile encore, d'ailleurs, par sa façon de penser que par son état; &, si je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avouer, furtout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, fans craindre de se voir un jour sacrifiée avec aussi peu de ménagement. Dans la polition cu je vous l'ai peinte, devois-je

po to

fe la

P

fi

m fe. qu

V

76

en j'a or fu

té:

oi

tr

amon tour, sans lui prêter une inconséquence dont il se pourroit que l'amour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la soupçonnasse, me flatter qu'une pareille perspective ne suffit point, ou pour empêcher le penchant de naître, ou s'il étoit déja né, pour en arrêter les effets? J'aurois, dites-vous, mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ses sentimens pour moi, que de me servir, pour les pénétrer, d'un stratagême qui, sans me procurer les lumieres que je cherchois, pouvoit me faire courir le risque d'être dégradé à ses yeux. La crainte que je vous ai marquée de ne pas encore favoir bien choifir mes ruses, vous dit affez combien fur cela je suis du même sentiment que vous. Quoi qu'il en soit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme, de ce que l'ai fait un si mauvais choix : on fait plus, on m'en plaint: je ne sais quelle sera la suite de ces divers mouvemens; mais l'ame des femmes ne s'arrête pas toujours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, est de leur inspirer de l'intérêt : j'en inspire : nous verrons donc.

ue

ral

lu-

on

de

qui

du

re;

ffi-

rà

ex-

en-

1fer

ait,

égi-

ur-

ans

re,

ans

vec

ofi-

- 10

Quant aux conseils dont votre Lettre est remplie, en discutant les différentes choses que vous m'y proposez, j'ai

te

E

q

n

r

q

m

pa

OI

ti

no

ne

no

VO

VO

ma

ma

per

da

tin

nei

me

par

de

cru que j'avois passé le tems d'appliquer les unes, & j'ai craint que les autres ne me fussent inutiles ou pernicieuses. A quoi, par exemple, voudriez-vous que me servit ce silence respectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penser à une semme qui doit avoir au moins quelques soupcons de mon amour, que j'ai fait mes réflexions, & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne seule mes sentimens, m'en tenir là, ne seroit que retourner sur mes pas. Ce n'est point que je ne croie que cette même langueur ne fût très - placée dans la position où j'étois, il y a quelques jours; mais c'est que je suis perfuadé que, dans la situation où j'ai su me mettre depuis, cela ne me donneroit qu'un ridicule; & j'ai cru remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aisement que les torts. J'ajoute aussi, que tous ces moyens-là, plus propres, ce me semble, à faire durer les préliminaires prefqu'autant que la passion même, qu'à en faire naître une, sont assez peu de mon carectere, plus fait pour triompher par l'audace, des obstacles qui peuvent le er

10

A

le

ue

de

ne

p-

es

au

te

lui

te-

les

ue

cée

el-

er-

fu

ne-

ar-

ri-

que

ces

em.

ref-

à en

non

par

t fe

présenter, qu'à tâcher de ne les surmonter que par la lenteur. D'ailleurs, fans connoître encore les femmes aussi-bien que je me flatte de le faire un jour , je ne puis imaginer qu'un fexe qui ne paroît sérieusement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire, puisse jamais être blessé d'apprendre qu'il y est parvenu, de quelque façon même qu'on lelui dise; & que quand, par exemple, on leur montre plus de desirs que de sentiment, & plus d'espérance que de crainte, elles ne nous sachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'infulte que nous paroissons faire à leur vertu. Vous vous êtes, de plus, permettez moi de vous le dire, trompé à l'état des choses. Je n'en suis pas, comme je dois l'inférer de vos conseils, à instruire de ma tendresse, la femme qui en est l'objet; mais à la conduire à la partager. Eh! pensez - vous que ce fût en la tenant dans l'indécision sur mes propres sentimens, que je pourrois l'y déterminer? Séduite, peut-être, par les charmes de ma jeunesse, mais retenue par tout ce qu'elle a à redouter, tant de mon imprudence, que des mœurs mê-

pa

CO

ca

m

da

pl

pa

pa

re

ge

m

bi

foi

on

il

la

an

n'a

qu

tag

ce

COI

dé

pro

ces

ror

mes qu'en entrant dans le monde, j'ai affichées, sur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler. Sur combien d'autres n'ai je pas à la faire changer d'idées. Et cet amour, masqué de tant de respect qu'il ne pouvoit qu'en être toujours méconnu, me paroissoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même, autant que j'ai besoin qu'elle le soit. Je m'en suis donc, toutes réflexions faites, tenu à ne lui montrer que par mes actions, tout ce qu'elle m'inspire, à la voir avec la plus opiniatre affiduité, & à attendre que le hafard qui dans tant d'entreprises, m'a toujours si bien servi, me procurât l'occasion de m'expliquer. Il me sembloit qu'entre deux personnes qui se voient très-fréquemment, & qu'on laisse seules quelquefois, cette occasion ne devoit pas tarder à naître; mais par malheur ion mari a eu à faire quelque chose de fort important; & comme les lumicres de sa femme lui sont connues, pour être plus à portée de la consulter, il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaisse de sa part, n'a point empêché que je ne la visse, elle m'a du moins fait perdre de précieux instans; & je n'ai pu, sans une douleur cruelle, me voir privé du bonheur de dire que

ai

es Et

'il

n-

nai

C,

ui

ce

us

n'a

00-

oit

ent

eude-

ial-

ofe

ic-

out la

res

n'a

m'a

le,

que

l'aime, & d'apprendre peut-être, que je suis aimé. Quelque sévérement que, soit par un respect très-placé pour cet incommode mari, soit dans le dessein de me cacher l'impression qu'elle rece voit de ma présence, elle s'observat, j'ai cru voir dans fes yeux, le desir que je pusse m'expliquer, & combien, par sa propre impatience, elle justifioit la mienne. Je suis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois prescrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas su le même gré qu'elle, ne la saississent aussi bien. Malgré tous les vœux que je faisois à l'amour, ces cruelles entraves ont duré trois jours; trois jours dont il me seroit impossible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon ame au-delà de toute expression, si je n'avois eu de fortes raisons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'est pas, cependant, que je ne croie devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a désespéré; & s'il est aussi vrai qu'on l'affure, que les sentimens s'accroissent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru si cruels, n'auiont pas absolument été perdus pour

di

p1

Îe

ľ

ta

m

q

ég ju ra di

qı CC

de in

qı

le

fo

qı

ce

ca

qu

l'a

do

fi

m

j'a

ré

go

21

moi. C'est ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me sera possible; &, peut-être, à peine aurez-vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon fort fera décidé. Je ne dois pas avoir besoin de vous dire avec quelle promptitude. fur-tout, s'il ne trompe pas mes espé. rances, j'aurai soin de vous en instruire.

LETTRE IV.

LE MÊME A DIODOTE.

E connois trop le style de Péricles, & l'opinion qu'il a conçue de moi, pour qu'il me soit possible de douter que ce ne foit non-seulement à son instigation, mais, pour ainsi dire, sous sa dictée, que vous m'avez écrit. Tout cruel qu'il est pour moi de voir celui de mes amis qui devroit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité, des idées qui me font si défavorables, ce m'est, je l'avoue, une sorte de consolation d'avoir dans cette circonstance, moins à me plaindre de son cœur que de sa crédulité. De quelqu'injustice, toutefois que je croie devoir accuser Péricles, je ne vous en

ót

à

u'à

ort

oin

le,

pé-

re.

ės,

our

ce

011,

que

eft

qui

op-

me

ue,

ans

dre

De

roie

en

dissimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne sont point également mal fondés; & que si, comme il l'imagine, je ne suis pas la dupe de certains objets, il ne doit pas en penser moins de mal de moi, puisqu'il est vrai que j'affecte de l'être. Il me seroit à cet égard, plus aisé qu'il ne pense, de me iustifier à ses yeux; mais j'ai de si fortes raisons d'être persuadé que quand je lui dirois quels sont les motifs du scandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de dispositions à m'excuser, que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule, que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir, soit avec lui, foit avec moi-même. Tout ce que je puis, quant à présent vous dire au sujet de cette même Glycérie qui me paroît vous causer, ainsi qu'à lui, tant d'effroi, c'est que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez, sans doute, pourquoi la jugeant moi-même, fipeu digne d'attachement, non seulement j'agis comme si je l'aimois, mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante, s'il se peut, que ne seroit le goût même, puisqu'au moins le dernier auroit l'excuse du caprice, & qu'on ne

Pé

qu

fi

lu

cel

ma

je

qu

pa

far

me

ma

ce

TO

fu

pa

la

c'e

dé

VO

pa

l'a

me

tic

fai

la

dé

m

lo

sauroit en trouver à l'autre. Qu'il vous suffise de savoir que cette Glycérie qui a causé à Périeles de si vives inquiétu. des, & lui a fait débiter de si brillantes maximes, n'a été pour moi qu'un arran. gement de pure politique. Ce langage, je le sens, doit vous paroître fort obs. cur; mais comme il faudroit, pour que vous pussiez l'entendre, vous dévoiler des projets dont le succès seul peut m'ab. foudre, & dans lesquels, d'ailleurs, je vous crois moins fait que personne pour entrer, je vous prie de ne vous pas offenser que sur cela, je ne vous en dise point davantage. Si je dois en juger par un article de votre lettre, ces mêmes projets qui m'ont paru d'abord les plus extravagans qu'il fût jamais possible de former, ne sont pas si loin de leur réussite que j'avois sujet de le craindre; & quoique l'intérêt que l'on semble prendre à ma conduite, n'ait, peut-être, pas le motif que je desirerois qu'il cût, je suis fort trompé, si en supposant que je ne le doive point encore au sentiment que je voudrois inspirer, je ne le fais pas bientôt changer de nature : mais, fans vous donner plus long-tems des énigmes à deviner, je vais commencer une justification que les reproches de

1

ATHENIENNES. 503

Périclès, & l'impression que je sens qu'ils ont faite sur vous, me rendent si nécessaires.

ous qui

tu-

tes an-

ge,

que

iler

ab-

, je

our of-

dife

par

mes

olus

de

éus-

; &

ren-

tre,

cût,

que

ient

fais

ais,

des

ncer

s de

L'excès de mon luxe égale, dit-il, le luxe des Satrapes mêmes : je ne sais si cette imputation est, ou non fondée, mais ce que je n'ignore pas, c'est que si je ne fais que les égaler en cela, ce n'est qu'à l'impossibilité ou je suis de les surpasser, qu'il faut s'en prendre. Ma naisfance me prescrit ce même éclat que l'on me reproche avec tant d'amertume ; & ma fortune me donnant les moyens nécessaires pour le soutenir, je ne me croirois pas excusable de le modérer. Si. sur ce chapitre, les mœurs des siecles passés doivent ou ne doivent pas avoir la préférence sur les mœurs actuelles. c'est une discussion que je croirois fort déplacée ici, & que par conféquent, vous voudrez bien que je ne l'entâme pas. Ce que je crois seulement, contre l'affertion de Périclès, c'est que les hommes, toujours vains dans quelque situation qu'ils aient pu se trouver, n'ont fait des vertus de la tempérance, & de la frugalité, que pour en satisfaire plus décemment leur avarice, ou pour en masquer mieux leur misere; ou que si l'on doit, en effet, les regarder autre-

fa

la

le

to

m

vé

ce

re

sû

fai

qu

de

pa

fac

ég

av

Pe

de

for

ho

bie

fai

qu

ils

pu

for

fer

foi

tar

nit

ment que comme des vertus de convention, de convenance, ou de nécessité. ce n'est pas ma faute si je suis né dans un tems où lelles ne feroient plus qu'avilir ceux qui voudroient s'en parer encore. Périclès lui-même n'est il pas une preuve de ce que j'avance? Il est vrai qu'en général les hommes aujourd'hui font plus de cas des vices qui leur font utiles, que des vertus qui ne le font qu'à ceux qui les possédent ; & c'est aussi une des raisons qui me font croire que ma prodigalité est moins universellement blâmée que ce que mon tuteur & ses amis appellent son Economie: vertu, si c'en est une, qu'il rend fort à charge à tous ceux qui dépendent de lui, & à laquelle, auffi, je les vois très-dispoles à donner un nom moins honorable.

Les grands, ajoutez-vous, sont blefsés de mon faste, parce qu'il les éclipse: pourquoi s'en laiffent-ils éclipser? Elt. ce ma faute, si le peu d'élévation de leur ame, leur rend le murmure plus facile que l'imitation? Les petits, ditesvous encore, sont par une autre raison que les grands, auffirévoltés que ceux là, de l'excès de ma magnificence : qu'est - ce que tout cela veut dire , si ce n'est que je déplais aux premiers, parce que ma façon en-

ité,

un

ore,

reu-

ı'en

font

iles,

eux

une

ma

nent

fes

1,6

ge à

& à

ofés

blef-

ipse:

Elt.

n de

plus

ites-

aifou

c-là,

- ce

que

e ma

açon

façon de vivre en fait mieux remarquer la bassesse de leur ame; & que prouve le chagrin des autres, si ce n'est que de tout tems l'envie a été le partage de la misere? Je doute si peu de cette derniere vérité que, même en comblant de biens ceux à qui leur indigence rend nécessaires mes bienfaits, je suis beaucoup plus sûr d'exciter leur jalousie, & même de faire naître la haine dans leur cœur, que de leur paroitre mériter de leur part de la gratitude. Vous ne m'en rendriez pas plus de justice, si vous infériez de la façon dont je pense des hommes à cet égard, que je dois en voir leurs besoins avec moins de disposition à les soulager. Peut-être desirerois-je pour eux-mêmes de les voir plus susceptibles qu'ils ne le font, d'un sentiment qui, en leur faisant honneur, ne pourroit qu'encourager la bienfaisance: mais, quand ce que je puis faire pour eux, me seroit aussi pénible qu'il me l'est peu, quel prix pourroientils m'en offrir qui pût valoir cette joie si pure que l'on goûte en secourant un infortuné? Cessez donc de croire, pour me servir ici, soit de la phrase de Périclès. soit de la vôtre, que je ne puis donner tant au luxe, sans dérober tout à l'humanite; & que je me trouve plus heureux de Tome V. Partie I.

no

ce

vé

po

m

da

de

ta

m

to

m

la

&

pe

lu

ra

je

re

å

q

re

é

n

n

e

ce que je perds, que de ce que je répands. J'ai, à la vérité, vu trop souvent, à la honte de la nature, unir à la prodigalité la plus outrée, la plus monstrueuse avarice; mais foyez fûr qu'il y a dans l'ame d'Alcibiade, un sentiment trop juste de ce qui fait la véritable gran. deur; un desir trop ardent de pouvoir s'estimer lui-même, pour qu'on puisse jamais avoir à lui reprocher un si avilissant melange. C'est par un effet de la dignité qui y regne, qu'en me défendant contre ceux des reproches de Périclès, que je crois ne pas mériter, je conviens, de bonne foi, que je pourrois donner à ce qu'il appelle mon luxe, des objets moins frivoles que les objets qu'il a ordinairement: mais à qui peuton s'en prendre avec plus de justice qu'à lui-même, qu'à lui, dis-je, qui consultant dans mon éducation, moins ce que je suis que ce qu'il desiroit que je fusse, & plus son caractere que le mien, s'elt fait une loi qu'il n'a jamais violée, de me laisser tout à desirer : lui, qui connoît si bien les hommes, devoit-il, pouvoit-il même ignorer que la contrainte, loin de les affoiblir, donne toujours aux penchants plus d'étendue & d'activité; & qu'il n'y a rien à quoi nous

ds.

la

ité

use

ans

cop

an-

oir

iffe

vi-

e la

en-Pé-

je

ur-

xe,

jets

eut-

lu'à ful-

que

ffe .

s'eft

de

on-

ou-

nte,

urs

icti-

ous

nous livrions avec plus de fureur qu'à ce dont nous avons long-tems été privés. Un peu plus de condescendance pour mes goûts, les eût, sans doute, modérés, & m'eût empêché de chercher dans l'abus de la jouissance, une sorte de dédommagement d'en avoir trop tard connu les charmes; peut-être même encore la sévérité dont je les lui ai toujours vu combattre, & resserrer, m'a-t-elle, plus que la nature, jetté dans la profusion dont il me fait un crime, & dont je conviens sans croire, cependant, que je doive en penser comme lui.

A l'égard de mes sociétés, j'avoue qu'en respectant la vieillesse autant que je le dois, & même la croyant admirable pour le réglement des mœurs, je n'ai pas imaginé qu'il fallût m'enterrer avec tous les Barbons d'Athenes; & que je ne dusse me chercher des amis que parmi ceux qui, si toutesois il en reste encore, ont eu le bonheur de voir & d'entendre Solon. Il n'est pas bien étonnant que la différence des âges en mette dans les plaisirs, & que les leurs se soient pas les miens; que je jette en passant quelques sleurs sur les épines de la Philosophie; que je tempere par

Y 2

qu

les

m

qu

gl

m

lo

pr

fo

de

fac

cé

qu

qu

CO

po

CO

At

Di

VO

ce

de

un peu de volupté l'austérité de la sa. gesse; & qu'enfin il puisse m'être permis de ne pas dîner tous les jours avec

l'Aréopage.

Vous voudrez bien me dispenser de répondre sur ce cortege odieux & corrupteur dont Périclès prétend que je fuis sans cesse environné : Thrazylle, Axiochus, Antipe, Adymante & quelques autres du même ordre le compofent; & s'il est vrai que du côté de ce qu'à un certain âge, on appelle les mœurs, je pourrois me choisir des amis qui les eussent plus exactes, du moins, dans le choix que j'ai fait de ceux-là, ne trouvera-t-on pas de quoi justifier le reproche que me fait Périclès, de ne vivre qu'avec des parasites & des flatteurs. Ce n'est pas qu'il n'en vienne chez moi; & que je ne compatisse peut-être un peu trop au besoin qu'ils ont d'y être reçus; mais les gens qui n'y doivent être admis qu'en qualité de courtisans, n'y portent pas le titre d'amis : & si (cat pourquoi le dissimulerois-je?) j'ai la foiblesse d'aimer la flatterie, je ne sais pas m'avilir au point d'estimer le flatteur, & d'accorder à l'adulation, & à la baffelse, les sentimens qui ne sont faits que pour la vertu. Quant à Socrate, j'avoue

ATHENIENNES. 509

fa-

er-

vec

de

orje

le,

rel-

po-

e ce

ers,

les

ans

011-

ro-

vre

irs.

01;

un

tre

tre n'y

car

foipas ir, fefque que j'ai long tems été à son égard dans les dispositions dont m'accuse Périclès; mais il faut nécessairement, pour croire que je mérite encore le blame de le négliger, que vous ayez, entre la lettre de mon tuteur & la vôtre, mis un bien long intervalle, car Socrate n'a pas à présent de disciple, ni qui le voie plus souvent , ni qui l'écoute avec autant de plaisir que moi. Pour Aspasie, la façon très-éclatante dont j'ai quitté Glycérie, ne lui laisse plus contre moi, que la rancune de ce que je l'ai prise. Cette rancune, à ce qu'il me semble. s'affoiblit même si bien de jour en jour, que je suis fort trompé si Périclès a encore à craindre qu'Aspasse ne veuille point achever l'ouvrage qu'elle avoit commencé si bien. On vous attend à Athenes depuis long-tems, mon cher-Diodote; mais personne ne peut ni vous y attendre avec plus d'impatience que moi, ni vous y revoir avec plus de plaisir.



1

pp

n

f

n

n

8

e

fe

ti

C

fe

fe

el

al

q

m

Pe

m

la

n

V

fi

LETTRE V.

LE MÊME A ANTIPE.

ON, mon cher Antipe, vous ne vous êtes pas trompé : c'est Aspasie, c'est cette même femme que son éloquence & ses charmes rendent si fameufe, que le divin Socrate regarde comme un des premiers génies de fon siecle, & qui semble avoir en Périclès Subjugué toute la Grece, c'est-elle, disje, que j'adore, & de qui j'ose même ne me pas croire haï. N'attribuez point de grace à la présomption seule l'idée où je fuis qu'elle ne me voit pas avec toute l'indifférence que vous m'annoncez, & dont en effet mille raisons devoient me faire craindre qu'elle ne payat mes fentimens! Il est vrai que je desire très-vivement de lui plaire : ma vanité, j'en conviens encore, seroit sensiblement flattée de remporter ce triomphe sur la sienne, fur son cœur, sur ses devoirs, fur Périclès même. Il me semble, d'ailleurs, que quand elle n'auroit pour elle que sa beauté, elle n'en seroit pas

ATHENIENNES, SII

moins, de toutes les femmes d'Athenes, celle qui me toucheroit le plus; & cependant, je n'en crois pas devoir davantage aux rêves du desir, & aux illusions de l'amour-propre, la sensibilité que je lui trouve pour moi. Pourquoi, par exemple, elle qui, non-seulement pourroit me parler de tant de choses. mais qui ne m'a d'abord offert qu'un fecond, & très-incommode Socrate, ne peut-elle plus m'entretenir que de l'amour? Que toute autre qu'Aspasse ne m'entretint que de ce sentiment; & de ses effets, je ne me croirois pas en droit d'en conclure que j'ai touché fon cœur, ou enflammé fon imagination; & ne donnerois pour cause, à cette fatiguante monotonie, que la disette d'idées, & la nécessité où, par le feul vice de leur éducation, les femmes, en général, sont forcées de tourner autour du cercle le plus étroit : mais, quand je ne faurois point par moi-même, qu'il n'y a rien de si sublime à quoi l'esprit d'Aspasse ne puisse s'élever, il me suffiroit de l'opinion qu'en a toute la Grece, pour ne point douter qu'elle n'ait quelque raison particuliere de revenir si souvent avec moi sur une passion dont les détails paroissent si peu

ne

e,

10-

fa-

de

on

lès

lis-

ne

de

ı je

ute

. &

me

en-

vi-

'en

ent

rla

irs,

ail-

elle

pas

Y 4

me

un

cra

au

tot

du

ne

fai

te

te

dé

ne

VC

m

de

fi

êt

D

je

8

p

a

n

P

1

faits pour l'occuper. Il semble, à la vé. rité, de la façon dont elle me présente les objets, qu'elle soit plus dans l'inten. tion de me prémunir contre les erreurs de ce sentiment que de me l'inspirer; mais ses yeux me parlent un langage si différent; j'y lis une ardeur qui s'ac. corde trop mal avec les leçons que me dicte sa bouche, pour que je puisse raisonnablement lui supposer d'autre desfein que le dessein de sonder mon cœur, & de m'aider à deviner le sien. Si ma timidité, beaucoup moins encore que les raisons que je vous ai marquées dans ma derniere lettre, ne m'a pas encore permis de lui dire que je l'aime, elle n'a pourtant pas été au point de le lui laisser absolument ignorer; mais, toute persuadée que j'ai lieu de la croire, de l'impression qu'elle fait sur moi, je la fens arrêtée sur la sienne par ma jeunesse dont la fougue, trop connue, ne la fait pas moins trembler pour le bonheur de son sentiment, que pour le secret que sa position lui rend si nécessaire. Quelque gré qu'elle m'ait su d'avoir quitté Glycérie aux premiers reproches qu'elle me fit de l'avoir prise, cette aventure, en donnant à son cœur le mouvement que j'en espérois, lui a fait prendre de ve.

nte

en-

urs

er;

e fi

ac.

me

rai-

lef-

ur,

ma

que

ans

ore elle

lui

ute

de

e la

effe

fait

de

jue

iel-

tté

elle

re,

ent

de

mes goûts, & de ma façon de penser, une idée qui l'inquiete, & me nuit. Elle craint, enfin, que je ne sois conduit auprès d'elle que par le desir; & il est tout simple qu'adorée, & à si juste titre, du plus grand homme de la Grece, elle ne veuille point n'être que l'objet d'une fantaisie qui ne lui laisseroit que la honte & le repentir de s'y être livrée. Nos terreurs respectives, la nécessité que la décence lui impose de me cacher les siennes, parce que me les montrer, & m'avouer qu'elle m'aime, est pour elle la même chose; la difficulté que je trouve à l'instruire de mes sentimens, répandent dans nos entretiens une contrainte finguliere, & qui me paroît ne lui pas être moins à charge qu'à moi - même. Dois-je attendre qu'elle me parle? Doisje moi-même lui parler ? Si Aspasie n'est pas pour moi dans les dispositions où, & fort légérement peut-être, je la suppose, que ne pensera-t-elle pas de mon audace; & combien en même-tems ne me trouvera-t-elle pas coupable envers Périclès? Je sens qu'elle ne peut excuser mon crime qu'en le partageant; &, si je ne crains pas d'en commettre un, je voudrois bien, du moins, ne pas en commettre un inutile. Toutes ces consi-

Y

m

di

C

q

p

C

P

f

n

P

1

I

.

dérations, & la violence de mes desirs m'agitent, & me tourmentent à un point que je ne faurois vous exprimer. Tantôt c'est ma timidité, tantôt ce font mes espérances que je me reproche : mais quand je veux le plus, croire les dernie. res mal fondées, une voix secrette, qui peut-être n'est que la voix de mon amour-propre, m'y ramene malgré moi, J'éprouve d'une façon bien cruelle que la forte d'expérience qu'on acquiert avec des femmes telles que celles qui m'ont jusques à présent occupé, sert bien peu avec des femmes d'une autre espece, Pour avoir été l'objet des desirs de Gh. cérie, & de plusieurs autres du même genre, du moins, par la façon de penfer, en sais-je mieux comment me conduire avec Aspasie? Vous me direz, fans doute, que celle-ci n'a d'abord été que ce que nous voyons l'autre; & lorfque mon audace naturelle veut prendre le dessus, je ne sais que trop aussi me le dire : mais combien la supériorité de ses lumieres, la dignité de ses sentimens, l'amour même de Périclès ne l'ont-ils pas annoblie! Quel est celui d'entre nous qui ne croie pas qu'elle étoit autrefois moins à sa place qu'elle n'y est aujourd'hui, & qui ne soit plus disposé à

ATHENIENNES. 515

irs

int

an-

nes

ais ie-

qui

ion

oi.

lue

vec

ont

eu

ce.

by-

me

en-

n-

Z,

été

8

en-

me

de

ns.

ils

tre

re-

IU-

Éà

faire un crime à la fortune de l'abaissement où d'abord elle l'a fait vivre, que du rang auquel elle l'a depuis élevée? Comment ofer me prévaloir auprès d'elle de ses premiers égaremens, lorsque sa conduite présente me permet si peu de me les rappeller ? Je crains bien, cependant, que le respect qu'elle m'inspire, tout placé qu'il me paroît, ne nuise beaucoup à la réussite de mes desseins; & je suis même fort trompé s'il ne m'a pas, il y a quelques jours, fait perdre la plus belle des occasions. Nous étions seuls : à son ordinaire elle me fourioit, &, ce me semble, fort tendrement: car je ne dois pas oublier de vous dire que quand personne ne nous éclaire, son ton & ses regards sont très-différens de ce que je les trouve lorsque ce n'est qu'en public que nous nous voyons : tout d'un coup (eh ! jetteroit-elle sur mon ajustement un regard si curieux, fielle ne m'aimoit pas!) elle m'a dit que mes cheveux étoient arrangés avec une symmétrie qui ne lui plaisoit point, s'est levée avec vivacité, & a travaillé elle-même à leur donner cet air de désorde qu'elle desiroit qu'ils eussent. Non, mon cher Antipe, il ne se peut pas qu'entre les bras de cette Théodote que vous aimez

fe

tr

lo

éc

m

TE

d

a

q

ſe

fo

b

a

d

P

ti

Y

V

t

fi

P

avec tant de fureur, vous soyez plus ému que je ne l'ai été en sentant sur moi, les mains d'Aspasse. Malgré la violence de mes transports, je les ai contraints quelque tems : enfin ils l'ont emporté sur toutes les raisons que je croyois avoir de les renfermer. Je l'ai ferrée contre mon sein avec une ardeur extrême. Tout marqué qu'étoit en moi ce mouvement, elle n'a point paru d'abord y faire attention : peut-être ne vouloit-elle, ou ne pouvoit - elle pas s'arracher au plaisir de se voir confirmer par cet emportement ce que jufques-là mes yeux feuls avoient ofé lui dire, ou me priver d'un bonheur que je paroissois sentir avec tant de vivacité: peut-être aussi, son indifférence sur ce que je faifois, étoit elle la seule cause de fa condescendance : ah! plaise à l'Amour que je me trompe quand je ne lui suppose que celle-là! Je ne sais si, dans l'extrême agitation où j'étois, je ne lui ai pas témoigné mes sentimens d'une facon qu'elle ait dû craindre, ou qui ait pu l'offenser : mais enfin elle a rougi, & s'est retirée d'entre mes bras avec une forte de terreur qu'elle n'auroit pas eue si elle s'y fût vue avec autant de plaisir que je m'en flattois. Ses regards

us

10-

n-

nt

je 'ai

ur

oi 'a-

ne

ir-

uf-

lui

je

é:

ce de

A-

lui

ins

lui; fa-

ait

vec

pas de

rds

sembloient toutefois exprimer plus de trouble que de colere : emporté trop loin de moi-même pour pouvoir plus écouter mes craintes que mes desirs, j'allois me jetter à se genoux, & parler; mais Périclès est entré; la physionomie d'Aspasie est redevenue imposante, & sévere; & il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'elle évite soigneusement depuis ce tems - là de se trouver seule avec moi; mais j'ai cru remarquer aussi, que ces mêmes précautions qui me désesperent, lui coûtent à prendre; que c'est un facrifice qu'elle fait à sa vertu, & le dernier, peut-être, qu'elle ait la force de lui faire. Du moins, si je sais bien lire dans ses yeux, me paroît-elle accablée de la loi qu'elle s'impose; & sielle lui est aussi onéreuse que j'ai lieu de le supposer, ma premiere Lettre pourroit bien vous apprendre ma victoire. Plus elle me fuit, plus, en me prouvant par-là combien elle me trouve dangereux pour son cœur, elle m'invite à la poursuivre ; c'est toujours avec tant de regret & par conséquent avec si peu de force, que la vertu combat l'Amour, qu'il me paroît impossible que la résistance d'Aspasse ne cede pas à la premiere occasion. Vous dire que je

n'en doute pas, est de vous dire assez avec quel empressement je la cherche, & avec combien d'ardeur je la saissirai. Les apparences du respect peuvent, il est vrai, conduire à plaire; mais je le crois si peu sait pour déterminer, que je doute sort qu'à notre premiere rencontre, Aspasse n'ait pas plus à se louer de ma témérité, qu'à se plaindre de ma retenue.

LETTRE VI.

LE MÊME A THRAZYLLE.

Pour peu que vous vous rappelliez dans quelle vue je m'étois condamné à l'avilissement de vivre avec Glycérie, vous ne ferez pas surpris qu'ayant, par le chagrin qu'Aspasse en a conçu, & par le mouvement qu'elle a donné à son cœur, tiré de cette scandaleuse liaison tout le parti dont je m'étois flatté, je croie ne pouvoir trop tôt la rompre. Quand même mes projets ne m'en auroient pas imposé la nécessité, l'impertinence naturelle de cette Courtisanne, prodigieuse ment augmentée, &, peut-être, par la

grande parte fa

m fp no te qu

tie

01

fin pe je ho

mi qu an fat qu

loi vé m &

es

eft

is

u-

e,

na

e.

E.

iez

é à

ie,

rle

r le

ur,

t le

ne

nê-

in-

tu-

ufe-

r la

gloire de m'appartenir, après m'avoir, foit par mon excès même, foit par mon goût pour les chofes singulieres, d'abord amule, m'étoit, ainsi qu'à tous mes amis, devenue si à charge, qu'il ne m'auroit pas été possible de la supporter plus longtems. Une perfidie atroce qu'elle m'avoit faite il y a quelques jours, & que l'extrème liberté que je lui laissois, rendoit on ne peut pas plus gratuite de fa part, m'avoit donné, pour la quitter, le plus spécieux des prétextes; & je n'aurois pas non plus, manqué de le faisir, si la crainte que l'on n'attribuât à la jalousie, ce qui n'auroit été que l'effet de l'impatience qu'elle me cause, & du dégoût qu'elle m'inspire, ne m'eût forcé à difsimuler mon ressentiment, & d'en sufpendre les suites. Vous conviendrez, je crois, tout le premier, qu'après la honte de l'avoir prise, je ne pouvois pas me couvrir d'une plus cruelle ignominie que de donner, par ma conduite, quelque sujet de m'accuser d'en être amoureux. Je serois, au reste, moins fatigué de ses vices, & d'elle-même, que je n'en voudrois pas retarder plus. long-tems un facrifice qu'Aspasie, à la vérité, n'exige point, qu'elle ne paroît même pas desirer, mais qu'intérieure-

do

di

re

pr

pa

m

ql

VE

lit

di

ne

V

er

ra

ta d'

m el

ti

r

n

V

C

n

n

ment elle ne peut qu'avec peine me pardonner d'avoir tant différé; & sans le. quel je sens que je ne la déterminerai jamais en ma faveur. Il me falloit, cependant, une raison qui mît ma gloire à couvert; par bonheur, hier, Glycérie me l'a fournie par une scène où elle a porté si loin le caprice & l'insolence, & dont heureusement j'ai tant de témoins, que, quelqu'envie que l'on puisse avoir de me donner un ridicule, il n'est plus possible que ce foit à aucun motif humiliant pour moi, que l'on attribue notre rupture. Avec quelqu'opprobre pour elle, oce, dans la fureur où elle m'avoit mis, je l'eusse forcée de fortir de ma maison du C éramique, où cette scene s'étoit paffée; & malgré la parole que je lui avois don. née que je ne la reverrois jamais, ellea, ce matin, jugé à propos de m'écrire. moins encore, comme vous pourriez le croire, pour tenter un raccommodement, que pour feindre de la jalousie, & pour m'accabler, au furplus, de toutes les injures imaginables. L'extrême dureté qui regne dans la réponse que je lui ai faite, & que je vous envoie pour la répandre, parce que, mortifiante comme elle l'est pour son orgueil, je ne saurois me flatter qu'elle le fasse, vous fera penser, sans

r-

le-

rai

ce-

ire

rie

or-

ont

ie,

me

ble

our

re.

ce,

, je

du

Tée;

on-

ea,

ire,

z le

ent,

our

s in-

qui

ite,

dre, l'est

flat-

fans

doute, que la colere seule a pu m'en dicter une pareille; vous vous tromperez; le mépris qu'elle m'inspire, tout profond qu'il est, ne me l'auroit même pas arrachée, si je n'eusse eu besoin de constater à Aspasse, qui doute extrêmement de ma bonne foi, & que sa défiance, quelque loin qu'elle la porte, n'en fauvera pas plus de mes pieges, toute la réalité du sacrifice que je lui fais. Cependant, toute forte qu'elle est, cette raison ne m'auroit point engagé à blesser si vivement l'amour-propre de Glycérie, si en la traitant avec plus d'égards, je n'eusse à en craindre que l'espoir de me ramener, ne l'obligeat à se preserire dans cette circonstance, autant de modération que j'ai besoin qu'elle y mette d'emportement & d'éclat; & je la connois mal, ou, avec les mesures que j'ai prises, elle me donnera fur cela toute la satisfaction que je puis desirer. Quant aux arrangemens qu'en la quittant, je crois de ma dignité personnelle de prendre, vous voudrez bien, mon cher Thrazylle, que ce soit vous que j'en charge. Vous connoissez ma façon de penser; je sais quelle elt la vôtre; & je ne crains point que nous ayons ni vous, ni moi, à rougir de ce que vous aurez décidé.

LETTRE VII.

LE MÊME A GLYCÉRIE.

ù l'on ne croit point l'amour, on ne supporte pas la jalousie. Où l'on paie la complaisance, on ne veut'pas trou. ver le caprice. On ne passe qu'à la beau. té, encore faut-il pour cela, que le desir lui donne des droits sur nous, le ton de l'empire. On n'est point fait pour être la victime du souvenir que conservent de la leur, les femmes en qui le tems l'a flétrie, & que, d'ailleurs, la bassesse de leurs mœurs, plus encore que l'infériorité de leur naissance, ne rend point faites pour les égards. Si le comble de la fottise est de vivre quelquefois avec celles-là sur le ton de l'égalité, le comble de la dégradation seroit de leur permettre l'insolence. Sur ce que, relativement à vous, j'ai cru devoit décider, je ne trouve rien à changer. Vous me demandez dans votre Lettre, de faire bien mes réflexions, avant que de prendre, sur ce qui vous concerne, un parti définitif. Vous trouve; i'ai ter ou

du cel fai fix qu éto

tra

fen

pid per tro ter tor

mo le elle for

ATHENIENNES. 523

rez dans la mienne, toutes celles que j'ai pu faire, & les dernieres en même tems dont vous puissiez être ou la cause, ou l'objet.

LETTRE VIII.

on

aie

udele

ur

er-

le

la

ue

nd

m-

10.

é,

de

1e,

oir

tr.

et-

nt

n-

7e-

LE MÊME A AD YMANTE.

Nauroit, & le plus ouvertement du monde, quitté mille femmes, que celle qui leur succéderoit, toute peu faite même qu'elle pût être pour vous fixer, n'en seroit pas moins convaincue que c'étoit à elle seule que cette gloire étoit réservée. Jugez de-là, de toute la tranquillité où Aspasie doit être sur mes sentimens, & si les clameurs de Callipide, en supposant toutefois qu'elles percent jusqu'à elle, sont faites pour la troubler. Vous me paroissez, au reste, si tenté de me croire avec celle-ci tous les torts qu'elle me donne, que je le suis à mon tour, de vous prouver, par le récit le plus exact de ce qui s'est passé entre elle & moi, à quel point ses plaintes sont injustes. Le matin du jour qui vit

blit

VEZ

elle

cha

aul

que

roi

enc

s'er

ave

qu'

me

dan fen

juf

qui

fan

cel

de

app

ne

une si belle union se former, nous v pensions tous deux si pen qu'il nous au. roit également été impossible d'imagi. ner que le soir même nous dussions être si bien ensemble. Elle s'exprimeroit donc avec plus de justesse qu'elle ne fait si, au lieu de dire, quand il me rendit senfible à ses soupirs, elle disoit, quand je cherchai à lui inspirer des desirs, & qu'enfin j'y parvins; car il est de toute vérité que si elle ne l'eût pas cherché, & même avec une opiniâtreté presque incroyable, mon inconstance ne seroit pas aujourd'hui ce qu'elle auroit à me reprocher. Il est encore si vrai qu'une sensibilité momentanée étoit tout ce qu'elle exigeoit de moi, que quand, sans avoir plus en l'idée de faire des conditions que nous ne nous en donnâmes le tems, nous nous trouvâmes tout arrangés par pur égard, je lui proposai de l'amour, elle me répondit ingénument que c'étoit la chose du monde dont elle étoit le plus dégoûtée. Comme c'est aussi, ce que l'accorde le moins volontiers, fans insister sur ma proposition, je me contentai de la louer de ce qu'elle étoit affez Philosophe pour sentir combien le plaifir & cette passion sont indépendans l'un de l'autre ; & notre liaison s'éta-

ATHENIENNES. 525

iu-

gi-

tre

oit

aît

en-

lje

en-

ité

me

ole,

ur-

er.

ité

xi-

oir

ons

ns,

par

r,

'éle ce

ns onfez aiins

ta-

blit, en effet, sur ce pied-là. Vous pouvez voir aisément par ces détails, & si elle est en droit de se plaindre de mon changement, & s'il doit lui causer une auffi vive douleur qu'elle le prétend, & que vous le croyez : mais elle le verroit, si pourtant il se pouvoit, avec encore plus d'indifférence, qu'elle ne s'en plaindroit ni moins hautement, ni avec moins d'amertume. Pour constater qu'elle a été prise, il faut nécessairement qu'elle dise qu'elle a été quittée, & dans l'abandon cruel où nous laissons les femmes, il y en a si peu qui puissent avec iustice se vanter de nous occuper, quelque peu de tems, & même à quelque titre que ce soit, qu'on ne pourroit, fans la derniere inhumanité, exiger de celle qui ett affez heureuse pour effuyer de nous aujourd'hui, ce qu'autrefois on appelloit un mauvais procédé, qu'elle ne cherche pas à s'en faire honneur.



A AMERICAN SALE

LETTRE IX.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

E qui pourroit me faire penser que le Nicocles en faveur de qui vous m'écri. vez, n'est chargé de rien qui regarde l'E. tat, c'est que ce n'a été que par vous que j'ai appris qu'il a été conduit en prison, & qu'il y est même dans les fers. Son affaire ne pouvant regarder que les Tri. bunaux ordinaires, j'ai d'autant plus de sujet de m'étonner que vous me le recommandiez, que vous devez moins ignorer la division qui regne entre l'Aréopage & moi, & par conféquent le peu d'influence que j'ai fur les Juges qui le composent. A l'ardeur extrême dont vous me priez de le servir, & à la vivacité des alarmes que sa situation me paroît vous causer, je dois présumer, & que c'est un homme de la plus grande considération à tous égards, & que la vie est dans le plus grand danger. Il ne seroit pas naturel, en effet, que vous vous intéressassiez si vivement à ce crin'e à le pre rez affa

mi

voi noi qu' trai cro

Ald'u
no
ce
l'el
ref
me

de nes ver das me du

qu

est ple qu à E.

que

cril'E-

que

on,

Son

Γri-

s de

re-

oins

l'A-

t le

qui

lont

iva-

pa-

, &

inde

e fa

. Il

rous

cri-

minel, si, au moins par sa naissance, il n'en étoit pas digne; & plus je me plais à le penser, moins il m'est aisé de comprendre qu'un homme que vous honorez de votre amitié, soit coupable d'un affaffinat : car , avec quelqu'adresse que yous cherchiez à me le déguiser, je sens non-seulement que c'est de cette horreur qu'on l'accuse, mais que vous seriez plus tranquille fur fon compte, si vous croyiez que ce fût injustement qu'on l'en accusat. Cependant, que ce soit vous, Alcibiade, qu'un malheureux, coupable d'un crime, tout à la fois si lache & si noir, trouve si fensible, c'est, je l'avoue, ce que je ne puis concilier, tant avec l'estime que j'ai pour vous, qu'avec le respect que vous vous devez à vous même. Je ne me perds pas moins à deviner qui peut être ce Nicocles. Le seul homme de marque qui porte ce nom dans Athenes, est le fils d'Eurimague; mais il est vertueux, n'est pas de vos amis; &, dans l'instant, il sort de chez moi. Je me rappelle que j'ai quelquefois entendu parler d'un Nicoclès; mais celui-là est un misérable, sorti de la lie du peuple, qui n'a jamais eu d'autre profession que de flatter bassement les grands assez à plaindre par la petitesse de leur ame,

vei

acc

qui

en

fan

mi

VOI

nêt

hor

êtr

mo

cab

&

me

VOL

me

des

der

plu

ma

316

pour avoir besoin de flatteurs, & affer vils pour les regarder comme leurs amis. On m'a dit encore qu'il joint à ce funeste talent, l'art, s'il se peut, plus honteux. de favoir servir avec adresse, leurs plus humiliantes passions; qu'enfin, il est sans mœurs, sans pudeur, noirci des crimes les plus odieux; & je ne puis me persuader que ce soit pour un homme si justement abhorré, que le fils de Clinias me sollicite, & qu'il puisse s'avilir à ce point-là. Je vous prie donc de vouloir bien m'apprendre ce que c'est enfin que le Nicocles de qui il est question, & de me délivrer d'une crainte qui me tourmente d'autant plus vivement que l'intérêt que je prends à vous, est plus tendre, & plus sincère. Si cet homme que, devant moi-même, vous honorez du titre d'ami, est aussi digne, que je veux bien encore le croire, d'un titre qui me paroît nécessairement devoir supposer des vertus, vous me verrez convaincu alors qu'un ami d'Alcibiade ne sauroit être un assassin, vous prouver par la chaleur dont je le servirai, que je mérite toute la confiance que vous avez en mon amitié: si, au contraire, ce n'est que du misérable que je viens de vous peindre qu'il s'agit, vous me verrez

verrez à la tête, & le plus ardent de ses accusateurs, le poursuivre, jusqu'à ce que, par le plus honteux supplice, on en ait purgé une Ville qui, en le laissant exister, semble partager son ignominie; & le punir du tort horrible qu'il vous fait dans l'esprit de tous les honnètes gens, en vous couvrant de la honte ineffaçable, peut-être, de vous être avoué son protecteur, & son ami.

is.

х,

US

est

les

me e fi

rà
ouifin

n, me

que olus nme

nole je

itre

Sup-

con-

e ne

iver

que

vous

ire,

s me

LETTRE X.

ALCIBIADE A ANTIPE.

Out plein encore de l'ivresse de mon succès, je vous écris, & dans le cabinet d'Aspasie. Les lieux où je suis, & le désordre de mes sens, ne me permettent pas des détails aussi étendus que vous pourriez le desirer. Un de ces momens qui confondent toutes les idées des semmes, sais par moi avec la dernière audace, vient de me rendre le plus heureux des hommes. Averti ce matin, que Périclès étoit inopmément allé au Conseil, j'ai jugé l'instant savo-Tome V. Partie I.

LI

Eh

que

210

Die

dût

rev

bie

mei teni

vier

Je f

de o

affe

me

de p

ente

011

deu

l'Ol mol que

rable pour trouver Aspasie dans la soli. tude où j'avois tant besoin qu'elle fût. Je vole : j'entre : tout ce que j'apperçois fous les portiques intérieurs, m'annonce qu'elle venoit de fortir du bain. De piece en piece, à pas précipités, quoique suspendus, sans rencontrer personne qui les arrête, je parviens jusques dans son appartement. Elle reposoit. L'excès de la chaleur, la certitude qu'elle avoit eue, sans doute, que si quelqu'un la furprenoit pendant son sommeil, ce ne pouvoit être que Périclès, peut - être l'agitation de quelque songe. - Que de beautés se sont offertes à mes regards! Emporté loin de moi, l'occasion, la fureur de mes desirs, tout enfin m'a conseillé la témérité; mais malgré le trouble où j'étois, j'ai senti qu'une demitémérité ne feroit que me perdre ; & que plus Aspasie auroit à me pardonner, moins je rendrois ma grace douteufe. Que puis-je vous dire de plus ? La furprise, l'effroi ont commencé ma victoire, l'amour l'a achevée. Adieu, mon cher Antipe, je l'adore, & revole dans ses bras le lui redire.

LETTRE XI.

i. it.

ce De

oine

ns

cès

oit

la

ne

tre

de

s!

fu-

on-

ou-

mi-

que

er,

use.

fur-

vic-

non

ans

LE MÊME A ADYMANTE.

JIYCERIE se désespere, dites-vous? Eh bien! le beau sujet d'attendrissement que le désespoir de Glycérie! Il n'y a, ajoutez-vous, rien dont elle ne quittât les Dieux, s'ils vouloient lui accorder la grace de se trouver une seule fois dans vos bras, dut-elle même y expirer du bonbeur de s'y revoir. Voilà, j'en conviens, une passion bien vive, & un admirable désintéressement! Ce n'est même que pour tâcher d'obtenir d'eux, ce qu'elle en desire, qu'elle vient de leur faire un sacrifice si pompeux. le suis, affurément, bien loin de savoir de quelle façon les Dieux en auront été affectés; mais, à l'endurcissement où ils me laissent sur son compte, j'ai tout sujet de présumer, ou que sa piété, toute bien entendue qu'elle est, ne les a pas touchés. ou que ses vœux, malgré toute leur ardeur, n'ont pas encore pénétré jusqu'à Olympe. Je doute, de plus, leur immolat-elle toutes les génisses de l'Attique, que mes dispositions à son égard,

Z 2

co

po

tâ

d'

pé

pli

VO

cr

VO

ce

lie

po

Co

d'e

en

ell

fer

qu

qu

m

je

éle

qu

la

av

te

Ce ne sera donc point, comme, en cas qu'elle me trouve inflexible, vous me paroissez tenté de le croire, la crainte de faire à Aspasie une infidélité, mais la crainte très-fondée de ne pouvoir lui dérober celle-là qui, ne comptant même pour rien mon repoussement pour Glycérie, ne me rendra pas dans cette circonstance, moins sourd à votre récommendation qu'à ses prieres. Quoiqu'il s'en faille même beaucoup que la femme de Périclès ait perdu à mes yeux tous les charmes qui me faisoient desirer de lui plaire, ce n'en est pas davantage à l'amour qu'elle m'inspire, que je dois une si singuliere retenue. Plus elle vous surprendra, plus il me paroît juste de vous en apprendre la cause : c'est que sa foiblesse pour moi, est encore si peu constatée que, si je la forçois actuellement de me quitter, mon triomphe sur elle resteroit la chose du monde la plus indécise. Je voudrois donc, avant un malheur qui, en admettant, à la vérité, comme probable, que je ne la prévienne point, ne peut manquer de m'arriver, tâcher d'obtenir d'elle de ces choses d'éclat qui, lorsqu'ensin elles sont échappées à une semme, ne lui permettent plus de pouvoir vous nier avec succès; &, sans que votre gloire y perde rien, vous laissent tout le mérite de la discrétion.

au

nde

irs.

qui

our-

pas

en en

ous

inte

nais

c lui

ême

SIV-

cir-

om-

u'il

ame

OUS

de

ge à

dois

rous

e de

ie fa

peu

elle-

fur

plus

un

Au furplus, mon cher Adymante, i'ai de quoi m'étonner qu'avec l'usage que vous avez des femmes en général, & de celles de l'état de Glycérie en particulier, vous ne voyiez pas que ce n'est point le cœur, mais la vanité de cette Courtisanne qui me redemande. Le peu d'égards que, par les raisons que vous en avez sues dans le tems, je mis pour elle dans notre rupture, ne put que bleffer très-sensiblement son orgueil; &, quoique ce fût avec un soin extrême que je lui cachasse à qui je l'immolois, mes affiduités chez Périclès, pour qui je ne lui avois que trop montré mon éloignement, n'ont point dû, de quelque prétexte qu'alors je les couvrisse, la laisser se tromper au motif qu'elles avoient. L'inaction même où depuis ce tems-là je parois vivre, & qu'elle doit

Z 3

m

pc

di

10

m

l'o

ľ

av

pe

fo

oi

gı

cé

de

to

po

je

ti

V

n

re

fe

al

fe

te

n

P

p

e

d'autant moins concevoir qu'elle me connoît davantage, ne peut aussi qu'a. voir été pour elle, une raison de plus de me croire attaché à Aspasie; & je me trompe fort si ce desir si violent qu'elle a de se retrouver avec moi, & qu'elle voudroit qué je prisse pour une passion que mon inconstance, toute mortifiante même que les circonstances, & son propre caractere m'ont forcé de la lui rendre, n'a point découragée, n'est pas tout simplement le desir de l'emporter fur la rivale qu'elle se suppose. Quand cela feroit moins probable, ce n'en feroit pas moins ce que je voudrois croire; mais je lui inspirerois, en effet, tout l'amour dont elle se vante; &, [ce qui ne seroit pas extraordinaire,] je consentirois à n'en point douter; j'y serois, même, sensible, que la certitude que j'ai de ne pouvoir jamais manquer à Aspasse d'une façon qui lui parût plus injurieuse, qu'elle pût par conséquent, me pardonner moins, je n'en serois pas plus tenté de profiter des bontés de Glycérie. Rendez-lui donc, de ma part, grace du trèstendre souvenir qu'elle veut bien me conserver, tout indigne que j'en suis: & si, comme dans la supposition que je me refuse à ses desirs, vous voulez

me le faire craindre, vous la voyez disposée à s'en prendre à Aspasie, d'une indifférence qu'elle mérite à tant d'égards. loin de chercher à l'en dissuader, ne m'en défendez qu'avec cette mollesse que l'on a quand on veut faire croire ce que l'on nie. Quoique le bruit de ma liaison avec la femme de Périclès commence à percer dans Athenes, ce bruit y est si fourd encore, & graces aux entraves où elle me tient, y fait si peu de progrès, que je ne serois pas fâché qu'avec plus de confistance qu'il n'en a, Glycérie lui donne toute l'étendue que je desire qu'il ait. Si donc en supposant toujours que sa colere contre Aspasie pourroit la porter à répandre ses conjectures, vous la voyez disposée à s'intimider des menaces qu'alors vous devriez naturellement lui faire, ou abstenez-vous-en, ou qu'elles foient si modérées; même si vagues qu'elles ne puisfent lui imprimer aucune terreur. Si, au contraire, vous croyez qu'elles puisfent la jetter dans l'emportement, faites-lui-en de si cruelles, qu'elle imagine ne pouvoir trop tôt me prouver, par l'indifcrétion de ses clameurs, à quel point elle les méprise. Conduisez-vous, enfin, de façon que vous l'obligiez à se

me is:

lez

me

u'a.

plus

e me

'elle

'elle

Fion

ante

pro-

ren-

pas

rter

and

roit

re;

out

qui

on-

ois,

j'ai

afie

use,

on-

nté

en-

ès-

Z 4

livrer à toute sa fureur, & avec tant d'adresse qu'elle ne puisse en même tems avoir le plus léger soupçon de ce qu'en s'y livrant, elle fera pour ma gloire.

LETTRE XII.

'ASPASIE A ALCIBIADE

ÉRICLES part demain pour faire, suivant son usage, la visite de ses terres; & contre le mien, je n'y accompagne point ses pas. Je ne pourrois, sans une extrême confusion, vous faire un détail exact de tous les stratagemes, & de tous les mensonges que le desir de vous plaire, m'a forcée d'employer pour qu'il consentît à me laisser ici. L'amour qui me donne la force d'être si coupable, n'a point encore celle d'étouffer les remords dans mon cœur. Qu'il vous suffise donc d'apprendre que je reste à Athenes, & que tous mes devoirs n'ont pu l'emporter sur l'envie que j'avois de vous prouver à quel point je vous aime. En manquant pour. vous à des choses qui m'ont été sacrées si long-tems, & qui ce d'a co

au

fac

fez

po to:

for fire

VC

to vo de m fe

yo j'a pa bi

co que

ATHENIENNES. 537

nt

211

en

e,

es;

ne

ne

ail

ous

re,

n-

me n'a

rds

onc &

m-

ous En

qui

qui

auroient dû me l'être toujours, je vous facrifie d'autant plus que vous paroiffez toujours croire que je vous facrifie moins. Je suis même si convaincue que ce que je vous immole n'est à vos yeux, d'aucun prix, que je ne comprends pas comment cette certitude ne me fauve point de l'affront de vous l'immoler toujours. Ce n'est pas, vous le savez trop pour mon bonheur, & peut-être aussi pour le vôtre, que mon orgueil soit blessé de me trouver toujours si singuliérement soumise à tout ce que yous desirez : si je crois quelquefois vous facrifier trop, c'est que presque toujours vous semblez croire que je ne vous facrifie rien: mais je ne veux pas vous dire combien il vous seroit facile de me faire craindre de ne vous pas montrer encore affez de tendresse : ce seroit ne vous pas laisser d'excuse; & vous ne fauriez imaginer le besoin que j'ai de pouvoir vous excufer. Je n'ignore pas que vous avez de moi, une idée bien différente, & que vous m'accusez sans cesse de me plaire à vous trouver coupable : mais si, dans le tems même que je vous reproche le plus de crimes, yous pouviez savoir combien j'en oublie ou vous en pardonne, vous seriez

ZS

Ce

dan

fare

ma

tan

rel

êtr

jou

de

inc

me

per

eft

VO

dr

ne

qu

VC

Y

m

m

fa

ef

il

q

ti

fa

p

r

I

encore surpris de l'excès de mon indul. gence, que je ne vous vois quelquefois blessé de ma sévérité. Je ne sais, au reste, pourquoi je vous parle de tout cela, quand j'ai à vous dire des choses qui furement font moins faites pour vous déplaire, que celles dont je vous entretiens. Toute extraordinaire que vous me trouvez, & que, pour ne pas renouveller fur ce point la dispute entre nous, je veux bien convenir que je suis, il ne me le paroît pas que vous desiriez avec l'ardeur la plus vive, de vous voir avec moi dans un lieu où exempts des craintes qui accompagnent, non nos rendezvous, mais nos rencontres, nous puifsions ne nous occuper que de notre amour. Vous ne pouvez pas vous peindre ce bonheur avec plus de vivacité que moi, & le desirer davantage. En m'animant fur cela par la chaleur dont vous m'en parliez, vous m'aviez si bien fait sentir tout ce que les bienséances, la contrainte inséparable de mon état, la nécessité de ménager un mari qui, s'il n'est pas jaloux, pourroit aisément le devenir, la crainte d'en être surpris, devoient nous dérober de plaisirs, qu'enfin vous m'aviez déterminée à me rendre dans quelqu'une de vos maisons. ul-

ois te,

a,

ui

us

e-

us

U-

15,

ne

ec

n-

· Z-

if-

re

n-

ue

ni-

us

ait

la

la

'il

le

s,

n-

n-

15.

Ce n'étoit pas que je m'aveuglasse sur les dangers attachés à une démarche si hafardée, & que je n'en craignisse tout; mais vous aviez déja remporté sur moi tant de victoires, qu'il n'étoit pas naturel qu'ayant moi-même tant d'intérêt à être vaincue, je vous disputasse toujours celle-là. Aujourd'hui que le départ de Périclès nous délivre de toutes nos inquiétudes, pourquoi voudriez - vous me faire commettre une imprudence qui peut nous être si nuisible, & qui vous est si peu nécessaire? Je crois, puisque vous le voulez, que je pourrois me rendre au Céramique sans danger; mais je ne le pourrois que ce soir; & je m'étonne que le plaisir de me voir dans un lieu dont vous êtes le maître, prenne affez sur yous, pour vous faire oublier que chez moi, vous pourriez me voir plutôt. Il m'est, d'ailleurs, impossible de faire, sans le secours de quelqu'une de mes esclaves, ce que vous desirez; & se peutil que vous m'aimiez véritablement, & que l'idée des risques que leur indiscrétion pourroit me faire courir, ne vous fasse pas trembler! Vous me répondrez, peut-être, que j'ai des femmes fort fûres, je le crois; mais n'ayant jamais rien eu à leur confier, quelle certitude

2 6

qu

ne

qu

me

aff

m

lai

&

lic

21-

Ay

ch

re

qu

qu

ch

m

qu

en

to

ce

la

te

pr

qu

ne

m

ré

tr

puis-je avoir qu'elles ne me trahiront pas? Ah! que pensez-vous de moi, si vous croyez que l'aveu de ma foiblesse doive me couter si peu à leur faire? M'est-il plus aisé de les aveugler sur le motif qui me conduiroit chez vous, que de leur cacher que j'y vais? Se peut-il même que je m'y rende sans être suivie, au moins, d'une d'entr'elles; & que je disparoisse à ses yeux aussi long - tems que, fans doute, vous le voudriez, fans lui donner fur moi les soupçons les plus cruels, & en même tems les mieux fondés? Quoique j'aie eu plus d'une fois lieu de remarquer que vos craintes, toutes vives que vous les faites, sont infiniment subordonnées à vos desirs, je n'en crois pas moins qu'elles ne vous ont point jusqu'ici permis de vous livrer tout entier à votre bonheur. Vous favez, moi qui n'ai pas contre les miennes, les reflources que vous avez contre les vôtres, l'impression cruelle que ces mèmes craintes font sur mon esprit, & tout ce qu'elles vous font penser au désavantage de ma tendresse. Voulez-vous que je paroisse mériter encore des reproches si défobligeans, & que, quelqu'injuste que vous voulussiez être, vous ne me feriez pas, fices mêmes terreurs dont j'avoue fi

fe

le

ue il

e,

je

ns

2.

es

is

ufi-

en

nt

er

ZZ,

es. ô-

es

ce

ge

je fi

ue

ue

que tout mon amour ne peut triompher, ne me réduisoient point à n'avoir prefque jamais à vos yeux, que le stérile mérite de la complaisance? Ce n'en est affez, ni pour votre ardeur, ni pour mes sentimens : malgré moi, je vous laisse toujours quelque chose à desirer; &, peut-être, si vous en exceptez le délicieux plaisir de vous rendre heureux, ai-je encore tout à desirer moi-même? Ayez donc, je vous en conjure, mon cher Alcibiade, la complaisance de vous rendre demain chez moi. Vous favez qu'il paroîcra aussi simple de vous y voir, qu'il le paroîtroit peu que je me rendisse chez vous. Comme, pour me dispenser mieux de suivre Périclès, je lui ai dit que je ne me portois pas bien, il le sera encore que ma maison soit fermée à tout le monde; & qu'étant son parent, & son pupille, vous soyez excepté de cette générale proscription. L'étude de la Philosophie qui a déja fervi de prétexte à nos tête-à-tête, en sera un trèspropre à autoriser le très-long entretien que je veux avoir avec vous. Sûre qu'il ne fera pas interrompu, vous me verrez m'y livrer avec toute ma tendresse, & répondre à votre ardeur, par tous les transports que vous pouvez me desirer,

& que je conviens que vous ne m'avez pas encore vus. Je ne fais si, comme vous me le dites, ils m'en rendront plus belle; mais j'ai peine à croire qu'ils ne soient pas pour moi, de grands moyens de plaire aux yeux de quelqu'un qui me paroît faire moins de cas du sentiment, que de la sensibilité; & je ne crois pas devoir rien négliger avec vous. Vous n'ignorez point que Péricles part de bonne heure : tâchez donc d'arriver aussi-tôt que la bienséance pourra vous le permettre. Sans compter que je ne puis vous voir trop tôt, votre présence m'arrachera à des remords que, loin de vous, je ne combats pas avec assez de succès pour qu'ils ne me rendent pas infiniment malheureuse, & dont je ne suis jamais long-tems tourmentée, qu'ils ne me mettent dans des dispositions dont j'ai d'autant plus à me plaindre, que vous y trouvez toujours de quoi m'accuser de vous aimer foiblement. Eh! qui fait, d'ailleurs, si, pensant comme vous faites, c'est, en effet, le seul malheur que je leur doive?

ha

j'a

cle

pe

ra

ré

fac

tro

do

fu

qu

je

po

CO

ce né

qui av pr mi

LETTRE XIII.

S.

IS

e

S

IS

le

er

IS

is

r-

S,

ès

nt

is

t-

u-

y

t.

i-

ue

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

O u s inféreriez, je crois, moins hardiment que vous ne faites, de ce que i'ai sacrifié Glycérie à la femme de Péricles, que celle-ce va me tenir dans la dépendance la plus absolue, si vous vous rappelliez combien de fois vous m'avez répété que je ne devois pas moins ce facrifice à ma gloire, qu'avec raison vous trouviez souillée par une liaison de cette espece, qu'à mes desseins sur Aspasie, dont elle ne pouvoit que suspendre le succès. Mais je veux pour un instant que, sans me faire une extrême violence, je n'eusse pu me le prescrire, vos craintes pour ma liberté en seroient-elles beaucoup mieux fondées? Si l'amour, ou, ce qui arrive plus fréquemment, si les nécessités du desir se soumettent quelquefois notre caractere, ignorez-vous avec quelle promptitude il reprend sa premiere indépendance? Ne diroit - on même pas à nous voir, lorsque le premier devient moins impérieux, & que les

pa

me

dr

av

tei

VO

po

VO

qu

lu

fet

QL

ell

ni

m

ail

in

tr

vi

fer

le

les

fi

pi

bl

bi

di

ill

bl

le

autres s'affoiblissent , que ce n'est que dans l'excès de l'injustice, & de la tyrannie, que nous pouvons trouver un dédommagement de la foumission passagere à laquelle tous deux nous ont forcés? Je n'ai pas encore connu d'homme qui ne se souvint avec amertume, de la contrainte qu'on lui avoit fait éprouver, ou de l'humiliation qu'on lui avoit fait subir; &, de tous ceux qui ont eu à se plain. dre de l'un, ou à rougir de l'autre, il est difficile qu'il y en ait qui se le rappelle avec autant de desir de s'en venger, que j'en conserve toujours. Pouvez-vous de plus imaginer, eussé-je même pour As. pasie, autant d'amour que la multitude des obstacles dont j'avois à triompher auprès d'elle, me l'a d'abord fait suppofer, qu'il m'en fût plus possible de lui être aussi rigoureusement attaché, que du caractere dont elle est, & à ce qu'elle se prise, elle voudra, sans doute, que je le lui sois. Que tout ce que, dans ces premiers momens, vous me voyez donner à une décence d'usage, ne vous impose donc pas sur le véritable état des choses: le dégoût & l'ennui me feront reprendre plutôt que vous ne pensez, tout ce que le desir de vaincre m'a contraint d'immoler. Quand, au reste, Aspasie, ainsi que vous le craignez, & que mot-même j'en suis convaincu, voudroit se faire, de tout ce que ma position avec elle m'a arraché, un droit de me tenir dans l'esclavage, me connoissezvous affez peu pour croire que ce fût pour moi une raison d'y languir? Je yous avoue, cependant, que tout injuste que je suis avec les femmes, je ne saurois lui savoir aussi mauvais gré qu'il me semble que vous le voudriez, de l'envie que je lui crois de m'affujettir. Quelle elt, en effet, la femme qui, soit par vanité, soit par les besoins de son sentiment, ne cherche pas à dominer ce qu'elle aime? Eh! mon cher Axiochus, notre inconstance naturelle, les erreurs de notre vanité, la facilité dont, quelque violent que puisse être l'amour qu'une femme nous inspire, celle-même qui est le moins faite pour agir sur nos sens, les embrase dès qu'elle le veut, abrégent si considérablement la durée de leur empire, ou y font naître de si grands troubles, qu'il faudroit que nous fussions bien barbares pour ne leur point laisser, du moins, quelque tems, de toutes les illussions qui les déterminent à la foiblesse, la seule, peut-être, qui puisse les consoler de la leur! Cette réflexion

li

ı.

1-

1-[t

le

le

1.

le

er

oui

le

ue

es

11-

nes

nt

Z ,

n-

16

là

m

m

Ca

ch

ne

mex

re

de

pa

VE

pl

lu

5'2

VC

de

re

fo

CO

Pa

qu

bi

qu

lu

s'e

qu

lu

qu'un instant d'équité m'arrache, vous confirmera, sans doute, dans vos craintes; mais vous ne devez pas moins vous en reposer sur moi du soin de me désendre des sers dont, selon toute apparence, Aspasse a le desir de me charger. J'ai senti d'avance combien, si je ne m'y opposois pas, elle me feroit payer cher le bonheur de lui plaire; & d'avance aussi, je me trouve arrangé pour que cette félicité ne me soit point tout-à-fait aussi onéreuse qu'elle vous le fait craindre.

Adymante qui, forcé de renoncer au projet de m'attendrir pour Glycérie, n'en avoit pas plus perdu de vue le defsein de m'enlever à sa rivale, hier me donna à souper avec Chryseis, cette jeune Courtisanne qui n'est à Athenes que depuis peu de jours, & que sa fierté n'y rend pas moins célebre que ses agrémens. Avec quelqu'avantage pour elle que l'on me l'eût peinte, elle me parut furpasser tout ce qu'on m'en avoit dit. Toute vive, cependant, qu'étoit l'impression que je recevois de sa présence, & quelque disposée même qu'elle me semblat à seconder les vues d'Adymante, une liaison avec une Courtisanne qui, fur-tout, fait autant de bruit que cellelà; (eh! dans quel moment encore!) me parut, non si criminelle, non pas même si indécente, mais si difficile à cacher, que je demeurai long-tems fur Chryseïs dans une indécision que ses charmes ne lui avoient pas laissé imaginer, & qui, véritablement, étoit dans ma façon de penser, tout au moins, fort extraordinaire. Enfin, Adymante me reprocha avec tant de vivacité, une froideur qui, en attriftant Chryfeis, en répandoit une mortelle parmi les convives; l'idée séduisante d'être infidelle à Aspasie, dans l'instant même qu'elle s'applaudissoit du facrifice que je venois de lui faire ; l'offre que Callicrate, qui crut s'appercevoir que la crainte de ne pouvoir dérober cette aventure à la femme de Périslès, étoit la feule cause de ma retenue, me fit de prendre Chryseis fur fon compte, finirent par me rendre aussi coupable que l'on desiroit que je le fusse. Par Minerve! quand je songe à tout ce qui s'arme contre l'innocence, je suis bien moins étonné de la voir si fréquemment tomber dans les pieges qu'on lui tend, que je ne le suis de la voir s'en fauver quelquefois. Tout erime, quoiqu'on en dise, ne porte pas avec lui son remord: j'ai revu ce matin As-

ous in-

ence, l'ai n'y

her nce que

-àfait

au ie, defme

den'y

elle arut dit.

im-

me nte, qui, elle-

pasie d'un œil aussi tranquille que si, par rapport à elle, je n'eusse rien du tout à me reprocher, & je soupe encore ce soir chez Callicrate avec Chryseis. Je vous invite à y venir perdre vos terreurs, & à y jouir du naufrage d'une vertu contre laquelle, comme vous voyez, il n'étoit pas nécessaire que tant d'ennemis s'unissent.

LETTRE XIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

On, mon cher Alcibiade, nonseulement je ne doute point que vous ne m'aimiez, mais je ne me connois aucune raison d'en douter. Il n'en est pourtant pas moins vrai que je n'en étois pas hier aussi persuadée que j'ai toujours besoin de l'être; & que, par un caprice dont je rougis, & dont je me blâmois, sans que pour cela il m'en sût plus possible de le surmonter, je mourois de douleur de vous voir un air d'indifférence que j'aurois été désespérée que vous n'eussiez pas eu. Accordez, si

VOU tiot fent pas Vo qu'i ren vel pen

ma je c que l'a rail

plu

être

He ne ren enf & 1 que

per

d'u Por de Vo qui de

per

fi;

du

ore

le

er-

une

ous

ant

on-

ous 10is

eft

ı'en

j'ai

par

me

fût

ou-

'in-

érée

, fi

vous le pouvez, de pareilles contradictions, ou plutôt pardonnez - les à un sentiment dont la violence ne sauroit pas plus s'exprimer que se comprendre. Vous me connoissez assez pour être sûr qu'il n'y a que son excès qui puisse me rendre si injuste, & même si-mais je ne yeux pas vous dire tout le mal que je pense de moi, vous ne m'en croiriez peutêtre que trop aisément. Ah! combien, malgré tous les reproches que je me fais, jecrains que ce ne l'oit pas la derniere fois que j'aurai à vous en demander grace! l'avois beau me condamner : moins ma raison avoit d'empire sur mon cœur, plus mon cœur pouvoit tout sur moi. Heureusement, il n'y a rien que vous ne puissiez sur lui; & vous venez de lui rendre le calme : un regard, un mot, enfin, un rien de votre part l'en prive, & le lui rend, peut - être même, sans que vous vouliez l'un ou l'autre. Jamais personne n'a joui sur aucune semme d'un pouvoir si absolu; mais jamais aussi, l'on n'a été aussi digne que vous l'êtes, de régner souverainement dans une ame. Voila ce qu'aucun nuage, quelqu'épais qu'il puisse être, ne fauroit m'empêcher de voir, & qu'aucun mouvement ne peut jamais m'empêcher de sentir. Encore une fois, pardonnez - moi ce qui hier offusquoit ma raison : hélas ! une nuit bien cruelle, & telle, qu'avec tout le chagrin que je vous avois caufé, vous ne me la desiriez sûrement pas, m'a bien punie de mon caprice : je n'ai exactement point fermé les yeux; & j'en suis en cet instant si accablée qu'il faut, & que ce soit à vous que j'aie à écrire, & que j'aie d'ailleurs tant de réparations à vous faire, pour avoir la force de tenir une plume. Adieu donc, mon trèscher Alcibiade: Dieux ! que toute confuse que je suis de ce qui s'est passé dans mon ame, je vous fais de gré d'avoir fu si bien y lire: lisez-y toujours, je vous en conjure : vous ne cesserez jamais d'y voir toute la tendresse que vous méritez, & mille fois plus par consequent, que je ne pourrois vous l'exprimer. Souvenez - vous que vous devez me voir demain, & que j'attends ce jour avec autant d'impatience, que si, depuis que je ne vous ai vu, un siecle se fût écoulé. Ne voilà-t-il pas que je vous donne encore quelque chose à me pardonner?

J'ig fag mo roi dit enc

foi

déc

nià

un

je 1

que lici che a p

fou

mo du adi la

la

LETTRE XV.

ui ne le

us

te-

&

ns

de

ès-

n-

ns

je.

is é-

ıt.

uir

ec

ue

lé.

ne

?

LA MÊME AU MÊME.

JAMAIS, quelque peine que je m'y sois donné, il ne m'a été possible de découvrir pourquoi Périclès a si opiniàtrement voulu que je vous envoyasse une maxime que vous trouverez dans je ne sais quel endroit de cette Lettre. l'ignore si, malgré votre prodigieuse fagacité, vous serez plus heureux que moi. Il croit l'avoir faite; mais il n'oferoit cependant l'affurer, par la raison, dit-il, que, sur cette production plus encore que sur toute autre, on se flatte souvent d'avoir créé, quand ce ne seroit que d'un ressouvenir qu'on auroit à se féliciter, Si ce n'est donc pas comme d'une chose absolument neuve, puisqu'il n'en a pas cette opinion, qu'il veut que je vous en fasse part, ce doit être bien moins encore comme une regle de conduite qu'il croiroit devoir d'autant plus adroitement vous proposer qu'il vous la supposeroit plus nécessaire: car à la profonde reconnoissance que vous

pres

pou

10117

qu'i

ten

qu'

dar

fi p

tile

de

pel

me

pas

ma

m'

jan

be

&

de

pic

qu

m

qu

avez du cœur humain, & au talent fi particulier & si rare dont vous a doué la nature, d'en développer les replis les plus cachés, & qu'il ne vous connoît pas moins que moi - même, il me pa. roit impossible qu'en vous envoyant cette maxime, Périclès ait cru vous présenter que que chose que vous n'euf. siez pas déja apperçu. Je ne trouve guere plus probable qu'en même tems qu'il rend à votre pénétration toute la justice qui lui peut être due, il présume de votre prudence affez peu pour craindre que vous ne fassiez parade d'un don qui ne peut jamais que nous faire redouter de ceux qui nous le soupçonnent, & que, par conséquent, nous ne faurions leur cacher avec trop de foin; qu'enfin vous soyez encore plus touché du plaisir de les humilier, en ne leur déguisant rien de ce que vous avez saisi dans le fond de leur ame, que satisfait du bonheur d'y lire. Il y a donc toute apparence qu'il ne vous envoie cette maxime que pour que vous lui disiez si elle a autant de justesse qu'il me semble s'en flatter. Quoi qu'il en puisse être, & neuve ou non, la voici : S'il faut, pour vivre en sureté avec les hommes, tischer de ne les prendre

prendre jamais que pour ce qu'ils sont; pour y vivre avec agrément, il faut toujours paroître ne les prendre que pour ce qu'ils se donnent. Ne serez-vous pas bien tenté de croire que Périclès ne sait ce

qu'il dit?

t fi

oué

les

oît

pa-

ant

ous

euf.

ere u'il

iuf-

me

ıın-

un

aire

on-

ous

de

olus

ous

ne,

11

ous

que
jufuoi
on,
fules
dre

P. S. Si vous reconnoissez ma main dans cette Lettre, vous y retrouverez fi peu mon cœur, qu'il est presqu'inutile que je vous jure qu'on m'a forcée de vous l'écrire; & que l'on ne pouvoit peut-être jamais me donner d'ordre qui me coûtat plus à exécuter; je ne suis pas naturellement bien vindicative: mais la violence que l'on m'a faite. m'a été si cruelle que je n'ai, je crois, jamais senti avec tant de vivacité le besoin de vous dire que je vous aime, & de vous le prouver. Je vous attends de bonne heure; & si vous êtes aussi piqué que vous devez l'être, que ce foit à vous écrire de choses dures, que l'on ait employé la main de votre maîtresse, vous viendrez plutôt encore que je ne vous attends.



LETTRE XVI.

SOCRATE A ALCIBIADE

A contradiction vous aigrit trop: vous disputez comme on querelle: par le prix singulier que vous attachez à votre opinion, vous devriez être moins blessé que vous ne l'êtes toujours, voir les autres croire aussi la leur de quelqu'importance. Pourquoi, en effet, exigeriez-vous qu'ils vous la facrifiasfent? Seroit - ce parce que vous êtes d'une naissance plus illustre, que vous possédez plus de richesses que la plus grande partie d'entr'eux? Ces avantages ne sont pas faits pour imposer à ceux qui, comme vous, les ont reçus de la fortune, & ne peuvent éblouir, ou forcer au silence, que de vils flatteurs; & si vous croyez pouvoir admettre de ces derniers au nombre de vos amis, vous ne devez pas ignorer que je n'en reçois point parmi mes disciples. Seroit ce parce que vous vous croyez plus d'esprit qu'il n'est ordinaire d'en avoir, que vous concevez si peu qu'on pl m m m ait

pi fe fo

idi co pu esp ne tre

gu ce (ca po

po

nie ga d'e for

les

tes

do: teu fût

puisse, quand vous parlez, avoir un sentiment à soi, & que ce sentiment soit contraire au vôtre? Aux Dieux ne plaise, mon cher Alcibiade, que je forme jamais le dessein de vous humilier! mais, quand on présume tant de soi-même à cet égard, il est bien rare qu'on ait de quoi soutenir ou justifier la vaste idée que l'on en a : il passe même pour constant que la plus grande preuve qu'on puisse donner du peu d'étendue de son esprit, est de ne lui pas croire de bornes. Quoi qu'il en soit, vous avez hier très-vivement blessé Trasybule: pouvez ne lui point devoir d'amitié; mais, sans jetter vous-même sur l'orgueil que vous inspirent votre naissance, vos talens, & même vos richesses (car de quoi votre vanité ne tire t-elle point parti!) le plus grand des ridicules, vous ne sauriez, puisque, de toutes façons, Thrazybule est votre égal. nier que vous ne lui deviez autant d'égards que vous vous croyez en droit d'en exiger de lui : d'ailleurs, par la raison que c'est ce qui les flatte le plus, c'est toujours avec les hommes, ce dont on doit se dispenser le moins. Il étoit douteux, pour ne rien dire de plus, qu'il fut votre ennemi; il est actuellement pref-

E.

p:

ar

0-

ns de

de

et,

af-

tes

us

us ta-

à

us

r, at-

et-

os je

es.

en

on

Aa 2

2

fe

ta

16

p

V

9

9

2

9

n

16

9

le

9

p

n

V

q

n

456

que certain qu'il l'est devenu. Je ne sais si, du caractere dont je vous connois, vous ne croirez pas avoir plus gagné que perdu à l'avoir forcé de se déclarer le vôtre: pour moi qui envisage la chose avec d'autres yeux, j'aurois ardemment desiré qu'en ménageant davantage son amour-propre, vous n'eusfiez pas fait d'un simple mouvement de déplaisance que, peut être encore, vous n'excitiez pas dans son ame, un sentiment de haine qui peut avoir un jour pour vous les plus cruelles suites. Plus par le peu d'importance réelle de ce que vous agitiez ensemble, vous deviez mettre de modération dans cette dispute, moins, par sa propre fierte, il doit vous pardonner l'insultante aigreur que vous y avez portée. Si je ne suis pas encore bien sur que vous preniez pour des raisons, l'emportement & l'injure, je crois, en revanche, avoir de quoi ne pas douter que la hauteur ne vous paroisse souvent de la dignité. J'ignore quelle idée vous avez pu vous faire de l'une & de l'autre; & si dans le fond, vous les confondez ensemble, autant que vous en avez l'apparence; mais, en supposant que cela fût, je croirois devoir vous is

S,

lé

a-

la

r-

a-

ıf.

nt

e,

un

un

es.

de

le-

tte

é,

a1-

je

ous

te-

an-

que

de

ous

au-

on-

en

ant ous avertir que si la dignité passe toujours pour l'effet de l'élévation de l'ame, la hauteur ne paroît jamais qu'un masque sous lequel la petitesse cherche à se cacher, & avec d'autant plus de désavantage pour elle, qu'elle n'en est que plus apperçue: du moins, feriez-vous le seul que l'on eût vu, haut, sans être petit; & quelque favorablement qu'ait pu vous traiter la nature, je doute, si vous me permettez de vous le dire, qu'elle vous ait excepté d'une regle qu'elle a rendue si générale. De plus, il arrive toujours, je ne sais pourquoi, que plus nous avons l'air de nous estimer, moins les autres nous prisent. C'est à vous de voir si l'on trouve dans le bien que l'on pense de soi-même, de quoi se dédommager du peu de cas que les autres peuvent en faire; mais, avant que de prononcer sur cela, je vous prie d'agréer que nous le discutions, non - seulement ensemble, mais avec Axiochus, & Thrazylle qui, comme vous, me paroissant très-portés à croire que notre propre estime doit nous suffire, me font craindre extremement que quand je pense le contraire, ce ne soit moi qui ne me trompe.

LETTRE XVII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

J

t

n

j

p

2

ti

V

n

r

tı

a

fa

te

m

CI

m

I je vous ai fait attendre ma réponse, ce n'étoit pas que rien ne me forcat de la retarder. Périclès est au conseil, & j'ai, en recevant mon billet, nonseulement desiré que votre cœur vous en eût averti, mais il s'en est fallu peu que je ne vous aie su mauvais gré de ce qu'il ne l'avoit pas fait. Je me suis même rappellé qu'il n'y a peut-être pas un mois que, même vous l'eusséje défendu, vous seriez venu m'apporter votre Lettre : il m'a semblé aussi, qu'à ces imprudences que, tout en les blâmant, je vous pardonnois si volontiers, a succédé une circonspection dont, tout en vous louant, il s'en faut beaucoup que je vous sache le même gré. N'auriez-vous pas, à présent, autant de tort de craindre tout, que vous en aviez alors de ne rien craindre? Quoi qu'il en soit, Périclès est sorti: à je ne sais quelle destination qu'hier

au foir, je faisois mentalement de ma matinée d'aujourd'hui, j'aurois, fans favoir à quoi il devoit employer la sienne, juré que s'il vous arrivoit, comme il y a quelque tems, d'imaginer que vous aviez à lui parler, vous n'auriez trouvé que moi pour vous répondre. Je suis bien lasse, je l'avoue, d'avoir toute seule de ces sortes de pressentimens. Je vous demanderai, si pourtant je l'ofe, par quelle raison je les ai toujours, & pourquoi vous ne les avez plus? La peur qu'en me quittant hier, vous m'aviez laissée de n'être pas bien avec vous, a été cause que j'ai, ce matin, si long-tems gardé votre esclave. Vous m'aviez, ce me semble, quittée très-froidement: c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour m'alarmer: je mourois de peur de trouver dans votre Lettre, de quoi justifier les terreurs que la sécheresse que j'avois cru vous voir avec moi, m'avoit inspirées; & il m'a fallu, en conséquence, beaucoup de tems pour que je pusse prendre sur moi de l'ouvrir. En vérité! il n'est pas croyable que l'on foit de cette pusillanimité! J'ai toutes les peines du monde à comprendre comment on peut avoir dans l'esprit, autant de philosophie que

n-

cât il,

on-

ous

de

uis

tre

ffé-

or-

les

on-

ion

aut

me

au-

ous

re? rti:

nier

Aa4

V

d

1

p

V

n

8

V

n

P

2

P

to

a

n

n

m

le

tr

p

V

i'v en ai, & en avoir si peu dans le cœur. Je ressemble parfaitement, selon moi, à une Fuble Milésienne : c'est à-dire, qu'on ne fauroit être plus tendre, & moins vraisemblable. Si, par hasard, vous vous souvenez de toute la raison que j'avois il n'y a, ce me semble, que quelques jours, vous devez être bien furpris de toute la folie que vous me trouvez; malgré le singulier désordre que vous mettez dans mes ideés, &le peu que vous m'avez dit sur ce chapitre, j'ai cru démêler que si Périclès ne vous donnoit point de jalousie, du moins vous vouliez que je vous crusse jaloux de Périclès. Quoique ce sentiment, si réellement vous l'aviez, sût d'une extravagance extrème, j'aurois bien moins de peine à vous le passer, que trop de tranquillité. Jalouse moimême au de là de toute expression, j'ai plus de raisons que bien d'autres, de pardonner ce mouvement, quelque peu fondé même qu'il puisse être. C'est ce qui fait que, toute sûre que je suis de ne vous donner aucun sujet d'être jaloux, & doutant, peut-être, quand je vous en donnerois, que vous le fussiez davantage, je ne serois pourtant pas étonnée à un certain point, de vous

ATHENIENNES. 561

n

e,

&

1,

n

ue

en

ne

re

oi-

ne du

ffe

tifût

ois

er,

i'ai

de

use

ce

de

ja-

l je

iez

pas ous voir cette manie. Il est possible, d'ailleurs, que cela vous soit plus aisé que d'être fidelle. Sans compter aussi, que la jalousie d'amour-propre, doit être plus commune que la jalousie qui naît de l'amour, ne se pourroit-il pas que, pour me faire croire à votre tendresse, vous feignissiez ou de douter de la mienne, ou de vous plaindre que je la partage? Vous ne seriez pas le seul qui misfiez l'injustice à la place de la passion, & qui, encore, voulussiez qu'on ne vous tînt pas moins compte de la premiere que de l'autre. Comme je n'ai point d'art, je n'entrevois tout cela que bien confusément; & je rends graces aux Dieux de n'en avoir pas davantage, puisque ce n'est, peut-être, qu'à cela que je dois le bonheur de ne faire qu'en foupconner dans votre conduite. Si j'étois aussi difficile à vivre que vous m'en accusez, il se pourroit que, malgré cette petite teinte de jalousie qui donne à votre Lettre, une forte d'ame, je n'en fusse pas aussi contente que vous me paroissez vous y être flatté que je le serois; mais quoique je ne vous y trouve jaloux qu'à froid, vous n'y êtes pas aussi déraisonnable que vous m'aviez donné hier sujet de le craindre;

Aas

&, de quelque façon que vous m'appre. niez que je ne suis pas mal avec vous. l'idée que j'ai pu vous déplaire, m'est toujours si cruelle, que tout ce que je puis sentir en ce moment, est le bonheur de m'y être trompée. Vous cherchez, ce me semble, autant que vous le pouvez, à me faire valoir la douceur dont vous supportez ce que vous appellez mes caprices: je pourrois, sans être bien injuste, qualifier d'une facon très-différente, mes mouvemens; mais fans disputer sur les termes, devroit-il done vous être si difficile de me pardonner mes craintes? Quelqu'ennuyé que, fouvent vous en paroissiez, soyez sûr (il est vrai que je vous suppose ici de l'amour pour moi) que si vous me voviez toujours tranquille, j'autois beau vous jurer que je vous adore, que même, quelque desir que vous en eussiez, jamais vous ne pourriez vous déterminer à le croire. Soyez, au reste, trèsconvaincu qu'avec l'extrême besoin que j'ai de ne pas douter de votre tendresse. il faut, lorsque cela arrive, qu'il y ait plus de votre faute que de la mienne .-Je ne sais pas plus ce que fera ce soir, Périclès, qu'hier au soir je ne savois ce qu'il devoit faire ce matin : venez vous-

·V

ATHENIENNES. 563

même vous en instruire; & sur-tout, ou ne vous moquez pas de mes craintes, ou, ce qui m'affligeroit beaucoup plus, ne me les imputez pas à crime. Si c'en est un que de vous aimer à la sureur, je suis, envers vous, j'en conviens, la plus coupable de toutes les semmes; mais, passez moi ce crime-là, & je vous jure que jamais vous n'en aurez d'autre à me pardonner. Serois-je assez malheureuse pour que ce sût mettre votre indulgence à une trop forte épreuve?

e-

s.

eft

je

n-

er-

us

u-

us

ns

on

ais

t-il onie, (il

l'aiez

ne,

mi-

ès-

que

Te.

ait

e.--

oir.

ce

us-

LETTRE XVIII.

PÉRICLÉS A AL CIBIADE.

E suis bien loin, mon cher Alcibiade, d'imiter ces Politiques qui, moins
encore par une discrétion souvent nécessaire, que pour ne pas montrer combien quelquesois ils doivent de leurs succès au hasard, ou pour donner à leur
ministere une plus grande importance,
cherchent à couvrir du mystere le plus
prosond celles mêmes de leurs opéra-

Aa 6

tions qui en exigent le moins. Ce n'est pas que l'Etat puisse être toujours sans fecrets; mais comme il y en a bien peu qui doivent subsister par-delà les circonstances qui prescrivent ou la dissimu. lation, ou le silence, & que ce que vous me demandez, est du nombre de ces événemens dont, sans trahir les intérets de l'Etat que l'on gouverne, on peut, lorsqu'ils sont passés, divulguer les caufes, je vais contenter votre curiosité: à l'égard de ma justification, vous la trouverez dans les faits mêmes que j'ai à vous raconter.

Les accusations de mes ennemis renfermant deux chefs très-divisibles, j'ai cru devoir les traiter séparément, soit pour ne pas fatiguer votre attention en l'arrêtant trop long-tems sur des objets pour lesquels votre façon de penser actuelle ne peut vous donner que du dégoût, foit pour ne point prendre plus que je ne dois fur des momens que j'ai confacrés à l'utilité publique. Lorsque je vous aurai prouvé combien je suis innocent de ce que l'on m'impute, j'en viendra, peut-être, aux éloges que l'on croit me devoir, & qui vous paroîtront, peut-être, aussi mal fondés que les fautes que l'on me reproche.

f

21

u

r-

u-

us

es

ets

ıt.

11-

é:

la 'ai

n-

ai

oit

en

ets

ac-

dé-

us 'ai

ue

uis

'en

jue

pa-

dés

C'est, au reste, beaucoup moins pour vous donner des armes contre les ennemis de ma personne, ou les détracteurs de mon administration, que je vais ici confondre les uns & les autres, que pour vous prouver avec quelle fureur la calomnie poursuit les hommes en place, & pour vous instruire en même tems dans le grand art de régir les Etats. J'ai encore pour vous rendre ce compte, un objet que la violence de vos mouvemens, l'ardeur que dès vos plus tendres années, je vous ai vue pour la vengeance, & la crainte des excès où elle peut un jour vous porter, ne me paroissent pas vous rendre d'une moins grande importance. C'est de vous montrer , par l'exemple de mes accusateurs , à quel point en général, les hommes se trompent dans leurs jugemens, & avec quelle légéreté, souvent même avec quelle injustice ils se permettent l'improbation; & par mon exemple propre, combien, pour n'être pas détourné du noble dessein de servir sa patrie, on a besoin de s'armer contre l'ingratitude de ses concitoyens, & de favoir immoler ses plus légitimes ressentimens.

Si, d'ailleurs, par l'excès de votre

te

n

q

q

jı

q

to

q

te

fi

V

n

tı

b

C

pétulance, & le scandale constant de vos mœurs, vous ne mettez pas vousmême obstacle à votre élévation, vous êtes plus fait que personne pour remplir un jour la place que j'occupe. Je regarde donc, & comme un des devoirs que les loix, & ma propre volonté m'ont imposés envers vous, & comme une obligation que j'ai contractée envers la République, de travailler aptant que je le puis à vous rendre digne du nom de vos aïeux, & à former en vous un citoyen qui, par ses propres fervices, puisse ajouter à la reconnoisfance, & à la vénération qu'elle conserve pour leur mémoire. Ce n'étoit qu'à de si grandes considérations que je pouvois immoler la répugnance que je sens à parler de moi, & l'indifférence profonde où je suis sur tout ce qu'on en peut dire.

Une des choses dont vous m'entendez blamer le plus universellement, & avec le plus d'aigreur, c'est d'avoir, & fans aucune raison qui, du moins, sût apparente, refusé, lorsque les vœux de toute le peuple étoient tournés de ce côté, d'aller reconquérir l'Egypte, & ravager les Provinces maritimes de

la Perfe.

On dit très-vrai: les follicitations les plus ardentes, les qualifications les plus injurieuses, les menaces les plus terribles ne purent vaincre mon obstination sur cet article. A l'égard du tort que les Athéniens prétendent encore que par-là je leur ai fait, vous allez juger, par le détail de ce qu'eux mêmes avoient à craindre dans le tems qu'ils se proposoient de si grandes choses, si, sans risquer leur ruine, je pouvois me

prêter à leurs desirs.

de

S-

us

n-

Je

irs

ité

m-

ée

10-

ne

en

res

if-

n-

oit

ue

ue

en-

on

en-

&

&

fût

ux

de

te,

de

Quoique les Eubéens ne m'eussent pas donné, de leur mauvaise volonté à notre égard, des preuves sans replique, je leur voyois porter avec trop d'impatience le joug que nous venions tout récemment de leur imposer, pour que je ne dusse pas croire qu'ils n'attendoient, pour le secouer, qu'une occasion favorable, & même que si elle tardoit trop à se présenter, ils ne la prévinssent point. Ce n'étoit pas tout: Mégare, Corinthe, & Sicyone nous menaçoient, Sparte rassembloit ses forces; & contre qui pouvoit-ce être que contre nous? Etoit ce avec des craintes si bien fondées, & dans de si critiques circonstances que je devois courir à des conquêtes éloignées, & si incertaines?

L'Eubée, en effet, lasse de notre domination, & de l'attente, se révolta; & je fus obligé d'y marcher, mais feulement avec la quantité de troupes que la connoissance que j'avois, soit des lieux où nous devions combattre, foit des ennemis que nous avions à dompter, me fit juger suffisante: car, quelles que fussent encore sur cela les clameurs, je ne crus pas, avec ce que nousmêmes avions à craindre dans ce moment-là, devoir laisser l'Attique absolument dégarnie. L'événement justifia tout à la fois mes craintes & mes précautions. J'étois à peine dans l'Eubée, que sur la nouvelle que les trois peuples alliés sont sur notre territoire. mais sans pouvoir, par les mesures que j'ai prises contre leurs efforts, y porter le ravage, & que les Spartiates sont près de les joindre, je reviens, trouve le secret de dissiper les derniers, mets les autres en fuite, & retourne avec la même célérité soumettre l'Eubée.

Vous pouvez à présent demander à mes censeurs quel eût été le fort d'Athenes si, ne confultant que ses desirs, j'eusse, au soin de la désendre, préséré le recouvrement, tout au moins li incertain, de l'Egypte, & le plaisir, beau-

Pe fe

ec

le le té

ni

ro ta qt de fe T

qi n 0

e:

coup trop payé, ce me semble, par nos propres matheurs, d'humilier le Roi de Perse, en portant dans ses Provinces le ser & le feu.

1-

es it p-

a-

S-0-

ia

é-

0

U.

e,

ue

er

nt

ve

ets

la

à

A-

s,

ré

n-

u-

LETTRE XIX.

ALCIBIADE A THRAZILLE.

INFIDELLE (ch! encore avec quelle audace!) aux femmes qui seroient le plus dignes de votre constance; &, témoin Théognis, tenant avec la derniere opiniatreté à colles de qui, sans rougir, on ne fauroit s'avouer l'amant: tantôt partisan des Courtisannes jusques à la derniere indécence; donnant jusques à la minutie, dans le sentiment opposé, vous êtes, mon cher Thrazylle, l'homme le plus inexpliquable, peut-être, qu'il y ait au monde. Quel bonheur n'est-ce point, n'estil pas vrai, de finir chacune de ses journées, sans pouvoir se dire dans quelle opinion celle qui la fuit nous furprendra! Je ne pouvois, selon vous, par exemple, lorsque j'attaquai le cœur d'Aspasie, ni en priser assez la possession,

fai

pe

to

m

qu

le

rie

ce

m

qu

la

po

m

lu

ce

qu

co

en

ge

qu

liv bi

de

êt

fc

PC

te

qu

ni trop employer de soins pour me le conferver, si jamais (ce sont, ce me femble, vos propres termes,) j'étois affez heureux pour m'en rendre maître. A peine, depuis que je l'ai décidée en ma faveur, un mois s'est-il écoulé; & vous ne revenez point d'étonnement de ce que je ne l'ai pas encore quittée! Pourquoi vous auroit-il paru si injuste que j'eusse ce tort avec elle, ou pourquoi me blâmez-vous de ne l'avoir pas? Vous auriez, si je ne me trompe, bien de la peine à concilier ces contradictions; même partissiez-vous pour fonder le dernier de ces sentimens auquel depuis quelques jours vous paroissez enfin vous être fixé, de la crainte qu'Aspasie vous donne pour ma liberté, puisque, dans la supposition que je réussirois auprès d'elle, vous n'avez jamais dû préfumer que cette liberté pût avoir la même étendue qu'auparavant.

J'ai peine, je l'avoue, à ne pas rire de votre acharnement à chercher à cette même femme qui, seule, vous paroissoit digne d'être adorée, des rivales qui puissent la bannir de mon cœur, quand vous pourriez, avec tant de raison, compter sur l'ennui que les Dieux semblent avoir attaché pour moi à la jouis-

le

ne

ois

re.

en

&

de!

fte

uras?

ien

ns; le

uis

ous

ous

ans rès

ner

en-

rire

ette

oifqui

and

on,

emuiffance d'un bonheur, quel qu'il soit, que personne ne me dispute, & que, surtout, je suis obligé de cacher à tout le monde. Pouvez-vous, de plus, ignorer que, pour me faire une fureur du goût le plus simple, il ne faut que le contrarier? C'est, donc, selon toute apparence, bien plus à la conjuration de tous mes amis contre Aspasie, qu'à tout ce qui devroit m'y attacher, qu'elle doit la sorte de constance dont je me pique pour elle: du moins, lorsque je m'examine bien, ne m'est-il pas possible de lui trouver une autre cause. Ce n'est pas cependant, que je me flatte, ni même que je doive me flatter jamais de rencontrer ailleurs tant de charmes : mais, en laissant même à part mon inconstance naturelle, ce vice de caractere que les gens défintéressés nomment humeur, & que, pour pouvoir sans doute s'y livrer avec moins de scrupule, les amans bien tendres ont décoré du beau nom de délicatesse, le bonheur qu'elle a d'en être douée plus que personne, & les scènes fréquentes que je lui dois, ne pourroient pas laisser long-tems subsister une passion contre la durée de laquelle tant de choses se réunissent.

Il faut, quand i'y fonge, que l'amour-

đu

do

ou

le

be

ge.

de

vie

l'u

bla

je

ja

ve

po

ne

ap

fie

re

pi

po

qu

cle

di

qu

de

m

qu

ď

de

91

propre des femmes, les aveugle singu. liérement sur les véritables intérêts de leur cour, pour qu'elles sentent si peu que c'est bien affez que nous ayons pour elles, la politesse de paroître laisser subsister le desir bien par-delà le terme que la nature femble lui avoir affigné, fans qu'elles exigent encore du desir sa. tisfait, toute l'ardeur, & même toute l'impétuosité du desir qui est encore à fatisfaire. Je veux, quand j'en auraile tems, composer un Traité sur cette injustice de leur part : j'ignore si je les en ferai revenir; mais, du moins, aurai-je eu le plaisir de leur dire ce que j'en pense.

A l'égard de Thrazyclée, que vous voudriez que je fisse succeder à Aspasse, & qui montre elle-même tant d'envie d'en remplir la place, à moins que, comme Adymante, vous ne voulussez que je reprisse Glycérie, vous ne pouviez pas me proposer de semme qui, soit par ma position, soit par mon goût, me convînt moins. Je suis dans mon tort, sans doute; mais je vous avoue que je ne trouve que du jargon où vous ètes ébloui de l'esprit, & des mines & de l'affectation où vous voyez des graces & des traits. De plus, elle met

gude

cu

our Ser

me né,

fa-

ute

e à

ile

tte

les

au-

'en

ie,

vie

le,

ou-

ui,

ût.

non

oue

ous

8

ra-

net

du fard; &, si par le peu d'importance dont il m'est que les femmes soient. ou non, finceres, je leur en permets dans le cœur, le besoin que j'at qu'elles soient belles, me le fait abhorrer sur leur visage. Agathon, d'ailleurs, vient, dit-on, de la quitter; &, quoiqu'elle en convienne moins encore que de l'avoir pris, l'un & l'autre me semblent si vraisemblables que, pour n'en point douter. je n'ai même pas besoin du desir que i'ai de le croire. C'est à vous que je veux bien laisfer à juger si je suis fait pour être le successeur d'Agathon. Vainement, pour ménager ce que vous appellez ma pufillanimité auprès d'Afpasie, & qui ne paroît que cette forte de respect qu'un sentiment vrai nous infpire toujours, m'assurez-vous que je ne pourrois jamais rien faire contr'elle, qui, par le secret qu'impose à Thrazyclée sa propre situation, parvint plus difficilement à sa connoissance. A l'éclat qu'ont fait toutes les aventures de la derniere, je dois nécessairement présumer ou qu'elle l'a peu consultée, ou qu'elle a été bien ma heureuse. Plus, d'ailleurs, il paroît qu'elle seroit flattée de me plaire, moins je dois supposer que, fût-elle même dans l'intention de

cacher son triomphe, elle pût en avoir la force : notre silence sur ce qui humi. lie notre amour-propre, doit répondre de notre indiscrétion sur ce qui le flatte. Malgré tant de raisons, cependant, de ne jamais songer à elle, le desir de faire une chose aussi extraordinaire que de prendre une maîtresse sur la simple recommandation d'un ami, & de vous prouver toute l'autorité que le sentiment qui, des nos premieres années nous unit, vous donne sur moi la considé. ration que ce sera toujours une infidélité de plus, une sorte de curiosité que Thrazyclée m'inspire, me déterminent: vous pouvez donc lui annoncer fon bonheur; mais l'affurer en même tems que le moment qui lui donnera la publicité qu'elle y desire, sans doute, en sera infailliblement le terme. Si, à ce que je fais aujourd'hui il n'y avoit que du singulier, dût le cœur d'Aspasie en gémir, je serois bien éloigné d'en exiger le secret; mais j'y vois quelque chose de pis; &, à vous parler avec franchise, je ne puis prendre sur moi de me donner à la face des Athéniens, le ridicule de posséder Thrazyclée.

rela

qu'

gno

avo

voi en

pui écr

COL

ma qui

fe f

de

me pré

fire

pre

tro fur

1

LETTRE XX.

oir nidre

te.

ire de

re-

ous

ent

ous

dé-

éli-

que

nt:

fon

ms

pu-

en

ce

que

en

ho-

an-

de

, le

ASPASIE A ALCIBIADE.

A fievre m'a hier laissé si peu de relache, & je me sens si abattue de ce qu'elle m'a fait souffrir, que je craignois de ne pouvoir pas aujourd'hui avoir la force de vous dire combien je vous aime: mais l'amour & vous, êtes en possession de faire des miracles. Depuis que j'ai voulu bien décidément vous écrire, je me suis, en effet, sentie beaucoup mieux. J'aurois, ce me semble, mauvaise grace de me plaindre d'un mal qui s'affoiblit à l'instant où il pourroit se faire le plus douloureusement sentir. Venez, mon cher Alcibiade, achever de le bannir, ou, du moins, de le calmer. Je crois, cependant, devoir vous prévenir que vous ne me trouverez pas autant de charmes que vous m'en defireriez; & malgré la précaution que je prends de vous armer contre le premier coup d'œil, je crains bien que vous ne trouviez que je ne vous en dis pas affez sur le changement dont je suis: mais, fûtil plus grand encore, je n'en craindrois pas plus de vous voir; ceux de vos fentimens qui me flatteroient le plus, & qu'en même tems, je crois le mieux mériter, sont indépendans des graces de la figure. Si, d'ailleurs, une maîtresse malade refroidit le desir, une amie ne pent, dans cette trifte fituation, qu'acquérir sur le cœur de nouveaux droits; & la compation doit ajouter à l'amitié, tout ce que l'amour y perd. Péricles prétend que l'ardeur de la fievre ne m'a point permis de raisonner cette nuit aussi conséquemment que quand je ne l'ai point, qu'enfin j'ai eu l'esprit toutà-fait aliéné. Quoique je fusse hors d'état de juger des choses aussi sainement que lui, je crois, en effet, que mes idées ont été dans un fort grand désordre; mais il faut, ou que cela n'ait pas été au point où il le dit, ou que rien ne puisse empecher que vous ne soyez toujours présent à mon imagination, car je n'ai pas, un seul moment, cessé de vous voir & de vous parler. Cependant, cette alienation d'esprit qu'il m'attribue, & avec raison, sans doute, m'a vivement inquiétée. J'ai, fur le champ, cherché dans ses yeux si, dans un état où je ne pouvois plus prendre de loix de

ti

fe.

V

ne

fu

pa

CO

io

pl

at

.

pa

qu

bea

m'

me

pai

fie

dig

fià

&

ATHENIENNES. 577

is

n-&

IX

de

ife

ne

ic-

é,

lès

n'a uit ne ut-

arc

ent nes or-

pas

ou-

rje

ous

nt,

ue,

ve-

np,

état

oix

de

de la prudence, la violence de mes sentimens ne m'en auroit pas fait trahir le secret: mais à la tranquillité où je le vois, je dois croire, ou que ce malheur ne m'est pas arrivé, ou qu'il a rejetté sur un délire passager, tout ce qui ne partoit que du délire constant de mon cœur. Adieu, moins il me sera aujourd'hui permis de vous voir long-tems, plus je desire que vous ne me fassiez pas attendre votre présence.

LETTRE XXI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

E suis charmé que Chryséis vous ait paru justifier par sa présence, & le choix que j'ai fait d'elle, & la réputation de beauté qu'elle a parmi nous; mais vous m'auriez, je l'avoue, incomparablement plus satisfait, si ce n'eût été que par vos propres desirs, que vous m'eus-siez appris combien vous la trouviez digne de plaire, & je m'y connois mal, si à la façon dont ses regards se portoient & s'arrêtoient sur vous, elle n'a pas été Teme V. Part. I. B b

qu

fa

VE

no

qu

m

ai

po

qu

ra

ce

in

VO

do

in

VO

qu

CO

ce

VO

fin

à

m

le

d'e

re

pû

ch

av

fur cela du même sentiment que moi. Vous avez, à ce que vous me dites, remarqué que vos éloges ont fini par lui donner de l'humeur. Je ne m'en suis pas moins apperçu que vous; mais, loin que nous attribuions tous deux ce mouvement à la même cause, c'est de cela même que je parts pour croire que je ne me suis point trompé, lorsque j'ai cru qu'elle ne vous voyoit pas avec la froideur que vous lui supposez. Les femmes se contentent de l'éloge, quand elles n'ont que leur vanité à satisfaire; mais il est tout simple qu'où elles voudroient faire naître le desir, l'éloge ne leur suffise pas. Puisse une autre fois Chryseis être plus heureuse! Si, par hasard, la crainte de blesser l'amitié qui nous nuit, étoit ce qui vous lui a fait marquer tant d'indifférence, le vœu que je viens de former, & que vous ne pouvez croire que très-sincere de ma part, doit vous dire affez à quel point vous vous êtes mépris. Quoique Chryseis soit de Paphos, que, par les agrémens de sa figure, par le charme qu'elle sait répandre dans les plaisirs, par la vivacité & le déréglement de son imagination, personne ne soit plus digne qu'elle d'y être née, & ne rappelle oi.

s,

ar

uis

s,

ce

de

ille

i'ai

la

m-

ind

re;

ou-

ne

ois

par

qui

fait

que

OU-

art,

ous

l'éis

ens

fait

iva-

agi-

gne

elle

mieux à tous égards, l'idée de la Déesse qu'elle y a servie, je ne sais par quelle fatalité elle ne m'inspire que ce mouvement machinal, aussi souvent en nous, pour le moins, l'effet du caprice, que l'ouvrage de la beauté, & qui n'est même pas le goût. Ce n'étoit donc pas, ainsi que vous me paroissez l'avoir cru, pour l'honneur du mien que je voulois que vous la vissiez; mais, dans l'espérance qu'elle pourroit vous faire oublier cette Theognis qui, semblant à chaque infidélité qu'elle vous fait, prendre à vos yeux de nouvelles graces, vous donne un ridicule dont sans une peine inexprimable, je ne faurois vous voir vous couvrir. Tout affligé, cependant, que j'en suis, je crois devoir moins encore consulter ma façon de penser sur cela, que la malheureuse illusion que vous vous faites; & je vais, puisqu'enfin vous le voulez si absolument, sécrire à Théognis en votre faveur. L'extrême mépris qu'elle m'inspire, &, je ne vous le cache pas, le desir ardent que j'aurois d'échouer dans cette négociation, m'y rendoient moins propre que qui que ce pût être; mais vous vous obstinez à m'en charger. Malgré donc tout le chagrin avec lequel je vous vois courir à de nou-

B b 2

veaux affronts, après avoir, & trop vainement tenté de vous les épargner, mon amitié pour vous ne peut plus que me permettre de vous obéir. En vous voyant, au reste, si cruellement agité dans une circonstance où vous ne poufsez pas un soupir que vous ne dussiez vous reprocher, je ne puis, sans effroi, considérer tout ce que, pour tâcher de ramener à nous une femme qui, souvent, n'a pour elle que son inconstance, nous essuyons d'humiliations; & combien nous sacrifions de cet amour propre qui fait la dignité, à une vanité misérable qui ne peut que nous avilir. Aussi, ne sais-je si je trouverai ou non des inconstantes; mais, à la façon dont ie compte m'arranger toujours avec les femmes, je serai bien étonné si j'ai jamais à courir après des infidelles.

p

1

t

r

77



LETTRE XXII.

S

z i,

le

1-

&

ır té

r.

n

nt

es ia-

THEOGNIS A ALCIBIADE.

Our peu qu'on ait d'usage de la facon de penser des hommes (& vous paroissez me faire l'honneur de m'en attribuer beaucoup,) on compte toujours moins sur leur constance, qu'on ne s'en flatte. En m'affurant donc qu'Axiochus ne me fera pas long-tems attaché, si vous me dites une chose que mon sentiment actuel pour lui, ne peut que me rendre très-cruelle, du moins, ne m'en dites-vous pas une qui ait le droit de me paroître incroyable. A cette prédiction, vous ne craignez pas d'ajouter que la passion que je crois qu'il m'inspire, n'est pour mon cœur, qu'une méprise de plus. Ce n'est pas que je ne sente que la promptitude dont jusques à présent je me suis livrée aux impressions que je recevois, & le peu de durée des goûts mêmes qui ont paru m'entrainer avec le plus de violence, doivent naturellement faire penser que ce qui m'occupe, ne sera pas plus à l'abri de l'effet du tems, que ne l'a été ce qui m'a occupée; mais vous devriez connoître affez les femmes pour favoir qu'auprès d'elles, le passé ne sauroit répondre de l'avenir; qu'il y en a qui facrifient long-tems au caprice avant que de sacrifier à l'amour ; & que si l'opiniâtreté avec laquelle nous aurons tenu à un attachement, n'est point une raison de croire que nous serons auffi fidelles au goût qui y aura fuccédé, ce n'en est pas plus une de penser que parce que rien encore ne nous aura fixées, nous ne rencontrions pas enfin un objet qui nous fixe. Autant qu'il est possible de comparer ce que l'on sent avec ce que l'on ne fent plus, il me semble que, de tous les hommes qui ont arrêté fur eux, mes regards, & mon imagination, aucun ne m'a paru passer jusques à mon cœur, qu'Axiochus; & qu'il feroit très-possible qu'il fût pour moi cet objet. Au reste, que cela soit, ou non, il n'en sera pas moins sûr que, même malgré toute la chaleur que vous avez mise dans vos sollicitations pour Thrazylle, & qui a été jusques à me dire des choses fort désobligeantes, jamais vous ne le verrez reprendre sur moi l'empire qu'il redemande. Qu'il cesse donc de m'accabler de reproches

15

ır

U-

n

ce

10

u-

nt

115

lé,

ue

ra

ân

eft

nt

ne

nt

on

ler

3

ur

it.

ue,

us

ur

me

ja-

fur

a'il

nes

qui ne font que me fatiguer, de supplications qui ne me touchent point, & d'invectives que je dois trouver d'autant plus déplacées que ce n'est plus l'amour qui les entend & les reçoit. J'ai bieft voulu jusques ici, non-seulement recevoir ses Lettres, mais, quoique je pusse faire de mon tems un beaucoup plus agréable usage, y répondre quelquefois. Je vois qu'il a regardé comme une preuve qu'il pouvoit me ramener encore, une condescendance qu'il ne doit plus qu'à ma pitié; elle m'est onéreuse; elle m'accable; me blâmerez-vous de ceffer de l'avoir? Je me plaisois à me flatter qu'enfin il reconnoîtroit de lui-même toute l'imbécillité qu'il y a à croire que, parce que l'on aime encore, ou qu'on le croit, on ne doit point cesser d'être aimé; &, fur-tout, qu'il ne pousseroit par la sienne jusques à prendre des égards pour des fentimens: mais, puisqu'il s'obstine à s'y tromper, qu'il ne soit pas surpris si désormais je lui renvoie ses Lettres, telles exactement qu'elles me seront parvenues. Je lui ai, dit-il, juré de l'aimer jusques au tombeau : il n'y a rien de plus probable que je l'ai fait; mais qu'importe quand mon cœur ne s'en souvient pas? Ne lui ai-je point,

B b 4

d'ailleurs, déja donné la preuve que rien ne m'est moins facré que ces sortes de sermens? Je conviens que, quittée, & le plus inopinément du monde, par l'homme à qui je l'avois facrifié, mourant, ou m'imaginant que je mourrois de douleur de l'avoir perdu; &, quoiqu'il en pût être, ayant besoin d'une diftraction, je sollicitai Thrazylle de qui mon infidélité n'avoit pas changé le cœur, de revenir dans les bras d'une maîtresse qui lui étoit toujours chere. En faisant beaucoup pour lui, puisqu'enfin j'étois encore nécessaire à son bonheur, je crus, & ne vous le cache pas, faire autant pour moi-même: le tems a dissipé cette erreur. Peut-être aussi, les perpétuelles inquiétudes de Thrazylle sur les bontés que je pouvois avoir eues pour son dernier prédécesseur, & sa fureur de me faire avouer ce que, moins par fausseté, que pour notre tranquillité respective, il me paroissoit si important de lui taire, ont-elles achevé de me faire sentir à quel point je me trompois quand je croyois l'aimer encore. A l'égard des obligations qu'il prétend que je lui ai, n'eussé-je point, dans cette occasion, dû à ses seuls desirs, la somplaisance qu'il eut pour les miens,

nle

&

ir 1-

is

i-

C-

ni

le

le

e.

1-

1-

S,

2

es

le

es

fa

15

1-

n-

vé

10

11-

é-

15

la

S,

devroit-il ignorer que le souvenir de tout ce que, relativement à l'amour, on peut devoir à l'amant, s'efface en même tems que le sentiment qu'il avoit fait naître, s'éteint? Il ne cesse de m'assurer qu'il l'emporte à tous égards sur Axiochus; mais si, comme malheureusement pour lui, cela n'est que trop vrai, il a cessé de me plaire, & que j'aime Axiochus, peut-il se flatter que tous les éloges dont il s'accable, me feront penser de lui aussi avantageusement qu'il en pense lui-même? Ce qu'enfin il y a de certain, c'est que je me sens pour son mérite, quelque justice que je lui rende, d'ailleurs, une si profonde indifférence que, sans toutes ses persécutions, à peine me rappellerois-je qu'il m'a été cher. Je suis si lasse de l'en assurer, que je vous prie de vouloir bien l'en affurer vous-même. Je ne doute point qu'à cette déclaration si précise de ma façon de penser à son égard, les reproches qu'il me fait depuis si long-tems, quoique toujours avec si peu de succès, d'être de l'ingratitude la plus noire, ne se renouvellent avec la derniere violence: mais quand, ce que, par exemple, je ne crois point du tout, il seroit vrai qu'ils fussent fondés, il me seroit

Bbs

encore moins onéreux de continuer de les mériter, & même de les entendre, que de me mettre dans le cas d'effuyer de lui les remercimens qu'il voudroit avoir à me faire.

LETTRE XXIII.

ASPASIE AU MÉME.

Ous avez tort de vous croire la feule cause de ma maladie; mais vous en auriez, peut-être, plus encore si vous ne vous en attribuiez rien. Il y avoit plusieurs jours que je ne dormois pas; & cette infomnie, qu'elle qu'en pût être la cause, m'avoit mis le fang dans la plus cruelle agitation. Il y auroit donc, à mon sens, plus de fujet de s'étonner que ce mouvement n'eût été fuivi de rien, qu'il n'y en a d'y avoir, enfin, vu succéder la fievre. Il est vrai ausi que la derniere impatience à laquelle vous vous êtes laissé emporter avec moi, fut accompagnée d'une si dédaigneuse froideur ! c'est, ce me semble, si peu avec brusquerie dont vous recutes mes plaintes, que l'amour doit

ATHENIENNES. 587.

r 1

IS

fi

r-

le

is

11.

us

nt

'V

eft

ce

r-

ne

m-

US.

it

s'expliquer! vous devez si bien le savoir, qu'à ne vous voir employer pour détruire mes craintes, que ce moyen, il me fut impossible de n'en pas-conclure que si je n'avois point encore perdu votre cœur, c'étoit un malheur dont. du moins, je n'étois pas bien éloignée. Pouvois-je effectivement, quand je vous voyois vous livrer à des impatiences que vous savez m'être si contraires, & qui étoient d'ailleurs si déplacées, me faire quelqu'autre idée? Si vous m'aimez autant que vous me le dites, ou que vous sachiez seulement combien vous m'êtes cher, il est inutile que je vous dise à quel point, & dans un tems encore où ma santé étoit déja fort altérée, cette conclusion a dû m'ètre funeste. Vous voyez que s'il n'est pas vrai que ce soit à vous seul que vous deviez vous en prendre, il ne l'est pas moins que vous vous devez quelques reproches de l'état où j'ai été. Je vous avoue avec la même bonne fois, que ce qu'il y auroit pour moi, de plus heureux, seroit que je fusse aussi visionnaire que vous me taxez de l'être. J'ose, de plus, quelqu'envie, quelque besoin même que vous puissiez en avoir, vous défier de desirer aussi vivement que je le desire

B b 6

moi-même, de me voir convaincue que je ne puis que me tromper quand je vous accuse', ou de ne point m'aimer, ou, même en m'aimant, de me donner des rivales : mais j'ai malheureusement pour moi, soit sur tout ce que vous faites, soit sur tout ce que vous pensez, une sorte de sagacité, ou même de prescience, telle que le démon même de Socrate, tout éclairé qu'il est, ne pourroit pas la pousser plus loin. Je sais trop à quoi je la dois pour ne l'attribuer comme vous, qu'à l'étendue de mon esprit. Il faudroit, pour que cette même prescience fût son ouvrage, que j'en cusse infiniment plus que je m'en trouve. C'est mon cœur, c'est une sympathie qu'il ne m'est point possible de définir, mais dont à chaque moment j'éprouve l'effet, que je puis seul en croire la cause. Elle m'a fait toujours, graces à vous, trop de mal pour que je m'en applau-disse autant que vous le pensez. Je n'y gagne seulement pas, malgré tout l'esfroi que cette espece de divination vous inspire, la douceur de vous voir ne plus chercher à m'abuser. N'ayez donc plus, ou du moins, je vous en conjure, n'ayez plus si souvent la cruauté de me dire que l'ai moins de plaisir à croire ce qui pour.

roit me rendre heureuse, que tout ce qui ne sauroit que m'affliger. Vous auriez peine à imaginer combien vous m'affligez vous-même, toutes les fois que vous me tenez cet étrange propos. Se peut-il, mon cher Alcibiade, qu'avec l'esprit que vous avez, vous vous figuriez qu'il puisse exister un être assez ennemi de lui-même pour se refuser volontairement à ce qui seul peut faire sa félicité; ou pensez-vous que la nature m'ait douée du très-extraordinaire privilege de croire, ou ne croire pas, selon que je puis vouloir l'un ou l'autre? Non, encore une fois, loin de me mettre, comme vous le supposez, l'esprit à la torture pour ne voir, ou ne prévoir que des malheurs, je fais bien plus que vous ne pourriez l'imaginer pour en écarter tout ce qui pourroit ne m'en donner même que le soupçon. Mais, puisque vous me ramenez sur un chapitre que j'avois résolu de ne traiter jamais, & qu'en effet, je ne pousserai pas plus loin, permettez moi de vous parler un instant à cœur ouvert, & que, s'il se peut, ce soit aussi pour la derniere fois; sans le vouloir souvent même, sans vous en douter, vous détruisez en une seule minute, l'ouvrage de

S

n

e

n

e

e

0.

1-

15

15

5,

Z

IC

r.

plusieurs jours. Ne me demandez point, de grace, des détails qui vous rendent moins obscur ce qui vient de m'échap. per: foyez sûr, seulement, que je ne vous dis rien qui ne foit dans la plus exacte vérité. Ne pensez pas, non plus, que je sois révoltée autant que vous me paroissez le croire, de vous voir renverser si promptement les espérances que vous me donnez quelquefois de ne vivre plus que pour moi. Hélas! quand il est question de vous, je ne sais que m'affliger: rien n'a pu encore donner à ma tendresse pour vous, la plus légere atteinte; & je suis si persuadée que ce seroit en vain que je chercherois, non à l'éteindre, mais seulement à l'affoiblir, que je n'ai pas le plus léger desir de le tenter. C'est si naturellement que je vous aime, qu'il semble que, de toutes les choses nécessaires à mon existence. mon amour foit ce qui l'est le plus. Vous variez tant à mon égard que j'ignore dans quelle disposition vous trouvera cet aveu, & quelle impression votre ame en recevra: tout ce que je fais, c'est que rien ne peut changer la mienne; & que, duffiez-vous me percer le cœur, vous n'en effaceriez pas votre image. on the sleet end to all

LETTRE XXIV.

PERICLÈS AU MÊME.

5

e

-

ed

le

à

e

e

n i-

ir

le

es

S.

i-

ı-

je

la

r-

as

Lest encore très vrai, mon cher Alcibiade, qu'il y avoit dans mes derniers comptes, une somme de dix talens de l'emploi desquels je ne justifiai pas, & que j'y portai simplement comme dépenses pour chose nécessaire; & c'est dans cette négligence de ma part que l'on croit trouver une juste raison de me foupçonner de les avoir détournés à mon profit. Peut-on donc oublier combien, dans le cas où cette fomme auroit pu me tenter, il m'auroit été facile, soit en n'en faisant aucune mention, soit en la répandant sur différens objets, de cacher le vol que j'aurois eu la bassesse d'en faire? Le peuple, cependant, voulut bien m'en croire sur ma parole: mes ennemis veulent faire entendre que, malgré tout le désintéressement dont je me pique, on m'auroit fort embarrasse si, comme on le pouvoit, on ne se fût pas contenté d'une si vague énonciation. l'ose dire à mon tour que si, ce que je ne nie point, le peuple étoit en droit de me contraindre de spécifier l'emploi que i'avois fait de cette somme, il ne devoit pas dans cette occasion se servir de son pouvoir. Plus judicieux que ceux qui blâment les égards qu'il y montra pour moi, il sentit, en effet, que, pour ne pas trop mettre à découvert certaines parties de l'administration qui, par leur nature, ne doivent jamais être exposées au grand jour, il y a des dépenses dont ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement ne doivent jamais déceler l'emploi, dût-on même quelque fois les voir abuser du secret dont on leur permet de les couvrir.

r

Je ne garderai pas avec vous le silence que je crus alors nécessaire, tant aux intérêts de la République qu'à sa gloire. Il étoit effectivement plus honorable pour nous que l'on crût que c'étoit à la terreur de nos armes que nous avions dû la retraite des Spartiates, que de ne pouvoir douter que nous ne l'eussions achetée. Une autre considération me forçoit encore à me taire sur cet article, & lorsque je vous aurai instruit de ce qui se passa alors, vous conviendrez que si, par l'éclat même que les chose avoient fait, je pouvois cesser de me croire

obligé au silence, je n'en devois cependant pas plus le rompre, puisque j'avois fait serment de le garder; & que, d'ailleurs, je ne pouvois l'enfreindre, sans m'exposer, par cette infidélité, à ne pouvoir plus trouver de traîtres, lorsque le malheur des circonstances ne me laisse-

roit que cette odieuse ressource.

t

n

i

r

e

S

r

t

-

1-

ir

le

e

I

e.

le

la

15

10

15

r-

&

ui

١,

nt

re

Lors de l'irruption dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre, les Spartiates, moins par amitié pour les peuples qui nous déclaroient la guerre, que par la jalousie qui les anima toujours contre nous, s'étoient joints à eux. Commandés en apparence pas leur Roi Plistonax, ils l'étoient en effet par Cléandridas. Les Ephores craignant tout de la jeunesse & de l'inexpérience du premier, l'avoient totalement mis sous la dépendance de l'autre. Les plus simples conseils de celui-ci devenoient donc par cette disposition aussi suprême, qu'elle étoit peu éclairée, des ordres auxquels ce Prince n'étoit pas moins soumis que le dernier de son armée. Quand je dis que, de la part des Ephores, cette disposition marquoit peu de lumieres, c'est que si l'on ne pouvoit refuser à Cléandridas, & beaucoup de connoissance de l'Art Militaire, & beaucoup de valeur

Si

m

Ve

te

fa

le

ta

de

V

d

&

te

q

h

r

C

il étoit encore plus connu par l'excès de son avarice, que par la sublimité de ses talens; que ce que je favois, Sparte devoit encore moins l'ignorer; & que, plus j'y passois pour savoir acheter ceux que j'avois besoin de corrompre, moins elle témoignoit de prudence en donnant un pouvoir si étendu à un homme de qui la probité lui devoit être si suspecte. Ce choix effectivement me raffura fur notre position, & seul me rendit facile ce qui pouvoit nous en tirer. Comme, si les peuples qui venoient nous attaquer, réunis étoient fort redoutables pour nous, divisés, ils cessoient de l'être, en supposant sur-tout que ce fût aux Spartiates que je parvinse à faire tomber les armes des mains, séparer ceux-ci de la cause commune, devenoit l'unique but que je dusse avoir; mais ne chercher que par les moyens que m'offroit la négociation à le remplir, étoit, même en ne comptant pour rien l'incertitude du fuccès, risquer beaucoup. Les manœuvres souterraines de la politique exigent du tems : l'ennemi étoit à nos portes; & le tems m'étoit cher. Que si, sans nous chercher ces fecours, nous nous en tenions à la décision des armes, combien ne devions-nous pas la redouter? de

les

rte

e,

ux

int

ui

Ce

10-

ce

er,

ur

en

ar-

les

la

ut

ue

12-

ne

1C-

eu-

xi-

or-

ms

us

m-

r?

Si, ce qui ne pouvoit pas raisonnablement s'espérer, elle étoit en notre faveur, de quels flots de fang ne l'acheterions-nous pas? Si, ce qui de toutes façons, étoit infiniment plus probable, le sort se tournoit contre nous, la bataille ne pouvant se livrer qu'aux pieds de nos murs, nous courions le risque de voir, après un siege aussi long que sanglant la Ville tomber au pouvoir de l'ennemi, & en être ravagée avec toute l'inhumanité que nous devions attendre de la férocité si connue des Spartiates, & du ressentiment des Mégariens. De toutes ces considérations, je conclus que moins la République donneroit au hafard, mieux elle entendroit ses intérêts; & qu'enfin, dans cette occasion, ce n'étoit point du sang des citoyens, mais de leur or qu'il falloit payer la victoire. Quand Pliltonax eût été d'humeur à se laisser séduire, bornée comme l'étoit fon autorité sur ses propres sujets, j'aurois cru faire de nos tréfors, un emploi qu'on auroit eu à me reprocher, si c'eût été sur lui que j'eusse songé à les répandre. Mes vues se tournerent donc vers Cléandridas; & je le trouvai, ainsi que je m'en étois flatté, non-seulement si disposé à se vendre, mais si presse de le

faire, que, pour ces mêmes dix talens qu'on m'accuse de m'être appropriés, ce traître, sur différens prétextes, sans être plus retenu par les murmures de son armée, que touché des supplications & des larmes des peuples qu'en le séparant d'eux, il laissoit à notre merci, fit reprendre à ses troupes la route de Lacédémone, & nous rendit, par sa retraite, les arbitres de la destinée des autres. Quoique ce qui s'étoit passé entre lui & moi, fût enseveli dans le plus profond silence, on fut à Sparte si convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé, que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impossibilité qu'il sentoit lui-même de justifier sa conduite aux yeux de ses concitoyens, le forcerent de prendre la fuite. Ils ne purent donc, à leur grand regret, le condamner à mort que par coutumace; mais par une injustice qu'on ne fauroit excuser, puisqu'ayant soumis Plistonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de se dispenser, n'écoutant que leur fure Prindan il fe fon

> Alc vul ou trai mu Je ont

les rali aie

F vo Xo Vo l'ii &

po ap m

ATHENIENNES. 197

fureur, ils condamnerent cet infortuné Prince à une amende si exorbitante que, dans l'impuissance où il étoit de la payer, il se vit forcé d'abandonner à la fois &

fon Trône, & sa Patrie.

ns

s ,

ns

de

a-

en

re

la t,

ti-

oit

ns

te

nt

a-

ve -il it 'il

te

ent n-

is

X-

X

e-

é-

r-

Je vous laisse absolument, mon cher Alcibiade, le maître de taire ou de divulguer la cause, jusques ici inconnue, ou, du moins, fort incertaine, de la retraite de Cléandridas de devant nos murs, & de sa disgrace dans sa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens; & je suis prêt de les rendre à la République, si, à la pluralité des voix, on trouve que je les aie mal employés.

LETTRE XXV. ALCIBIADE A ADTMANTE.

A L A conduite que, depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de sa tendresse, Xénoclée avoit constamment tenue avec vous, j'avois toujours douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux: & moins prévenu, soit pour elle, soit pour vous, vous en auriez, selon toute apparence, porté le même jugement que moi.

dar

de

VO:

col

des

qu

ce

for

cu

VC

m

ta fe

in

fe

m

m

11

Toute femme, en effet, qui, comme elle, n'accorde jamais une faveur que la restriction qui doit la rendre inutile, ne soit à côté, semble ne donner que pour reprendre, paroît, toujours tout près de succomber, & ne se rend jamais, prouve invinciblement qu'elle n'est pas moins inaccessible au desir qu'à l'amour; & doit, par conséquent, plus laisser à craindre une résistance éternelle, qu'à espérer qu'un jour on pourra la rendre sensible.

Une regle générale, & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions, c'est que, tant qu'une semme reconnoît l'empire de la vertu, elle ne se met point dans le risque de perdre la sienne; & que quand enfin, on est parvenu à lui inspirer de l'amour, il ne lui seroit pas plus possible de le sacrisser à la vertu que, de ce moment, elle n'a plus, ou qui est devenue pour elle moins un secours qu'un fardeau, qu'il ne le lui auroit été d'immoler la premiere à un sentiment dont elle n'éprouvoit pas la puissance.

Tout convaincu que je suis cependant que de quelque saçon que vous en eufsiez agi avec Xénoclée, vous n'en auriez point triomphé davantage, je n'en condamne pas moins en vous, cette crainte de l'offenser, qui vous a fait suspendre vos entreprises dans l'instant même où tout en elle sembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous desirer des remords.

me

la

ne

ur

de

u-

ns

&

à

1'à

re

oît

ur

nt

la

ue

11,

ır,

le

1t.

ur

u,

la

é-

nt

16-

ez

11-

Quand avec une femme on s'est déterminé à ce que, fort improprement quelquesois, elles appellent de l'insolence, ce n'est jamais qu'en la portant à son comble qu'on en peut trouver l'excuse à ses yeux. Elle me menaçoit, ditesvous, de son éternelle indignation: eh! mon cher Adymante! dans ces circonstances, est-ce donc plus la bouche d'une semme que ses yeux, qui doit nous instruire de ce qu'elle pense, ou qu'elle sent?

L'émotion que lui donne la colere, & le trouble où la jette le desir, ont, d'ailleurs, des caracteres si différens que, même avec toute l'imbécillité d'un premier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les exemples fréquens que nous en avons, je n'ai jamais pu comprendre comment une témérité que souvent une femme ne desire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend, peut la déterminer à un sentiment qu'il ne lui inspire pas, ou, pour parler plus juste; lui en tenir lieu momentanément. Je conçois, pourtant, bien moins encore que ce que nous appellons un coup d'autorité, bien soutenu, soit qu'elle aime, ou qu'elle feigne d'aimer, ne termine point sans retour, les indécisions de sa vertu, ou ne prive pas sa coquetterie des ressources qu'elle tiroit de ses tergiversations.

Une femme est-elle plus révoltée de l'insolence d'un homme qui ne lui plaît pas, qu'elle n'est blessée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît? Question qu'elles seules peuvent décider, mais sur laquelle on peut croire d'avance, que toutes ne prononceront pas de bonne soi.

Il faut toujours parler aux femmes comme si on leur croyoit de la vertu, & agir avec elles, comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui protesteront contre la justesse de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'absurdité à croire qu'une semme doit toujours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toujours y rester sidelle, parce que s'il n'est pas vrai que la vertu cet ter

ver

l'el

pas vei juf

jou dan dan qu

ne un dir qu'

cap ma roi qu

te: pa la

ATHENIENNES. 601

vertu soit pour toutes un état forcé, il l'est bien moins encore qu'elle soit pour

toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fausses à cet égard, on n'a besoin que de compter les raisons qu'elle peut avoir, soit pour être vertueuse, soit pour ne l'être pas. Si le résultat du calcul étoit en saveur du premier des deux, j'avoue que jusques ici j'aurois bien mal vu l'objet.

Si, dans les hommes, le courage est journalier, il y a cent raisons pour que, dans les femmes, la vertu le soit bien

davantage.

e; Je

re

III-

ne,

ne

fa rie

gi-

de

aît

ti-

ef-

er,

an-

de

nes

tu,

en

ro-

xi-

en

ant

loit

ma-

lel-

la

rtu

La satisfaction de pouvoir se dire qu'elle ne manque point à ses devoirs, ne l'emporte pas bien long-tems dans une semme sur le plaisir de s'entendre dire qu'elle est belle, & sur le besoin réel qu'elle en a.

Les Dieux ont donné aux femmes le caprice & la vanité pour les dédommager du desir, & de l'amour qui pour-roient bien n'être pas tant à leur usage,

qu'elles & nous le croyons.

Je m'égare, ce me semble; revenons à vous. Je vais vous étonner, sans doute; mais je suis fort trompé si ce n'est pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenue, selon moi, très-déplacée qui

Tome V. Part. I. Cc

QI

le

fi

aı

b

n

V

V

ti

l

I

k

p

a

V

U

1

1

î

v a succédé, que vous devez & la co. lere de Xénoclée; & le congé absolu qu'elle vous donne. D'après la facon dont vous me l'avez peinte, j'ai bien mal jugé son caractere; ou, quand cette même colere vous auroit moins imposé, la forte de mouvement que vous avez cru lui voir, & que vous lui aviez donné. peut-être, ne vous en auroit pas été plus utile. Les impressions que, malgré le soin dont elle s'en défend, recoit quelquefois une coquette, combattues toujours par la crainte qu'elle à d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit, & jamais prolongées par l'amour, sont si foibles, & passent d'ailleurs, avec une rapidité si grande, qu'avec quelque finesse qu'on les apperçoive, & quelque promptement que l'on puisse vouloir les faisir, il arrive le plus souvent, que quand on veut en profiter, on n'en trouve pas la plus légere trace.

Vous n'avez, quoique vous en puisfiez croire, laissé rien à regretter à ses sens; & il ne me paroît pas plus probable que, comme vous l'imaginez, en vous effrayant trop de sa colere, vous ayez davantage blessé sa vanité. Ce qui me le fait croire, c'est que, non-seulement elle ne s'étoit pas rendue, mais CO-

olu

on

ien

ette

cru

né, été

gré

oit

ues

oit,

ont

vec

que uel-

ou-

ent,

uif-

fes

ba-

en

ous

qui

ule-

nais

qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle se rendît. Vous ne lui avez, par conféquent, pu donner aucun sujet de préfumer que, dans le cas où vous l'auriez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous de sa défaite, qu'un spectateur inanimé, & par la même raison, c'a été beaucoup plus de votre sagacité en ces fortes de circonstances, que de ses charmes que vous avez dû lui donner mauvaise opinion. Je ne puis donc attribuer votre disgrace qu'à la crainte affez légitime que vous lui avez inspirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illusion sur le fond de ses sentimens. Vous la vouliez fensible: elle ne vouloit, ou ne pouvoit pas l'être. Dans la premiere de ces suppositions, après vous avoir rendu amoureux, sa vanité n'avoit plus rien à exiger de vous : dans l'autre, il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui pouvant ne pas s'en tenir à une premiere témérité, pouvoit aussi malgré tous les obstacles que lui oppofoient en elle, la nature, l'indifférence, & un système de conduite, toujours trèsdangereux à rencontrer dans une femme, trouver le moment, & en ne le méconnoissant plus, le rendre décisif.

Nous pouvons sans danger le manquer

avec une femme à qui nous inspirons une passion, parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puisse ne pas également desirer de rendre heureux ce qu'elle aime; mais lorsque c'est le caprice seul qui la détermine à la soiblesse, il est si peu sûr qu'il veuille rendre le lendemain, ce qu'il offroit la veille, que l'on ne peut trop se presser de le saisir.

Si je vous parle ici du moment, ce n'est point que j'ignore que vous ne niez pas moins qu'il existe, que celle de toutes les femmes qui seroit le plus fâchée de nous voir donner tout à son influence; mais parce que je suis on ne sauroit plus loin d'ètre sur cela du sentiment que vous vous supposez. Lorsque je dis que vous vous supposez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'est que votre conduite me donne tout sujet de le penser. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroissoient également favorables, après vous être si long-tems auprès de Xénoclée, condamné au respect, auroit - ce été, de préférence, l'instant où vous aviez enfin su porter le trouble dans son ame, que vous auriez choisi pour lui en manquer?

po n'o

fer

&

on

ce

tro

ce

ro s'é de de de cô

le

da pr ca pl de

de m

ATHENIENNES. 605

Il n'est pas vrai, sans doute, que les semmes dépendent du moment, autant, & aussi souvent que les hommes qui les ont peu approsondies, le croient; mais ce seroient, selon moi, ne pas moins se tromper sur elles; &, peut-être, seroitce s'y tromper plus dangereusement pour soi-même, que de croire qu'elles

n'en éprouvent jamais l'empire.

20

le

10

u-

elt

1-

11-

il-

le

Ce

ez

u-

de

e;

us

ue

ue

on

11-

er.

m-

ent

tre

n-

de

en-

le,

ın-

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous fommes convenus d'appeller surprise des sens, qu'il fût question, j'aurois tort. On fait, & de reste, qu'il s'en faut beaucoup qu'il foit à l'usage de toutes les femmes, & que, si c'étoit de cela que nos fuccès auprès d'elles, dépendissent, il seroit plus rare qu'on ne le prétend. En croyant, d'un autre côté, que le cœur seul peut entraîner celles en qui les sens sont ou muets, ou peu actifs, on ne tomberoit pas, à mon fens, dans une erreur moins grande que la premiere. Dans quelques - unes de ce caractere, la vanité; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres, l'habitude de compter, elles pour peu, & la chose pour rien, ne tiennent pas moins lieu de la féduction des sens que des mouvemens du cœur, & ne les disposent pas à moins de foiblesse que si chacune de

C c 3

ÇO

l'e

in

m

ur

qu

fir

ni

m

ro

pr

te

n'

Ca fe

CE

91

m

q

re

n

V

te

n

9

ces causes, ou toutes deux réunies, agissoient sur elles. Ce seroit, d'ailleurs, ignorer absolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu disposée qu'une femme puisse être par elle-même, d'admettre ses effets physiques, qu'il ne prenne jamais que fur son ame. Les transports d'un amant, ses larmes, fes caresses, doivent-ils, peuvent-ils même laisser sa machine dans l'inaltérable tranquillité qu'elle lui prescrit? Enfin, n'arrive t-il pas un moment où elle est si violemment agitée, que si elle se défend encore, ce n'est plus qu'avec une molesse qui décele tout le besoin que, fouvent, & fans qu'elle le fache ellemême, elle a d'etre vaincue? Quelquefois même cet instant critique arrive, lorsque l'amant songeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins, & qu'elle s'en croyoit auffi, le plus éloignée. Il ne seroit peut être pas aussi peu digne de la Philosophie, que cela peut le paroître au premier coup d'œil, de rechercher la cause de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obstinant à rester dans le silence, lorsqu'on la sollicite le plus de parler, ou, ce qui est beaucoup plus encore, se défendant avec fuccès contre les impressions qu'elle re-

ATHENIENNES. 607

s,

r,

ée

ê-

s,

e.

S,

Ils

a-

11-

le

é-

10

e,

e-

e-

e,

le

&

1-

fi

la

il.

de

-15

te

u-

ec

e-i

coit, elle s'émeut d'elle-même, lorsqu'on l'en presse le moins. Cette disposition inattendue n'est-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un fexe, marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux defirs, & qui n'a laissé dépendre, ni l'un, ni l'autre, de notre volonté? Est-ce un mouvement du fang, aussi subit qu'il paroît involontaire, auquel le fentiment, la présence de l'objet aimé, une réslexion tendre, donnent une puissance qu'il n'auroit pas sans tout cela? C'est ce que j'ignore; mais, quelle que puisse être la cause du moment, il est certain, nonfeulement qu'il existe, mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder, nous le dérobant le plus qu'elles peuvent, un homme n'a pas moins besoin de sagacité pour le saisir que de fermeté pour refuser aux prieres, aux pleurs, aux cris même de la pudeur gémissante, & alarmée, ou aux ruses de la coquetterie désespérée de se voir près d'être vaincue, un répit que l'on a vu très-rarement n'être pas funefte à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point au moment? moi, j'en admets de deux fortes: l'un qui ne devroit point porter ce nom,

C c 4

qu

Je

d

pa

V

VE

de

fo

60

CI

ra

2

n

quoique, pourtant, on l'en décore, "parce qu'il est, pour ainsi dire, toujours sous la main de celui qui ofe, ou veut bien le chercher, ou que c'est, du moins, par le plus grand des hafards qu'on ne l'y rencontre pas ; l'autre, que l'on ne doit qu'à des motifs aussi flatteurs pour celui qui à le bonheur de le trouver, que confolans pour celle qui y cede. La femme tendre ne l'avoit point prévu, parce qu'elle ne favoit ni quand l'amour agiroit sur son ame, ni jusques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance, parce qu'il ne lui étoit pas plus possible de deviner ni jusques où l'on porteroit avec elle la témérité, ni combien, car la nature est quelquefois inégale, cette même témérité la trouveroit, ou la rendroit sensible.

Je ne sais si je suis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que, dans les semmes, le cœur & les sens ont toujours la même activité, ou sont toujours dans la même inertie; mais plus, dans la carriere que vous courez, votre opinion à cet égard, peut-être dangereuse pour vous, moins j'ai cru pouvoir me dispenser de la combattre. Votre aventure avec Xénoclée, & les suites

r-

le

le

1-

à

ui

0-

10

ce

1-

nt

la

it

es

é.

la

us ns

ns nt u-

15,

re

e-

oir

re

es

qu'elle a, m'ont fait naître des réflexions. le vous les envoie, mon que je me flatte d'être le feul qui les aie faites, mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparfes dans cette lettre fans plus de liaison entr'elles que quand elles se sont présentées à mon esprit. Si leur confusion vous blesse, ou vous les obscurcit, vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon, l'homme de son siecle, peut-être, qui m'a paru avoir le moins d'idées, & le plus de méthode, & que je crois, par conféquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont penfé les autres.

LETTRE XXVI.

ASPASIE A ALCIBIADE.

E viens d'essuyer une peur dont je ne suis pas encore bien remise. J'étois à vous écrire lorsque Périclès est inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'usant de sa liberté ordinaire, il ne voulût voir ce que j'écrivois. Vous me direz, sans doute, que je lui

Ccs

1

ai laissé prendre-là une fort mauvaise habitude: j'en conviens; mais, lors. que j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pusse un jour avoir quelque chose à lui cacher. Quoique je ne vous écrivisse que des injures, ces mêmes injures avoient un caractere si tendre qu'il ne falloit pas, assurément, toutes les lumieres de Périclès pour sentir que l'amour seul pouvoit me les dicter. La seule ressource que, dans le cas où il auroit voulu voir ma Lettre, j'aurois eue pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma seule imagination, auroit été l'excès de sa tendresse pour moi. Je doute, en effet, qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pusse avoir tant à me plaindre d'un amant, que vous en auriez, vous, à croire que je doive avoir toujours à m'en louer. Heureusement pour moi, on l'avoit chagriné au Conseil; il avoit dans la tête des affaires fort importantes: & tout cela réuni ne lui a point permis de me faire l'affreuse question que je craignois. Par des raisons particulieres qu'il est inutile de vous dire, je ne veux point finir la Lettre que sa présence à interrompue; & par d'autres

ATHENIENNES. 611

e

e

1-

,

ır

le

e,

î-

n.

ur

as.

je

ın

en

ans

&

nis

je

es

ne ré-

res

motifs, je ne me soucie point d'alonger celle-ci. Je ne pourrois, peut-être, lui donner plus d'étendue, sans y mettre des choses qu'il me semble que vous ne méritez plus; & quand je songe au peu de fruit que j'en tirerois, à quel point vous seriez blessé des reproches qu'elle pourroit contenir, & combien peu vous sentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer, je me confole de ne vous pas dire que je vous aime: car ingrat! ne seroit-ce point vous le dire, que me plaindre que vous ne m'aimez pas! Je me borne donc à vous annoncer que, contre son arrangement d'hier, Périclès ne fortira pas de la journée; & que, selon toute apparence, il la passera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'esprit. A quelque point que cette détermination de sa part me contrarie, je sentirois un extrême plaisir à vous l'apprendre, si je pouvois me flatter que ce sera pour vous un supplice que de ne me pas voir, ou de ne me voir qu'avec lui; mais je suis si sûre de la joie que cette nouvelle vous caufera, que ce n'est qu'avec une douleur sensible que je me vois obligée de vous en faire part. O! Alcibiade! si vous pensiez comme moi, que ce jour, si

Cc6

perdu pour le desir, seroit encore bien employé par l'amour!

V

fe

n

V

le

n

9

C

b

11

9

p

C

at

CE

re

fa

di

m

ge

CE

LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MÉME.

UTHIDEME vient de m'apprendre, mon cher Alcibiade, avec quel empresfement vous avez réparé les ruines de fa fortune. Il m'a, en même tems, remercié du soin que je prends de vous former; & je vous rends graces à mon tour, de l'honneur que vous faites à mes leçons, & bien plus encore de ce qui en réjaillit sur vous. Ce qui étonne plus Euthydeme que le bienfait, c'est la noblesse que vous y avez mise, & le desir extrême que vous aviez qu'une action, à laquelle vous avez d'autant plus de mérite, que l'amitié devoit moins vous la prescrire, restat absolument entre vous deux. Il convient qu'il a souvent mal parlé de vous, & qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver un libérateur dans un homme de qui il n'avoit du se faire qu'un ennemi. Cependant, a peine fes malheurs ont-ils per-

ATHENIENNES. 613

cé jusques à vous, que non-seulement vous avez été le trouver, mais que yous n'avez pas été content que vous ne l'avez forcé à recevoir de vous les secours que, de son aveu, les personnes sur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refufes. Si, dans cette occasion, vous n'avez eu en vue que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos censeurs, le plus utile de vos panégyristes, votre action est trèslouable : le meilleur, & le plus fûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertueux, c'est d'etre vertueux nous-mêmes; & quand ce que vous venez de faire, seroit tombé fur d'autres qu'Euthydeme, je le connois trop pour douter de l'impression qu'il en auroit reçue, & des droits que, par-là, vous vous seriez acquis sur son cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ses concitovens, de qui l'estime publique rend le suffrage d'un si grand poids, & faire enfin quelque jour fervir son crédit à votre ambition, quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre générosité, elle en mérite cependant encore, puisque vous avez

18

18

n

à

nft

8

10

nt

it

u-

il

'il

ın

a-

11-

r-

d

U

te

ri

la

fi

il

A

b

n

l

C

I

conservé Euthydeme à la Patrie. D'ailleurs, si malheureusement pour vous, c'est cette considération qui vous a guidé, vous éprouverez que si l'on peut gagner des hommes tels que lui, on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous-même, mon cher Alcibiade de ne le pas forcer à être ingrat, en exigeant de lui des services qui, en blessant sa vertu, le feroient rougir des obligations qu'il vous a : & je desire vivement que rien ne puisse contrarier, ni affoiblir dans votre ame cette joie vive & pure que l'on goûte lorsque l'on fait des heureux; & que, fur-tout, l'on a placé ses bienfaits assez dignement pour que la Patrie elle-même partage la reconnoissance de ceux que nous avons obligés.

LETTRE XXVIII.

THRAZYLLE AUMÉME.

LE Soleil venoit à peine de se lever, & moi, sans cesse persécuté par un amour que je n'ose presque m'avouer à moi-même, je ne faisois que de m'en5.

1-

ıt.

10

10

le

en

en

es

1-

r,

ie

ue

it,

nt

12

ns

E.

le-

par

ier

n-

dormir, lorsque j'ai été réveillé par un très-grand bruit qui partoit des portes de mon appartement. C'étoit (l'auriez-vous imaginé?) le trop tendre Diopithe qui étoit pres de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laisser entrer chez moi. Il les a tant afsurés que ce qu'il avoit à me dire, étoit de la plus grande importance, qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuses aussi longues qu'embarrassées, & qui plus courtes, & plus éloquentes, ne m'en auroient pas, dans ce moment beaucoup plus agréé, il m'a conjuré, par tous les Dieux de l'Olympe, de vouloir bien compâtir à la cruelle destinée de l'amant, du monde, le plus à plaindre. A ces grands mots, autant qu'à la douleur dont il paroissoit pénétré, je n'ai point douté d'abord que cette étonnante Cochlys, de qui hier il vouloit si absolument que nous admirassions la beauté, & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés, ne fût infidele; & je la maudissois intérieurement, non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car, quoi de plus simple dans le fond?) mais de ce que, pour le quitter, elle n'avoit pas attendu jusques au milieu du jour,

ta

V

ir p

re

te

d

p

p

n fa

ti

C

ta

d

p

I

lı

10

f

C

11

e

1

parce qu'alors, ou il ne m'auroit pas trouvé, ou du moins, ne m'auroit point éveillé de si bonne heure. En conséquence donc de mon idée, j'ai entamé fur la légéreté des femmes un très-beau discours que, sans avoir rien conclu, j'ai terminé par lui conseiller d'aller se coucher. Point du tout : ce n'étoit pas ce que je croyois. Elle! perfide! s'est-il écrié: ah! Thrazylle, que vous rendez peu justice à sa façon de penser! Mais, mon cher Diopithe, lui ai-je doucement demandé, que vous a-t-elle donc fait, ou qu'est-ce qui peut vous amener chez moi à une heure si indue? Cochlys infidelle! a-t-il continué avec le même transport; croyez-vous que, si ce malheur m'étoit arrivé, je ne me fusse pas déja précipité dans la mer? Ah! me fuis-je dit tout bas, pourquoi n'est elle point inconstante! Pendant qu'en moi-même, je formois ce charitable vœu, il est entré avec chaleur dans le détail le plus exact, & par conféquent, le plus cruel, des vertus de cette admirable personne. Comme, à la façon dont ce panégyrique débutoit, l'ai compris qu'il ne pourroit être que très-long, je lui ai, le plus humblement que j'ai pu, représenté que m'éu

, e

15

il

Z

s,

2-

10

e-

?

ec

2,

ne

?

oi

nt

2-

ur

n-

de

la

t,

ue

e-

é.

tant couché fort tard, & mourant d'envie de dormir, il me feroit un plaisir inexprimable de remettre à un tems plus opportun, l'éloge de la non-pareille Cochlys. Ma représentation, toute respectueuse, toute touchante même qu'elle étoit, ne l'a pas arrêté; & par des discours qui, en vérité, n'avoient pas le sens commun, il a achevé de me prouver que l'amour ne fait guere moins dire de sottises qu'il n'en fait faire. Vous connoissez mon impétuosité: vous favez que mon amitié pour Diopithe est fort médiocre : la patience m'a échappé; & je l'ai prié avec tant d'aigreur de ne me plus parler, ni de lui, ni de sa Cochlys, tout aussi peu intéressans pour moi l'un que l'autre, qu'enfin il a cru devoir se taire. Lorsque je l'ai eu réduit à ce point, je lui ai encore demandé ce qu'il me vouloit, s'il n'étoit venu que pour louer sa maîtresse; & que je croyois, en ce cas, devoir l'affurer qu'il prenoit, on ne pouvoit pas plus mal fon tems. Il est convenu que s'il n'étoit venu chez moi que pour cela, il seroit, en effet, dans fon tort; mais que vous l'inquietiez vivement. Alcibiade! me suis - je écrié: ah! que peut-il avoir de commun avec Cochlys, lui qui ne l'a vue qu'hier, & encore avec vous? Il ne l'a, peutètre, encore que trop vue pour son repos, & pour le mien, m'a-t-il répondu en soupirant; & je suis l'homme du monde le plus trompé si elle ne lui a pas inspiré la même passion qu'à moi.

l'étois si outré contre lui que, quelques raisons que j'eusse d'être convaincu de toute votre indifférence pour Cochlys, mon premier mouvement a été de le laisser dans son erreur; mais le desir très-ardent que j'avois de m'en débarrasser le plus promptement qu'il me seroit possible, ne m'a point permis de lui faire cette noirceur, quelque tentante qu'elle fut. Je me suis donc borné à l'affurer que vous étiez trèséloigné d'avoir des vues fur Cochlys; & l'ai fait d'un air si sérieux que si je ne fuis point parvenu à bannir totalement ses craintes, du moins les ai-je un peu calmées; mais pour reprendre sur cet intéressant article sa premiere tranquillité, il m'a conjuré de vous demander s'il est aussi vrai que je le suppose, que vous n'ayez pour Cochlys que de l'indifférence, & de lui faire part de ce que vous m'aurez répondu. Je le fais d'avance, à moins, cependant, que le deyo je fe je le

fir

lite

go

me à do vo vo de

> re mi fa ch

> > n'
> > re
> > qu
> > le
> > en

n le

ier,

eut-

fon

on-

du

ii a

noi.

nel-

in-

our

t a

nais

'en

u'il

mis

que

onc

rès-

ys;

ne

ent

peu

cet

uil-

der

que

in-

que

l'a-

ds-

fir de faire à cette Cochlys une infidélité, ne vous tienne pour elle lieu d'un goût qu'elle ne me paroît pas devoir vous inspirer. Quoi qu'il en puisse être, ie vous prie de m'envoyer votre réponse chez Nicias qui par un hasard que je dirois le plus grand du monde, si le hasard qui fait que j'en suis prié, ne me fembloit plus grand encore, donne à dîner aujourd'hui: le cruel Diopithe doit venir l'y chercher. J'oubliois de vous dire qu'il n'est pas nécessaire que vous vous y gêniez, parce que, loin de paroître vous avoir écrit, je l'affurerai que je vous ai vu, & que vous m'aurez dit vous-même ce que je crois favoir déja, c'est-à-dire, que sa Cochlys ne vous est pas moins indifférente qu'il n'en est amoureux.

Si quelqu'idée nouvelle de votre part, n'a pas dérangé notre souper, je me rendrai ce soir au Céramique; & quoique ce ne soit que pour vous y parler de Théognis, & que vous ne m'y encouragiez point, je ne vous en prie pas moins de vous y trouver de bonne heure. Vous ne m'en saurez sûrement pas plus de gré; mais vous êtes le seul devant qui je ne craigne pas d'ètre ridicule. Grands Dieux! ne jouiraije donc jamais du bonheur de vous voir à mon tour, amoureux, & même quitté!

LETTRE XXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

E n'aurois, je vous jure, jamais imaginé que, dans la conduite que je tins hier avec Cochlys, il y eût eû rien qui eût de quoi alarmer la tendresse de Diopithe. Je la louai beaucoup, il est vrai; mais il étoit, ce me semble, si aisé de voir que le desir n'animoit pas mes éloges, que je ne comprends pas comment j'ai pu lui causer une si vive terreur. Je crus qu'il ne me faisoit voir sa maîtresse que pour que j'applaudisse à son choix: la politesse & l'amitié me parurent me condamner à feindre de la trouver belle: je remplis donc les devoirs que l'une & l'autre m'imposoient; &, quoi qu'il en ait pensé, je ne fis exactement que les remplir. Un homme, & moins amoureux, & plus éclairé que lui, l'auroit senti. Il m'auroit, au reste, été peu posfible, dans la position où il m'avoit mis,

1

r

i

US lê-

E.

1a-

ns

ioai;

de

10-

nt

Je

ffe

x:

me

le:

&

en

les

u-

oit

of-

is,

de me conduire de façon à lui plaire. En ne louant que modérément ce qu'il aime, l'aurois blessé sa vanité; en prenant la route contraire, je risquois de tourmenter son cœur; & j'ai cru, toutes réflexions faites, qu'il valoit encore mieux l'exposer au tourment de la jalousie, que de lui faire penser que je ne trouvois pas à sa maîtresse, autant de charmes qu'il lui en croit. Moi! rival, & successeur de Diopithe! eh! bons Dieux! pourquoi le serois-je? Il faut, pour le craindre un instant, qu'il ait bien oublié la façon dont je pense sur ces sortes de choses! J'ai premierement, malgré l'ardente passion qu'elle lui inspire, trouvé Coclys une des plus médiocres beautés que j'aie vues de ma vie; & quand elle m'auroit paru aussi belle qu'à lui-même, & encore mieux disposée en ma faveur, que je n'ai eu sujet de le croire, il me suffiroit qu'elle eût aimé Diopithe, pour qu'elle ne pût jamais tourner mes desirs de son côté. Savez-vous bien que si l'excès de son amour-propre m'étoit moins connu, je croirois à la peur que je lui fais, que, malgré toutes mes précautions, ma ridicule liaison avec Thrazyclée a transpiré? Car sans cela, comment oferoit-il supposer que je pusse un

l'el

n'é

qu

av

ne

qu

pr

D

av

de

ce fa

ca V

fu

fe:

VE

m

a N

m

te

q

n

seul instant permettre à Cochlys de croire qu'elle ait pu me plaire? Ce n'est point que, pensant comme je fais, je ne sois toujours un peu flatté de voir toutes les femmes chercher à tirer sur elles mes regards, & s'honorer de les y avoir fixés quelques instans. J'avoue encore que l'habitude où je suis de les subjuguer, & l'indifférence où me laissent la plus grande partie d'entr'elles, ne me permettent pas d'etre tout-à-fait insensible au plaisir de me voir, tacitement du moins, l'objet de tous leurs vœux; mais il s'en faut tant que toutes me donnent l'envie de les exaucer, que tout ce que je pourrois pour Cochlys, si encore j'étois le premier qui l'eusse touchée, seroit de répondre pour quelques jours à ses desirs. C'est donc affez qu'elle ait aimé Diopithe, ou qu'elle l'ait cru, pour qu'il n'ait pas à me craindre auprès d'elle. Je ne me suis jamais relâché de la sévérité de mes maximes à cet égard, que pour Aspasie; mais c'étoit du plus grand des Grecs qu'elle étoit adorée: elle l'aimoit; & j'avois tout à la fois à combattre le mérite de mon rival, l'amour qu'il inspiroit, & tout ce qu'on devoit, tant à sa tendresse qu'à ses bienfaits. Aspalie jouit d'ailleurs, du côté de le

ft

le

es

es

ir

re

ula

rle

lu

is

nt

ue

re

e,

irs

ait

ur

rès

la

d.

lus

ée:

s à

2-

on

en-

de

l'esprit, de la plus grande célébrité; rien n'égale les charmes de sa personne; & quelques foiblets qu'elle avoit eues avant moi, ne devoient pas me détourner de tenter une conquête qui, de quelque façon que je l'envisageasse, ne me promettoit que la plus grande gloire. Des curiolités, même, comme vous en avez la preuve, les recommandations de mes amis, peuvent aussi, pourvu que ce soit, cependant, passagérement, & fans éclat, m'obliger quelquefois à m'écarter de mes principes; mais Cochlys!--Vous pouvez donc en toute sûreté, raffurer Diopithe: mais en le délivrant de ses terreurs, je vous demande, malgré le desir que vous pourriez avoir de vous venger du tour cruel qu'il vous a fait ce matin, d'avoir pour sa passion, l'égard de ne lui pas dire toutes les raisons qu'il a d'être tranquille sur mes sentimens. Nous tenons souvent moins à nous-mêmes qu'à ce que nous aimons; &, peutêtre, quelque vives que soient les craintes que je lui inspire, me pardonneroit-il plus aisément encore d'aimer Cochlys, que de trouver, comme je fais qu'elle n'a même pas de quoi lui plaire.

Il n'y a rien de changé à nos arrangemens de ce soir, quoiqu'en finissant ma

7

Lettre, j'en reçoive une de Thrazyclée qui me propose pour le même tems, un rendez-vous, ou si je ne l'accepte pas, une querelle. J'aime mieux, duffiez-vous m'en blamer, la derniere que l'autre. Il me semble que, pour ce qu'elle m'ins. pire, elle a horriblement de délicatesse. Je suis d'un ennui qu'il me seroit difficile de vous peindre, & qui pourroit bien considérablement abréger la constance que vous m'avez forcé de lui promettre. Mais seroit-il possible, avec tout ce que je fais pour qu'elle ne puisse pas s'y tromper, qu'elle crût que ce n'est point assez pour moi des langueurs de la jouissance, qu'elle y joint encore les désagrémens de la tracasserie?

LETTRE XXX.

LEMÊMEAUMEME.

I je ne suis pas désormais le partisan le plus outré du système qui soumet tout en ce monde à une aveugle satalité, j'ose dire que ce ne sera pas la faute des événemens. Je viens, en effet, d'avoir, de cette satalité, une preuve sans replique;

ée

un

ıs,

us

Il

nf-

Te.

Fi-

oit

nf-

-0

ut

as

eft

la lé-

E.

an

net

ta-

ite

'a-

ins

1e;

replique; mais, pour que vous puissiez mieux juger combien le hafard a hier influé sur mes occupations, il me paroît nécessaire de vous jurer, & par toute la vérité qui doit régner entre nous, que ce n'est point, aiusi que je vous ai toujours vu vous obstiner à le croire, dans l'intention de vous masquer mieux mon goût prétendu pour Théognis, mais avec toute la franchise possible, que je ne concevois pas qu'elle pût vous inspirer un sentiment si tendre; & qu'ellemême, à cela près de ces agaceries d'habitude qu'avec un peu d'usage seulement de ces femmes-là, l'on ne sauroit prendre en elles, pour des projets directs, n'avoit point paru plus desirer de m'engager, que, moi-même, je n'avois marqué d'envie de lui plaire.

J'étois donc chez moi, occupé le plus froidement, & le plus désagréablement du monde, à composer pour Aspasse, une Lettre qui pût avoir l'air d'être tendre, lorsque je reçus de Théognis un billet fort court où elle se plaignoit avec vivacité, d'Axiochus qui, avoit, disoitelle, contre toute notoriété, l'audace d'avancer: "après n'avoir rien oublié "pour vous bannir de son cœur, & y "ètre ensin parvenu, l'avoit non-seu-

Tome V. Partie I.

lement quittée sans plus de ménagement que je n'ai moi-même congédié Glycérie, mais se plaisoit à faire de fon ame, comme de sa personne, les 23 plus odieux portraits; qu'à l'égard de la premiere, elle y tenoit trop peu 22 pour que tout ce qu'il en disoit, pût lui porter des coups bien sensibles; mais qu'elle ne pouvoit, avec la même tranquillité, le voir acharné a répandre sur ses mœurs, les mêmes calomnies; [calomnies! ah! Thrazylle!] qu'enfin, elle avoit, de me parler, le besoin le plus pressant; & que, dans l'état affreux où la mettoient & l'infidélité aussi peu prévue que peu méritée de mon parjure ami, & les horribles procédés qu'il avoit l'indignité d'y joindre, je ne pouvois, fans être le plus barbare de tous les hommes, lui refuser la légere grace qu'elle me demandoit ...

r

11

C

q

i

V

C

CE

n

de

el

fo

bi

&

fu

ſé

pi

ba

Préparé à n'entendre d'elle que ces plaintes, non moins fatiguantes par leur monotonie, que par leur continuité, dont les Amans accablent, fans aucune pitié, l'infortuné confident qu'ils se choisissent; & maudissant Axiochus, & ma destinée, je me suis rendu chez Théognis. Je l'ai trouvée seule: cela étoit tout

fimple; à demi-couchée : c'étoit encore à quoi je devois m'attendre. La profonde douleur où elle vouloit que je la crusse. n'avoit pas empêché qu'elle n'eût fongé à tirer de cette position tout le parti posfible; & cela ne m'étonna pas plus que le reste. Tout ce que, sous l'apparence du négligé le plus grand, on peut devoir à la parure, ornoit & secondoit de ses charmes : elle ne montroit de langueur, que ce qu'il en falloit précisément pour intéresser. L'éclat ordinaire de ses yeux. étoit plus tempéré que terni par les pleurs qu'elle avoit versés, & dont on découvroit encore de légeres traces; & moins, leur expression, plus ménagée alors que de coutume, sembloit vouloir aller aux fens, plus elle avoit de pouvoir sur le cœur, ou, si vous l'aimez mieux, sur ce que, sans trop pouvoir nous en donner une raison, nous sommes convenus de nommer comme cela. En me voyant. elle m'a honoré de ce sourire tout-à-lafois doux, tendre & naif, qui lui sert si bien à masquer la fausseté de son ame. & que l'air de triftesse qui étoit répandu fur sa physionomie ne rendoit que plus féduisant. Aussi-tôt que j'ai été assis auprès d'elle, elle m'a tendu la main: la lui baifer, étoit un de mes premiers devoirs:

e

t

Dd 2

33

23

ti

p

V

b

n

la

p

p

el

la

CE

m

fa

ro

CO

U

Ce

de

CO

er

pa

fu

qu

mettre à cette action, une sorte de chaleur qui la distinguât de la simple politesse, & lui annonçat de l'intérêt, étoit encore une chose dont la situation où je devois paroître la croire, ne souffroit pas plus que je me dispensasse. Machinale. ment, & par pure habitude, après avoir baifé cette main, je l'ai retenue dans les miennes; &, par les mêmes motifs, sans doute, ou parce que sa douleur l'occupoit toute entiere, elle l'y a laissée. Après quelques foupirs, tels quels, elle a commencé la conversation par me redire d'Axiochus, mais malheureusement dans un beaucoup plus grand détail, tout ce qu'elle m'en avoit écrit; s'est étendue fur fon malheur qui, disoit-elle, "avec , le cœur le plus sincere, & le plus ten-, dre, & , peut-être, avec tout ce qu'il faut d'ailleurs pour fixer un amant, sembloit la condamner à ne trouver jamais que des ingrats; qu'elle convenoit, pourtant, que vous ne l'aviez pas été; mais que, si elle n'avoit pas eu à se plaindre du fond de vos sentimens, vous aviez, par des jalousies aussi fréquentes qu'injurieuses , su mêler tant d'amertume au plaisir qu'elle sentoit de se voir aimée, qu'avec le plus grand desir du monde, de

, vous être éternellement attachée & " même vous aimant toujours, elle , avoit été enfin forcée de céder à la " lassitude de son cœur ". Voilà donc l'inconstance devenue une simple lassitude! J'ignore si c'est Théognis qui la premiere a fait une si heureuse découverte; mais nous devons, selon moi, bien des remercimens à la femme à qui nous en avons l'obligation. A vous dire la vérité (& peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la nouveauté dont m'a été le terme) je n'ai pas absolument compris cet amour qui, tout violent qu'il est, n'empêche point qu'on ne soit volage; & il est possible que vous soyez à cet égard, dans le même embarras que moi; mais il y a toute apparence qu'elle fait comment deux mouvemens qui paroissent si contradictoires, peuvent s'accorder, puisqu'en elle, l'un n'a pas été un obstacle à l'autre. Elle mêloit à tout cela une sublimité de sentimens si grande! faisoit; à moins toutefois que le cœur ne fût de la partie, sa conquête si difficile, qu'il m'a tout d'un coup pris envie, non d'essayer s'il ne se pouvoit pas qu'on la fit à moindres frais, (car fur cela je favois, aussi-bien qu'elle, à quoi m'en tenir) mais de la forcer de

r

S

l-

1-

e

15

ce

1e

ec

n-'il

t,

n-

ez

ti-

ies

fu

fir

'a-

de

Dd 3

m'avouer à moi-même qu'il n'est pas vrai que dans ces sortes de choses, elle croie l'intervention du cœur aussi nécesfaire qu'elle le dit. Comme d'un côté. je ne voulois point qu'il y eût de ma part à tout cela, un air d'appareil qui me sembloit me convenir affez peu; & que, de l'autre, je trouvois beaucoup plus plaisant de triompher d'elle, sans qu'elle pût un jour, être le moins du monde, tondée à m'accuser d'y avoir mis les apparences de l'amour, quelques légeres, même, qu'elles puissent être; qu'enfin, le langage du desir, & la témérité qui accompagne nécessairement la mauvaise opinion que l'on a d'une femme, m'ont paru suffire, je me suis jetté dans les furprises. Comment, par exemple, lui disois-je avec transport, peut-on être affez heureux pour être regardé tendrement par de si beaux yeux, & se lasser de ce bonheur! Quoi! l'on peut faire naître ce doux sourire, en augmenter les graces, & croire qu'on peut les trouver ailleurs, & les y chercher! Et vous dentez que pour que Théognis ne prît pas pour un simple compliment toutes ces exclamations, il falloit de toute nécessité que ces beaux yeux, & cette bouche divine fussent baisés, & même avec

1

1

n

b

ATHENIENNES. 631

la

le

e,

IS

le

)-

,

li fe

nt

es

ui

re

e-

re

er

u-

it

es é-

1-

C

tout l'emportement qui pouvoit seul excuser les libertés que j'osois prendre. Si je ne voulois pas, à cause des conséquences, qu'elle pût me supposer de l'amour, il ne me convenoit point davantage qu'elle pût me croire à tout autre égard aussi tranquille que, du côté du cœur je voulois le lui paroître. ---Mais vous favez aussi-bien que moi quels font les devoirs qu'impose une pareille fituation: vous ne connoissez pas moins, puisque vous croyez avoir eu tant à vous en plaindre, toute l'étendue de la clémence de Théognis; & vous n'avez pas besoin que je vous dise que la sienne ne s'est point démentie. Rien n'a donc été ni plus rapide, ni plus complet que mon triomphe. Ce que je crois qui y a beaucoup aidé, c'est qu'elle ne pouvoit ignorer que, dans le tems que vous étiez outré de son infidélité, vous ne m'eussiez dit autant de mal de ses charmes, que vous aviez dû m'en dire de son cœur; & que pour justifier la promptitude de la sienne, Axiochus ne me l'ait peinte avec le même désavantage pour elle. Théognis avoit donc à me prouver combien peu il faut compter sur ce que notre colere, ou le besoin d'excuser notre légéreté, nous dictent au sujet des femmes

Dd 4

qui sont l'objet de la premiere, ou la victime de l'autre; & la certitude fondée, ou non, qu'elle avoit de me désabuser, ne devoit pas moins agir en ma faveur, que mes entreprises, le moment, & l'extrême débilité dont, fans qu'elle fache trop pourquoi, à ce que, du moins, il m'a paru, elle est toujours dans ces dangereuses occasions. Ce qui, au reste, m'a pénétré pour elle d'une véritable estime, ce sont les sinceres remords qui ont immédiatement suivi sa foiblesse, & tout ce qu'elle a trouvé, soit d'amour par Axiochus, foit de douleur de l'avoir perdu. Enfin, pourtant, je suis venu à bout de la consoler : je lui ai même fait voir les choses d'un œil si différent que, non-seulement elle soupe ce soir au Céramique, mais qu'elle y seroit venue en cérémonie, si dans la crainte que si je lui eusse permis de mettre aux bontés dont elle me comble, une si grande publicité, Aspasie n'en eût pas été plus instruite que je n'aurois voulu, ne m'eût obligé de la supplier de ne pas les divulguer encore. Comme elle pense affez bien d'elle-même pour ne point douter que sa conquête ne doive me couvrir de la gloire la plus grande, elle avoit peine de concevoir cette discrétion de ma part; mais

ATHENIENNES. 633

je lui ai dit que la chose du monde que je détestois le plus, étoit d'afficher les femmes qui m'honorent d'un peu de bienveillance; & en le lui difant, je l'ai, ce m'a semblé, étonnée beaucoup. Vous favez de reste, pourquoi je ne vous prie pas de ce souper : si , ce dont je ne suis point du tout sûr, nous en faisons ensemble plus d'un, & que vous n'ayez point de répugnance à être en tiers avec nous, vous en serez bien le maître. Je fens trop combien vous devez regretter une femme si estimable, pour ne pas me prêter à tout ce qui peut vous rapprocher d'elle. Je ne sais si vous penserez sur cela comme moi : mais j'avoue qu'à votre place, jamais elle ne m'auroit paru si bonne à reprendre.

a

t,

e

S

e

11

8

ir

it

e,

én ui

te

er en fa re

n-

ais



and Jahr, with A table a live mad parallely

which the broth over him a trained

tic fu fu

le la

ri

A

n

&

n

le

le

LETTRE XXXI.

PERICLÈS À ALCIBIADE.

JE passe à cette affaire de Samos, qui doit, à ce que l'on assure, me couvrir

d'une si grande gloire.

Il seroit inutile que je vous parlasse avec une sorte d'étendue, de ma premiere expédition contre les Samiens, puisque ce n'est pas sur celle-là que l'on croit me devoir tant d'éloges. Nous les furprimes : ainsi, nous montrer devant leurs murs, nous en emparer, abolir leur Gouvernement, leur dicter les Loix fous lesquelles nous voulions qu'ils vécussent désormais, ne fut l'ouvrage que de peu de jours : mais à peine étionsnous dans Athenes, que Samos fe révolta. Je fus donc forcé d'y courir une seconde fois; ils nous attendoient, résolus à se soustraire pour jamais de notre domination, & meme à nous disputer l'empire des mers. Une armée, plus forte que celle qui revenoit les combattre, des mesures bien prises, des Alliés, de bons Généraux, tout secondoit leur résolu-

ATHENIENNES. 635

tion, & sembloit leur en promettre le succès. Ils nous attaquerent donc avec fureur, près de l'Isle de Tragée; mais le destin d'Athenes affez long-tems balancé en cette occasion, autant par le courage des Samiens, que par la supériorité de leurs forces, enfin l'emporta. Avec quarante-quatre vaisseaux seulement, nous en battîmes foixante & dix; & poursuivant notre victoire, nous nous emparâmes de leur Port, & mîmes le siege devant leur Ville. Plus irrités de leur défaite qu'ils n'en étoient abattus, ils se défendoient avec tant de valeur qu'ils rendoient fort incertain le succès du siege. Sur ces entrefaites une nouvelle flotte, & plus considérable que la flotte qui nous avoit amenés devant Samos, m'arrive d'Athenes. J'apprends que les Phéniciens en envoient aussi une au secours de nos ennemis; que, même elle est déja dans ces mers; & qu'avec cinq vaisseaux, Stésagoras est allé s'y joindre. J'imaginai (& ce me semble, avec raison,) qu'en prévenant la jonction de toutes leurs forces, & leur arrivée jusqu'à la vue du Port, je les combattrois avec plus d'avantage que si j'attendois qu'elles fussent toutes réunies; & que si d'ailleurs j'étois battu, cet échec

ui ir

Te

e-

3 ,

n

es

1t

ir

x é-

le

e

e

r

tireroit moins à conféquence que si c'é. toit devant leur Ville que je le reçusse. Prenant donc soixante des vaisseaux qu'Athenes venoit de m'envoyer, j'allai au devant des Phéniciens. Comme je eraignois, cependant, ce qui pouvoit se passer au siege en mon absence, j'ordonnai à ceux à qui je laissois le commandement, d'éviter jusqu'à mon retour, quoi que pussent faire les Samiens, les hasards d'une bataille. Ces ordres, sans doute, marquoient en moi beaucoup de prudence; mais c'étoit en témoigner peu que de croire qu'ils fussent suivis. Satisfait, toutefois, de la précaution que j'avois prise, je joins les Phéniciens, les combats, & les dissipe. Pendant ce tems, Mélissus, Général des Samiens, me faisoit l'honneur de se croire fort de mon absence, se présente inopinément devant nos lignes, brave nos généraux; & ainsi qu'il s'en étoit flatté, les détermine. Le combat fut fanglant, & la victoire long-tems disputée; mais, malgré tous nos efforts, Mélissus coula à fond la plus grande partie de nos vaisfeaux, fit beaucoup de prisonniers, demeura maître de la mer, pourvut la Ville de toutes les munitions de guerre & de bouche dont elle commençoit à manX

e

S

,

e

1

quer, & se mit du moins en état de rendre très-long encore un fiege dont ma nouvelle victoire ne pouvoit qu'abréger la durée. Ce fut donc envain, selon moi, que peu de tems après je défis en bataille rangée ce même Mélissus, & qu'enfin je pris Samos, puisqu'il n'en est pour cela pas moins vrai que mon imprudence coûta à la République beaucoup de vaisseaux, & ce que je regrette le plus, un très-grand nombre de citoyens, que je compromis la gloire de ses armes, que je rendis, enfin, infiniment plus long qu'il ne l'auroit été, le siege de Samos. Tous malheurs que j'aurois évités, si au lieu d'aller au devant des Phéniciens, je me fusse tenu à mon poste. Que si, en combattant à la vue de la Ville, comme j'aurois dû le faire, j'avois à craindre que les Samiens ne prissent le tems du combat pour essayer de forcer nos lignes, les troupes dont je les laissois garnies, non-seulement suffisoient pour les garder; mais dans le cas même où j'aurois eu du désavantage contre les Phéniciens, il me seroit resté encore assez de vaisfeaux, foit pour rétabir l'égalité, foit même pour déterminer la victoire en notre faveur; au lieu qu'en allant au devant d'eux, obligé, comme je l'avois été, de

partager nos forces, je me privois volontairement de toutes mes ressources, & donnois au hasard beaucoup plus que la prudence ne me le permettoit: aussi fusje cruellement puni de l'avoir peu consultée.

Je vous laisse actuellement à juger, mon cher Alcibiade si, d'un côté, je mérite les censures dont on m'accable, & si, de l'autre, je suis digne des éloges dont on me comble.

Fin du cinquieme Volume.

the fact of the selection of the selection of the